

U d'of OTTAWA



39003004226287

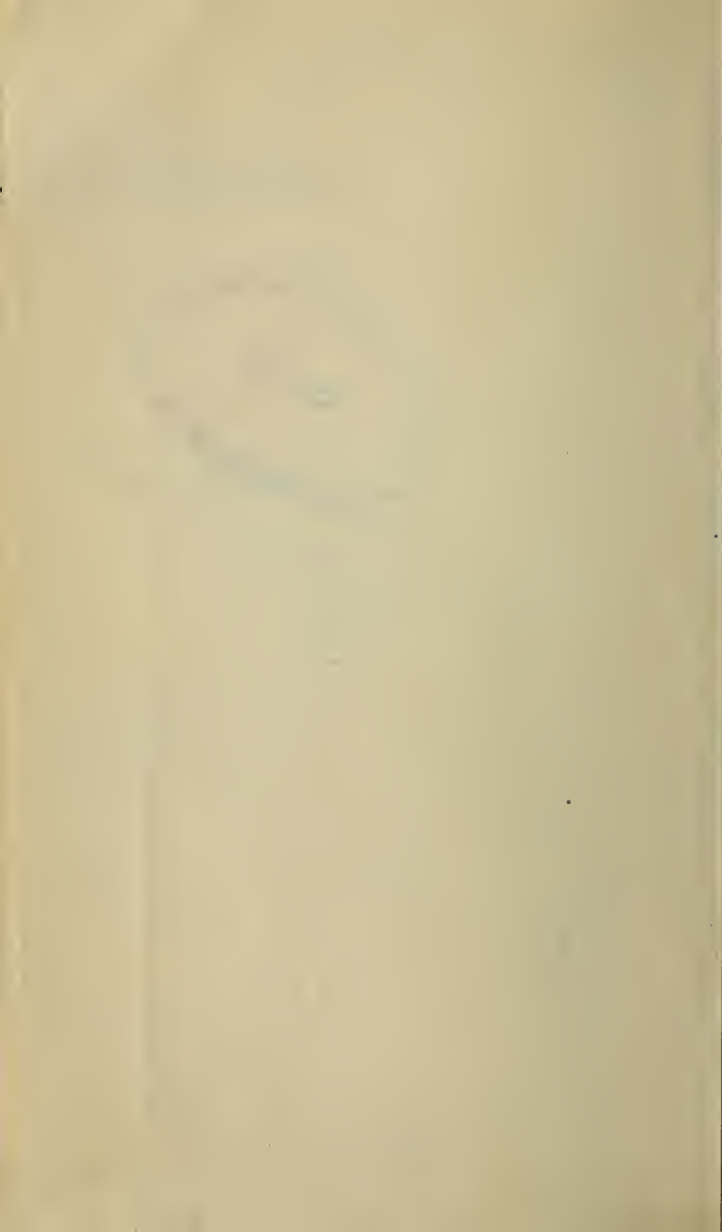


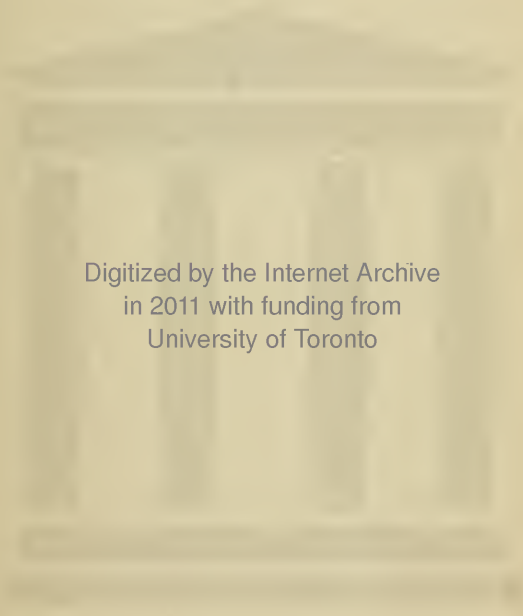


Deposited  
J. D. L. Linnais.

J. D. L. No. 114.







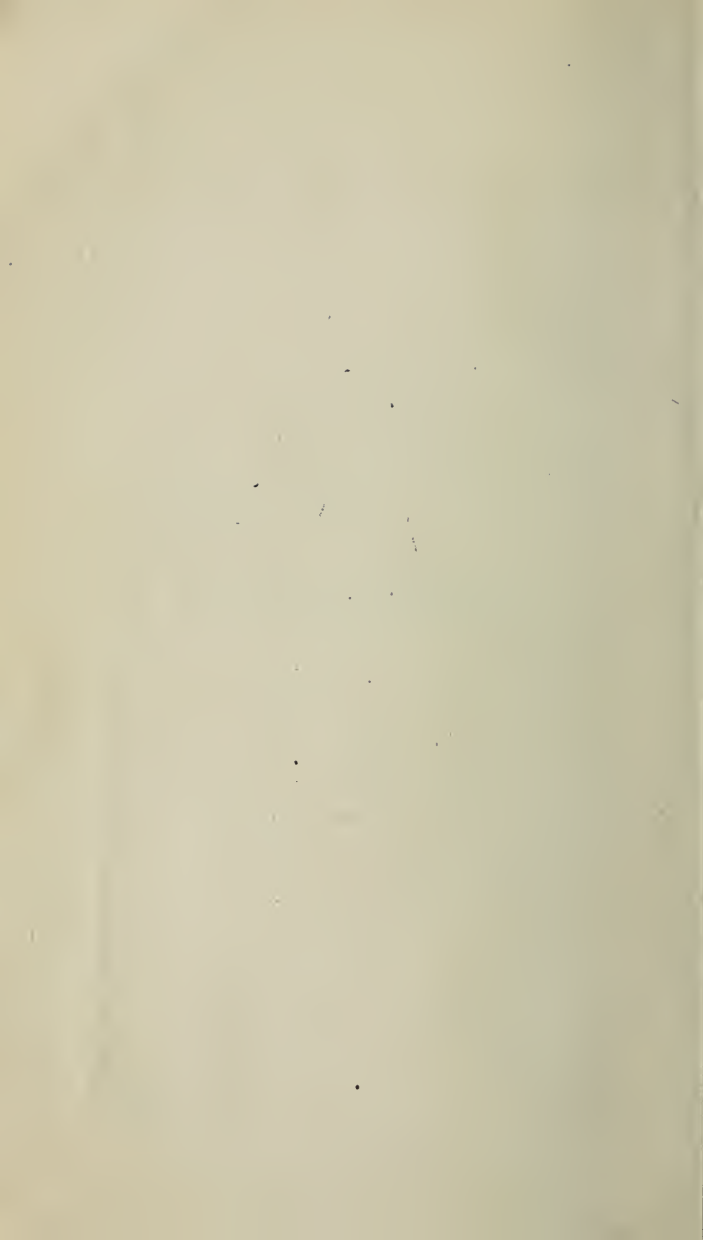
Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto





LA

MAISON DE GLACE.



LA

# MAISON DE GLACE

OU

LE CHASSEUR DE VINCENNES;

PAR

Le P. BRESCIANI,

AUTEUR DU « JUIF DE VÉRONE. »

DEUXIÈME ÉDITION.

A II 53



PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,  
RUE NOUAPARTE, 66.



LEIPZIG

L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,  
QUESTRASSE, 31

H. CASTERMAN  
TOURNAI.

1855

PROPRIÉTÉ.

PQ

4684

. B6M3

1863

## MAISON DE GLACE.

## I. — L'HÔTE.

Dans cette partie des régions hyperboréennes qui s'étend du soixante-dixième degré de latitude septentrionale au delà du soixante-douzième, il est une terre désolée, récemment découverte par les navigateurs, et à laquelle ils ont donné le nom de *Bootie*. C'est là que nous transportons nos lecteurs. Sur le plancher clair et brillant d'une chambre qui semblait bâtie en cristal, une jeune fille d'environ dix-huit ans était assise, seule et silencieuse, sur une peau velue de bœuf musquée. Sa famille l'appelait *Hermine*, du nom de ce petit animal d'une blancheur immaculée. Au plafond de cette chambre sans fenêtre, était suspendu, par une tresse de nerfs de bison, un large et profond récipient rempli de graisse de phoque liquéfiée par la flamme d'une grosse mèche de mousse desséchée qui y était plongée. La jeune fille tenait une oie dont elle avait déjà enlevé les plumes, et elle s'occupait activement à arracher avec l'index et le pouce le duvet fin et délicat de la poitrine, qu'elle entassait dans un grand sac de peau de cerf.

Ainsi absorbée dans son travail solitaire, elle entend tout à coup du bruit au fond de la chambre, et voit entrer un homme, accroupi comme l'exigeait le peu de hauteur de la

porte, et qui, lorsqu'il se fut redressé, semblait un squelette revêtu d'une peau blanche. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites ; ses pommettes aiguës se dessinaient sous l'épiderme raidi et collé sur les dents ; ses longs cheveux lui tombaient sur le front emmêlés et remplis de glaçons pendants : toute sa personne était enveloppée d'une peau d'ours au poil hérissé. A cet aspect, Hermine, saisie de terreur, poussa un cri perçant ; mais le fantôme jetant autour de lui un regard étonné, et apercevant la jeune fille, fit un pas en avant, étendit vers elle ses mains décharnées en signe de supplication, et s'écria d'une voix creuse et rauque :

— Noble fille de l'aurore boréale, accorde un asile à un infortuné.

A ces mots Hermine, presque défaillante, répondit :

— N'aie pas l'audace de pénétrer plus avant, car je suis seule. Mon père est allé à la chasse des phoques, mes frères à celle des ours blancs, et ma mère s'est rendue, avec ma belle-sœur, derrière la grande pyramide de glace, pour tendre des pièges aux martres, aux renards et aux oies aux cris rauques, qui émigrent en ce moment vers les *Huskis* d'où nous sommes sortis, du côté de la mer glacée, pour déposer leurs œufs sur les aspérités de la montagne de glace. Assieds-toi là-bas dans ce coin, sur cette peau de bison, et restes-y.

— O toi, plus belle que la blanche perdrix, vierge, délices des Esquimaux, dit le misérable, si tu ne te hâtes de me secourir, je serai mort avant le retour des tiens ; depuis plusieurs jours, je vis d'une poignée de lichen qu'en râclant péniblement, j'ai réussi à arracher de dessous la neige, brisée par les tourbillons du vent du nord. Aie pitié de la faim qui me dévore.

Alors Hermine ayant levé le couvercle d'un vase, y prit un gros morceau de phoque rôti, et le donna à son nouvel hôte qui déjà s'était assis, ou plutôt affaissé, sur la peau de bison. Emu de reconnaissance pour celle qui lui rendait la

vie, et cédant à l'élan du cœur, il prit dans ses deux mains glacées la main de la jeune fille compatissante, et la baisa, en y laissant tomber une larme d'attendrissement. Hermine regarda fixement cette larme ; puis elle l'essuya avec ses longs cheveux noirs, et retourna en silence s'asseoir sur sa peau de bœuf musqué.

La maison où l'étranger avait ainsi trouvé un refuge, était bâtie d'énormes blocs de glaces, taillés au moyen d'outils de silex aigus et tranchants ; ces blocs posés les uns sur les autres adhèrent entre eux et se soudent de manière à former un mur de cristal d'une extrême solidité ; et les hommes de ces pays septentrionaux savent incliner et entailler les blocs qui doivent former les voûtes, de manière à donner à celles-ci une courbe si régulière, qu'on les croirait faites au compas. La maison ne comprend qu'une vaste et unique pièce sans fenêtre, séparée en divers compartiments par des rideaux de pelleterie ; au lieu de porte, on y entre par une ouverture dont la hauteur n'excède pas trois pieds, et devant laquelle pend extérieurement, en guise de portière, une épaisse peau de buffle pour exclure ces vents du nord, dont chaque souffle gèle et durcit tout ce qu'il effleure. Au-dessus de cette espèce de porte, et beaucoup plus haut, se trouve une ouverture ou lucarne vitrée, pour ainsi dire, par des vessies de poisson, percées de manière à laisser sortir la fumée de cette grande lampe qui brûle le jour et la nuit, et répand un gaz noirâtre et une puanteur excessive.

Le long du mur, aux deux tiers de la profondeur de la chambre et à un pied du sol, s'étend une sorte de banc, formé de nerfs de cerf entrelacés, et soutenu par des vertèbres de baleine et d'orque qui servent de pieds ; sur les mailles de cette espèce de filet, on étend des peaux de bœuf musqué dont le poil est d'une longueur et d'une finesse extrêmes, et qui tiennent lieu de matelas ; on y dort pêle-mêle la nuit, et le jour on s'y assied. si toutefois on peut parler de jour et de nuit lorsqu'il s'agit de ces contrées lointaines ; car

le voisinage du cercle polaire donnant à cette zone une direction presque verticale, lorsque le soleil remonte vers le tropique du Cancer, il tourne à l'horizon pendant plus de quatre mois et y produit un matin perpétuel ; et, quand il redescend vers le Capricorne, il laisse ces plages veuves et plongées dans une nuit sans interruption ; dans les mois de transition pendant lesquels le soleil monte et descend, il y règne un crépuscule dont la lueur équivaut à celle du jour naissant ou de celui qui fait.

Cà et là, dans la muraille, étaient fixées de grosses chevilles faites du tronc du saule nain ou du hêtre *neigeux*, seuls arbustes qui puissent pousser, tortus et rabougris, dans ces steppes dénudées, éternellement couvertes de neige. On accroche à ces chevilles les lacets qui servent à prendre les perdrix blanches, les oies, les nonettes blanches et les hérons polaires, lorsqu'ils transmigrent des pays plus méridionaux vers les cimes des montagnes les plus reculées du Groënland. On y suspend aussi les filets à prendre les poissons et les cordelettes en nerfs de renne pour pêcher à la ligne dans la mer, en brisant la croûte de glace, et jetant la ligne dans l'eau par l'ouverture qu'on vient de pratiquer. On y voit encore, appuyés ou accrochés, les dards et les javelines dont se servent les hommes de ces peuplades pour percer les phoques, avec une adresse merveilleuse. Enfin, tout autour des murs, sont rangés des tonneaux et des baquets remplis de graisse d'ours, de baleine ou de phoque, soit pure, soit avec des morceaux charnus de cheval et de veau marin, de jeune phoque et de loutre qui y sont plongés pour s'y conserver. Au-dessus de la hauteur des têtes, et d'un bout à l'autre de la chambre, sont tendues des cordes de nerfs tortillés sur lesquelles sont jetées les pelisses de fourrures des habitants de la maison. C'est là aussi qu'on étend, pour les aérer, les dépouilles des animaux qu'on fait d'abord sécher au vent, et qu'on apprête ensuite et assouplit avec certaines substances mordantes et la graisse des jeunes baleines.



On dira peut-être : comment est-il possible que, dans une mai-on de glace, la chaleur d'une flamme si vive, entretenue le jour et la nuit, ne fonde pas la surface de la voûte, et que ce dégel n'amène pas un suintement et une pluie continuel? Comment vivre sous cette pluie, et marcher dans le fossé boueux qu'elle doit creuser dans le sol?

Quelle pluie, bonté divine? Représentez-vous donc un froid si rigoureux et si cruel, que le thermomètre de Réaumur marque jusqu'à quarante et quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. En Russie, dans le terrible hiver de 1812, qui paralysa et détruisit l'armée française, victorieuse de Moscou, le thermomètre descendit à peine à vingt degrés au-dessous de la glace, et cependant hommes et chevaux gelaient jusqu'à la mort. Songez à ce que doit être la gelée à quarante-cinq degrés! Celle de la Boétie donne à la glace la dureté du porphyre, et sous ces voûtes formées de blocs de glace, dans ces chambres qui semblent de cristal, quelle que soit la flamme des lampes, la chaleur la plus forte ne dépasse jamais douze degrés au-dessous de zéro; c'est-à-dire qu'il y règne un froid assez intense pour geler les fossés, les étangs, et même l'eau courante; par conséquent, dans les maisons dont nous parlons, bien qu'elles soient fermées au vent du nord, et malgré les grandes lampes qui y sont allumées, il n'y a aucun risque que la glace fonde et forme une seule goutte d'eau; elle est pour cela d'une trop forte trempe. Il suffit d'ailleurs de dire que le vif argent se coagule et se durcit jusqu'à devenir semblable à une barre d'acier qui résiste au marteau et conserve toutes les formes qu'on a voulu lui donner.

Tout ce qui, dans les climats doux, est liquide, devient un corps solide dans ces régions polaires : la bière, eût-elle été soumise à une double fermentation, le vin, quelque capiteux qu'il puisse être, le rhum, l'eau-de-vie, l'hydromel, l'alcool, fût-il du plus haut degré, sous l'action de ce froid gèlent inévitablement, sans que le feu de ces liquides si ardents puisse les soustraire à cette loi commune. Les matières

grasses et onctueuses qui ne se solidifient jamais, se coagulent et deviennent semblables à la gomme. Le peu d'humidité que peuvent renfermer les vêtements, gèle entre chaque fil et durcit l'étoffe; ainsi pendant l'hiver que le courageux *Parry* passa dans l'île de *Merville*, bloqué par les glaces, il ne pouvait venir à bout de faire sécher ses chemises à un grand feu, parce que l'humidité qui se vaporisait par devant sous l'action de la flamme, regelait par derrière au contact de l'air. Les couvertures de laine, dont les voyageurs se couvraient la nuit dans leurs lits grossiers, étaient le matin, par l'effet des évaporations du corps humain, raides comme des plaques de zinc, la vapeur dont elles étaient imprégnées s'y étant gelée. On ne saurait toucher un objet en métal sans y laisser sa peau attachée, comme si l'on eût manié un charbon ardent, aussi *Bellot* raconte-t-il que, pendant son hivernage de 1852 à l'île de *Sommerset*, et dans un voyage qu'il faisait sur la glace avec son équipage vers la baie de *Creswell*, le froid était si atroce qu'ayant voulu boire à un bidon de fer blanc, chacun laissait la peau de ses lèvres collée au bord du robinet, de telle sorte que lui et ses compagnons avaient la bouche déchirée.

La maison de glace, où nous avons fait connaissance avec *Hermine*, au moment de l'arrivée du malheureux étranger, appartenait à un Esquimau de la tribu dite des *Innuits*, habitants des régions polaires les plus septentrionales. Les Esquimaux du Groënland se nomment *Karalits*, ceux du Labrador s'intitulent *Petits Esquimaux*, et ceux qui vivent au nord de l'Amérique, le long de la baie d'*Hudson*, du fleuve *Mackenzie*, et de celui du *Grand Poisson*, se disent *Grands Esquimaux*. Ces peuples, privés de tout commerce avec d'autres nations, paraissent issus de la race finnoise; on croit que, du golfe d'*Anadyr* à l'extrémité de l'Asie orientale, ils ont gagné, en traversant le détroit de *Behring*, le Cap *Clarence* à l'extrême occident de l'Amérique septentrionale; puis de là, par la baie de *Kotzebue*, les îles de la Géorgie et la

pointe de *Barrow*, laissant les côtes loin derrière eux, et sur leurs pirogues ou canots de peau de phoque, ils enfilèrent hardiment le détroit de *Banks*, de *Melville*, de *Barrow* et de *Lancastre*, et le parcoururent jusqu'à la baie de *Baffin* dans l'océan Atlantique d'où ils s'étendirent ensuite dans le Groënland, jusqu'à l'île de *Prudhoe* et celle de *Louis-Napoléon* sous le cercle polaire et le quatre-vingtième degré de latitude nord.

Ces peuples, ainsi séparés du commerce des autres hommes, sont restés barbares, et la lumière de la vraie Foi n'a pas encore pénétré jusqu'à eux pour leur montrer le chemin du salut. Les *Karalits* du Groënland furent bien visités en 1724 par *Hans Eggede*, ministre luthérien de Norwége, qui les rencontra en cherchant les traces des anciennes colonies norvégiennes, et s'efforça de leur apprendre à connaître Jésus-Christ; mais les protestants étant des rameaux détachés du tronc de la vigne et desséchés, ils ne peuvent produire les fruits de la vie éternelle; aussi, ces malheureux sauvages demeurèrent-ils dans leur ignorance traditionnelle. Au ministre *Eggede* succédèrent, dans le Groënland oriental, sis *Frères Moraves*, autre secte hétérodoxe, qui établit ses missionnaires dans les bourgades des Esquimaux depuis les côtes de *Frédéric VI* jusqu'au cap *Farewell*. Quant à l'Occident, les colonies danoises d'*Uppernavik*, de l'île des *Dames* et de la baie de *Disco*, ont des ministres luthériens qui tentèrent d'évangéliser ces malheureux hameaux, et toujours en vain. Mais les Esquimaux des îles polaires, habitant des pays plus éloignés entre eux et plus séparés du monde, n'ont jamais entendu une parole de la vérité éternelle; en sorte que ces pauvres gens vivent sans la connaissance de Dieu, et sont privés des consolations qu'a apportées à la terre le Rédempteur qu'ils ignorent. Ils n'ont pas de faux dieux qu'ils adorent ni à qui ils sacrifient; toute leur religion est renfermée dans les jongleries de leurs sorciers; et tandis qu'ils sont sans crainte du Seigneur qui les a créés, et les a rachetés par un si grand acte d'amour, ils redoutent les fantômes, les esprits

et les loups-garous qu'ils s'efforcent d'apaiser par mille pratiques superstitieuses.

Le Comte de Maistre a une pensée sublime pour justifier avec des arguments humains, les décrets insondables de Dieu qui, depuis tant de siècles, retient ensevelis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, les nations sauvages de l'Océanie et des régions arctiques, sur lesquelles semble peser une effroyable malédiction. Ce grand et noble penseur dit à ce sujet : examinez tous ces peuples, les plus barbares, les plus grossiers, les plus stupides, parmi lesquels ne se trouve ni l'idée ni le sentiment de la Divinité, et qui, par suite, n'ont ni idoles ni temples, ni autels. Vous n'en rencontrerez pas un qui ne soit adonné aux sorcelleries, aux enchantements, aux évocations diaboliques, toutes choses qui leur sont un si grand obstacle à recevoir la foi dont le Seigneur a plus d'une fois, dans sa miséricorde infinie, fait pleuvoir sur eux la rosée, qu'ils ont toujours montré une obstination perverse à la repousser pour ne pas abandonner le culte du démon. Qui donc les a dépouillés des traditions primitives qui parlaient tant de Dieu ? Qui a éteint dans leur ame ce flambeau dont la lueur anime l'homme à chercher la Divinité, et à la trouver ou dans le ciel, ou dans les créatures les plus bienfaites de la terre ? Dans cette fuite loin de Dieu, comment ont-ils gardé à leurs côtés le démon à qui, par l'entremise de leurs sorciers, ils demandent la vie, l'abondance de la chasse et de la pêche, et qu'ils supplient le plus souvent d'accabler de maux leurs ennemis ? Si Dieu ne refuse à aucun homme la grâce suffisante pour opérer son salut ; s'il est également indubitable que Dieu, dans sa miséricorde sans bornes, ne laisserait pas périr celui qui conformerait en tout sa vie aux lois de la droite raison naturelle, on est forcé de conclure que ces nations aveugles sont accablées sous le poids d'un crime exécrable dont la malédiction les poursuit, et les livre au pouvoir de satan, auquel ils se sont voués corps et ame.

Cependant, depuis la déclaration du dogme de l'Immaculée

Conception de Marie, qui a eu lieu au grand triomphe de l'Eglise, en 1854, une troupe de prêtres généreux, animés par leur dévotion à la Vierge sans tache, projetèrent, dans leurs grands cœurs, d'entreprendre les difficiles et périlleuses missions de la Laponie et de l'Amérique boréale ; partis pour les mers glaciales en 1855, ils pénétrèrent à l'Est chez les Lapons, à l'Ouest par la baie d'*Hudson* jusqu'au lac du *Grand Ours* ; et plus au nord, jusque vers les grands fleuves de *Mackenzie* et de *Coppermine*. Mais parviendront-ils ensuite jusqu'à la *Bootie*, jusqu'à la *Victoria* et jusqu'au pôle magnétique, au-delà du soixante-dixième degré, là où les derniers navigateurs ont rencontré les tribus des Esquimaux ? Pourront-ils résister à ces gelées, à ces ouragans, à ces brouillards épais et noirs ? Dans quelles tanières de glace et de neige, ou sous quelles dépouilles de bison ou d'orque et de baleine s'abriteront-ils ? Qui les défendra des loups affamés et de la fureur des ours blancs, qui vont cherchant leur proie par troupes nombreuses ? De quoi se nourriront-ils sur ces plages désolées où les élans, les rennes, les bœufs musqués ne trouvent ni une feuille de lichen, ni un brin de mousse ? où les écureuils et les loirs parcourent des centaines de milles en courant sur la glace, pour découvrir une petite branche à ronger ou une coque de gland à avaler ? Néanmoins, le prêtre catholique, brûlé du feu de la charité chrétienne, ne reconnaît pour obstacles ni le froid, ni la faim, ni la fatigue, ni l'intérêt de sa vie, ni la crainte de la mort : et nous verrons ces apôtres braver la gelée, la neige, l'aquilon et la tempête pour planter la croix sur les pics de glace, et sur le bord escarpé des anses où se réfugie le phoque.

Le père d'Hermine n'était point prince de sa bourgade, car les Esquimaux n'ont ni lois ni gouvernement, mais chaque père de famille est roi dans sa maison de glace, et vit en harmonie et dans des liens de bon voisinage avec les autres familles, sans s'ingérer dans leurs affaires. Mais il était respecté de tous comme le plus riche, et comme le descendant

direct de ceux qui, de l'île de *Melville*, si septentrionale qu'elle avoisine le cercle polaire, descendirent dans la *Bootie*. Et effectivement, les courageux navigateurs des mers arctiques, tels que *Parry*, *Ross*, *Lyons*, *Austin*, *Penny*, et *Inglefield*, ont reconnu la trace d'anciennes tribus d'Esquimaux dans les îles de *Cornouailles*, de *Devonshire*, de *Sommerset*, le long du canal de *Wellington*, c'est-à-dire dans les contrées les plus reculées que l'on connaisse sous l'étoile polaire ; et il paraît que depuis longtemps déjà, elles s'étaient établies dans des pays plus voisins du continent américain, dans la *Rootie*, l'île du roi *Guillaume*, dans le *Wollaston* et la terre de *Victoria*.

Ce noble Esquimau était appelé le *Martrier*, parce que, à l'âge de dix ou onze ans, voyant une petite martre blanche accourir affamée vers sa cabane, pour lécher le sang d'un phoque qu'on venait d'éventrer, il saisit un gros glaçon, le lui jeta, l'atteignit par derrière, et l'ayant ainsi étourdie, s'élança sur elle et la prit. Devenue jeune homme, il épousa une jeune fille riche du voisinage, qui lui apporta en dot une douzaine de peaux de bœuf musqué, autant de peaux de bison, quatre belles peaux de loup gris de fer, d'ours blanc, de cerf *rangifère*, avec dix peaux de phoque et deux très-belles cornes de *licorne*. Quant aux fourrures moëlleuses du renard blanc, de la martre, de la belette, de la civette, de l'hermine, de l'écureuil, du loir et du rat blanc, elles étaient en abondance, et le mari en trafiqua au cap *Herschell* et à la péninsule d'*Adélaïde*, avec les agents de la compagnie de la baie d'*Hudson*.

Le *Martrier* avait trois fils dont l'un seulement était marié depuis peu ; sa femme qui était allée à la chasse aux renards avec sa belle-mère, n'aimait pas Hermine, ainsi que cela arrive d'ordinaire entre belles-sœurs, même chez les sauvages ; car l'épouse croit voir dans la sœur de son mari la ménagère et le tyran domestique ; et il semble à celle-ci qu'elle trouve dans la femme de son frère une rivale qui

enlève à la famille tout l'amour de ce frère, et qui aspire à la supplanter personnellement dans l'administration intérieure. Chez les Esquimaux, il n'y a ni coffres, ni armoires, ni bahuts à serrure, d'où il suit que le trousseau de clés, gardé ailleurs avec tant de jalousie par les belles-mères et les belles-sœurs, ne cause point, parmi eux, ces altercations fréquentes, ces mauvaises humeurs et ces amertumes des jeunes épouses, à qui il semble si dur de ne pas régner sur le cellier, le grenier, la cave et la lingerie ; car, dans ces maisons de glace, tout est accroché aux chevilles de bois ou étendu sur les cordes ; tout est à découvert, tout est sous la main, l'intensité du froid rendant impossible de fermer un meuble ou un ustensile quelconque sans s'exposer à voir les couvercles rester gelés et adhérents aux bords des vases, ou les battants retenus par la glace dans les jambages des portes, la rigueur exorbitante du climat solidifiant toute humidité mêlée à l'air ambiant, et la fixant ainsi à l'état de glace autour de chaque objet.

Cependant les femmes des Esquimaux ne s'en querellent pas moins, sinon pour les clés, du moins pour le privilège de découper les morceaux de phoque, de cheval marin et de jeune baleine, et de les partager à tous les membres de la famille, ainsi que pour le droit de verser dans les tasses l'huile rance de baleine et de phoque qui est leur boisson favorite, dépourvus qu'ils sont de vin, d'eau-de-vie et de bière. Dans les repas de fête, on boit le jus d'une espèce de mûre sauvage, qu'on écrase et dont on mêle le suc avec du sang de chien de mer. Après avoir tué un phoque, on en recueille le sang dans une coquille, et la fille de la maison le verse à chacun dans les tasses larges et profondes qui sont aussi formées de coquillages. C'est alors que la jeune épouse regarde de travers sa belle-sœur ; et que celle-ci quelquefois, tout en versant, lui répond par un coup d'œil moqueur et malicieux qui signifie : « Tu voudrais bien remplir cet office, n'est-ce pas ? Mais c'est le mien, et je le garde ! »

Le *Martrier*, étant abondamment pourvu de pelleteries, voulait que sa famille fût bien vêtue; sa femme était le maître tailleur, et Hermine l'ouvrière; l'une coupait, l'autre cousait; et cette manière de coudre ressemble un peu au double point des cordonniers, car n'ayant ni aiguilles, ni fil, et tous les vêtements étant en peau, il faut percer de tous les bords de chaque morceau avec un petit outil pointu et passer dans ces trous soit en surget, soit au petit point, un nerf bien tenu de renne ou de renard, qui tient lieu du *ligneu* des cordonniers. Le système d'habillement des Esquimaux, pour résister à un froid si intense, est de porter d'abord un vêtement juste de peau de phoque, vêtement qu'ils enduisent à l'intérieur, avant de le mettre, d'une couche épaisse de graisse de baleine figée. Quelques-uns revêtent, au lieu de cuir de phoque, une peau de loup-cervier avec le poil en dedans; et alors, ne pouvant oindre ce poil, c'est leur propre personne qu'ils enduisent d'un bon doigt de graisse.

Par-dessus ce justaucorps qui se croise sur la poitrine, ils mettent une grande casaque à manches, en peau de renne ou d'ours blanc, et toujours le poil en dedans. Cette casaque est faite en sac, et on la passe par-dessus la tête comme une chemise échancrée. Autour du cou et en manière d'ornement, est une queue touffue de renard ou de martre. Les manches sont larges, et si longues qu'elles dépassent les mains de plusieurs pouces; aussi les relève-t-on sur les poignets pour agir. Les pantalons et les bas sont d'un seul morceau, toujours en peau, et doublés quelquefois à l'intérieur de plumes d'oiseau marin. Les bottes en entonnoir se tirent jusqu'au milieu de la cuisse, et les tiges en sont ouatées de duvet d'oie, ou doublées de fourrure de renard ou de lapin blanc pour tenir les jambes chaudes. Ces longues bottes destinées au dehors, sont enduites de graisse de phoque; mais, dans l'habitation, on chausse des sandales de cuir de bœuf. La coiffure est un bonnet de peau de renard, de lièvre ou de loutre sans envers, avec deux appendices qui couvrent les



oreilles et les joues et viennent se nouer sous le menton ; de sorte qu'on ne voit guères que la bouche, le nez et les yeux, et que cette partie découverte du visage semble s'être mise à la fenêtre. Par-dessus toute cette pelletterie, et surtout pour les courses dans leurs traîneaux attelés de chiens, les Esquimaux jettent sur leurs épaules une large pelisse à capuchon, en peau de bœuf musqué ou de bison, qui les enveloppe entièrement ; et c'est dans cet équipage qu'ils restent de longues heures couchés sur la glace à attendre les phoques pour les tuer à coups de flèche.

Les femmes sont vêtues absolument comme les hommes, si ce n'est que leur casaque est ouverte par devant pour leur permettre de donner le sein à leurs enfants ; et qu'au lieu d'être arrondie au-dessus du genou, elle se termine en pointe adoucie. Les hommes coupent leurs cheveux courts, et elles portent les leurs extrêmement longs et tressés, soit relevés, soit tombants sur les épaules. Dans la maison, elles s'attachent aux pieds des semelles de buffle qu'elles fixent par des lanières nouées autour de la jambe ; mais à la chasse et à la pêche, elles portent des bottes graissées et fourrées comme les hommes. C'est sur elles que tombe tout le poids du ménage ; ce sont elles qui font la cuisine, elles qui aiguisent la pointe des dards et des piques, elles qui dépècent les phoques et les baleines, qui en désossent la chair et en extraient la graisse qu'elles recueillent dans les baquets et les tonneaux, qui mettent les os en réserve pour en construire les maisons d'été, recouvertes de peaux en manière de tente. Tout fardeau est pour leurs épaules ; à elles, de porter les enfants, les vivres, le produit de la chasse et celui de la pêche ; on les voit courbées et pantelantes sous un quartier de bœuf qu'il leur faut rapporter de loin à la maison ; ou bien elles enlèvent et mettent sur leur dos un daim, une loutre, le faon ou un veau marin.

Il n'y a peut-être pas de femmes qui endurent plus de fatigues que celles des Esquimaux, et pour qui les hommes

soient plus impitoyables. Jamais ils ne les aideraient, fût-ce d'une seule main, alors même qu'ils les verraient écrasées sous leur tâche. Les chiens seuls leur épargnent une peine, celle de nettoyer les ustensiles de cuisine et les plats dont il lèchent la graisse d'une langue avide; de même pour les chaudrons et les marmites qui n'ont jamais été en contact avec le sable ni la cendre; les chiens font l'office de marmittons et les récurent de telle sorte que pas une cuisinière de nos villes ne les rendrait si clairs et si brillants. Notre goût civilisé s'en effaroucherait, mais les Esquimaux n'y regardent pas de si près; ou plutôt, un coup de langue doit passer chez eux pour une politesse, car s'ils ont des convives à leur table, avant de leur offrir un morceau de baleine ou de veau marin, ils le lèchent soigneusement pour en ôter la graisse qui l'enveloppe; et si l'on ne mangeait pas cette portion ainsi léchée, on passerait pour un mal appris, et l'hôte se regarderait comme gravement offensé dans son hospitalité. Notre civilisation n'admet pas de raffinements si exquis, et il y a parmi nous beaucoup de gens qui ne boiraient pas dans un verre où un autre se serait abreuvé.

Les vêtements, comme on le sait, ne donnent pas de chaleur; mais ils empêchent le froid extérieur de pénétrer, et ils servent à rassembler et retenir, plus ou moins, le calorique qui s'échappe du corps humain; s'ils ne reçoivent pas ce calorique, ils ne peuvent le communiquer, fussent-ils en peaux du poil le plus long et le plus fin, ou doublés de laine ou de duvet du dernier moelleux; et nous voyons dans les récits de voyages au pôle, qu'un homme ayant perdu sa chaleur intérieure, par suite de manque de nourriture, mourut gelé bien qu'enveloppé de fourrures d'ours et de loup-cervier. Aussi les Esquimaux, pour combattre ce froid cruel de plus de quarante degrés, font-ils de leur corps une étuve en dévorant du matin au soir, avec une telle voracité qu'il faut, pour en supporter l'effet, qu'ils aient des estomacs d'autruche, capables de digérer du fer. Du reste, les sauvages de l'Amérique leur

ont donné le nom d'*Esquimaux*, qui, dans leur langage, signifie *mangeurs de poisson cru*, tandis qu'ils se nomment *Huskis*, et regardent comme injurieuse l'appellation d'*Esquimaux*. Mais il est très-vrai qu'ils mangent leur poisson cru toutes les fois qu'ils n'ont pas de moyen de le faire cuire ; et, s'ils prennent un phoque loin de leur demeure, ils le dépouillent et le dépècent sur place, puis en dévorent les entrailles et le cœur encore tout palpitant. Chez eux, ils font cuire tous leurs aliments à la flamme de leurs grandes lampes, et ils savent les faire frire à l'huile, bouillir ou rôtir presque aussi bien qu'on le fait ailleurs avec la ressource du bois et du charbon.

Leur voracité est telle qu'ils engloutissent de gros morceaux presque sans les mâcher ; tout ce qui peut leur entrer dans la bouche est aussitôt avalé par une seule contracture du gosier ; pour faciliter le passage de ces énormes bouchées, ils mêlent à leurs aliments quantité de graisse crue ou cuite, de telle sorte que tout ce qui paraît sur leurs tables nage dans l'huile ; leurs sauces les plus exquises sont composées de la graisse de l'oie et de celle du chien de mer mêlées et battues, ou de sang de renne, d'élan ou de bœuf musqué avec de l'huile fraîche de baleine et de l'eau de mer. Ils font encore usage d'une autre sauce qui (sauf le respect dû à nos lecteurs) paraît délicieuse à ces gens-là, et il n'y a pas à disputer des goûts : ils pressent les boyaux des rennes qu'ils ont tués, et en font sortir la fiente qui leur paraît le plus excellent des assaisonnements. Eh ! n'étendons-nous pas soigneusement sur des rôties celle de la bécasse, et ne trouvons-nous pas cela fort bon ?

Quand les hommes ont l'estomac plein, ils appellent leurs femmes, et se font *gaver* comme nous faisons des oies et des dindons que nous voulons engraisser, en leur fourrant des noix dans le gosier. Les femmes donc, dans leur charité conjugale, prennent de grosses bouchées de chair de phoque, les plongent dans la graisse, couvrent la bouche de leurs maris, et

leur enfoncent les morceaux avec leurs doigts dans le gosier, comme les charcutiers enfoncent, dans les boyaux, le hachis du boudin ou de la saucisse. C'est un spectacle à voir que celui de ces gras petits hommes tout ronds, la tête levée, la bouche ouverte, recevant ainsi la becquée, essouffés, pantelants, les joues gonflées, l'œil stupide, et la sueur perlant sur leurs tempes ! Ainsi bourrés et pansés, jugez quel foyer ils ont dans l'estomac, et quelle chaleur doit se répandre dans tous leurs membres. Au reste, les femmes ne leur cèdent en rien, et s'en donnent aussi à cœur-joie jusqu'à ce que rien ne puisse plus passer. C'est ainsi qu'elles en usent également avec leurs enfants qu'elles hourrent de graisse et de viande ou de poisson à leur faire perdre haleine ; alors elles les couchent par terre, et là elles les tournent et retournent en les roulant par la chambre, pour faire descendre la nourriture dans les intestins ; aussi ces enfants sont-ils si ronds et si bouffis, qu'ils n'offrent à la vue qu'un paquet de chair.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Esquimaux n'ont aucune des boissons que nous connaissons ; il n'y en a pas une qui, par ce froid, pût rester à l'état liquide ; toutes se tourneraient en glace ; et les fit-on dégeler à la flamme, leur liquéfaction ne durerait qu'un moment puisque tout ce qui reçoit l'action de l'air regèle et se solidifie aussitôt. A cause de cela, les Esquimaux ont adopté l'huile pour boisson ; et plus elle est rance et d'un goût fort, et plus elle semble exquise à leur palais. Il y a de quoi faire soulever un estomac de pierre, tant la saveur en doit être repoussante ; et cette puanteur qui vous prend au nez, doit être dégoûtante à l'excès. Ils ont encore des mélanges de bouillons huileux qu'ils boivent comme du nectar, et qui sont formés de l'écume qu'ils recueillent en faisant bouillir les phoques et les veaux marins à demi-gâtés et exhalant une odeur fétide. Ils sont habitués à cela, car lorsqu'ils tuent des phoques ou prennent du poisson, ils en mettent en réserve une partie sous la neige, sous la glace, ou dans quelque anfractuosité qu'ils bouchent

avec des pierres, afin que les ours, les loups et les renards ne viennent pas la dévorer. Puis lorsqu'ils se trouvent à la chasse ou en voyage, et que la faim les prend dans le voisinage de ces provisions, ils les déterrent et mangent joyeusement, comme un mets exquis, cette chair putréfiée.

Ils ne connaissent aucun art, si ce n'est celui de construire leurs demeures que l'on peut à peine traiter de maisons; et sur ce point, ils ont l'adresse du castor qui bâtit sa retraite d'après les lois de l'instinct. Nous avons parlé des constructions faites avec des quartiers de glace, mais on en fait aussi avec des blocs de neige qui, dans ces contrées, est dure comme le porphyre, en les superposant et les arrondissant en voûte. Il n'y a pas de danger que cette neige vienne à fondre avant le mois de juillet ou celui d'août; et même, dans certaines années particulièrement rigoureuses, les maisons ainsi bâties restent entières et solides comme si elles étaient de bronze. Si les Esquimaux sont dans le cas de s'éloigner de leur bourgade pour chasser l'orque, ou le renne et l'ours qu'ils attendent au passage dans certaines gorges, ils se défendent de la bise glaciale qui produit sur la peau humaine l'effet de la brûlure, en creusant dans les monticules de neige, des excavations dont ils bouchent en grande partie l'ouverture avec cette même neige qu'ils ont brisée; après quoi, ils tendent devant l'entrée, une peau de bison qui les garantit du vent. Et même à l'entour de leurs maisons de glace, ils creusent, dans la neige amoncelée, de ces sortes de cavernes qui leur servent de magasins à mettre leurs baquets, leurs canots et leurs rames; d'autres sont affectés au logement des chiens, dont chaque famille possède une bande.

Les chiens sont les chevaux des Esquimaux : il les attèlent à leurs traîneaux par des liens que le conducteur tient réunis; il les guide avec le fouet et la voix dans ces immenses landes glacées. Mais il faut beaucoup de patience pour leur enseigner à courir droit devant eux, et sans s'écarter les uns des autres, car le chien est de sa nature indépendant et va-

gabond. On en attèle huit ou dix à un traîneau qui contient, en outre du cocher, six hommes, trois de chaque côté, assis sur le bord du traîneau, les jambes en dehors, et étendues pour éviter qu'elles ne se heurtent aux aspérités de la glace ou à quelque morceau de bois. Une fois excités, les chiens vont d'une course très-rapide, et ils n'osent la ralentir de peur de recevoir une des corrections que leur conducteur leur administre fréquemment. Arrivés au but, et déliés, ils se secouent d'abord, puis, tout hâletants, se mettent à gratter la neige et s'y creusent une tanière, dans laquelle ils se réfugient pour échapper aux morsures aiguës du vent du nord. Mais si l'Esquimau blesse à mort un ours blanc, un loup ou un renne, alors ils s'élancent hors de leur repaire sur les traces de l'animal qui s'enfuit; ils le rejoignent, le saisissent, l'arrêtent; et si le chasseur n'accourait, ils le déchireraient et le mettraient en pièces.

L'Esquimau achève la bête, l'éventre et en jette les entrailles à ses chiens, qui, bargneux et glapissants, s'arrachent les morceaux de la gueule avec l'avidité des hyènes, et lèchent ensuite le sang. Puis, les chasseurs chargent l'animal sur le traîneau, et les chiens l'amènent jusqu'à la maison.

Les trois fils du *Martrier* étaient hardis à la chasse et fameux par leurs succès; l'un se nommait *Alcyon*, l'autre *Héron* et le troisième *Goëland*, tous oiseaux de mer au vol puissant. Il n'arrivait jamais à ces jeunes gens de revenir les mains vides; et quelquefois leur traîneau était chargé de deux ours, ou de trois loups, ou même de quatre élans. Le père, de son côté, était habile à tuer à coups de flèche, phoques, baleines, chevaux et veaux marins, et fournissait la famille de conserves pour l'hiver, de graisse, de lard, de cuir et d'huile, tandis que ses fils l'approvisionnaient amplement de pelleteries; et que les femmes, avec leurs trappes, leurs pièges et leurs lacets, prenaient quantité de renards, de fouines, de civettes et d'autres petits animaux qui fournissaient à la fois un régal et des fourrures précieuses. Lorsque tout est couvert

de neige, ces pauvres petites bêtes parcourent quelquefois jusqu'à cent milles en quête de quelque nourriture, et viennent rôder autour des bourgades et des Esquimaux ; les femmes tendent des pièges sur leur passage, et y placent, comme appât, un petit morceau de phoque ; l'animal, attiré par l'odeur, se précipite avidement sur cette proie ; au premier coup de dent, la détente part, la trappe tombe et la bête reste prise dessous. Les voyageurs retenus par les glaces avec leur vaisseau, tendent aussi des pièges à ces pauvres animaux qui errent misérablement pour chercher quelque chose à manger ; et une fois pris, tués et éventrés, il arrive souvent qu'en fouillant dans leurs intestins, on les trouve ainsi que l'estomac, vides de tout aliment, et contenant seulement un liquide visqueux, ce qui explique que ces bêtes affamées n'aient littéralement que la peau sur les os.

Que le lecteur juge donc si, dans ces solitudes couvertes de neige et revêtues de glace, le nouvel hôte d'Hermine avait dû être exténué par une longue et mortelle inanition. L'épuisement qu'amène une faim prolongée n'avait pu être vaincu que par la fermeté de son ame, et par un courage désespéré qui le maintenait debout et le poussait sans cesse à la recherche de quelque nourriture. Il était donc entré dans la première maison de glace qu'il avait eu le bonheur d'apercevoir, et là sa maigreur et sa pâleur avaient terrifié la jeune fille momentanément isolée, à qui il avait semblé un fantôme sorti du tombeau, pour la saisir, l'entraîner et la faire disparaître avec lui comme une ombre. Cependant, ce malheureux assis à la place qu'on lui avait indiquée, et qui d'abord, dans son extrême abattement, n'avait mangé qu'avec lenteur, ayant un peu repris haleine, s'était mis à avaler si vite et si avidement qu'une bouchée n'attendait pas l'autre, qu'il en était devenu très-rouge et tout en nage, et que sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge. Hermine leva les yeux, et, le voyant en cet état :

— Etranger, lui dit-elle, tu manges trop à la hâte ; tu ne

pourras supporter cet effort; il faut que tu boives, si tu ne veux suffoquer. Nous buvons de l'huile qui facilite nos digestions, et nous conserve, nous augmente même la chaleur intérieure qui nous empêche de geler sous un froid si rigoureux; mais vous autres blancs, vous voulez boire la glace et la neige fondues à la flamme, et vous ignorez qu'ensuite elles regèlent dans votre estomac et y redeviennent glace et neige. Je vous assure que c'est de l'huile qu'il faut boire; l'huile ne gèle jamais. Je me rappelle que, lorsque j'étais encore enfant, il arriva chez nous en traîneau, un homme blanc, qui avait des *épaules* d'or sous sa pelisse, et dont les compagnons portaient au cou et aux poignets, de *petits serpents* également en or.

— Ce devait être, interrompit l'étranger, le capitaine *Col-linson*, qui parcourut en effet, en 1853, la *Bootie* et la terre du roi *Guillaume*; à la recherche de sir *John Franklin*.

— Oui, ses compagnons l'appelaient capitaine. Ils étaient bien affamés, car leurs provisions étaient épuisées depuis deux jours; aussi mon père, le *Martrier*, leur servit-il un grand repas de renne, de phoque et de canard boréal; et lorsqu'ils eurent beaucoup mangé, mon père voulut leur verser de l'huile à boire; mais ils refusèrent et versèrent eux-mêmes, dans leurs tasses de cuir, une eau de feu qu'ils burent avec un grand plaisir; je me souviens qu'ils m'en firent goûter ainsi qu'à mon frère et qu'on aurait cru avaler de la flamme. Mon père branlait la tête, et disait: « Cela vous réchauffe pour le moment, mais je vous attends dans une heure d'ici. » Et en effet, une fois cette première bouffée de chaleur passée, on les vit pâlir, leurs dents claquaient, et ils serraient leurs pelisses autour d'eux; tandis que mon père et nous tous, avec une grande tasse d'huile dans le corps, nous étions vermeils comme le sang du bison.

Ayant ainsi parlé, *Hermine* prit une grande coquille, et l'ayant remplie d'huile de baleine, la présenta à son hôte; celui-ci, avant de la vider, tira d'une valise attachée sur ses épaules, un petit grain de camphre, et ayant bu l'huile d'un



seul trait pour surmonter son dégoût, il se hâta de briser entre ses dents ce puissant aromate.

Hermine, le voyant rassasié, alla remplir la lampe de graisse, et suspendit, à la chaîne qui la soutenait, un chaudron renfermant un gros morceau de phoque qu'elle devait servir bouilli à la famille. Puis elle tira d'un baquet une cuisse de cerf, et l'ayant battue dans tous les sens avec une espèce de maillet, elle la roula dans la graisse pour la faire rôtir à la flamme lorsqu'il en serait temps ; elle remplit deux écuelles, ou plutôt deux écailles de tortue, d'une sauce formée de graisse et de sang de chien marin, mélange qui est pour ces peuples l'assaisonnement du rôti. Ensuite, ayant pris tout ce que sa main pouvait contenir de graisse d'oie, et l'ayant bien pétrie, elle s'en frotta le visage qui devint luisant comme le couvercle d'une soupière en porcelaine de la Chine. Il n'y avait, pour s'essuyer ni serviette, ni torchon, ni linge d'aucune espèce ; mais la jeune fille s'arma d'une spatule en os, avec laquelle elle se mit à dégraisser ses doigts et la paume de ses mains, comme les lutteurs antiques se débarraient de la sueur qui les couvrait au moyen de la brosse. C'est là le mode de lavage qu'emploient les Esquimaux ; après quoi, ayant ainsi enlevé la vieille graisse de leur visage et de leurs mains, ils s'enduisent de nouveau avec de la graisse fraîche.

La toilette d'Hermine terminée, elle alla se rasseoir à sa place, les jambes croisées sous elle, reprit son oie, et recommença à la plumer en observant un profond silence. L'étranger regardait tout autour de lui, et n'osait bouger, lorsque, au bout d'un certain temps, la jeune fille s'étant levée tout à coup, se tourna vers son hôte.

— Etranger, lui dit-elle, tu ne saurais rester ici plus longtemps : si mes frères ou mon père reviennent et me trouvent seule avec toi, tu es mort. Mais ne crois pas que l'*Nuska* soit capable de violer jamais les lois de l'hospitalité ; tu tombais d'inanition, et tu t'es réfugié dans la maison de

glace ; Hermine t'a secouru et restauré ; elle a senti sur sa main une larme tombée de tes yeux ; elle te sauvera. Lève-toi et suis-moi.

Le voyageur voulait se jeter à ses pieds pour la supplier de ne pas l'abandonner à la mort sur ces horribles plages glacées ; mais elle, s'étant pourvue d'un instrument tranchant qu'elle trouva dans un coin, se courba pour sortir par la porte basse que nous connaissons, et répéta : « Suis-moi. » Le froid était si intense qu'aussitôt dehors, l'étranger pâlit ; mais Hermine rassemblant ses deux mains, et les remplissant de cette poussière de neige que le vent du nord répand sur la superficie des amoncellements, la lui jeta à la figure en lui disant : « Frotte-toi fort. » Pendant ce temps, allant à un monticule de neige, elle commença à le fouiller avec son instrument ; et ayant creusé une tanière dont elle diminua l'ouverture avec des débris de neige, elle courut à la maison, y prit deux grandes peaux, l'une de bœuf musqué, l'autre d'ours blanc, jeta cette dernière sur les épaules de l'étranger, et suspendit l'autre par deux chevilles, devant l'entrée de la caverne artificielle. Au moment où le voyageur allait y pénétrer, elle lui dit :

— Ma mère et ma belle-sœur approchent.

Lui chercha de l'œil, et, ne voyant rien que des glaces, il demanda.

— Où sont-elles ?

— A deux milles à peine, répondit la jeune fille, ne les entends-tu point parler ?

Et, en effet, on distinguait toutes leurs paroles, comme si elles eussent été à dix pas. L'étranger restait stupéfait de ce prodige, mais Hermine lui dit.

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? Lorsque nos hommes nous appellent, nous les entendons de quatre milles.

Et elle disait vrai ; car on lit dans les relations des voyages au pôle de *Parry*, de *Ross* et de *Bellot*, que dans ces régions glacées, la voix retentit à de prodigieuses distances ;

de telle sorte qu'une conversation sur un ton ordinaire entre deux personnes, s'entend distinctement à deux milles, là où ne parviendrait pas dans nos climats le son d'une trompe marine.

---

## II. — L'OURS BLANC.

Du détroit de *Bellot*, une tempête furieuse s'était abattue sur les plages de la *Bootie*; pendant plusieurs heures, un brouillard impénétrable les avait plongées dans des ténèbres profondes : Puis, cet ouragan boréal ayant purifié le ciel et la terre, le ciel avait pris l'éclat du diamant ; sur la terre, on voyait briller toutes les aspérités des hauteurs glacées, et voler au souffle du vent la neige réduite en poussière à sa surface, et les fragments de glace brisés et enlevés par la tourmente aux masses qui remplissent les bas-fonds. Les monticules s'aplanissaient ; les vallons aux pentes glissantes se comblaient ; les glaçons s'éroulaient des rochers où ils étaient restés suspendus ; d'autres, formés au-dessus des précipices, se brisaient en tombant, et leur chute avait l'éclat du tonnerre, et retentissait avec un bruit effroyable dans les gorges et les cavernes des montagnes. La mer aussi a ses convulsions ; les grandes vagues de la haute mer se pressant et se chassant incessamment, viennent épuiser leur rage sous la croûte de glace qui entoure le rivage jusqu'à une distance énorme, et coure les anses, les bas-fonds et les criques ; à ces secousses épouvantables, la glace vole en éclats avec un bruit et un retentissement horribles ; ses fragments se dressent et retombent comme les vagues elles-mêmes ; et ce sont des gémissements, une agitation, un trouble général à croire à la destruction du monde, tant il semble que la terre, ébranlée, secouée, prête à se briser, va s'abîmer et disparaître.

Mais tout cela n'est rien en comparaison des énormes montagnes de glace flottantes, que les courants du pôle entraînent vers le midi. Il y en a dont le sommet s'élève à huit cents ou mille pieds, et dont la base s'enfonce du plus du double dans les profondes vallées sous marines, dans les tourmentes qui bouleversent l'Océan ; ces corps formidables sont précipités les uns contre les autres, et quelquefois on en voit jusqu'à cinquante et soixante formant comme une immense chaîne de montagnes flottantes, dont les mouvements produisent des chocs et des ébranlements terribles et qui augmentent encore la fureur des ondes ; aussi les malheureux vaisseaux n'y peuvent-ils résister et périssent-ils le plus souvent, écrasés ou broyés.

C'est vraiment la guerre des géants. Les montagnes de glace les plus septentrionales, étant les premières à subir l'effort de l'aquilon, se précipitent le long du Groënland et par le détroit de *Lancastre*, et viennent heurter les masses énormes qui se dressent contre elles, et qu'elles frappent, ébranlent et renversent avec un bruit et des secousses effroyables. D'autres se rompent à ce choc, et leurs débris formidables, en retombant, s'enfoncent dans la mer qu'ils bouleversent jusque dans ses abîmes, et qui rejette alors, sur les glaces du continent, les chevaux, les veaux et les chiens marins, les baleines et les orques venus à sa surface pour respirer. D'autres encore, frappés et brisés à la base, chavirent comme un vaisseau ; d'autres volent en éclats, et ces éclats vont heurter des glaces flottantes d'une masse moindre qu'ils submergent ou dont ils dispersent les débris dans l'infini de l'Océan. Il n'y a dans cette lutte ni paix ni trêve ; mais une agitation incessante, des mouvements furieux et désordonnés de ces masses qui tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent, qui s'enfoncent et reparaissent ; et à chaque instant ces montagnes de glace, étant d'une nature friable, changent de forme, entamées qu'elles sont, fendues et crevassées par la violence des chocs. De toutes ces secousses, l'air reçoit de tels ébraule-

ments qu'on y entend éclater le bruit du tonnerre accompagné d'éclairs, avec un retentissement pareil à celui des volcans lançant jusqu'au ciel les pierres sorties de leur sein. Au dire des voyageurs, il n'y a point de cœur d'homme, quelque ferme et hardi qu'il puisse être, que ce spectacle terrible n'épouvante.

Un peu avant que se déchaînât cette tempête, la mère et la belle-sœur d'Hermine étaient rentrées de leur chasse aux renards, aux civettes et aux loirs ; grâce à la famine dont souffraient ces animaux, elles en avaient pris bon nombre, tant aux lacets qu'aux filets et aux trappes ; mais ces pauvres bêtes étaient d'une telle maigreur, qu'on n'en pouvait rien tirer de substantiel, sauf le bouillon ; toute leur valeur était dans leurs fourrures d'autant plus épaisses, plus longues, plus fines et plus moelleuses que le climat est plus rigoureux. Hermine accourut pour dénouer le capuchon de sa mère, lui retirer ses bottes et lui nouer ses sandales ; mais sa belle-sœur, ayant jeté un coup d'œil autour d'elle tout en ôtant sa pelisse, et ayant aperçu l'oie, s'écria :

— Miséricorde ! En un temps si long, tu n'as pas achevé de la plumer ; j'en aurais expédié quatre à l'heure qu'il est.

— J'en saurais bien faire autant, répondit la jeune fille avec aigreur, mais à votre manière, en leur laissant la moitié de leur duvet, et ce duvet est ce qu'il y a de meilleur pour ouater les vêtements de dessous ; aussi, pour que maman ne s'aperçoive pas de votre négligence, vous passez les canards et les oies à la flamme afin que, tout duvet ayant disparu, on donne des louanges à votre soin et à votre activité.

— Tu mens !

— Je l'ai vu de mes propres yeux, et tu me traites de menteuse !

En ce moment, on entendit les chiens aboyer, ou plutôt hurler, car dans ce pays ils n'aboient pas, mais poussent des hurlements qui tiennent de ceux du loup et de la hyène. La mère alors, voulant interrompre cette querelle, ordonna à

Hermine d'aller au devant de son père , pour le cas où il lui conviendrait d'alléger son traîneau. La jeune fille saisit d'autant plus volontiers cette occasion de sortir qu'elle l'attendait avec anxiété, et prêtait l'oreille pour entendre la voix des chiens qui retentit dans ces régions, à plusieurs milles, ainsi que nous l'avons déjà dit. Elle se hâta donc d'obéir, attachant son capuchon en chemin pour épargner du temps, et elle fit tant de diligence qu'elle rencontra son père à deux milles environ de la maison.

— Eh bien! père, lui cria-t-elle de loin, avez-vous fait bonne chasse ?

— Pas très-bonne; mais assez pour la nourriture de deux jours. J'espérais qu'aujourd'hui où le brouillard était si épais les phoques perceraient la croûte de glace pour venir respirer; mais non. Il paraît qu'ils sont retirés et engourdis au fond de l'eau. Je m'étais couché sur un glaçon proéminent pour les guetter au passage, mais j'ai attendu plusieurs heures inutilement; enfin, au milieu de l'obscurité de ce brouillard, il me sembla entendre un grand bruit d'eau et entrevoir une ombre qui s'approchait et qui avait l'aspect d'une montagne brunâtre; car tu sais que sur la glace tous les objets grandissent à l'œil étrangement. Cette vue me terrifia; je crus avoir affaire à une baleine qui allait se jeter sur moi et m'écraser de sa masse énorme; je me tapis de mon mieux sous mon glaçon. Mais lorsque le monstre fut arrivé auprès de moi, je reconnus en lui un veau marin de grande taille et au ventre arrondi, comme s'il venait de faire son repas. Je lui lançai ma javeline et l'atteignis droit au cœur, si bien qu'il se courba en arc, poussa un mugissement, et mourut. Alors, je courus à lui, je l'éventrai et ayant rappelé mes chiens qui s'étaient enfouis sous la neige, je chargeai la bête sur le traîneau, et je repris le chemin de la maison. Maintenant le brouillard se dissipe, signe certain que Borée a le nez à la fenêtre, il va bientôt balayer la contrée; aussi faut-il se dépêcher.

— N'ai-je rien à porter ? demanda Hermine.

— Non, ma fille. Le grand amphibie est tout entier, comme tu vois, et tu peux prendre place sur le traîneau ; la neige est tellement durcie qu'elle en est cristallisée, ce qui fait que les chiens ne se fatiguent pas.

La jeune fille s'assit à côté de son père, et lorsqu'ils furent assis, elle lui dit :

— Vous ne savez pas, mon père ? Il m'est arrivé ce matin une aventure extraordinaire et qui doit exciter la pitié. J'étais toute seule à la maison, car vous n'ignorez pas que maman et ma belle-sœur étaient allées tendre des pièges aux renards ; et tandis que je m'occupais tranquillement de ma besogne, voilà que j'entends du bruit ; je lève les yeux et je vois entrer une espèce de fantôme à longue barbe, si grand, si pâle et si maigre, que je me sentis défaillir de terreur, le prenant pour un esprit errant sur les glaces, et envoyé des abîmes de la mer par les âmes affamées de la chair de vos enfants. Mais lui, d'une voix rauque et les mains étendues comme un suppliant, me conjure de lui donner la nourriture dont il est privé depuis plusieurs jours. C'est un homme blanc, mais il entend et parle notre langue. Je me rappelai aussitôt que j'étais fille du *Martrier* chez qui on n'a jamais manqué à l'hospitalité ; et, môme voyant seule avec cet homme, je lui dis : « Etranger, ne fais point un pas de plus ; assieds-toi sur cette peau de bison, et attends. » L'homme blanc épuisé d'inanition, se laissa tomber, défaillant, dans le coin éloigné que je lui indiquais ; je courus à la marmite, j'y pris un gros morceau de phoque, et je fis passer ce malheureux de la mort à la vie. Je pensais à part moi : personne ne doit être informé de ceci avant mon père qui est maintenant absent ; aussi, ayant fait sortir l'étranger, je lui creusai un abri dans le monticule de neige voisin, mais en plaçant l'entrée du côté opposé à notre demeure, afin que mes frères, s'ils rentraient avant vous, ne s'aperçussent de rien et ne fissent pas de mal à votre hôte.

Le visage du *Martrier* s'illumina d'un sourire d'amour paternel, et, se tournant vers Hermine :

— Ma fille, tu honores le sang des *Huskies*, et tu as toute l'intelligence d'Igloodik, la plus noble fille de notre race, dont la présence d'esprit sauva *Parry*, le capitaine blanc, lorsqu'il était perdu dans les mers glacées<sup>1</sup>. J'accueillerai l'homme blanc, et nous serons loués pour notre humanité dans les pays lointains où l'on voit le soleil haut dans le ciel, et où les jours et les nuits ne sont point longs comme les nôtres. Une fois à la maison, je m'arrangerai pour que tout paraisse venir de moi.

— Ce que je vous recommande par-dessus tout, dit Hermine, c'est de ne pas laisser soupçonner à ma belle-sœur que je vous ai entretenu de cette affaire, car elle en parlerait à mon frère avec aigreur, et l'exciterait contre moi.

Mais ni Hermine ni le *Martrier* ne se doutaient qu'ils amenaient avec eux des espions indiscrets qui devanceraient leurs révélations : parvenus à peu de distance de la maison de glace, les chiens commencèrent à dresser l'oreille, à lever le nez, à regarder curieusement à l'entour, puis à hurler et à précipiter leur course, de telle sorte qu'ils arrivèrent en une minute à la porte. Le *Martrier* ne put les retenir, et il eut peine à les détacher du traîneau, tant ils avaient le diable au corps ; aussitôt délivrés de leurs liens, ils se dispersèrent en courant de çà et de là, tout frémissants. Pendant ce temps, le *Martrier* ayant appelé les deux femmes, avec leur aide et celle d'Hermine, traîna jusque dans la maison sa proie monstrueuse et l'y laissa étendue par terre.

(1) Dans ses voyages au pôle, le capitaine *Parry* raconte comment cette jeune fille dessina de mémoire sur une feuille de papier, toute la côte (inconnue à ce navigateur) de la *Repulse*, depuis la pointe de *Lyons* jusqu'à l'île de *Winter*, et plus au nord jusqu'à la péninsule de *Melville*, que *Parry* découvrit en suivant les indications de cette jeune fille qu'il appelle *Higliu*, et que *Bellot* nomme *Igloodik*. (*Parry*, page 196).



En ce moment, le femme du *Martrier*, entendant hurler si violemment les chiens, dit à son mari :

— Qu'ont donc aujourd'hui ces animaux à faire ce tapage ?

— Ne t'en inquiète pas, répondit-il, tu sais que les ours et les loups rôdent par la contrée et que la faim les pousse quelquefois jusqu'auprès de la maison à la recherche de leur nourriture. Mais cela pourrait bien leur tourner à mal, car s'ils se laissent joindre par *Eclair*, *Violent*, ou *Pied léger*, ils seront saisis dans de telles tenailles que j'aurai le temps d'arriver pour faire sentir la pointe de mes dards.

En parlant ainsi, il s'arma d'une pique, et, l'agitant d'un air de bravade, il sortit. Il avait eu soin de se munir de ce qui restait des entrailles du veau marin, et il jeta cette pâture aux chiens, en les appelant du sifflement qui les invitait d'ordinaire à leur repas. Ces animaux voraces ne se firent point attendre ; cessant aussitôt courses et cris, ils se rassemblèrent à l'entrée de leur chenil et se jetèrent sur leur proie en se la disputant.

Alors le *Martrier* fit le tour du monticule de neige, et, soulevant la peau accrochée au dehors, il appela l'étranger. Celui-ci hésitait à sortir ; mais l'Esquimau, pour le rassurer, se prit le nez, et se mit à le frotter avec ses doigts. Le voyageur savait que cette action signifiait, chez ces peuples, bienveillance, bon accueil et promesse solennelle d'amitié ; aussi répondit-il par un frottement analogue, et, quittant ce repaire glacé, il suivit le *Martrier* qui le conduisit chez lui, et le présenta aux femmes en leur disant qu'au sortir de la maison, il avait trouvé cet étranger mourant de froid et en danger d'être dévoré par les chiens.

La mère et la jeune femme demeurèrent stupéfaites à la vue d'un blanc, car les Esquimaux, en s'enduisant de graisse, donnent à leur peau une couleur orangée à taches olivâtres, comme on en voit parmi nous, à ceux qui ont été longtemps malades de la fièvre intermittente. Sans cette particularité, ils ne seraient point d'une laideur repoussante. Leur figure

est à la vérité un peu ronde, et les hommes n'ont pas un poil de barbe : le nez est camus, avec les narines très-ouvertes ; les pommettes sont saillantes et les yeux petits, mais brillants ; les cheveux noirs, abondants et lisses ; leur taille est des plus petites, mais ils sont trapus, membrés et robustes autant qu'agiles et adroits, durs à la fatigue, et audacieux à affronter la tempête sur terre et sur mer. Ils supportent, sans faiblir, la brume, la neige, le vent, la gelée de cet horrible climat, et accomplissent de longs et fatigants voyages avec des *raquettes* aux pieds pour les soutenir sur la neige amollie et la glace fondante.

L'étranger dépassait ses hôtes de la moitié de la tête, bien qu'il ne fût pas d'une taille élevée ; il avait, malgré sa maigreur, l'apparence de la franchise, de la résolution et de la gaieté ; ses cheveux frisaient ; sa barbe était épaisse et très-longue, et ses moustaches lui cachaient les lèvres et lui pendaient jusqu'au menton. Il parlait la langue des *Huskies*, quoiqu'elle soit fort difficile, avec une abondance et une facilité qui remplirent les femmes d'étonnement ; elles ne savaient si elles devaient voir en lui, un vivant, ou un être surnaturel sorti du fond de la mer, où ces peuples placent leur paradis, lequel n'est autre qu'une grande vallée sous-marine remplie de phoques, d'esturgeons, de loutres et de toutes sortes de poissons que les bienheureux mangent bouillis, frits et rôtis, sans avoir à prendre aucune peine. Quant à l'enfer, c'est un bas-fond, hérissé de rochers abruptes, arides et couverts d'une mousse amère que les damnés, vaincus par la faim, mangent avec dégoût et qui ne les nourrit pas, d'où il résulte qu'ils sont secs comme des arêtes, et qu'ils se mordent les uns les autres.

Le *Martrier* fit asseoir son hôte sur une partie du banc reconverte d'épaisses fourrures d'ours blanc, et les femmes restèrent debout à le regarder comme en extase et sans oser parler. Enfin, le *Martrier*, rompant le silence, lui dit :

— Etranger, d'où viens-tu ? Comment as-tu abordé sur

ces rives glacées ? On n'y a jamais vu aucun blanc, excepté le capitaine *Collinson*, qui y vint à la recherche d'un autre homme blanc perdu dans les neiges et les glaces. Ce capitaine était transporté par un monstre marin, plus grand que nos baleines, qui le portait sur son dos et le gardait dans son ventre avec beaucoup d'autres hommes blancs qui descendaient dans cette large panse et en ressortaient par la bouche ; et cette bouche n'était pas dans la tête, mais sur le dos. Cette orque immense était noire avec une large bande blanche sur les flancs ; et dans cette bande, il y avait au moins vingt yeux de chaque côté du corps, et ces yeux, avaient la prunelle étincelante ; et je les ai vus de mes yeux un matin, jeter du feu et de la fumée avec un bruit de tonnerre si formidable que tous les gens du pays, saisis d'épouvante, se jetèrent la face contre terre. Cette animal énorme avait trois nageoires dressées à une hauteur prodigieuse ; et de ces nageoires sortaient quantité d'ailes blanches qui le faisaient voler sur l'Océan furieux. tandis que, du poitrail, il brisait les longs bancs de glace qui s'étendaient à bien des milles dans la mer.

— O toi, mon hôte et mon bienfaiteur, répondit l'étranger, je suis aussi venu sur un monstre ailé comme celui que tu me dépeins, et qui n'est pas, ainsi que tu le crois, un grand cétacé, mais bien une maison de bois ; et les nageoires sont des troncs d'arbres auxquels on suspend, par les vergues, de grandes voiles en toile qui, gonflées par le vent, poussent la maison flottante sur les eaux profondes de l'Océan, et ces maisons voguent si rapidement que si vos golfes n'étaient point encombrés de glaces, elles iraient jusqu'au pôle où naissent les aurores boréales qui illuminent vos nuits.

— Et toi, dit alors la mère d'Hermine, tu es né sur mer dans le corps de ce monstre ? Il est noir, et tu es blanc !

— Non, répondit-il, ma mère m'a mis au monde sur les vertes rives de la haute Loire, où le soleil brille tous les jours, où les montagnes sont revêtues de savoureux herbages et de

fleurs des plus belles couleurs ; où le soleil n'a point, comme le vôtre, la teinte du plomb, mais où il est, au contraire, clair et serein ; où la terre ne se couvre de neige que pendant peu de temps ; où tout le reste de l'année, elle est échauffée par le soleil qui y fait croître les arbres et mûrir les fruits ; où les animaux sauvages et domestiques ont toujours de quoi manger, dans la plaine comme dans la montagne ; où les fleuves coulent, où les ruisseaux serpentent, où les fontaines murmurent, où l'on voit les poissons se jouer dans l'eau vive, où l'on entend les oiseaux chanter en volant dans les airs.

Les femmes et le *Martrier* lui-même écoutaient, pétrifiés, cette description de ces beautés champêtres, si étrangères à leurs idées ; Hermine ne pouvant plus se contenir, s'écria :

— Mais tu es né dans un paradis plus heureux que celui des ames vertueuses et bénies de nos pères. Elles vivent au fond de la mer, et le lieu de ta naissance est sous un ciel serein, visité chaque jour par le soleil, et la terre n'y est pas couverte de neige et de glace, mais d'herbe et de fleurs que nous n'apercevons que pendant un mois ou deux à certains endroits abrités du vent du nord. Dis-moi, étranger, y a-t-il dans ton pays, l'ours blanc, le loup gris, le renne aux cornes rameuses, le bison à l'épaisse crinière et le bœuf musqué aux longs poils ? Et les phoques, les loutres, les veaux, les chevaux et les chiens marins viennent-ils sur vos plages se jouer au soleil comme ils le font sur nos glaces ?

— Les ours, les loups et les cerfs sont plus rares dans nos contrées, et ne se hasardent jamais dans les plaines ni sur les collines, mais ils errent sur les hautes montagnes, et se tapissent dans des tanières presque inaccessibles au milieu des rochers et des précipices où les poursuit le jeune chasseur avec ses limiers. Ces animaux ne sont point blancs comme chez vous, où la rigueur du froid décolore leur poil en même temps qu'elle le rend plus épais et plus moelleux. Nous n'avons ni bison, ni bœuf musqué, mais des taureaux et des génisses apprivoisés, qui traînent nos chars, comme les chiens le font

de vos traîneaux ; puis, attelés à la charrue et à la herse, ils retournent et broient la terre pour la préparer, et en recouvrent ensuite les semailles du froment et des autres céréales qui produisent le pain dont nous faisons notre principale nourriture.

— Et qu'est-ce que le pain ? Nous n'en avons pas ; le mange-t-on frit ou rôti ? Le prend-on au filet ou au lacet, ou le pêche-t-on dans la mer avec la lime et l'hameçon ?

— Le pain, charitable enfant, n'est point un animal de terre ou de mer ; il vient d'un grain qu'on écrase, qu'on réduit en farine, qu'on pétrit avec de l'eau et qu'on fait cuire au four. Vous autres, quand vous pêchez le hareng, le saumon et la merluche, vous séparez votre poisson en deux, vous en ôtez les arêtes, puis vous l'exposez au vent pour le dessécher, et quand il est sec et friable, vous l'écrasez entre deux pierres, vous le réduisez en poudre, et ensuite, en le pétrissant avec du bouillon de phoque ou du sang de renne, vous obtenez cette bouillie qui, par la cuisson, se transforme en croûtes et autres pâtes qui remplacent notre pain fait de farine et cuit au four.

Tandis que l'on causait ainsi dans la maison, la tempête se déchaînait au dehors avec violence. Les ours blancs se réfugiaient dans quelque fente de la glace, les loups grattaient la neige sous quelque rocher et s'y blottissaient. Les renards, les martres, les rats et les souris s'abritaient de leur mieux. Les orques, les phoques et autres cétacées abandonnaient les rochers et les bancs de glace, pour s'enfoncer dans les abîmes de la mer. Tout était solitude ; on n'apercevait, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, que les oscillations des masses flottantes soulevées par les vagues, et les chocs où elles se brisaient avec le fracas du tonnerre. Des bords élevés et escarpés de ces golfes taillés à pic, on voyait s'écrouler les glaçons suspendus en pyramides renversées aux aspérités des rochers, et que l'effort croissant de l'aquilon précipitait de ces hauteurs ; brisés et broyés dans leur chute, ils rejaillis-

saient en poussière impalpable. Il semblait que la terre fût ébranlée jusque dans ses fondements, que la mer se soulevât jusqu'au ciel, et que les plus profonds abîmes fussent prêts à se combler.

Les trois frères d'Herminie, surpris par ce bouleversement de la nature sur une immense plaine de glace, n'avançaient qu'à grand'peine dans la direction de leur demeure, malgré les douze chiens attelés à leur traîneau, assaillis qu'ils étaient de si violentes rafales que les longs poils de leurs chiens en étaient hérissés ; ces pauvres bêtes, leur épaisse queue serrée entre les jambes, vacillaient à chaque pas, et tombaient renversés les unes sur les autres. Les jeunes gens portaient leurs bonnets à appendices préservant les joues, et des sous-gorges en fourrure de martre montant jusqu'à la bouche qu'elles couvraient ; leurs narines étaient remplies de graisse, leurs yeux défendus par les petits voiles d'*ormentum* de civette, ou rétine diaphane, qui amortissent la réfraction de la neige, et toute leur personne était enveloppée d'une grande pelisse de peau de bœuf musqué. Ils s'étaient jetés à plat ventre sur un ours blanc d'une grandeur demesurée qu'ils venaient de tuer ; mais les deux aînés étaient très-embarrassés et encore plus inquiets de leur plus jeune frère, que le monstre avait grièvement blessé, et dont ils ne savaient comment arrêter le sang.

Tandis qu'ils étaient tous les trois à l'affût de l'ours derrière un rocher de glace, après avoir jeté sur la plaine immense des morceaux de phoque, cette énorme bête affamée sortit par une fissure d'un précipice, et vint saisir l'appât. Deux des chasseurs lui ayant lancé d'en haut leurs javelines aiguës, l'une l'atteignit au flanc et pénétra jusqu'au cœur, l'autre le traversa de part en part ; le monstre poussa un rugissement formidable, fit deux bonds, et tomba. Alors le plus jeune des frères courut à lui armé d'un épieu, mais arrivé tout proche de lui, il eut le malheur de se heurter contre une branche gelée qui le fit tomber en avant, son visage touchant

presque le muscâu de l'ours ; celui-ci, voyant son ennemi si près, allongea sa griffe pour le saisir par le bras, et l'enfonça si bien que de ce premier coup il déchira la pélisse de peau de bœuf, celle de cuir de phoque et le justaucorps de peau de loup-cervier. Puis, mettant ses dents cruelles dans cette ouverture, il déchira le bras du jeune homme et lui en cassa l'os ; celui-ci, à cette atroce douleur, poussa un cri aigu.

Ses frères l'avaient déjà rejoint avec leurs dards, et attaquant l'ours par les flancs, ils l'eurent bientôt transpercé et tué. Le malheureux jeune homme s'était évanoui ; ils le redressèrent, l'assirent, et reconnurent la fracture de l'os en voyant le bras pendre inerte ; ce qui les affligea à l'excès. Ils prirent leur frère par la tête et par les pieds et le portèrent jusqu'au traîneau, en lui couvrant le bras de leur mieux, mais ils ne savaient que faire pour arrêter le sang qui coulait abondamment des blessures faites par les dents du monstre. Ils amenèrent ensuite le traîneau jusqu'auprès de l'ours qu'ils parvinrent à y charger, en couchant leur frère de manière à ce que la bête lui servît d'oreiller et que la chaleur de son corps qui n'était point encore refroidi, préservât le bras blessé de ce froid qui gèle jusqu'à la moelle des os.

Le malheureux, revenu à lui, poussait des cris affreux, et mordait ses lèvres et quelquefois le bras resté sain, à peu près comme l'ours blanc, lorsqu'il est blessé, mord les bords de sa plaie. Les Esquimaux ont aussi l'habitude de se mordre en pleurant un mort chéri, ajoutant ainsi la douleur du corps à celle de l'ame. Les deux aînés se voyant, à leur retour, surpris par la tempête, se crurent perdus, tout habitués qu'ils étaient à ces rafales horribles, mais cette fois, la tourmente était si cruelle qu'il semblait que rien n'y pût résister. La sueur qu'avaient fait couler leurs efforts pour enlever l'ours et le charger sur le traîneau, s'était gelée dans leurs vêtements de dessous, qui avaient pris la raideur de plaques de zinc. Sentant se geler aussi peu à peu leur nez et leurs joues, il leur fallait ramasser des poignées de neiges et s'en frotter

le visage, pour y rétablir la circulation du sang, et ils étaient obligés d'en faire autant au blessé, d'autant plus souvent qu'il ne pouvait remuer, et que le frisson de la douleur s'ajoutait à l'action du froid pour le glacer.

Avec l'aide de Dieu, ils arrivèrent enfin à la maison, et firent entrer leur frère à grand'peine sous la voûte écrasée qui en formait l'entrée. En même temps, l'aîné appelant à haute voix :

— Hermine! cria-t-il, lève la peau de buffle.

Hermine se précipita de son banc, et courut, comme un trait, soulever la portière et faire accueil aux chasseurs ; mais en voyant les deux aînés consternés et soutenant pardessous les bras le plus jeune tout pâle et gémissant, elle jeta un cri perçant. Le *Martrier*, sa femme et leur belle-fille accoururent alors : l'un des jeunes gens, allant en toute hâte aux peaux de bison, en jeta plusieurs à terre les unes sur les autres, y posa le blessé, puis, avec l'aide des autres membres de la famille, il le porta sur le lit, en disant à son père :

— Le voleur d'esturgeons l'a saisi de sa griffe et mordu, mais nos dards en ont tiré pleine vengeance ; l'ennemi est étendu mort sur le traîneau.

En ce moment, les jeunes gens ayant détourné leurs regards du blessé, aperçurent l'étranger qui demeurait debout, muet et immobile. Dans leur trouble, ils crurent voir une effrayante apparition de l'esprit malin, et, se couvrant les yeux et le visage de leurs deux mains, ils s'écrièrent :

— C'est le mauvais esprit de la nuit qui habite sous les plus hautes montagnes de glace, dans les retraites profondes de l'aiglon ! Il est arrivé sur les ailes de la tempête et des tourbillons qui se sont efforcés d'empêcher notre retour. Il vient certainement pour dévorer notre frère. Ah ! père, courez chez notre magicien *Angekok*, et dites-lui de venir sur l'heure faire ses conjurations et rejeter l'esprit dans les abîmes de la mer. Qu'il apporte en même temps ses médicaments pour guérir notre frère, par l'évocation du bon esprit.



— Mes enfants, répondit le *Martrier*, celui que vous voyez n'est pas le mauvais esprit, mais notre hôte, un des hommes blancs qui naissent dans les pays échauffés par le soleil; pressé par le froid et la faim, il s'est réfugié dans notre maison, et vous savez que quiconque touche notre seuil de glace, devient inviolable et sacré.

Alors Martin (c'était le nom de l'étranger), s'avançant et se frottant le nez en signe de politesse et de cordialité, parla ainsi :

— Généreux fils de l'aurore boréale, n'appellez pas l'*Angkok*; votre frère n'a pas besoin de sorcier pour guérir, mais bien de soins intelligents, et j'espère vous le rendre bientôt en bonne santé! Laissez-moi examiner son bras.

Cela dit, il fendit, avec un petit couteau à lui appartenant, la manche du blessé de l'épaule au poignet, et il reconnut que la griffe de l'ours n'avait point pénétré profondément dans les chairs, défendues qu'elles étaient par le cuir de phoque et les deux autres peaux qui recouvraient le bras. Puis, poursuivant son examen, il s'assura que l'os n'était pas broyé, mais simplement cassé; avec la pratique qu'il avait de ces opérations, il eut bientôt réduit la fracture; après quoi, donnant le bras à tenir ferme au père et aux frères du blessé, il ramassa quatre os de pattes de renard qui gisaient sur le sol, en éclissa soigneusement le bras, et lia le tout avec des boyaux de faon.

Ayant ainsi achevé le pansement le plus important, il s'occupa du coup de griffes qui faisait cruellement souffrir le jeune homme, parce que l'intensité du froid avait beaucoup enflammé la blessure; il ouvrit sa valise et, en ayant tiré une boîte de fer-blanc remplie d'un baume bienfaisant, il étendit un peu de ce baume sur deux petites peaux d'écureuil, et les appliqua sur la plaie qui en fut infiniment rafraîchie<sup>1</sup>. Tous

(1) Les voyageurs au pôle arctique portent tous, sur leur dos, une valise de cuir renfermant des fioles, des ciseaux, de petits couteaux, des corde-

les habitants de la maison, voyant le blessé soulagé, ne pouvaient concevoir comment il avait été possible de réunir les fragments d'os sans les voir, cachés qu'ils étaient sous les chairs, et ils se disaient les uns aux autres :

— Ce n'est pas là un homme mortel, puisqu'il fait les œuvres des esprits ; nos *Angekok* eux-mêmes ne seraient pas si habiles. Celui-ci serait capable, si la main était séparée du bras, ou le pied de la jambe, de les recoller et de rendre aux membres la vie et le mouvement.

Puis, se levant du banc où ils s'étaient assis, il se jetèrent à genoux pour adorer, comme le bon Esprit, l'étranger qui était venu détruire l'œuvre d'iniquité du mauvais Esprit, en remettant le bras cassé du jeune chasseur ; mais Martin, fixant sur eux un regard assuré, leur dit d'une voix haute :

— Ne faites pas cela. On ne doit adorer que Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui habite dans les cieux et qui est présent partout. Il a créé tous les hommes, et il les a dispersés sur la surface de la terre, en assignant aux uns les régions glacées du pôle, aux autres les climats plus tempérés où croissent l'herbe et les fleurs, où mûrissent les fruits ; à d'autres encore, les déserts brûlants, dévorés du soleil. Tous doivent adorer Dieu, l'aimer et lui obéir en tout ce qu'il commande.

Ces pauvres gens restaient muets et stupéfaits, en regardant autour d'eux et n'osant se relever ; mais leur hôte ayant pris le *Martrier* par le bras, le remit debout, et tous les autres se relevèrent. Alors le chef de la famille lui dit :

— Mon hôte, nous cherchons de tous côtés et nous ne voyons pas ton Dieu.

lettres fortes et serrées, et autres menus objets utiles ou nécessaires dans les incidents du voyage. Ils sont, en outre, pourvus de petits miroirs, de perles de verre coloré et autres bagatelles destinées à attirer les sauvages et à se les rendre favorables.

— Mon Dieu est aussi votre Dieu, répondit Martin ; c'est un pur esprit, et il n'y a pas d'œil humain qui puisse le voir, mais lui voit tout ; et tous les hommes sont ses créations.

— Cependant, tu es blanc, reprit le *Martrier*, et nous sommes jaunes ; comment donc peux-tu être de la même nature que nous ?

— La nature de l'homme ne consiste pas dans la couleur de la peau, mais dans l'ensemble du corps, et surtout dans l'essence de l'ame qui est, elle aussi, un pur esprit, douée de la raison, et faite à la ressemblance et à l'image de Dieu. La couleur est chose tout extérieure, et il y a des hommes blancs, des hommes noirs, des hommes rouges ; il y en a de verdâtres, de jaunes, de bruns ; mais tous sont des hommes, tous frères descendus du même père.

— Excepté nous, dont les deux premiers furent vomis par un poisson sur un banc de glace ; et l'un était un homme et l'autre était une femme ; ils eurent des enfants, et c'est d'eux que nous descendons, ainsi que nous l'a conté bien souvent notre *Angekok*. Il dit encore que, lorsqu'un homme meurt, son ame s'en va flairant dans les hameaux environnants, et qu'elle sent à l'odeur quelle femme est près d'accoucher ; elle attend un peu, et au moment où l'enfant va naître, elle entre dans son corps. Si le défunt était bon, s'il donnait beaucoup de fourrures et de gros morceaux de phoque à l'*Angekok* ou au magicien de sa bourgade, son ame est logée dans le corps d'un enfant qui deviendra un habile chasseur d'ours, de phoques, de veaux marins et de rennes ; autrement, elle entre chez un malheureux qui souffrira de la faim, périra en mer, ou tombera dans quelque énorme fissure de la glace et y disparaîtra pour jamais.

Au moment où Martin allait tâcher d'éclairer ces pauvres aveugles, un des chiens qui avaient amené le traîneau du *Martrier*, entra hardiment et la tête haute, tenant entre ses dents un louveteau gris à qui il avait donné la chasse ; l'ayant

atteint et saisi, il le traîna aux pieds de son maître où il le laissa tomber. Mais le louveteau se voyant hors de cette terrible gueule, sauta d'un bond sur la couche du blessé, et aurait mordu celui-ci à belles dents, si l'un des frères, saisissant une pique, ne se fût jeté sur l'animal, et ne l'eût tué sur le coup en le frappant au cœur.

Cet incident fit souvenir que les pauvres chiens qui avaient traîné l'ours et les jeunes gens, étaient restés dehors exposés à ce vent glacial, sans que personne songeât à les débarrasser de leurs liens. Le second frère sortit alors et alla les détacher; il en trouva deux presque gelés, mais aussitôt délivrés, tous se mirent à courir de côté et d'autre; puis, bientôt, ils se réfugièrent dans leurs tanières glacées et se blot-tirent dans l'épaisse litière d'algues marines où ils dormaient chaque nuit. Le jeune homme, les ayant vus rentrer, appela du monde, et tous, hommes et femmes, vinrent l'aider à enlever l'ours du traîneau et à le transporter dans la maison.

La taille de ce monstre surpassait celle d'un taureau d'un an; son poil était blanc comme la neige, et si long que les flocons du dessous du ventre dépassaient la longueur de la main; ses dents et ses ongles étaient effrayants à voir. Ces gens-là sont d'une adresse extrême à dépouiller les animaux; on éventra celui-ci, puis, avec des espèces de couteaux d'agate ou de jaspe, on commença à détacher la peau; et en se servant ensuite du manche du couteau, ou de la main transformée en spatule, et travaillant entre cuir et chair, on enleva la dépouille tout entière, en y laissant la tête qui resta intacte parce qu'il faut plus de temps et de soin pour lui faire subir la même opération.

Pendant que les hommes s'acquittaient de cette besogne, les femmes étaient très-occupées à nettoyer les intestins pour y enfoncer ensuite la chair hachée et assaisonnée, lorsque tout à coup Hermine sentit, dans les replis des boyaux, quelque chose de dur; elle fendit l'intestin avec un fragment

de silex, et y trouva, fixé par sa queue, un bouton de métal très-brillant portant des caractères en relief tout autour.

— Qu'est-ce? comment cela se fait-il? Oh! les ours mangent-ils donc les métaux? Voyez, voyez... Ah! qu'y a-t-il de gravé là-dessus.

Martin prend le bouton avec curiosité; il y voit gravés, au milieu une couronne royale, et autour, des caractères dont la vue le plonge dans la plus profonde stupéfaction.

---

### III. — LE PASSAGE DU NORD-OUEST.

Depuis la première découverte de l'Amérique que Christophe Colomb trouva en cherchant une route plus courte pour aller aux Indes Orientales, les maîtres de l'Occident ne se donnèrent ni paix ni trêve dans leurs efforts pour découvrir un passage qui abrégât le chemin. Pour se rendre, aux Indes d'abord, puis plus tard à la Chine et au Japon, il était indispensable de côtoyer l'Afrique dans toute sa longueur, depuis le pied de l'Atlas jusqu'à la pointe méridionale terminée par le cap de Bonne-Espérance, puis de remonter vers le nord, à l'est de ce continent, et de se diriger en droite ligne du canal de Mozambique vers les contrées orientales. De telle sorte que, grâce à mille difficultés, aux périls, aux maladies, aux longs calmes plats, à la fortune adverse, à l'Océan immense, le terme le plus court de la navigation était de neuf ou dix mois pour arriver à Goa, de quinze pour débarquer à Malaga, et souvent de vingt-deux pour jeter l'ancre à Canton ou à Nangasaki, avec ce qui restait des passagers, car la dysenterie, le scorbut et les maladies de peau en avaient enlevé au moins un tiers.

Magellan chercha le passage occidental en reconnaissant

tous les fleuves d'Amérique jusqu'au cap Horn et au détroit qui porte son nom ; puis naviguant dans l'Océan Pacifique, il passa à la Chine et au Japon. Mais cette voie était d'une longueur extrême, et traversait des archipels dont les bass-fonds hérissés d'écueils et les îles peu espacées, offraient mille difficultés. Que faire ? Renoncer à l'entreprise et à l'espérance ? Non. On pensa et l'on dit que peut-être, vers le nord, on trouverait un chemin plus court pour aller de l'Océan Atlantique à la mer pacifique : soit en poussant jusqu'au pôle et redescendant dans l'autre hémisphère, soit en découvrant à l'ouest un passage qui donnât issue dans la mer Pacifique, soit enfin en longeant la Sibérie à l'est, et revenant au midi par cette mer.

Les deux *Cabota*, Vénitiens, furent envoyés par Henri VII, roi d'Angleterre, pour mettre à exécution ces idées hardies. Ils parvinrent, en passant entre l'Amérique et le Gröenland, jusqu'au Labrador, où ils trouvèrent quantité d'ours blancs et les bandes innombrables de morues qui se plaisent dans ces eaux si froides. Mais ils ne purent aller plus loin à cause des glaces flottantes qui menaçaient de submerger leur vaisseau. Plusieurs autres après eux tentèrent la même entreprise audacieuse ; entre autres Martin *Frobisher* qui, sous les auspices du comte de Warwick, partit de Greenwich au mois de juin 1576, s'éleva au milieu des brumes et des glaces jusqu'au soixante-huitième degré de latitude nord et pénétra dans un large bras de mer qui fut appelé, à cause de lui, baie de *Frobisher*. Plus tard (en 1585) John *Davis* affronta les mêmes périls, et son intrépidité le conduisit jusqu'au détroit qui porte son nom, et au delà duquel l'Océan se déploie dans son immensité jusqu'au pôle.

En 1610, Henri *Hudson* découvrit le détroit et la baie auxquels il donna son nom ; de même qu'en 1616, le fameux *Baffin*, parvenu jusqu'au soixante-dix-septième degré de latitude nord, appela *Baie de Baffin* la grande mer circulaire où il s'était arrêté. Mais aucun de ces vaillants navigateurs ne

put revenir à l'occident par le passage tant désiré ; et tous ceux qui tentèrent l'aventure dans toute la durée du dix-septième siècle ne furent pas plus heureux. L'échec fut le même pour ceux qui, doublant le cap Nord à l'extrémité de la Norvège et se dirigeant à l'Est, côtoyèrent les rivages glacés de la Laponie et de la Sibérie. *Barentz* découvrit l'île septentrionale du Spitzberg dont l'extrémité entame le cercle polaire ; la découverte de la Nouvelle-Zemble avait précédé de beaucoup ; puis on reconnut les bouches de l'*Oby*, du *Yénisseï*, de la *Lena*, de l'*Olekma*, du *Jarna* jusqu'à l'*Indigirka* dans la partie la plus orientale de la mer Glaciale . mais arrivés dans certains parages dangereux, les navigateurs, s'ils n'étaient point broyés par les glaces, se voyaient forcés de rebrousser chemin avec leurs navires avariés

Le dix-huitième siècle est plein des témérités au-dessus de toute louange des marins anglais, danois, russes, américains et hollandais qui essayèrent de passer de l'Océan Atlantique au Pacifique, ou *vice versâ*. On leur doit de grandes découvertes, surtout par mer, à *Middleton*, *Fox*, *Moor* et *Smith* ; par terre, à *Hearne* et *Makenzie* qui parvinrent jusqu'aux rivages américains qui bordent la mer Glaciale, en descendant, à travers mille obstacles, le fleuve de *Coppermine*, et celui des *Montagnes*, qui depuis fut appelé *Makenzie*. *Behring*, plus aventureux, s'étant avancé dans l'Océan Pacifique au delà du soixante-cinquième degré, y découvrit le détroit qui porto son nom et va de cet océan à la mer Arctique, en séparant l'Amérique de l'Asie. Plus récemment, *Cook*, *Clarck*, *Yuong*, *Meakes* et *Vancouver* enrichirent la géographie des mers et des terres polaires , mais le passage tant désiré et toujours espéré ne fut jamais trouvé.

Les premières années du dix-neuvième siècle s'écoulèrent en proie aux révolutions et aux guerres incessantes ; dans ce bouleversement général, il n'y avait point de place pour les nobles spéculations de la science, pour les arts et l'étude dont

l'essence est la paix : mais 1814, ayant ramené la tranquillité et rétabli l'ordre général dans les pays occidentaux, l'Angleterre et la Russie se signalèrent entre tous par les recherches sur la géographie Boréale. On trouva, dans les récits des derniers navigateurs, des indices tendant à prouver que la mer Arctique communique avec l'Atlantique et l'Océan Pacifique, d'où l'on conclut à la possibilité de trouver cette communication. On établissait que les courants rapides du Pacifique, venant de l'équateur au pôle, entraient par le détroit de *Behring* dans la mer Arctique, où ceux de l'Atlantique, au contraire, descendaient du pôle vers l'Equateur ; et que, par conséquent, l'Océan Hyperboré en recevait les courants de l'une des mers et les déversait dans l'autre.

Ajoutez à cela qu'une baleine, blessée dans les eaux du Spitzberg, fut prise dans le détroit de *Davis* ; que les bois des bords de la mer Pacifique arrivent, portés par les courants, dans l'Océan Atlantique, de l'autre côté du continent arctique américain ; que les glaces flottantes, poussées par les courants du Pacifique, entrent dans l'Atlantique et descendent par le détroit de *Welcome* entre le Gröenland et le *Labrador*, jusque vers le banc de *Terre-Neuve*. D'après tous ces considérants, la société Royale de Londres conclut à l'existence de la communication entre les deux océans, et combina avec Lord Melville, premier Lord de l'Amirauté, une expédition scientifique pour la découverte du passage du Nord-Ouest. On choisit, pour accomplir cette généreuse entreprise, l'*Isabelle* avec cinquante-sept hommes d'équipage, dont on donna le commandement au capitaine *John Ross*, et l'*Alexandre* qui fut confié au lieutenant *Edward Parry* avec trente-sept marins. Les deux vaisseaux étaient amplement pourvus de tous les instruments propres aux observations célestes, géométriques, hydrographiques et magnétiques, avec tous les outils nécessaires pour briser et scier la glace, afin de s'ouvrir un passage dans les golfes et les baies glacés. On avait adjoint à l'expédition le capitaine *Sabine*, versé dans



les sciences naturelles, et le lieutenant *Robertson*, habile dessinateur ; ainsi que deux *maîtres* expérimentés <sup>1</sup> qui, placés en observation dans les huniers, devaient indiquer au pilote les manœuvres à faire pour éviter les masses flottantes et les bancs de glace.

L'*Isabelle* et l'*Alexandre* mirent à la voile le 18 avril 1818 et parvinrent au delà de la baie de *Baffin* jusqu'au détroit de *Smith*, vers le soixante-dix-neuvième degré de latitude nord ; on donna aux deux caps, qui formaient l'entrée de ce détroit, les noms des deux vaisseaux, appelant cap *Alexandre*, celui de l'Est dans le Groënland, et cap *Isabelle* celui de l'Ouest, dans l'*Ellesmere*. Inclinant ensuite au sud-ouest, ils aperçurent l'entrée du détroit de *Lancastre*, entre le cap *Osborne* et le cap *Possession* ; mais *Ross* déclara que ce ne pouvait être que celle d'un golfe profond sans issue aucune, et il rebroussa chemin, ne s'arrêtant plus qu'en Angleterre. L'année suivante, le premier Lord de l'Amirauté, dans la ferme espérance que la haute intrépidité d'*Edward Parry* ne faillirait pas au désir universel de voir enfin, après deux siècles d'efforts, le passage ouvert à l'océan Pacifique ; fit fréter deux bâtiments d'une solidité éprouvée, l'*Ecla* et le *Griper*, et en donna le commandement au capitaine *Parry*.

Celui-ci appareilla avec son lieutenant *Liddon*, le 11 mai 1819 ; le 4<sup>er</sup> juillet, il franchissait le cercle polaire, et, le 30, il entra dans la baie *Possession* et s'acheminait à l'Ouest par le détroit de *Lancastre*, qui par bonheur était alors débarrassé de ses glaces. L'ayant parcouru sans accident, il découvrit, un peu au Sud, une immense ouverture qui lui parut l'entrée d'un détroit et à laquelle il donna le nom du *Prince-Régent* ; mais après y avoir navigué un certain temps,

(1) On nomme en anglais, *Ice Master* ou *Maître des glaces*, un marin expérimenté dans la navigation polaire, et qui connaît par une longue pratique les manœuvres nécessaires pour faire éviter aux vaisseaux les glaces flottantes qui les briseraient.

il se vit barrer le chemin par un énorme banc de glace, ce qui l'obligea à virer de bord et à reprendre la pleine mer ; après quoi, se dirigeant de nouveau à l'Occident, il arriva devant une île qu'il appela île *Léopold*. Continuant sa route, il découvrit un nouveau détroit auquel il donna le nom de *Barrow*, et, inclinant au nord, il entra dans un large canal qui remonte au delà du soixante-dix-huitième degré, et qu'il appela canal de *Wellington*. En naviguant dans ces parages, il reconnut et baptisa les îles de *Cornouailles*, de *Griffith*, de *Lowther* et de *Byam Martine*, jusqu'à ce qu'enfin, parvenu à une grande île plus méridionale, il la décora du nom de *Melville*, premier lord de l'Amirauté, entra dans une baie, et s'étant ouvert un chemin avec la scie à travers les glaces, jeta l'ancre pour hiverner là, au soixante-quatorzième degré de latitude, où il eut à subir une nuit continuelle de trois mois et demi.

L'année précédente, deux autres navires avaient quitté Londres pour aller jusqu'au pôle, le dépasser et arriver à l'océan Pacifique par ces régions réputées inaccessibles. C'étaient la *Dorothée* et le *Trent*, commandés, l'un par le capitaine *Buchan*, l'autre par le lieutenant *Franklin* que ses voyages arctiques ont rendu depuis si célèbre ; mais, arrivés au quatre-vingtième degré, ils trouvèrent de si formidables montagnes de glace qu'ils durent s'estimer fort heureux de n'en être pas broyés. Cependant l'intrépide *Franklin*, peu après son retour du *Spitzberg*, entreprit un nouveau voyage pour explorer, par terre, les côtes d'Amérique sur les bords de la mer Glaciale, ses golfes et l'embouchure de ses fleuves. Parti d'Angleterre, le 23 mai 1819, avec ses courageux compagnons *Richardson*, *Back*, *Hood* et *Hepburn*, et parvenu à la baie d'*Hudson*, il débarqua sur ces plages glacées au risque d'y mourir de faim, de froid et de fatigue, et revint à Londres dans l'automne de 1823, ayant parcouru par terre et par eau 5550 milles, au grand avantage de la géographie arctique.

*Edward Parry* repartit pour le pôle avec le capitaine *Liou*

et y fit, en 1821 et 22, de nombreuses découvertes ; ce qui n'empêcha pas cet infatigable marin de refaire le même voyage en 1824 et 1825 et de passer les cruels hivers et les nuits interminables de ces horribles climats, enfermé par les glaces avec ses vaisseaux. Sir *John Franklin* aussi, quoiqu'il dût se souvenir des dangers et des souffrances de l'année 1819, loin de s'effrayer à la pensée d'une expédition nouvelle et plus longue au continent arctique, se décida en 1825 à explorer l'océan hyperboréen depuis les bouches du fleuve *Mackenzie*, jusqu'au Pacifique, et son courage se maintint jusqu'en 1827 à la hauteur de l'entreprise.

Mais tant d'audace et d'intrépidité n'amena pas la découverte si désirée du passage de l'Atlantique au Pacifique. Sir *John Ross* s'aventura pour la seconde fois à sa recherche en 1829, et eut à endurer des souffrances incroyables ; son neveu découvrit le pôle *Magnétique* et rendit ainsi son nom impérissable ; mais il s'en fallut de peu, après quatre hivers de réclusion dans les glaces, que tout ce que ces héros avaient de mortel restât enseveli dans ces profonds abîmes. En 1836, le célèbre *Back*, compagnon de *Franklin* dans son expédition sur le continent américain, pendant laquelle il avait reconnu le cours et l'embouchure du fleuve du *Grand Poisson*, appelé depuis, à cause de lui, le fleuve *Back*, le célèbre *Back*, disons-nous, fit voile pour les régions polaires ; mais, arrivé au *détroit Glacial* et à l'île de *Winter*, il lui fallut, pendant dix mois entiers, lutter contre les tempêtes et les montagnes flottantes qui menaçaient à chaque instant de l'écraser. Deux autres Anglais d'une hardiesse extrême, *Dease* et *Simpson*, entreprirent de chercher le passage par terre, et descendus par le fleuve de *Coppermine* dans la mer Glaciale, ils explorèrent sur des barques de guttapercha, de ferblanc, d'acajou et de frêne, les golfes et les détroits de ces côtes. de l'année 1837 à l'année 1839, en faisant de nombreuses découvertes, mais ils durent revenir, eux aussi, sans avoir trouvé le passage occidental.

Mais tous les obstacles sont insuffisants à dompter l'audace de l'homme qui, incessamment pressé par les désirs d'un cœur dont les aspirations ne connaissent point de bornes, s'endurcit à lutter contre les puissances les plus formidables de la nature. L'espérance de trouver cette porte dorée, conduisant de l'orient de l'Amérique à l'occident, et dont la découverte, en facilitant les voies au commerce, en enrichissant la géographie, rendait immortel le nom de son auteur, donnait aux navigateurs un courage invincible. Rien n'effrayait ces héros. Des hommes accoutumés à toutes les aisances et à tous les raffinements de la vie civilisée, ne craignaient pas de combattre les éléments déchaînés : la mort leur était présente à tout moment ; des montagnes flottantes les assiégeaient, d'immenses bancs de glace leur barraient le passage, des glaçons ballottés par les flots venaient les frapper à la proue, en poupe et sur les flancs ; des masses énormes, formées de glaçons accumulés par mille et centaine de mille, flottaient sur les vagues, et il fallait se frayer un chemin à travers tout cela, avec quels efforts, quels broiements, au milieu de quels débris, et au prix de quelles fatigues<sup>1</sup> !

La neige tombait pendant trois, quatre et jusqu'à huit jours de suite ; et à peine avait-elle touché le pont du vaisseau, qu'elle s'y gelait et s'y cristallisait ; il fallait la briser à coups de pic, et frapper incessamment les haubans et les cordages avec des perches pour en faire tomber, à mesure, les flocons qui s'y pressaient. Tantôt on essayait de rompre avec la proue les croûtes de glace les moins épaisses ; ou l'on suspendait au mât de beaupré d'énormes morceaux de plombs, et l'on frappait ensuite à coups redoublés sur les bords de la glace pour la briser et ouvrir ainsi le passage ;

(1) Les navigateurs anglais modernes appellent *Ice-Berg* les montagnes de glaces ; *Iloes* les croûtes de glace ; *Stream-ice* les courants de glaçons, et *Pak* les bancs de glace non flottants et prolongés que côtoient les navires.

tantôt, les hommes descendaient sur la glace, et la sciaient avec une peine excessive, pratiquant ainsi un canal assez large pour laisser passer le navire, et long quelquefois de deux cents, quatre cents et huit cents brasses, pour le conduire par delà ces obstacles jusqu'en pleine mer. Que l'on ajoute à ce tableau les brumes, les rafales, les tourbillons du vent, un froid de trente, quarante et quarante-cinq degrés qui gèle la vapeur de la respiration sur la barbe et dans les narines, si bien qu'il faut briser ces glaçons pour respirer de nouveau ; sur terre, les glaces, les neiges, les brouillards, la nuit, le désert sans un arbre ni une goutte d'eau ; dans les longs voyages en traîneau pour traverser les golfes glacés, la nécessité de se construire chaque soir un abri de neige ou de glace, et d'y coucher sur une peau de bison, enveloppé dans une couverture de laine qui, le lendemain, par l'effet de la transpiration qui s'y est gelée, est devenue semblable à une armure de fer. Et tout cela, on l'a souffert héroïquement pendant des mois et des années, comme sir *Ross*, retenu prisonnier durant quatre ans entiers, et comme *Mac-Clure* qui le fut de 1850 à 1853, au milieu de dangers et de tortures dont on ne peut lire le récit sans frémir.

Cependant, sir *John Franklin* entreprend sur mer, en 1845, un quatrième voyage à la recherche du mystérieux passage occidental ; il n'est retenu ni par le souvenir des chocs répétés et formidables dont les montagnes flottantes l'ont assailli comme à coups de bélier, dans les eaux du Spitzberg ; ni par la pensée des souffrances mortelles et de la faim cruelle subies pendant le premier voyage fait par terre au fleuve de *Coppermine*, ni par l'idée des brisants redoutables parmi lesquels il s'est vu perdu dans la mer Arctique près de l'île d'*Herschell* ; il se résout à affronter de nouveaux et de plus grands périls. Et la jeunesse ne fleurit plus sur son visage ; il a soixante ans accomplis, il est à l'âge où l'homme a le plus besoin de se reposer des travaux de sa virilité ; où il goûte le mieux la paix

domestique, la société de ses amis, le souvenir de ses aventures passées, celui des rêves de son adolescence, de ses premières espérances et de la hardiesse de cœur avec laquelle il a mis le pied dans le labyrinthe de la vie.

Mais, depuis sa première jeunesse, l'existence de sir *Franklin* a toujours été dominée par une idée généreuse où sont venus s'absorber plaisirs et peines, études et rêveries, fantaisie et raisonnement, désirs et expérience, amitiés et rancunes; dans la veille et dans le sommeil, cette idée était toujours présente à son esprit et à son cœur; elle lui parlait, le conseillait, l'excitait, le pressait incessamment, et cette idée qui gouvernait tyranniquement toutes ses facultés et ses affections, c'était le désir violent d'être le premier à découvrir le mystérieux passage de l'Orient à l'Occident de l'Amérique boréale. Que de fois sa femme et sa fille l'ont trouvé dans son cabinet de travail, courbé sur les cartes de *Hearne*, de *Parry*, de *Ross*, les yeux fixés sur les détroits de *Lancastre* et de *Barrow*, sur l'île de *Melville* et le canal de *Wellington*, et s'écriant: « Là! là! ce doit être là certainement! *Beechey* a dépassé le *Cap-Glacé* du côté de *Behring*, moi, j'ai poussé du fleuve *Makenzie* jusqu'aux *Écueils du retour*; donc la mer est là, et si la mer est là, il y a un passage. Ah!... » Et, levant les yeux, il voyait devant lui sa femme et sa fille consternées, et une larme furtive trahissait leurs craintes et les agitations de leur cœur. *Franklin* souriait, entamait une conversation agréable, mais souvent, sans qu'il le voulût, son regard se tournait vers les cartes polaires.

Desseins et prévoyance des hommes, que vous êtes trompeurs! Sir *Franklin* n'était pas destiné à trouver le passage tant souhaité mais à se perdre lui-même, et il était décrété dans le ciel qu'un autre, en cherchant sir *Franklin*, trouverait la solution de ce grand problème qui, depuis trois siècles, avait fait accomplir aux plus audacieux navigateurs tant de travaux héroïques, leur avait fait courir de si graves dangers, et avait coûté tant d'existences.

L'amirauté anglaise fit fréter les deux vaisseaux l'*Erèbe* et la *Terreur*, que l'on renforça prodigieusement sur les flancs pour les rendre capables de résister à la pression et au choc des glaces; cette opération consistait à suspendre à leurs bords de grands tuyaux de *guttapercha* remplis à l'intérieur d'énormes câbles et d'autres matières élastiques et fortes destinées à recevoir ces secousses formidables et à préserver ainsi la charpente du navire. Les bâtiments étaient pourvus de vivres pour trois années entières, et l'on avait appliqué les systèmes les plus ingénieux au chauffage et à la ventilation des entre-ponts et des cabines, sans oublier les instruments de toute sorte, nécessaires pour briser et scier les glaces; grappins pour s'attacher aux montagnes flottantes; harpons, crocs, tarières, pics et trépons pour saisir, percer et broyer les hautes barrières qui s'opposent au passage. Afin que les bâtiments pussent avancer en dépit des vents contraires, on leur adapta deux petites machines à vapeur, non pas à roues, car les glaces les auraient broyées, mais à hélices, lesquelles, nageant sous l'eau, poussent le vaisseau dans toutes les directions qu'on lui imprime.

Il y avait à bord cent cinquante marins, braves gens d'autant plus aguerris au froid qu'ils étaient nés dans des pays septentrionaux tels que les Orcades, les Shetland et l'île de Thule. D'un courage à la hauteur de tous les dangers, d'une ame trempée comme l'acier, ils savaient regarder la mort en face et sans frémir. On donna le commandement en chef à sir *Franklin* qui monta sur l'*Erèbe*, et le commandement en second au capitaine *Crozier* monté sur la *Terreur*; ils avaient avec eux les lieutenants *Gore*, *Fairholme*, *Little* et *Fitzjames*, experts dans les sciences mathématiques et marins éprouvés, capables de surmonter tous les dangers de ces mers tumultueuses.

L'amirauté donna à sir *Franklin* ses instructions : il devait enfilet le détroit de *Launceston*, continuer à l'Ouest par celui de *Barrow* et par la mer intérieure jusqu'à l'île *Mel-*

ville, mais sans la doubler, et en suivre les côtes occidentales dites des *Champs azurés*, revenir au contraire au méridien du cap *Walker* au quatre-vingt-dix-huitième degré de longitude; et de là, filer, si faire se pouvait, vers le midi, jusqu'à ce qu'il se trouvât en pleine mer, et pût gagner le détroit de Behring et en sortir dans l'Océan Pacifique. Si, par malheur, il se voyait barrer le chemin par quelque énorme banc de glace qu'il ne pût venir à bout de rompre, il lui faudrait alors se diriger au nord par le *canal de Wellington*, s'approcher le plus possible du pôle, et s'il trouvait la mer libre, l'atteindre et redescendre au Sud-Ouest, ce qui devait indubitablement le mener au détroit de *Behring*.

Muni de ces instructions, sir *John Franklin*, ayant fait ses adieux à sa femme et à sa fille, pris congé de ses amis et salué la patrie qu'il ne devait plus revoir, sortit de la Tamise par un vent favorable, le 19 mai 1845, au milieu des ovations et des prédictions heureuses de ses admirateurs. Il emmenait avec lui un navire de charge, le *Barretto Junior* commandé par le lieutenant *Grifsith*, qui portait des vivres et devait naviguer de conserve avec l'*Erèbe* et la *Terreur* jusqu'aux barres de glace, où il devait s'arrêter et répartir ses abondants approvisionnements entre les deux bâtiments.

Le 1<sup>er</sup> juillet, après avoir doublé heureusement le cap *Faruwell* au Groënland, sir Franklin atteignit l'île de *Whalefish* près de la terre de *Disco*, du côté oriental du détroit de *Davis*. Là, ayant amené ses vaisseaux dans un port sûr, il fit décharger le *Barretto* et recharger sa cargaison sur l'*Erèbe* et la *Terreur*; il remit ses dépêches pour Londres au lieutenant *Grifsith*, lui recommandant de transmettre ses souvenirs à tous ses amis et de les exciter à l'espérance de voir enfin résolu le grand problème du passage du nord-ouest. Par une lettre adressée à son ami et ancien camarade le colonel *Sabine*, le 9 juillet 1845, il priait celui-ci de consoler sa femme de son absence; et il lui disait que si les glaces l'empêchaient la première année de poursuivre sa route, il était absolument



résolu de ne pas laisser son œuvre inachevée, dût-il y employer une seconde année et peut-être même une troisième. *Franklin* ayant quitté l'île de *Whalefish*, s'avança bravement vers le pôle à travers les glaces : le 26 juillet, il fut rencontré au soixante-quatorzième degré de latitude nord, par le navire baleinier le *Prince de Galles*, capitaine *Danett*, qui trouva l'*Erèbe* et la *Terreur* attachés par leurs grappins à une énorme masse flottante, et attendant l'occasion de franchir les innombrables montagnes de glace qui remplissaient la baie de *Baffin*, et d'entrer dans le détroit de *Lancastre* dont ils n'étaient plus qu'à 220 milles. *Danett* rapporta à Londres de bonnes nouvelles de sir *Franklin*, du capitaine *Crozier* et de tout l'équipage qui était sain, vigoureux, gai et plein d'espérance. Ces nouvelles furent malheureusement les dernières que l'on reçut en Europe des deux vaisseaux, et de tant de braves marins qui les montaient.

Cependant, l'année 1845 s'acheva sans que l'on apprît rien des voyageurs, la suivante s'écoula tout entière. Ce silence était à Londres le sujet de tous les entretiens et de toutes les conjectures. Est-il possible, disait-on, que sir *Franklin* n'ait point rencontré un seul des baleiniers américains, anglais, danois ou russes qui sillonnent ces mers boréales, et dont les matelots sont aussi à leur aise au milieu des glaces que dans leur chambre ? Il était convenu entre lui et les lords de l'Amirauté, qu'il ne perdrait aucune occasion d'envoyer ses dépêches à Londres, que sur chaque plage où il aborderait, il élèverait une sorte de monument ou pyramide et qu'il y déposerait des tubes de plomb renfermant des parchemins sur lesquels il aurait écrit les principales circonstances de ses explorations. Ces observations se répétaient sans cesse, mais personne n'avait encore conçu la crainte d'un désastre.

Mais lorsque l'année 1847 se fut passée tout entière sans que l'on entendit parler de l'expédition, le public commença à s'inquiéter et à s'effrayer. Cette préoccupation générale eut son retentissement dans tous les ports où étaient rentrés les

baleiniers revenus cette année de la pêche, et arrivant du cap *Hoppner* et du cap *Parry* à l'extrémité du Groënland, et du cap *Isabelle* au-dessus du golfe de *Jones*, dans les régions hyperboréennes au delà de la baie de *Baffin*; du golfe de *Kotzebue* et du cap *Glacé* dans les eaux du Pacifique; enfin de la côte asiatique habitée par les derniers *Ciukcis* jusqu'au cap *Takoka*, bien au-delà du détroit de *Behring*. Dans toutes ces régions comprises entre le soixante-dixième et le quatre-vingtième degré de latitude, aucun de ces hardis pêcheurs n'avait trouvé le moindre indice indiquant que l'*Erèbe* et la *Terreur* fussent restés enveloppés par les glaces sur quelque rivage, ou du moins y eussent abordé pour y laisser un monument de leur passage.

L'Europe entière était dans l'anxiété sur le sort de tant d'officiers distingués et d'intrépides marins, et c'étaient des étonnements sans fin qu'en un si long espace de temps, ils n'eussent donné aucune nouvelle ni laissé aucune trace. Enfin, sir *John Ross* exposa à l'Amirauté que, suivant son opinion, sir *Franklin* devait avoir enfilé le détroit de *Byam* et être ressorti à l'ouest en pleine mer, mais que s'étant d'aventure, trop approché des côtes de l'île de *Melville*, il y avait pu y être jeté et retenu ensuite par les glaces avec ses deux vaisseaux, que ces plages étaient inconnues aux navigateurs européens, aucun d'eux ne s'étant jamais hasardé à les suivre pour descendre au détroit de *Behring*; qu'il serait donc à propos d'envoyer à leur secours.

L'Amirauté, confiante dans le savoir et l'expérience de *Franklin*, espérait qu'il surmonterait tous les obstacles et tous les dangers, et croyait chaque jour recevoir l'heureuse nouvelle de son retour. Mais l'année 1847 touchait à sa fin, et l'on n'apprenait rien. On ne pouvait même plus former ni pronostics, ni conjectures. Dans ces circonstances, le premier Lord de l'Amirauté, très-inquiet du baronnet et de ses compagnons, se résolut à envoyer, par différentes voies, plusieurs expéditions à la recherche de l'*Erèbe* et de la *Ter-*

reur; l'une devait explorer les détroits de *Lancastre* et de *Barrow*; une autre, passant par le détroit de *Behring*, examiner toutes les côtes jusqu'au fleuve *Makenzie*; une autre encore descendre sur ce même fleuve, sur de solides canots, se jeter dans la mer polaire, et se dirigeant à l'est, explorer les plages, les golfes et les pointes du continent américain, jusqu'aux bouches du *Coppermine*.

Il faudrait bien avoir du malheur, disait-on à Londres, pour que tant de recherches n'aboutissent pas à la découverte des vaisseaux, ou de leurs débris, ou de quelque vestige de leurs équipages! Ces bâtiments étaient-ils des fœtus, que la mer ait pu les engloutir sans qu'on en voit surnager un canot, une cage à poules, une planche, un débris quelconque de tout ce qui est de nature à flotter? Et alors même que tout l'équipage eût été noyé, et caché sous un couvercle de glace, ne dégèle-t-il donc jamais, et les cadavres n'auraient-ils pas été jetés sur quelque plage? Ces cadavres ont dû conserver un haillon, une marque, un collet qui les fera reconnaître pour ceux des marins de l'Érèbe ou de la Terreur; les chiens de mer ne les auront pas dévorés tous, depuis les officiers jusqu'aux mousles! On espérait donc que, de la triple expédition, sortirait un éclaircissement définitif.

A la tête de la première on mit le capitaine sir *James Ross*, avec les deux grands vaisseaux l'*Entreprise* et l'*Investigateur*, ce dernier commandé par l'intrépide *Bird*; outre les détroits de *Lancastre* et de *Barrow*, ils devaient explorer chaque anse et chaque crique entre les caps *Clarence* et *Walker*; puis enfler le canal de *Wellington*, en examinant soigneusement toutes les anfractuosités de ces côtes. La seconde expédition, dirigée vers le Pacifique, fut confiée au capitaine *Moore* auquel on donna aussi deux bâtiments, le *Plover* et l'*Herald*, et à qui l'on adjoignit le capitaine *Kellet*. Sir *John Richardson*, ami, compagnon et admirateur de *Franklin*, fut chargé de descendre le fleuve *Makenzie* jusqu'à la mer polaire, et d'en explorer les côtes jusqu'au *Coppermine*. Le capitaine

*Moore* partit le 30 janvier 1848 ; sir *James Ross* le 12 juin de la même année ; et sir *John Richardson* avec le docteur *Rae* le 25 mars, sur l'*Hibernie*, bon et robuste bâtiment.

Ces efforts combinés n'eurent d'autre effet que de découvrir la plus grande partie des îles et des terres qui forment le grand archipel boréal, représenté aujourd'hui avec tant d'exactitude par les cartes maritimes ; mais il n'en résulta aucune nouvelle de sir *Franklin* ni des siens. *Ross* se vit arrêté par les glaces au port *Léopold*, et ne put aller plus loin ; sur ce point où aboutissent tant de canaux et de détroits, il espérait trouver quelque trace de l'*Erèbe* et de la *Terreur* ; sachant par expérience que les renards blancs, pressés par la faim, parcourent des distances énormes, il chercha à les prendre vivants au moyen de grandes cages, transformées en pièges ; et lorsqu'il en tenait un, il lui faisait mettre au cou un collier de cuivre où était gravée l'indication de la position du vaisseau et des dépôts de provisions, après quoi on le remettait en liberté, espérant que quelqu'un de ces animaux arriverait par hasard aux lieux où sir *Franklin* devait être enfermé par les glaces.

Il fallut hiverner sur ces bords glacés ; le 15 mai 1849, on tenta de se rendre au cap *Walter* où sir *Franklin* avait dû déposer ses rapports maritimes ; mais les moyens employés pour franchir les barrières qui fermaient toute issue, échouèrent tous ; enfin, dans l'espérance d'enfiler ainsi le canal du *Prince Régent*, sir *James Ross* s'attacha à un énorme banc flottant qui le remorqua jusqu'au détroit de *Lancastre*, et de là, dans la Baie de *Baffin*, où il se brisa, et l'expédition revint en Angleterre par l'Atlantique.

La fortune ne fut pas plus favorable au *Plover*, et à l'*Herald* ; arrivés à l'embouchure du *Makenzie*, leurs marins explorèrent les côtes au moyen des embarcations ; puis, prenant la pleine mer, ils découvrirent de nouvelles îles occidentales, et parcoururent plus de mille milles, luttant incessamment contre les montagnes flottantes, les bancs de

glace, les blocs, formés de glaces anciennes et nouvelles accumulées, et employèrent ainsi quatre années fécondes en tourmentes et d'une température rigoureuse à l'excès ; puis, ayant rencontré sir *Richardson* qui, avec l'aide du docteur *Rae*, avait fait d'importantes découvertes, ils durent remonter à grand'peine ces fleuves d'une navigation si périlleuse, et revenir à Londres sans avoir recueilli le moindre renseignement sur le sort de sir *Franklin*.

L'espace manque pour raconter en détail les généreux et persistants efforts de l'Amirauté dans ces envois de secours aux vaisseaux perdus. En 1850, elle expédia le capitaine *Collinson* sur l'*Entreprise*, et le capitaine *Mae Chlure* sur l'*Investigateur* à destination du Pacifique ; elle envoya à la Baie de *Baffin*, le capitaine *Austin*, sur le *Resolute*, et le capitaine *Ommaney* sur l'*Assistance*, accompagné des deux *tenders* à vapeur, le *Pionner* et l'*Intrepid*. Le capitaine *Penny* avec le *Lady Franklin* et le *Sofia* dut tenter l'examen du golfe de *Jones*, et voguer à l'Occident dans les mers hyperboréennes, en passant devant l'entrée du canal de *Wellington* et côtoyant l'île *Melville*. Sir *James Ross*, bien que déjà vieux, monta sur le *Felix* pour enfilier de nouveau le détroit de *Barrow* et l'explorer ; les capitaines *Haven* et *Griffith*, l'un sur l'*Advance* et l'autre sur le *Roscoe* étaient chargés de l'examen du canal de *Wellington*.

Tant d'efforts ne suffisaient point à *Lady Franklin* ; pressée par l'amour conjugal, elle envoie à ses dépens le brick le *Prince Albert* et le confie au capitaine *Forsyth*, avec ordre de visiter le canal du *Prince Régent*. En même temps, la compagnie de la Baie d'*Hudson* charge le docteur *Rae* d'explorer la mer Glaciale depuis le fleuve *Makenzie*, jusqu'à la terre de *Bank*, au cap *Walker* et aux terres de *Victoria* et de *Wollaston*, nouvellement découvertes, mais encore presque tout entières inconnues. Aucun de ces héroïques et indomptables chercheurs ne rapporta le plus léger indice du sort de sir *Franklin*. En 1850, sa femme envoie de nouveau le *Prince*

*Albert* sous le commandement du capitaine *Kennedy*, ayant pour lieutenant le français *Bellot* ; ils reviennent, après de prodigieux efforts, sans nouvelles. En 1852, l'Amirauté expédie sir *Belker* avec cinq autres vaisseaux ; l'audacieux et expérimenté capitaine *Inglefield* sur l'*Isabelle*, arrivé à la Baie de *Baffin*, se lança jusqu'au delà du détroit de *Smith* dans la *Polynie*, et découvrit sous le cercle polaire et vers le quatre-vingtième degré, la petite île qu'il nomma, du nom de l'Empereur des français, île *Louis-Napoléon*, et qui est la terre la plus septentrionale que l'on connaisse. Au mois de juin 1852, le capitaine *Inglefield* partait de nouveau pour le Pôle, avec le *Phœnix*, bâtiment d'une solidité prodigieuse, et le *Breadalben*, navire de charge, lequel fut, le 20 août, broyé entre deux formidables masses de glace. Le *Phœnix*, plus robuste, résista au choc ; et ayant jeté l'ancre devant l'île de *Beechey*, il y trouva le vaisseau le *North Star*, et apprit ainsi, à sa grande joie, que l'audacieux et heureux *Mac Clure* avait enfin, après deux siècles et demi de vains et périlleux travaux, découvert le passage du Nord-Ouest, c'est-à-dire la communication de l'Atlantique avec le Pacifique qui fait de l'Amérique une île immense, séparée de tout continent.

Et de sir *Franklin* ? Rien. Et des deux vaisseaux l'*Erèbe* et la *Terreur* ? Rien. Et de tant de braves marins ? Rien.

#### IV. — LE DEVIN.

Lorsque l'infortuné roi de Portugal don Sébastien, après avoir fait des prodiges de valeur, eut disparu pendant la bataille sanglante livrée en Afrique le 4 août 1578 contre *Moluc*, roi de *Fez* et du *Maroc*, les siens le cherchèrent avec angoisse parmi les morts et les blessés. Il avait vingt-cinq

ans, il était beau, vigoureux, brave, vainqueur des Maures en cent rencontres ; les Portugais l'aimaient et le respectaient comme l'étoile la plus lumineuse qui eût jamais brillé sur leur pays, bien qu'il eût succédé à Jean III, grand roi, grand conquérant, et maître des mers orientales. Après sa disparition du champ de bataille, les Portugais examinèrent donc, un à un, les vaillants guerriers qui avaient succombé dans ce combat acharné ; aucun d'eux ne ressemblait à don Sébastien ; ils visitèrent les tentes où les blessés avaient été recueillis, demandant à chacun de ceux-ci des nouvelles du roi. Les uns disaient l'avoir vu se lancer à cheval au plus épais des rangs ennemis, les renverser, y porter le désordre et les mettre en fuite, se précipiter alors sur d'autres bataillons, faire tête partout, frappant d'estoc et de taille, et jetant à ses pieds les mécréants ; d'autres affirmaient l'avoir aperçu bondissant comme un léopard par-dessus les monceaux de cadavres à la recherche du roi sarrasin pour le tuer ou le faire prisonnier ; puis il avait disparu à leurs yeux, et depuis personne ne l'avait vu.

Dans cette incertitude, on envoya des messagers jusqu'aux lieux les plus reculés et les moins abordables ; ces messagers pénétrèrent dans les cavernes obscures, descendirent dans les ravins profonds, explorèrent tous les antres du désert et les vallées qui s'enfoncent entre les âpres flancs de l'Atlas. Ils parcoururent les champs et les cabanes autour de *Beniasan*, d'*Abda*, de *Ramna*, et poussèrent leurs investigations dans les montagnes jusqu'à *Raha*, et, sur le littoral, jusqu'aux rivages de *Ceuta* et de *Mogador*. Ils interrogèrent jusqu'à la mer en y jetant des filets de toute espèce ; mais le roi ne fut retrouvé ni mort ni vivant. Alors, la superstition et la crédulité naturelles au peuple donnèrent naissance à d'étranges rumeurs ; on prétendait que don Sébastien n'avait pas cessé de vivre, qu'un nécromancien sarrazin l'ayant vu dans la bataille si redoutable aux siens, et s'élançant enfin à la rencontre du roi Moluc pour le renverser et le tuer, avait

déployé ses enchantements, et, avec l'aide des esprits malins, l'avait enlevé dans les airs et transporté au milieu des plus abruptes solitudes des Algarves, parmi lesquelles il vivait du produit de sa chasse, sans pouvoir trouver à ce labyrinthe une issue qui lui permit de s'acheminer vers Lisbonne.

Le temps s'écoulait, la couronne de Portugal avait été réunie à celle d'Espagne par le fait d'alliances anciennes et nouvelles ; mais les Portugais persistaient toujours à croire don Sébastien vivant ; il est ici, il est là, disait-on. Les plus hardis se rendaient secrètement en Afrique, et s'aventuraient sous de faux noms et des déguisements à chercher leur roi jusque dans le cœur du pays ennemi ; l'un assurait avoir vu à la cîme des monts, les signaux qu'il faisait aux pasteurs ; un autre prétendait qu'il avait habité la ville de Bethléem ; un troisième affirmait qu'il s'était fait moine, et vivait caché dans un monastère de l'ordre le plus sévère. Enfin, il arriva pour don Sébastien ce qu'on a vu pendant toute la moitié de notre siècle au sujet du malheureux Dauphin, Louis XVII, arraché encore enfant de la Tour du Temple avant l'exécution de Louis XVI, que beaucoup de gens ont persisté à croire vivant pendant le règne de Louis-Philippe d'Orléans, et dont on racontait les aventures les plus étranges.

Il en fut de même du généreux et infortuné sir John *Franklin* ; à partir du mois de juin 1845, on n'eut plus aucune nouvelle de lui, de ses vaisseaux ni de ses équipages ; tous les bâtimens envoyés à sa recherche revenaient à Londres les uns après les autres, sans avoir trouvé la moindre trace du navigateur ; mais on conservait toujours l'espérance qu'il fût encore vivant, et que les expéditions futures dussent être couronnées de succès ; ou que lui-même un jour, à l'instant où l'on s'y attendrait le moins, pût arriver dans quelque port de la Grande-Bretagne, comme on l'avait vu faire à *Ross*, à *Colinson*, à *Mac Clure*, à *Belcher*, après tant d'hivers passés entre les serres impitoyables de la glace, et lorsqu'on les croyait perdus.



Et ces investigations ne furent jamais frappées de lenteur ou soumises à des ajournements de la part de ceux qui les ordonnaient ni de ceux qui les exécutaient; tout ce qui est possible aux efforts humains, à la persistance, à l'audace, à la témérité, fut accompli avec l'aide de la science, de l'art et de la constance britanniques. Mais tant de vœux ardents, tant de périls, tant de précieuses existences sacrifiées, tout fut inutile. Les vaisseaux étaient construits solidement, pourvus de tout ce qui pouvait les préserver des fureurs de la mer polaire : instruments destinés à briser et à scier la glace; appareils de chauffage et de ventilations pour les cabines et les entre-ponts, de défense pour les bâtiments retenus par les glaces, afin d'éviter qu'ils ne fussent fracassés par la pression ou que, soulevés d'un seul côté, ils ne vinsent à chavirer, ou à se dresser sur leur poupe ou leur proue. L'équipage était fourni de tous les vêtements et de tous les objets capables de faire supporter la rigueur des hivers : fourrures moelleuses, peaux épaisses, impénétrables au vent du nord, demi-manches retombant sur les mains, chauds gantelets, cravates en queue de martre; lunettes à neige pour diminuer aux yeux l'éclat qui les brûle; chaussures à *raquette* pour marcher sur la neige durcie; bottes de cuir verni et enduit de graisse pour la neige fondue, les gués et les bourbiers; bâtons à pointes de fer pour soutenir la marche en les plantant dans la glace, ou pour aider à franchir d'un saut les profondes crevasses des immenses bancs cristallins. Enfin, on avait embarqué des traîneaux, et des chiens pour les tirer.

Quelques-uns des grands navires portaient, suspendus à leurs flancs, de tout petits bâtiments à vapeur, soit pour les remorquer entre les montagnes de glace, soit pour se glisser à travers les glaçons qui embarrassent par milliers les baies et les embouchures des fleuves, et amener ainsi les explorations jusque dans les bas-fonds et dans les lieux les plus encombrés par l'amas des glaces, solides ou flottantes. Il y avait aussi des embarcations destinées à la mer, aux fleuves, aux

lagunes; des canots solides et légers, en guttapercha ou en toile gommée, qui se gonflaient à volonté ou s'emportaient repliés dans les traîneaux. Pour faire des signaux, que *Franklin* pût apercevoir de loin, on dressait des pyramides, à la cime des montagnes; on déployait des drapeaux; on lançait des ballons renfermant de petits appareils qui, de cinq minutes en cinq minutes, jetaient du haut des airs des billets indiquant que l'*Investigateur*, ou le *Résolue*, ou tout autre vaisseau était à l'ancre dans tel golfe, dans telle rade, dans tel port; qu'on avait déposé en abondance, ici des vivres, là du charbon, ailleurs des vêtements, des canots, des ancres. Pendant les longues nuits de ces sombres régions, on lançait des fusées qui retombaient en pluie de feu brillante de couleurs variées. On dressait les colombes à parcourir au vol d'énormes distances avec de petites boules attachées à leurs pattes, et renfermant d'étroits rubans de soie blanche sur lesquels on avait écrit quelques mots: on mettait aux renards blancs de minces colliers de cuivre portant gravées des indications, telles que celle-ci: *C. Leop. Phœnix, lat. 74 long. 90* pour faire connaître la position du navire le *Phœnix*; et ainsi d'autres vaisseaux et d'autres lieux. Si *Franklin* eût été retenu par les glaces avec l'*Erèbe* et la *Terreur*, même à une très-grande distance, il aurait pu apprendre par quelqu'un de ces moyens, que les siens étaient à sa recherche, et parvenir à les rejoindre ou les inviter à venir à lui.

Tant d'actives recherches n'aboutirent qu'à faire trouver de rares et faibles traces de l'expédition de *Franklin*. Le capitaine *Forsyth* étant arrivé en face d'un banc de glace d'une grande épaisseur, qui s'étendait de l'île *Léopold* à l'autre bord du détroit de *Barrow*, navigua le long de ce banc et parvint, le 27 août 1850, au cap *Riley*; là il découvrit des restes de vêtements, d'agrès, de sacs de charbon, de ces boîtes en fer-blanc dans lesquelles on conserve les provisions de bouche, et qui semblaient, à la rouille qui les couvrait, avoir été abandonnées depuis trois années environ.

Dans l'îlot voisin, Beechey rencontra des amas d'os de bœuf, de porc, d'oiseaux, un grand lambeau de toile, une corde de quarante pouces portant la marque de l'arsenal de *Woolwich*; il découvrit une pyramide de pierres qu'il démolit dans l'espérance d'y trouver quelque tube de plomb renfermant un écrit, mais il n'y avait rien. Il paraissait évident que les deux vaisseaux, ou du moins une bonne partie des équipages, avaient dû séjourner là fort longtemps, car on reconnut les traces de cinq tentes, et les débris de nombreuses colonnes destinées à soutenir les instruments magnétiques et astronomiques. *Forsyth* retourna à Londres avec les divers ustensiles qu'il avait trouvés, et l'on ne douta pas qu'ils n'appartinssent à l'*Erèbe* et à la *Terreur*. L'ardeur des recherches en redoubla, et ce fut alors qu'eurent lieu les grandes découvertes faites dans la *Polinie* occidentale; mais on ne recueillit sur le sort de sir *Franklin* que de faibles et vagues présomptions, fondées sur les renseignements obtenus de la bouche des Esquimaux, dont les assertions étaient de nature à augmenter les incertitudes.

Telle est l'explication de l'incident qui avait jeté Martin (ainsi se nommait l'hôte du *Martrier*) dans une si profonde stupéfaction, c'est-à-dire la découverte faite dans les intestins de l'ours blanc, d'un bouton de cuivre gravé, au milieu duquel on voyait une ancre surmontée d'une couronne, et entourée de ces deux mots *Marine royale*. Les acides contenus dans l'estomac de l'animal l'avaient rendu brillant, et, bien que leur action corrosive eût diminué le relief des caractères et des images, ils n'en étaient pas moins restés lisibles et distincts. Martin se disait à part lui : « Cet ours doit avoir dévoré un homme; en le déchirant, il aura avalé un lambeau de la veste à laquelle était cousu ce bouton. Cet homme était de la marine anglaise, et il devait appartenir à l'équipage de l'une des expéditions envoyées à la découverte dans les régions arctiques, ou à la recherche de sir *Franklin*; il n'a point péri à bord pendant la navigation, car on l'eût renfermé

dans un sac et jeté à la mer, où il n'eût pu être dévoré que par quelque monstre marin ; il n'est pas mort sur un vaisseau retenu dans les glaces, car, en ce cas, on met les cadavres nus dans un sac ou dans une caisse, on leur creuse une fosse profonde, on la recouvre, on foule le sol à coups de maillet, et on élève un monument de grosses pierres, précisément afin d'empêcher les loups, les renards et les ours de fouiller la sépulture.

» Ce marin anglais a donc péri tout habillé, soit de faim, soit de froid ; l'odorat des ours le leur a fait découvrir, et ils l'ont dévoré. On n'a pas appris par les récits des navigateurs polaires qu'aucun marin se soit perdu dans ces plaines hyperboréennes et glacées, à moins d'être tombé dans quelque profonde crevasse, comme le généreux et infortuné *Bellot* qui s'engloutit dans l'abîme entr'ouvert tout à coup sous ses pieds, alors qu'il se trouvait sur un banc de glace dans le canal de *Wellington*. Reste donc la supposition que ce bouton ait appartenu à l'un des hommes d'équipage de l'*Erèbe* ou de la *Terreur* qui ait succombé, Dieu sait où. Nous sommes en *Bootie*, les ours blancs ne parcourent point des milliers de milles comme les loups et les renards : ils explorent d'ordinaire certaines anses, certaines criques abondantes en poisson, à l'entour desquelles ils vont rôdant dans l'attente du dégel, ou d'une fissure qui vienne à se faire dans la glace, et par laquelle, en leur qualité d'amphibies, ils puissent se glisser dans la mer, pour y pêcher le saumon, le hareng et la morue. Il faut donc que sir *Franklin* soit retenu par les glaces dans le golfe de la *Bootie*, ou dans les détroits de *Victoria* ou de *Simpson*, ou enfin sur les côtes de l'île du *Roi Guillaume*.

Martin avait deviné juste ! Et cependant on avait cherché le célèbre voyageur dans le détroit de *Murchison* à soixante dix-huit degrés de latitude, dans la *Cornouailles* du nord, près du quatre-vingtième degré ; enfin, et plus au sud, dans le *Northumberland*, à l'entrée septentrionale du canal de

*Wellington* ; puis, en redescendant par ce canal, dans l'île de *Hamilton*, la terre de *Bathurst*, le détroit de *Banks* et l'île de *Baring*, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la *Polinie*, et la plus éloignée de la *Bootie*.

Tandis que le Français était plongé dans ces pensées, et que toute la famille le regardait attentivement tourner et retourner le bouton dans ses mains, le jeune homme à qui l'ours avait cassé le bras, sentant sa chair s'enflammer et son sang bouillonner sous la pression de l'appareil, éclata en gémissements et en cris désespérés qui se succédaient sans une minute d'intervalle. Alors Martin rouvrit sa valise, y prit une boîte à musique, et, l'ayant montée avec une petite clé, il mit en mouvement le cylindre ponctué, et l'on entendit le rythme d'une contredanse et les sons doux et mélancoliques de cet instrument à ressorts d'acier. Les sauvages commencèrent par lever prodigieusement les sourcils, puis la tête, pensant que la musique venait du haut des airs ; enfin, regardant les mains de l'homme blanc, et croyant reconnaître que l'harmonie sortait de ses doigts, leur étonnement se manifesta par des cris et des exclamations indescriptibles, en même temps, ils bondissaient, battaient des mains, se jetaient par terre, s'y accroupissaient, et se roulaient par la chambre comme des fous.

Au milieu de ce désordre, Martin mit la boîte dans son sein. Les pauvres gens en conclurent que les blancs avaient cette harmonie, non-seulement au bout des doigts, mais encore dans l'estomac ; ils venaient s'appliquer l'oreille sur la poitrine du Français, et s'étouffaient de rire, ce qui est chez eux l'expression suprême de l'étonnement ; puis, en entendant ces cadences, ces accords, ces traits brillants, toute cette suave et sonore harmonie, ils finirent par tomber à genoux, et rester là pétrifiés. Martin, les voyant en cet état ; tira la boîte de son sein, et leur dit que c'était d'elle que venaient les sons. Là-dessus, nouvelle stupéfaction. Hermine demanda si cet animal était un poisson ou un oiseau ; elle cherchait du

regard où pouvaient être sa bouche et ses yeux. « Ce n'est pas un oiseau, disait-elle, puisqu'il n'y a point d'ailes, ni un poisson, puisqu'il n'y a pas de nageoires, ni un animal destiné à marcher sur la terre, car on ne voit point de pieds, qu'est-ce donc sinon un esprit, fils de *Torigarsuk*, renfermé dans cette forme étrange? »

Lorsqu'enfin, Martin eut ouvert la boîte, et que ses hôtes virent tourner le cylindre, et les ressorts d'acier s'élever et s'abaisser, ils crurent, à n'en pas douter, voir les intestins de l'animal, rendus harmonieux par l'esprit qui l'animait, et ils voulurent l'adorer.

Martin s'étant mis à examiner de nouveau le bouton d'uniforme, y aperçut une lettre initiale au-dessous de l'ancre, et ne pouvant la distinguer à l'œil, il tira de sa valise une lentille qui grossissait énormément les objets, et reconnut ainsi un *W*; cela le confirma dans la pensée que l'infortuné marin avait dû appartenir à l'expédition de sir *Franklin*, cette lettre de fabrique étant l'initiale de *Woolwich*, et les deux vaisseaux *l'Erèbe* et *la Terreur* ayant été équipés dans cet arsenal et cette fonderie. Les Esquimaux, voyant Martin regarder le bouton à travers ce verre convexe, le prirent pour un troisième œil que les blancs avaient la faculté de se poser à volonté sur le front, et s'en émerveillèrent. Mais Hermine qui était la plus aventureuse de la famille, approcha son œil de la lentille, et le bouton lui apparaissant alors grand comme une assiette, elle poussa un cri qui excita chez tous les autres une curiosité effrénée. Martin dit alors à la jeune fille de regarder à travers la lentille tous les assistants ; elle obéit et vit des figures démesurées et monstrueuses ; chacun voulant avoir son tour, on s'arracha le verre grossissant, et l'on regardait, et l'on s'agitait, et l'on se faisait des grimaces prodigieuses ; c'était une folie réjouissante à voir. Cependant, le Français voulant rétablir le calme, prit dans sa valise deux de ces petits miroirs ronds et légèrement convexes que nous plaçons sur certains gâteaux, et que nous mettons sur le mou-

linct pour la chasse aux calandres. Il en donna un à Hermine et l'autre à la jeune épouse ; en y voyant leurs visages d'une extrême petitesse, toutes deux retombèrent dans leur étonnement ; elles voulurent y voir réfléchies les figures de tous les autres, puis la chambre même, et elles essayaient de toucher du doigt tantôt un objet, tantôt l'autre, comme s'ils eussent été dans le miroir ; c'étaient des ébahissements sans fin.

Tandis qu'on se livrait à ces jeux d'enfant, la tempête avait diminué, et l'on vit entrer l'*Angekok*, c'est-à-dire le devin ou sorcier du hameau, averti par un Esquimau de l'accident dont *Héron* avait été victime à la chasse ; il n'eût pas plutôt aperçu l'homme blanc, qu'il s'écria dans sa langue natale :

— Invincible *Martrier*, d'où te vient cet hôte ? Est-ce un homme ou un démon ? Te semble-t-il envoyé par le bon esprit, ou par le mauvais ? Le mauvais esprit est féminin et n'a pas de nom ; il emporte au loin les îles ; il enchaîne au plus profond des mers les phoques et les oiseaux marins pour affamer les Esquimaux. Je crains fort que l'intrus ne soit envoyé par cette furie, et qu'il n'arrive dans vos maisons de glace, non en descendant du ciel qu'habite le bon et clément *Torigarsuk*, mais vomi par l'abîme où règne la cruelle *Innommée*, dont le palais et l'empire funèbre sont au fond de l'océan. Hier, j'ai vu sur ce toit brillant un oiseau noir comme la nuit, frappant les blocs de glaces à grands coups de bec, peut-être pour ouvrir une entrée à cet esprit blanc, et lui permettre ainsi de pénétrer dans ton intérieur. Allons, *Martrier*, parle-moi à cœur ouvert ; cet étranger ne saurait comprendre notre idiome ; s'il est envoyé par le spectre cruel, dis-le-moi, car je porte toujours du poison dans mon sein, et lorsque l'étranger prendra part au souper, tu pourras l'empoisonner dans un morceau de phoque ou d'esturgeon.

Tandis que le sorcier parlait ainsi avec animation, Martin remonta lestement la boîte harmonique, et la cacha sur sa

poitrine d'où l'on entendit sortir des sons mélodieux ; l'*Angekok* ouvrit de grands yeux et devint tout tremblant. Alors Martin, de sa voix la plus forte, lui cria dans la langue des Esquimaux :

— Prêtre de *Torigarsuk*, j'entends et je parle ton langage ; l'harmonie des étoiles sort de mon sein. Tu n'es point prophète et tu ne sais ni l'avenir ni le passé. Tu ignores le passé, puisque tu ne sais pas qui je suis, et d'où je suis arrivé chez ces généreux habitants des glaces ; tu ne connais pas davantage l'avenir, puisque tu ignores, assassin que tu es, que tu mourras de ma main, et que je donnerai ton corps à dévorer aux ours.

En disant ces mots, le Français prit tout à coup dans sa valise un objet de la grosseur d'une châtaigne, auquel était fixée une mèche ; il frota sur la table une allumette et l'enflamma, mit le feu à la mèche et lança la boule sous les pieds du sorcier ; elle éclata en rebondissant. A cette détonation, à ces éclairs, à ces mouvements, il fallait voir ces pauvres gens faire de grands sauts en demandant grâce par des cris ; le devin était plus effrayé que tous les autres ; il se croyait aux prises avec un animal venimeux, vomissant le feu et le poison. Martin jeta à terre une petite boule de poudre fulminante, qui éclata avec grand bruit, puis il cria d'une voix retentissante :

— *Angekok*, remets-moi à l'instant même ton poison, ou tu es mort, et je te ferai sortir la foudre du nez.

En parlant ainsi, il prit entre deux doigts le nez du magicien et feignit d'un arracher, par sortilège, une autre boule fulminante qu'il jeta par terre où elle retentit comme la première.

Le sorcier faillit s'évanouir, tant il était saisi d'effroi ; il entr'ouvrit sa pelisse, y prit un petit sac contenant un poison très-violent et le donna à Martin qui lui cria, plein d'indignation :

— Tu n'es point le prêtre du bon esprit, mais du mauvais ;



tu n'es point le médecin de ces pauvres gens, mais leur assassin. Garde-toi de reparaitre dans cette maison, tant que je demeurerai chez le *Martrier*. J'ai déjà pansé *Héron* et je le guérirai, non par la vertu de *Torigarsuk*, qui est une fausse et trompeuse divinité, mais par la grâce du Dieu du ciel, qui a créé le soleil, la lune et les aurores boréales ; qui a fait la terre, et qui est le maître et le Seigneur de tous les hommes. Il fait souffler les vents qui bouleversent les mers ; il rassemble la neige dans les airs ; il pétrifie les montagnes de glace ; il donne la vie aux baleines, aux phoques, à tous les animaux. Qui l'adore règnera avec lui dans le ciel, à la fin de cette vie ; qui le méconnaît et n'observe pas sa loi, sera précipité dans l'abîme, et brûlé d'un feu qui ne s'éteindra jamais.

A ces mots, *Angekok* tomba la face contre-terre, en s'écriant :

— Tu es l'envoyé de ce Grand Esprit du Ciel dont tu parles, car tu sais faire des prodiges que *Torigarsuk* n'a jamais faits sur nos glaces. Tu es maître du tonnerre et du feu, et tu parles notre langue qui n'est connue d'aucun étranger. Apprends-moi à adorer le Grand Esprit, et je l'adorerai, et je le ferai adorer aux Esquimaux de la *Bootie* et à ceux de la terre du *Roi Guillaume* à l'Occident.

Martin se pencha vers l'*Angekok*, en lui disant :

— Relève-toi. Je suis un homme comme toi, et l'on ne doit adorer que le Dieu créateur. Je voudrais t'enseigner les choses du ciel ; te dire comment notre ame est faite à l'image et à la ressemblance du Grand Esprit ; comment son divin fils est descendu du ciel, s'est fait homme dans le sein immaculé d'une vierge, a souffert et est mort pour racheter nos ames de l'horrible esclavage du démon qui habite dans le feu et veut y attirer tous les hommes, blancs, noirs, rouges ou jaunes. Mais je ne suis pas l'envoyé du Grand Esprit ; ses messagers sont arrivés il y a quelques années au lac du *Grand Ours*, et de là ils se transportent jusqu'à la mer glaciale qui baigne les plages les plus lointaines du continent

américain. Ces envoyés de Dieu ont les paroles de la vie éternelle ; si tu traverses en traîneau le détroit glacé de *Simpson*, tu pourras arriver jusqu'à eux, et te faire enseigner la voie sûre et véritable que l'homme doit suivre pour monter au ciel au dessus des étoiles et jouir d'une éternelle félicité.

Tous, hommes et femmes, écoutaient Martin dans une sorte d'extase ; mais Hermine, dont l'intelligence était prompte et active, l'imagination ardente, le cœur affectueux et chaud, rougit aux paroles du Français ; ses yeux brillaient et semblaient demander, dans leur langage éloquent, à en apprendre davantage sur le Dieu du ciel. Inclinée vers l'hôte de sa famille, elle aurait voulu parler, l'interroger ; la présence des assistants la rendait timide et réservée. Martin lui-même était devenu pensif à ces paroles de l'Angekok qui annonçaient l'existence d'autres tribus d'Esquimaux dans l'île du *Roi Guillaume* ; il projetait de se rendre en ce lieu, si cela lui était possible, afin d'apprendre si les indigènes savaient quelque chose de sir *Franklin*. Aussi, se retournant vers le sorcier, il lui demanda si l'on avait vu des hommes blancs sur ces côtes pendant les années qui venaient de s'écouler. L'*Angekok* répondit affirmativement, ajoutant qu'ils y étaient arrivés, les uns sur des traîneaux tirés par des chiens, d'autres dans de légères embarcations, d'autres enfin dans des maisons flottantes aux ailes immenses, puis, qu'après s'être informés si les habitants avaient vu, cinq ou six ans auparavant, deux de ces mêmes maisons flottantes et d'autres hommes blancs, et avoir reçu une réponse négative, ils s'étaient éloignés dans la direction du Nord.

Martin comprit que le sorcier parlait des expéditions de *Ross*, de *Simpson* et de *Rae* ; alors continuant ses questions avec d'autant plus d'ardeur, il demanda si les Esquimaux des terres avoisinantes n'avaient pas rencontré d'hommes blancs errants sur leurs plages.

— Oh ! si, répondit le magicien, mais fort loin d'ici dans

l'île du *Roi Guillaume*, où je me rendis en traîneau il y a deux ans, pour guérir l'*Angekok* d'une tribu amie de la nôtre. Ils ont trouvé là quantité de belles choses dans une *maison de mer*, et en ont pris autant qu'ils en ont pu emporter ; ayant réussi à guérir le malade, j'en reçus plusieurs en présent. Vois, ceci m'a été donné alors.

Et il tira de sa poche un couteau de table à manche d'argent que Martin reconnut avoir été fabriqué en Angleterre, ce qui redoubla son désir de se transporter dans l'île en question.

Cependant, la femme du *Martrier* qui, depuis une heure, avait placé une marmite au dessus de l'énorme lampe pour y faire cuire de gros morceaux de phoque, les voyant à point, avertit les convives que le dîner attendait leur bon plaisir. Le *Martrier* exigea que le sorcier prit part au souper, et lui assigna la place d'honneur, à côté de l'homme blanc. Lui-même s'assit en face ; les femmes, avant de se mettre à table, versèrent dans des écuelles très-creuses un bouillon recouvert d'une couche de graisse, de quatre doigts d'épaisseur et d'une odeur fétide. Les portions des convives, posées dans les assiettes, étaient enfilées à des broches de bois ; chacune de ces portions pesait au moins dix livres, c'est-à-dire que, dans notre climat, elle aurait suffi à plus de quinze personnes. Après avoir avalé le bouillon rebutant dont nous venons de parler, on prend à deux mains cet énorme morceau de chair, et on le déchire avec les dents, engloutissant les lambeaux sans les mâcher. Mais avant de servir Martin, Hermine lécha soigneusement la part de celui-ci, pour en ôter la graisse déjà figée par le froid, attention qui dégoûta fort l'européen, peu habitué à de semblables politesses.

Le *Martrier*, dans sa magnificence, fit apporter deux grandes oies marines conservées dans un tonneau de graisse de baleines ; il mit la moitié de l'une sur l'assiette du sorcier, puis il dépeça l'autre et le reste de celle-là, avec ses mains, et en distribua les morceaux entre tous les hommes présents.

Hermine qui était assise à côté de Martin, voyant que celui-ci ne mangeait plus, soit à cause de la copieuse collation que nous lui avons vu faire, soit parce que le jeûne prolongé l'avait affaibli, lui prit obligeamment sur son assiette l'estomac de l'oie, y mordit, et l'ayant quelque peu mâché, se l'ôta de la bouche pour l'offrir à l'hôte de sa famille, procédé qui est, chez les Esquimaux, de la plus exquise courtoisie. Martin se frotta le nez pour exprimer sa gratitude de tant de condescendance ; mais la jeune fille, voyant qu'il ne mangeait pas, se montra vivement offensée dans son hospitalité méconnue ; et pour l'apaiser, le Français fut obligé d'avalier cette viande mastiquée. Quant au reste de sa portion d'oie, il n'eut pas à s'en occuper davantage, car Hermine l'avalait en quelques bouchées, ce qui excita une profonde et amère envie chez sa belle-sœur, placée à côté de son mari qui ne laissait rien.

Le repas terminé, on se leva de table pour aller s'asseoir sur les bancs auprès du blessé qui demandait à manger à grands cris ; mais Martin ne voulut permettre pour ce jour-là, d'autre nourriture qu'une tasse de bouillon, de peur de l'inflammation. Avant de desservir, les femmes appelèrent les chiens qui se précipitèrent avec impétuosité dans la maison, et se jetèrent sur la marmite pour en lécher la graisse et le reste du bouillon. On leur donna ensuite les plats, les assiettes et les écuelles pour les traiter de la même manière, car c'est ainsi que les Esquimaux comprennent le nettoyage de leurs ustensiles, assurant que rien ne les rend plus propres que la langue de ces animaux.

Dans les dîners européens, il est d'usage, le dessert fini, d'apporter aux convives de jolies coupes de verre bleu ou roses pleines d'eau tiède, parfumée d'anis ou de coriandre, pour se rincer la bouche et se laver les doigts. Les Esquimaux ont d'autres raffinements ; une fois assis sur leurs claies recouvertes de peaux de bœuf musqué, ils tirent de leur poche un petit couteau dont ils se servent pour râcler leurs mains et leurs lèvres afin d'en enlever la graisse, et

dont ils lèchent ensuite la lame pour la polir, avec une certaine sensualité. Cette opération terminée, l'*Angekok*, mourant d'envie de savoir qui était l'homme blanc, d'où il venait, et comment il se faisait qu'il parlât la langue du pays, se tourna vers Martin, et lui dit :

— Etranger, comment es-tu arrivé en *Bootie*? Si tu n'es pas l'envoyé du Grand Esprit, mais un homme semblable à nous, où es-tu né, et qui t'a appris notre idiome?

— *Angekok*, et vous mes généreux hôtes, écoutez. Je suis né en France, dans le plus noble et le plus glorieux royaume de l'Europe; j'ai passé ma jeunesse dans une grande ville, où j'ai appris le maniement des armes à feu, à l'aide desquelles les Français, pleins de valeur, sont vainqueurs de leurs adversaires, sans qu'aucune autre nation puisse résister à leur puissance.

— Oh! qu'est-ce donc que les armes à feu? interrompit *Goëland* avec ardeur.

— Ami, ce sont des tubes de fer, dans lesquels on met une certaine poudre formée de grains noirs, et que l'on charge ensuite d'une balle de plomb. Au moyen d'une autre poudre comme celle que vous avez vue fulminer tout à l'heure à terre, on met le feu par un petit trou à la poudre contenue dans le tube; celle-ci s'enflamme aussitôt, il se fait une détonation, et la balle est lancée avec une telle force qu'à près d'un mille de distance elle tuerait un cerf ou un loup.

Martin n'ajouta pas qu'il avait dans sa poche un pistolet à mécanique<sup>1</sup> à quatre canons, chargés à balle à tout événement.

(1) Ces pistolets s'appellent en anglais *revolvers*; nous les nommons à mécanique, à cause de la roue intérieure qui fait tourner les canons au nombre de quatre ou de six, et les ramène sous le chien pour en recevoir le choc, ce qui rend les décharges très-rapides. Il existe un autre système encore plus simple: le pistolet n'a qu'un seul canon, au lieu de plusieurs, et, sous ce canon unique, tourne, par le même moyen, une culasse à cylindre, contenant les différentes charges amorcées de poudre

— Ah ! reprit alors l'*Angekok*, le Grand Esprit a mis la vie des hommes et des animaux dans votre main, à vous autres blancs.

— Une fois parvenu à l'âge d'homme, continua Martin, je dus entrer dans l'armée, et mon agilité, ainsi que mon habileté au tir, me firent placer dans les Chasseurs de Vincennes, qui sont les soldats les plus lestes et les plus adroits qu'on ait jamais vus sur un champ de bataille. Notre carabine est rayée à l'intérieur ; la balle est conique, et elle est lancée hors du canon avec tant de force qu'elle va tuer l'ennemi à plus d'un mille. Il arriva que des hommes iniques voulurent ôter ses Etats au Grand Prêtre des chrétiens, qui remplace Dieu sur la terre, et devant qui tous ploient le genou en lui baisant les pieds, parce que le Fils de Dieu a remis en ses mains les clés du Ciel et de l'Enfer. Nous autres Français, nous sommes les fils aînés du Grand Prêtre, à qui les chrétiens donnent le nom de *Pape* ; aussi sommes-nous accourus à sa défense, pour délivrer la ville de Rome de ces enfants rebelles qui avaient eu la cruauté de le forcer à en sortir. Nous avons livré de nombreux combats ; avec nos carabines rayées, nous abattions de loin ces mécréants qui, non contents d'avoir enlevé la ville éternelle au Vicaire de Dieu, avaient attiré dans cette guerre coupable, par des mensonges et des flatteries, un grand nombre de jeunes et intéressants Italiens, dont beaucoup étaient moins âgés que notre *Alcyon*. Ces jeunes gens égarés se précipitaient sur nous avec un courage et une impétuosité dignes d'une meilleure cause ; et ce n'était pas sans pitié que nous les voyions tomber sous nos balles, comme des faons éloignés du troupeau qui les a protégés jusque-là.

A ces mots, Hermine et sa belle-sœur, encore voisines de l'enfance, furent saisies d'attendrissement ; de grosses larmes

fulminante, lesquelles entrent successivement dans le canon d'où chaque coup les fait partir.

coulaient sur leurs visages, et elles se livraient à des démonstrations sauvages, comme si les jeunes gens dont on parlait eussent été leurs propres frères, et qu'elles les eussent vus tomber sous la griffe des ours blancs. Martin, s'en apercevant, redoubla de chaleur en racontant que les Français avaient fait de nombreux prisonniers, recueilli beaucoup de blessés, et que les uns et les autres avaient été traités avec toute la douceur et toute l'affection que l'on pourrait montrer à des frères. Ces récits donnèrent aux barbares auditeurs une haute estime et un grand sentiment de tendresse pour la nation française.

— La guerre terminée, reprit leur hôte, je revins en France, et, ayant fini mon temps de service, poussé par le désir de voir des pays nouveaux, je partis pour l'Angleterre, tout en vivant de mon métier et en apprenant d'autres. Je m'embarquai sur une *maison de mer*, et je naviguai ainsi jusqu'aux Orcades, aux Setland, aux îles Féroë, et jusqu'en Islande. Là, ayant fait connaissance avec des baleiniers, je partis pour la pêche des chevaux marins au Spitzberg; ces amphibies viennent sur les côtes glacées de cette île pour allaiter leurs petits, et jouir de l'air et du soleil qui brille du mois de mai au mois de septembre, sans quitter l'horizon, ni le jour ni la nuit. Nous les prenions sur les glaces en nous approchant avec de grandes précautions sur deux embarcations, et tendant le long de la côte un énorme filet; ces animaux, faciles à effrayer, voulaient se jeter à la mer, et venaient donner dans ce filet où ils restaient pris. Du Spitzberg, je fis voile à la côte orientale du Groënland jusqu'au cap *Haystack* et à l'île de *Shannon*, d'où je redescendis au sud au cap de *Farewell*, en faisant une pêche très-abondante de baleines, et envoyant en Europe bien des centaines de tonneaux d'huile tirée de ces énormes cétacés.

« Pendant les années qui suivirent, nous pêchâmes dans la baie de *Baffin* sur les côtes occidentales du Groënland; nous hivernâmes une fois à l'île de *Disco*, une autre fois à

celle des *Dames*, une autre encore à *Upernavick* en remontant toujours vers le nord, et enfin à *Athol* près du cercle polaire; sur toutes ces plages, nous rencontrâmes de nombreuses tribus de votre race, et c'est ainsi que j'appris à parler facilement votre langue. Mais le dernier été nous fut fatal; les baleines, chassées par des centaines de navires qui poursuivaient ces géants de la mer Glaciale jusqu'au détroit de *Smith*, se réfugièrent en bandes nombreuses par les détroits de *Lancastre* et de *Barrow* dans les mers intérieures de *Melville*, du *Prince-Régent*, de la *Bootie* et de *Peel*; nous les suivîmes avec acharnement, et, franchissant le détroit de *Bellot*, nous nous lançâmes au nord dans le golfe de l'*Heureuse Bootie*. Dans ces passages difficiles, nous nous trouvâmes subitement environnés par les glaces, de manière à ne pouvoir plus faire avancer le bâtiment; alors, profitant d'un étroit canal qui restait encore liquide, on m'envoya avec six matelots, dans un canot de *guttapercha*, pour reconnaître à quelle distance s'étendait le banc de glace qui nous arrêtait.

» Parvenu à une pointe qui s'avancait dans la mer, je quittai l'embarcation pour gravir un bloc de glace, afin de voir plus au loin. J'arrivai à grand'peine jusqu'au sommet, par un vent horriblement froid et assez fort pour agiter le canal; tout à coup, j'entends un éclat formidable comme ceux du tonnerre; le bloc de glace se détache violemment de la masse, et flotte sur l'eau. Mes compagnons s'épouvantèrent à cet aspect, me jugeant perdu; je leur fis des signes d'appel avec mon mouchoir; eux tâchèrent, à force de rames, de rejoindre ce bloc flottant, mais en vain, la mer orageuse leur barrait à chaque instant le passage par les croûtes, les débris, les éclats de glace qu'elle leur opposait. Cependant l'aquilon augmentant de fureur, me poussait vers le Nord; il me fit flotter quatre jours et quatre nuits sans interruption; j'avais, dans ma gibecière, un peu de biscuit et de viande salée, ma valise sur le dos, et par-dessus mes autres vêtements une fourrure d'ours blanc. Mes faibles provisions con-



sommées, je me sentis épuisé par le froid et la faim. Enfin, ce bloc flottant poussé par les vagues, vint s'encaster au milieu d'énormes glaçons accumulés dans une anfractuosité de la côte ; reprenant courage, je descendis de ma montagne, et je me mis à chercher sur ces bords quelque tribu *huskie*. Mon bon ange me guida, valeureux Martrier, jusqu'à ta maison de glace, et j'y fus accueilli et rappelé à la vie par ta générosité et celle de tes enfants. »

---

## V. — LE NAUFRAGE.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu Martin raconter brièvement sa navigation forcée sur le bloc de glace, violemment détaché du rivage. L'effroi qui l'avait saisi à cette horrible commotion avait été si violent, malgré la fermeté de son ame, qu'il en était resté d'abord anéanti, et n'était revenu à lui qu'en entendant les cris de ses camarades, qui, de leur canot, s'apprétaient à lui venir en aide. Lorsqu'il eut repris ses sens, il se mit à les appeler et à agiter son mouchoir, en attendant de les voir ramer vers lui. Il éprouvait une grande crainte que de nouvelles crevasses ne vinssent à s'ouvrir dans son bloc de glace, comme cela était arrivé au malheureux Bellot, sur l'îlot qui le portait le long du canal de Wellington avec les dépêches dont il était chargé pour sir *Belcher* ; la glace s'ouvrit sous ses pieds, et l'abîme l'engloutit dans ses profondeurs. Martin avait connu ce hardi navigateur, à qui l'on doit la découverte de nouvelles régions polaires ; étant sur un baleinier américain, dans la baie de *Baffin*, il l'avait rencontré au cap *Wilcox* dans le Groënland, avec le capitaine *Kennedy*, tous deux à la recherche de sir *Franklin* ; et depuis, il avait pleuré cette jeunesse

tranchée par une catastrophe, au milieu de tant d'espérances de nouvelles découvertes et de généreuses entreprises, car l'infortuné n'avait guères plus de vingt-sept ans lorsqu'il disparut ainsi dans l'abîme<sup>1</sup>.

Les flots courroucés qui bouillonnaient entre les bords glacés de la *Bootie* et ceux de la *Victoria*, secouaient cruellement cette colline flottante, dont la base s'enfonçait profondément dans la mer; ils la précipitaient contre les écueils sous-marins, où sa partie inférieure se brisait en produisant de sourds mugissements, des secousses effroyables et des torrents d'écume. Le pauvre Martin voyait la mort de près; l'embarcation, dont l'équipage voulait le secourir, luttait contre les glaçons qui lui barraient le chemin; lui, au contraire, s'enfuyait très-vite, et il eut bientôt perdu de vue ses compagnons. Pour comble de terreur, la nuit obscure avait succédé au crépuscule qui, depuis plus d'un mois, éclairait à peine l'horizon d'une faible lueur, après les quatre mois de ténèbres profondes où restent plongées les terres arctiques.

Tout à coup, tandis que Martin, accroupi et ramassé sur lui-même, mangeait sa petite provision de biscuit, il aperçut une lueur argentée, brillant au-dessus des vagues écumantes. Levant alors les yeux, il vit le ciel resplendir, comme par enchantement, d'une lumière bleue qui remplissait le cercle entier de l'Ourse, du Bouvier et de Cassiopée avec une partie de la tête du Dragon d'un côté et du Chasseur de l'autre. Cette lumière diaphane s'arrondissait en arc dans sa partie supérieure, et la courbe gracieuse qu'elle dessinait dans le ciel descendait jusqu'à la ligne de l'horizon, d'où elle se réfléchissait dans le miroir brillant des glaces du détroit de

(1) Bellot raconte lui-même avoir trouvé, parmi les baleiniers américains, ce Français qui avait combattu en 1849 à la porte Saint-Pancrace contre les sujets rebelles du pape, en qualité de *chasseur de Vincennes*. (Bellot, Voyage aux mers polaires, page 72. 22 juillet).

*Victoria*, du *Prince de Galles* et de *Peel*, jusqu'à la péninsule de *Cornouailles*. Au milieu de ce ciel de saphir, étincelaient des lueurs d'un rouge de rubis qui montaient et descendaient, se changeant tout à coup en rayons couleur d'émeraude, de topaze et d'améthyste, entremêlés d'éclairs roses et pourpres et de langues de feu qui s'agitaient parmi tout cet éclat, et se formaient en cercles; enfin, un jaillissement et comme une aspersion de lumière si éblouissante que les yeux ne pouvaient la contempler.

Puis, voilà que toute cette lumière se rassemble en une masse bleu-clair, semblable à une tente lumineuse, repliée sur les bords en draperies, où la teinte de l'indigo se mêle à celle du cinabre; au milieu de cette tente, on voit naître une perle blanche qui va grossissant lentement et devient un disque de la couleur de la neige, se revêt ensuite d'un éclat argenté, et inonde l'azur de torrents de lumière blanche aux reflets dorés qui se réfléchissent dans les montagnes et les énormes bancs de glace de la mer arctique, interrompant ainsi la longue nuit qui les enveloppe.

En un mot, ce jour splendide éclatant à minuit était une de ces *aurores boréales* qui illuminent si souvent la désolation des régions polaires, faisant luire au milieu de leurs ténèbres un rayon émané de la grandeur de Dieu, pour éclairer ces plaines déshéritées et répandre sur elles l'espérance de la vie.

Martin, que la longue fréquentation des bords septentrionaux avait habitué à la vue de ces phénomènes météorologiques et de tous les caprices de la lumière, mais que cette splendeur venait surprendre dans un péril immense et une nuit profonde, était comme en extase; il regardait tous ces cercles d'or, ces flammes écarlates, ces reflets, ces étincelles, ces pluies d'argent, comme si tout cela eût eu pitié de lui, et que cette lumière éclatante et pure eût brillé pour son salut. Les rayons qui dansaient dans l'écume des flots augmentaient l'éblouissement de cette scène, et, se réfléchissant

dans les fentes des glaces, y créaient mille arcs-en-ciel, de sorte qu'on aurait cru voir couler de ces glaces d'interminables colliers de pierres précieuses. Mais tandis que le malheureux naufragé contemplait ce splendide phénomène, il vit tout cet éclat pâlir par degrés, se changer d'abord en une teinte orangée, puis en un rose mélangé de bleu pâle, qui s'effaça peu à peu en se confondant avec les brouillards flottant à l'horizon, prêts à couvrir la mer d'un voile sombre, humide et froid, et toujours s'épaississant.

Au milieu de ces terreurs nocturnes, Martin, français et catholique, se souvint de la pieuse éducation qu'il avait reçue de sa mère, dans son village du Val-de-Loire, au pied de la montagne de la Louvesc, surmontée du célèbre tombeau de saint François-Régis, et que tant de milliers de dévots habitants des Alpes gravissent en pèlerinage, chaque année, pour obtenir des grâces et des miracles. Il se recommanda ardemment à ce bienheureux ; et, lui rappelant que, depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'adolescence, il n'avait jamais manqué d'aller, au mois de juin, célébrer sa fête avec sa mère et ses sœurs, toutes si pieuses, et chaque soir, dans la prière de famille, d'invoquer tendrement son nom, il le supplia de ne pas permettre qu'il fût broyé entre les glaces ou englouti dans les abîmes de la mer.

Il se souvint aussi qu'après être entré à Rome, en juillet 1849, avec l'armée victorieuse du maréchal Oudinot, il était allé bien souvent rendre hommage au tombeau de saint Pierre, à la fameuse image de Sainte-Marie-Majeure, aux basiliques et aux sépulcres des saints Martyrs, en priant tous ces bienheureux pour le salut de son âme et pour la prospérité de la France ; il les implora alors de nouveau, les suppliant de ne pas le laisser périr. Il avait rencontré à Rome le père Philippe, zélé religieux français, dont la charité douce et encourageante l'avait amené à faire une bonne confession générale de ses péchés ; il en avait reçu, en souvenir de ses vertueuses résolutions, une belle médaille de l'Immaculée

Conception, qu'il portait toujours avec amour à son cou; dans ce danger pressant, il la prit à deux mains, la baisa avec une tendresse filiale, et la serrant sur son cœur, recommanda sa vie à la Mère d'amour.

Tandis que l'infortuné s'abandonne à ces pensées et à sa confiance dans le secours immédiat de Marie, il entend un bruit effroyable dont le retentissement s'étend au loin; puis... plus rien que le silence et la nuit. Qu'est-ce que cela peut être? Le bloc de glace sur lequel il est assis a cessé de flotter, d'ondoyer, de se balancer au risque de chavirer et de s'engloutir; il est immobile et cloué sans que le Français puisse savoir comment. Enfin, aux premières clartés de l'aube, il reconnaît que sa montagne s'est encastrée dans une large fente de l'énorme croûte de glace qui borde les côtes et s'étend sur le continent où elle est solidement fixée. A cette vue, Martin remercie la Madone du plus profond de son cœur; puis, se courbant et s'aidant des pieds et des mains, il réussit à descendre sur le banc de glace; de là, reprenant haleine, il se dirige vers le continent, en étendant toujours devant lui son long bâton pointu, de crainte des crevasses où il aurait pu s'abîmer.

En quittant le canot pour gravir le bloc de glace, afin de regarder au loin, et dans l'idée de redescendre aussitôt pour rejoindre ses compagnons, il n'avait point pris sa carabine rayée; mais il portait sa poire à poudre en bandoulière, et il était pourvu de plusieurs balles coniques et d'un bon nombre de capsules fulminantes pour le revolver à cinq coups qu'il avait toujours en poche. Dans le ceinturon de sa tunique, était passé un de ces petits pics d'acier que les voyageurs polaires ont toujours au côté. Sa gibecière renfermait, ainsi que nous l'avons dit, un peu de biscuit et de *pemmican*, c'est-à-dire de la viande de buffle ou de bison desséchée, coupée par petits morceaux et pétrie avec de la graisse, du sel et d'autres assaisonnements, puis enfoncée dans des boyaux d'animal ou de petits sacs de cuir. Ainsi préparée, cette pro-

vision est la nourriture ordinaire des navigateurs et des baleiniers dans les régions hyperboréennes. En s'embarquant dans la nacelle de *guttapercha*, chaque marin portait sur son dos, comme un sac de soldat, une petite valise retenue par des courroies bouclées sur les épaules et croisées sur la poitrine ; cette valise était remplie de bagatelles destinées à être données aux Esquimaux que l'on pourrait rencontrer, pour s'en faire des amis.

Ainsi équipé, Martin s'avancait lentement sur cet immense banc de glace qui ondoyait sous ses pieds, secoué par les flots agités qu'il recouvrait, et menaçant à chaque instant de se briser et d'engloutir le voyageur. Celui-ci voyait de loin les orques énormes, les phoques, les veaux marins sortir par les nombreuses crevasses dont cette plaine interminable était coupée, pour venir respirer à l'air libre, et se jouer entre eux, sautant et prenant leurs ébats ; mais à peine apercevaient-ils Martin qu'ils se jetaient du haut des blocs de glace et couraient aux profondes fissures par lesquelles ils se rejetaient bruyamment à la mer. Le Français s'effrayait à la vue des formidables museaux que les baleines élevaient par ces fissures pour respirer, en lançant par leurs narines, à une hauteur prodigieuse, deux gerbes d'eau qui, en retombant sur la glace, y prenaient aussitôt la dureté du cristal. Le voyageur apercevait par moments jusqu'à vingt de ces museaux dressés çà et là, semblables à autant de roches qu'auraient vomies tout à coup des volcans sous-marins ; et c'était chose effrayante à voir que ces quarante torrents jaillissant dans les airs et retombant sur eux-mêmes en se recourbant, comme des vagues poussées par un vent impétueux.

Lorsque Martin eut enfin gagné la côte, il demeura consterné à l'aspect des rochers taillés à pic dont la ligne haute et continue bordait le rivage sans que l'on y aperçût une pente possible à gravir, ou un intervalle par lequel on pût se glisser ; il lui fallut suivre cette ligne pendant plusieurs milles pour y chercher une déclivité qui lui permit de prendre terre

à l'aide des débris et des inégalités dont elle serait couverte. Il ne pouvait pas même raser les rochers, et il lui fallait se tenir au large pour éviter d'être écrasé par la chute des glaces qui couronnaient le sommet de ces hauteurs, et dont les parties en saillie avancée semblables à des gouttières de cristal, s'écroulaient bruyamment. A tous les angles pendaient des glaçons d'une longueur énorme et si pointus, qu'on eût dit les dents d'une herse gigantesque placée là pour la défense de ces roches abruptes ; le souffle de l'aquilon brisait ces glaçons et les jetait sur les glaces de la mer au pied des montagnes. A chaque instant, on voyait se détacher ces gargouilles immenses, entraînant avec elles des fragments de rocher, et des masses de terre ; leur chute produisait un éclat formidable, et défonçait souvent la croûte de glace qui couvrait les flots. Le fracas, le tumulte produits par ces écroulements, ces broiements, ces pulvérisations, étaient tels, qu'il n'y avait pas de cœur assez ferme pour n'en pas être ébranlé ; et le pauvre Martin était seul, affamé, transi, au milieu de ces redoutables violences de la nature, devant lesquelles il semble que le monde soit livré au chaos et à la destruction.

Il parvint cependant, avant la nuit, à un passage étroit par lequel il réussit, bien qu'à grand'peine, à escalader cette haute barrière, et à pénétrer d'un bon mille dans les terres. Ayant alors rencontré un monticule de neige, il travailla tant et si bien à coups de pic, qu'il vint à bout de s'y creuser une petite caverne où il put s'abriter pour la nuit. En gravissant ces âpres hauteurs, il avait trouvé, dans le creux d'un rocher, quatre de ces œufs de canne de mer, abondants sur ces bords où ils forment le mets favori des Esquimaux ; il les avait ramassés et mis dans sa gibecière, et il les mangea ainsi pour son souper, gelés et crus, sans une bouchée de biscuit, car sa provision était déjà épuisée.

Le lendemain matin, il se remit en marche, et ayant rencontré une compagnie de perdrix blanches, blotties sur une saillie de rocher, il déchargea sur elles son revolver et en tua

deux. Il les pluma, et mit les plumes sur sa poitrine pour combattre le froid ; avec un petit couteau dont il était pourvu, il leur perça le cœur et suça leur sang chaud, ce qui le restaura beaucoup ; enfin, n'ayant ni feu, ni charbon pour en faire, et pressé par la faim, il en mangea la chair crue et la trouva bonne. Mais ce fut le seul gibier qu'il put se procurer, non qu'il n'aperçût très-souvent des renards blancs, mais c'était à une si grande distance et ces animaux s'enfuyaient avec une telle rapidité, qu'il ne parvint jamais à en attraper un seul ; aussi était-il épuisé d'inanition. Il trouva le long de quelques monticules et dans le creux de quelques roches, un peu de lichen et de mousse, qu'il détachait en râclant avec l'extrémité aplatie de son pic ; cette misérable ressource lui conserva un souffle de vie, et lui permit de se traîner pendant de longs jours sur ces glaces fécondes en souffrances, dans l'espérance qu'il ne perdait pas de réussir à joindre une tribu d'Esquimaux.

Pendant cette cruelle agonie, l'éclat de la neige l'aveuglait ; les globes de ses yeux lui semblaient brûler dans leurs orbites et sous les paupières enflammées. Cette douleur est, au dire des voyageurs arctiques, d'une intensité à causer de violentes angoisses. Le Français trouva moyen de se fabriquer des lunettes à neige, et ayant tiré de sa valise un lambeau de voile noir, il le déchira en deux, et en tendit les morceaux sur les cercles de ses lunettes. Cela ne l'empêcha pas de s'arrêter bien des fois, saisi de terreur, en croyant voir devant lui un monstre effroyable, prêt à le dévorer ; puis, reprenant un peu courage, il mettait en arrêt son grand bâton à pointe de fer, et s'avancait lentement, dans cette attitude défensive.

C'étaient là des illusions d'optique, comme en causent fréquemment aux voyageurs, dans ces contrées boréales, la rareté de l'air et la blancheur de la neige qui font paraître énormes et tout proches les objets petits et éloignés, en même temps qu'elles les revêtent de formes fantastiques ; de sorte que Martin croyait quelquefois voir venir à lui un bison



monstrueux, la tête baissée, les cornes dirigées vers lui, la crinière touffue, hérissée, battant l'air de sa queue, et prêt à fondre sur lui avec fureur. Tout gelé qu'il était, il se sentait baigné de sueur; ne pouvant fuir le monstre, il menaçait ses yeux de la pointe de son bâton et s'avavançait avec précaution. Mais plus il marchait, plus le bison se rapetissait et s'éloignait; et, au bout de deux cents pas, il ne voyait plus devant lui que le crâne d'un cerf dévoré par les loups.

D'autres fois, il lui semblait voir, presque sur lui, un énorme ours blanc, la gueule béante, et se dressant déjà pour le saisir et le dévorer; et ce n'était qu'un levreau blanc qui accourait de loin, et qui, en apercevant un homme, faisait trois ou quatre bonds et fuyait, rapide comme l'éclair. La moindre roche couverte de mousse lui paraissait une orque formidable étendue par terre, et il s'avavançait le cœur palpitant, en prenant au large. Ces hallucinations que nous voyons rapportées dans les récits de *Parry*, de *Richardson*, de *Rae* et de *Bellot*, causent une grande épouvante à ceux qui parcourent à pied ou en traîneau ces plaines interminables toujours blanches de neige.

Martin, exténué de faim et de fatigue, n'avait plus que la peau sur les os; ses yeux étaient creux, ses jambes réduites à l'état de fuseaux, ses mains et ses bras décharnés comme ceux des momies; à peine lui restait-il la force de se traîner et celle de respirer. Dans cette extrémité, le malheureux avait, la veille, coupé les tiges de ses bottes et en avait taillé le cuir en tous petits morceaux qu'il mâchait de son mieux et finissait par avaler, afin de se conserver le souffle de vie qui lui restait encore, lorsqu'enfin son bon ange l'amena jusqu'à la maison habitée par Hermine, où il trouva un asile et le salut.

A la fin du récit abrégé de ses aventures fait à ses hôtes par le Français, l'*Angekok* s'enveloppa de sa grande pelisse, et, après avoir remercié le *Martrier* et salué l'étranger, il retourna chez lui pour y raconter, le soir même, à ses enfants,

et le lendemain aux autres familles de la bourgade, toutes les merveilles que l'homme blanc lui avait fait voir et entendre. La nuit était déjà avancée, et les hôtes de Martin gagnèrent leurs claies et s'y couchèrent sur d'épaisses peaux de bisons et de bœufs musqués. Le *Martrier* indiqua au Français une place distincte, et fit couvrir sa claie, par Hermine, de quatre fourrures moelleuses pour rendre sa couche plus douce; puis il lui donna pour couverture une grande peau d'ours dans laquelle il put s'envelopper commodément.

Martin n'était rien moins que bigot, mais c'était un chrétien sincère et loyal; il avait promis à Rome, au père Philippe, de ne jamais se coucher sans baiser la petite image de la Madone que le bon religieux lui avait mise au cou, et sans réciter trois *Ave Maria*; et il tenait sa parole en bon et généreux Français. Aussi, avant de s'étendre sur son lit, il tira sa médaille de son sein, s'agenouilla, répéta trois fois la *Salutation angélique*, fit le signe de la croix et baisa l'image sainte. Hermine fut très-frappée de cette petite scène; après s'être couchée elle-même, elle continuait à se demander ce que tout cela signifiait, et ne pouvait s'endormir. N'ayant aucune idée de Dieu, de la religion, ni de la piété du cœur, il lui était impossible de comprendre le sens de cette génuflexion, de ces mouvements des lèvres, de ces yeux baissés, de cette physionomie recueillie, de cette attitude grave et respectueuse, telle qu'on la prendrait devant un personnage très-élevé en puissance et en dignité. Mais ce qui l'étonnait par-dessus tout, c'étaient ces baisers répétés à cette petite pièce d'argent, où elle avait vu gravée l'image d'une femme portant une couronne et entourée de rayons.

— Quel sens peut avoir ce baiser? se demandait la jeune sauvage. Quelle peut être cette femme dont les mains ouvertes laissent échapper des rayons de lumière? Il faut qu'elle soit bien chère aux hommes blancs! Comme elle m'a plu au premier coup d'œil! J'aurais voulu l'embrasser aussi, moi, et j'ai regretté de voir l'étranger la resserrer si tôt sous ses vè-

tements ; mais demain je lui demanderai l'explication de tout cela.

Le matin venu, et les femmes levées les premières, la mère commença par remplir la lampe, et lui remettre une mèche de mousse, plus grosse que le poing, qui produisit une flamme très-vive. Puis elle alla avec ses filles à une marmite pleine de graisse de baleine, et toutes trois, déliant leurs tresses, les plongèrent dans cette graisse ; elles en prirent ensuite tout ce que leurs deux mains purent contenir, et s'en frottèrent le front, les joues, le cou et les bras, en guise de l'eau avec laquelle nous avons coutume de nous laver. Les hommes en firent autant une fois levés ; cette toilette terminée, Hermine leur servit au moins trente livres de chair de phoque, rôtie à la façon du pays et conservée dans la graisse de baleine ; le tout fut englouti en peu d'instant par grosses bouchées, tandis que les femmes, de leur côté, avalaient aussi à qui mieux mieux. Le repas fut couronné par une grande coupe d'huile fétide de veau marin ; et les convives se levèrent de table, aussi rouges que s'ils avaient une fournaise allumée dans le corps.

Martin était réveillé ; mais, fatigué des souffrances et de la faim qu'il avait endurées les jours précédents, il restait étendu ; le *Martrier* s'approcha de son lit.

— Etranger, lui dit-il, tu te lèveras plus tard, et à ton aise ; en attendant, Hermine te donnera de la nourriture pour te restaurer. Nous partons pour la chasse, et nous te laissons notre *Héron* à soigner ; son sommeil prolongé nous prouve que tes remèdes ont été salutaires et efficaces.

En parlant ainsi, l'Esquimau saisit sa javeline et alla rejoindre ses fils qui avaient déjà attelé son traîneau de huit chiens ; il y monta, et prit d'une course rapide la direction du rivage. *Alcyon* et *Goëland* attelèrent alors leur propre traîneau, et s'acheminèrent vers certaines gorges, où les ours se rendaient souvent pour guetter les phoques. Peu de temps après, la mère et la jeune femme sortirent avec leurs lacets

pour aller attraper des oies et des canards marins, et aussi dans l'intention de visiter leurs trappes et leurs pièges, afin de voir si les martres, les renards, les fouines, attirés par l'appât, s'y étaient laissé prendre.

Resté seul avec Hermine, Martin s'assit sur les peaux qui lui servaient de lit ; la jeune fille lui apporta un bon morceau de longe de renne conservé, qu'il mangea du plus grand appétit qu'il se fût jamais connu ; il y ajouta une dalle de saumon de la largeur de deux mains ; puis, ayant pris dans sa valise un petit grain de camphre, il but une grande tasse d'huile fraîche recueillie la veille du phoque tué par le *Martrier*. Ainsi repu et sentant une douce chaleur courir dans ses veines, il mit pied à terre, et, prenant un peigne, il peigna ses cheveux et sa barbe, et passa par-dessus ses vêtements une courte pelisse en peau de lynx, appartenant à l'un des frères d'Hermine, et que celle-ci lui prêta. *Alcyon*, éveillé, accusait une faim canine. Martin nettoya la plaie, la pansa avec son baume, puis voyant que l'enflure du bras cassé avait un peu diminué, il permit au malade un léger déjeuner, sans rien accorder à ses supplications pour obtenir plus de nourriture. Hermine s'était acquittée des soins du ménage ; elle avait suspendu, au-dessus de la flamme, une marmite pleine de morceaux de ventre de phoque ; dans une autre plus petite, elle avait préparé de la graisse pour y faire cuire, en temps et lieu, un morceau de cerf à l'étouffé ; elle avait rempli les coquilles de sauce, remis en ordre les peaux jetées sur les claies ; enfin, s'emparant de deux canards, pris la veille au lacet de sa mère, elle s'était assise, et, les posant sur ses genoux, elle s'était mise à les plumer, tout en attendant, avec une curiosité impatiente, le moment d'interroger le Français sur toutes les pensées qui s'agitaient dans sa tête.

Martin n'eut pas plutôt rattaché les petites peaux avec lesquelles il avait bandé le bras blessé de *Héron*, que la jeune fille, suspendant son travail, lui dit :

— Etranger, hier au soir, j'ai été remplie d'étonnement en

te voyant, avant de te coucher, ployer à terre les genoux, te parler à toi-même, et enfin tirer de dessous tes vêtements un petit objet blanc pour le baiser à plusieurs reprises, avec une tendresse infinie. Me trouvant auprès de toi, je regardai cet objet, et j'y vis représentée une femme à l'air doux et majestueux, des mains de laquelle sortaient des rayons de lumière. Oh ! quelle donc est cette femme ? Il faut qu'elle te soit bien chère pour que tu l'embrasses avec plus d'émotion que tu ne l'as fait de ma main, lorsque je t'ai donné de quoi apaiser ta faim ?

— Habitante des glaces, répondit Martin, le baiser que j'ai imprimé sur ta main était celui de la reconnaissance pour le bienfait de cette nourriture qui me sauvait la vie ; mais l'autre était le baiser de l'amour et de la vénération, l'hommage mis aux pieds de la céleste image de la Mère du Dieu qui s'est fait homme pour la rédemption de nos âmes. Apprends, jeune fille, qu'à Rome, je me suis engagé par serment envers un prêtre, à toujours invoquer et baiser cette image avant de me coucher ; et sache que la parole d'un Français est inviolable et sacrée. J'ai voyagé sur les maisons volantes, comme vous appelez nos vaisseaux ; j'ai couru des dangers inouïs en naviguant entre les montagnes de glace, et dans la pêche des baleines, lorsque ces géants devenus furieux mettaient en grand péril les barques qui les poursuivaient ; mais je ne me suis jamais étendu sur le pont ou dans mon hamac sous ma couverture, sans prier la Reine des cieux et lui baiser les pieds ; durant ces derniers jours même, où, exténué par la faim, j'étais languissamment sur les glaces, me creusant le soir à coups de pic une tanière dans la neige, avant de m'y blottir dans ma peau d'ours, je faisais ma courte prière à Marie, et je la suppliais de me bénir, en lui baisant pieusement les pieds.

Héron et Hermine écoutaient attentivement toutes ces choses, si nouvelles pour eux, et qui leur semblaient douces à entendre ; la jeune fille dit à Martin :

— Etranger, l'as-tu jamais vue, cette Reine? Et comment peux-tu l'appeler la mère de Dieu? Tu as dit à notre *Angekok* que Dieu est un esprit éternel, créateur de toutes choses; comment donc a-t-il une mère?

— Jeune fille, répondit Martin, sache que Dieu avait créé le premier homme parfaitement pur et immortel; après la vie terrestre, il était destiné à la vie éternelle dans le ciel; alors il était bon, il ne mentait pas, ne volait pas, ne tuait pas; il ne souffrait ni la douleur ni la maladie. Mais ce premier homme, qui devint ensuite le père de tous les autres, à l'instigation du démon que vous adorez et conjurez par vos *Angekoks*, désobéit à Dieu, et devint par là sujet à toutes les douleurs, et à la mort; et, après la mort, lui et tous les hommes nés de lui étaient condamnés à tomber dans l'empire de feu du démon, et à y brûler pour toujours.

— Hélas! s'écria Hermine; ainsi l'enfer n'est pas, comme nous le pensions, dans l'eau, au fond de la mer, mais dans le feu? Et l'on n'en sort jamais? Qui pourrait songer à cela sans être saisi de terreur?

— Tu dis bien, enfant, et l'on voit que Dieu t'a douée d'intelligence; mais réjouis-toi, car ce Dieu, à qui il déplaisait de voir ses créatures périr par le péché, envoya du haut du ciel son divin Fils sur la terre pour s'y faire homme, y laver de son sang l'humanité souillée par le péché, et lui rouvrir le ciel qu'elle avait perdu. Le Rédempteur choisit pour mère la vierge la plus pure qui eût jamais existé; il entra dans son sein immaculé par l'opération du Saint-Esprit, naquit d'elle, nous enseigna le moyen d'obtenir la vie éternelle, souffrit et mourut pour nous, et s'éleva ensuite au ciel, où il nous attend après notre mort.

— Ah! s'écrièrent le frère et la sœur, nous voulons aussi monter au ciel; étranger, enseigne-nous la voie. Nous sommes nés sur ces glaces; nous n'avons jamais quitté nos côtes, nous ne connaissons pas le chemin.

— Amis, répliqua leur hôte, je n'ai point une science si

haute. Dans mon enfance, le curé de mon pays m'enseignait le catéchisme avant de m'admettre à la sainte communion ; mais depuis, j'ai appris un métier, je suis devenu soldat, puis matelot, et je ne sais plus les mystères sacrés de notre sainte religion. Je me rappelle l'obligation où je suis d'accomplir les devoirs du chrétien, de croire au fils de Dieu, Jésus-Christ, d'observer les commandements de Dieu, et de faire tout ce qu'ordonne l'Eglise. Mais si vous voulez vraiment arriver à la vie éternelle dans le ciel, il y a pour cela un moyen certain.

— Oh ! pourquoi ne pas nous l'enseigner ? s'écria Hermine avec l'impétuosité du cœur. Tu n'as qu'à nous montrer la manière d'obtenir un si grand bien, et notre courage sera à la hauteur de toutes les entreprises. Sais-tu que moi qui ne suis qu'une femme, j'ai accompagné bien souvent mon père à la chasse aux phoques, et que j'en ai percé de mes flèches de si énormes, qu'après les avoir coupés en quatre à coups de hache, mon père et moi, quelquefois encore avec l'aide d'*Alycyon*, nous ne pouvions en porter les morceaux jusqu'au traîneau ? J'ai tué des rennes, des élans et des cerfs ; j'ai, plus d'une fois, combattu corps à corps avec des loups affamés et des ours blancs ou noirs, et je les ai mis à mort en les frappant de ma pique à la tête et aux flancs. Tu te souviens, Héron, du bison furieux qui allait percer Goëland de ses cornes, lorsque je me glissai sous le monstre, et le frappai au cœur avec ma javeline ; l'énorme animal tomba si lourdement que, si je ne m'étais dérobée à temps, j'eusse été écrasée dans sa chute.

— Vaillante enfant, ce qu'il faut ici, ce n'est pas de la force, ni de l'adresse, mais un grand courage et une volonté ferme pour soutenir les fatigues d'un voyage long et pénible.

— Si c'est de cela qu'il s'agit, Héron et moi nous savons conduire un traîneau attelé de douze chiens courant comme le vent.

— Eh bien ! reprit Martin, sachez donc qu'il y a, non loin de la *Bootie*, une autre terre à laquelle on parvient par le dé-

troit de *Simpson* qui sera encore glacé pendant quelques mois. Cette vaste terre est le vaste continent de l'Amérique ; et, en remontant le fleuve du *Grand-Poisson*, on arrive à l'ouest au lac du *Grand-Ours*, sur les bords duquel se sont établis les *robes noires*, c'est-à-dire les prêtres du Dieu du ciel qui se sont transportés là en bravant le froid et les souffrances de toutes sortes, pour faire connaître et adorer le Grand-Esprit aux malheureux et sauvages habitants de ces contrées, comme vous ignorants de son existence.

Ces paroles redoublèrent l'ardeur avec laquelle les deux jeunes gens souhaitaient de parvenir à la connaissance du Grand-Esprit du ciel ; Héron, oubliant son bras cassé, allait s'aider de ses mains pour se dresser sur son séant, en disant : « Partons ! » lorsqu'Hermine, dont l'intelligence et le cœur étaient remarquables chez une jeune barbare, cria à son frère :

— Que fais-tu ? Reste couché ; une fois guéri, toutes nos cordes de nerfs de bison ne suffiraient pas à nous retenir pour nous empêcher de suivre l'homme blanc qui nous conduira aux *Angekoks* du lac du *Grand-Ours*, pour apprendre d'eux le chemin du ciel.

Puis, se tournant vers Martin, elle continua avec véhémence :

— Etranger, tu nous trouveras prêts, quand le moment sera venu de partir avec toi ; mais si tu veux que tant de bonheur se réalise pour nous, garde-toi de faire savoir ou de laisser soupçonner nos projets à personne, sans quoi, avant d'avoir trouvé ton Dieu, nous trouverions la mort sous les coups de mon père et de mes frères, et tu périrais avec nous. Au contraire, après notre retour du lac du *Grand-Ours*, nous enseignerons la voie qui mène au ciel à tous les habitants des maisons de glace. En attendant, accorde-moi la grâce de voir la mère de Dieu que tu portes à ton cou ; laisse-moi la baiser, laisse-moi lui dire que, moi aussi, je l'aime et la vénère de toute mon ame.



Les soldats et les matelots qui sont d'ordinaire des hommes rudes et fiers, indomptables devant les plus cruels dangers de la terre et des mers, qui savent affronter la foudre des canons et celle de la tempête, qui regardent la mort en face sans trembler, ces mêmes hommes montrent, dans certaines circonstances, un cœur aussi tendre que celui de la Vierge la plus douce et la plus craintive. A la demande si touchante d'Hermine, Martin se sentit ému jusqu'au fond de l'ame, et sans pouvoir retenir des larmes d'attendrissement, il ôta de son cou l'image très-aimée de Marie. A son aspect, la jeune sauvage tomba à genoux, et son frère inclina respectueusement la tête, l'un et l'autre n'osant plus lever les yeux. Martin les encouragea à regarder l'image sainte; en la contemplant, Hermine tremblait de joie et de respect; elle ne pouvait se rassasier de la vue de cette figure céleste, de cette couronne qui ornait la tête de Marie, de ces rayons qui s'échappent de ses mains comme un torrent de grâces.

Le visage de la jeune fille était couvert de rougeur lorsque, s'adressant à la Reine des anges, elle parla ainsi :

— Mère du Dieu du ciel, j'ignore la prière que te fait l'homme blanc, mais, si elle te plaît, je m'y associe; et je te jure que le baiser que je vais déposer sur tes pieds est la consécration de ma promesse d'aller chercher les *robes noires*, afin qu'elles me montrent le chemin par lequel j'irai te rejoindre au-dessus des étoiles.

A ces mots, elle baisa l'image sacrée et pria Martin de la donner à baiser à son frère.

Peu d'instants après ces douces effusions, la jeune épouse d'Alcyon accourut toute haletante, annonçant qu'étant montée avec sa belle-mère sur un grand rocher de glace, elles avaient aperçu de loin, venant de la plage, c'est-à-dire du midi, un traîneau chargé d'hommes blancs et tiré par des chiens, dont la marche lente indiquait la lassitude et l'épuisement.

— Ces voyageurs, continua la jeune femme, paraissent aller à l'aventure; ils s'arrêtent à chaque instant; un ou deux d'en-

tre eux quittent le traîneau et gravissent quelque monticule ; là, ils portent à leurs yeux de longs tubes que fait reluire le soleil, dont les premiers rayons commencent à se montrer presque à fleur d'eau ; ils regardent tout à l'entour avec ces instruments, et il semble qu'ils aient aperçu les toits de notre bourgade, car ils se dirigent de ce côté. Toi, Hermine, prépare de quoi les restaurer ; je t'apporte, à cet effet, une demi-douzaine de canards et autres oiseaux marins, cinq fouines et quatre lièvres que nous avons pris, tant au piège qu'au lacet. Toi, notre hôte, tu feras une chose agréable à ma belle-mère en montant sur la hauteur qui nous protège de l'aquilon, et en indiquant, par quelque signal, que la maison du *Martrier* est prête à recevoir les voyageurs.

---

## VI. — LE CAPITAINE MAC CLINTOCK.

Martin sortit précipitamment, gravit le monticule qui abritait au nord la maison du *Martrier*, et, regardant tout à l'entour, il aperçut dans la plaine, à l'ouest, deux traîneaux dont l'un était tiré par quatre hommes et l'autre par six chiens. Déployant alors, au bout d'une perche, une peau de louveteau gris que la blancheur éclatante des neiges et des glaces environnantes devait rendre visible de très-loin, il se mit à l'agiter et à lui faire décrire des cercles en l'air, tout en criant de toute la force de ses poumons. Ainsi que nous l'avons dit et répété, la voix est d'une sonorité particulière dans ces régions hyperboréennes, à cause de la répercussion des sons renvoyés par les glaces, et les paroles s'entendent nettes et distinctes, à plusieurs milles à la ronde. Les appels de Martin parvinrent donc jusqu'aux voyageurs des traîneaux qui, regardant au loin dans la direction de la voix, aperçurent en-

fin les signaux qu'on leur faisait. Dans l'impatience de trouver un abri, le conducteur pressa ses chiens, et dépassa le second traîneau qui était chargé des provisions et du bagage. tandis que celui auquel les chiens étaient attelés ne contenait que quelques voyageurs, ce qui le rendait plus léger.

Lorsque Martin vit les arrivants tout près du monticule, il descendit à leur rencontre, et reconnaissant l'uniforme de la marine anglaise, il les salua dans leur langue, et les engagea à faire le tour de cette hauteur pour entrer dans la maison du *Martrier*, l'Esquimau le plus riche et le plus hospitalier de cette tribu fixée sur les bords du détroit de Ross, près du pôle magnétique, et non loin de l'île du *Roi-Guillaume*. Le capitaine, ayant quitté son traîneau, serra la main de Martin, en disant qu'il se trouvait bien heureux de cette rencontre amicale qui lui faisait oublier les rigueurs du froid, les dangers d'un si long voyage sur d'immenses landes de glace, et le supplice de coucher dans des maisons de neige ouvertes à tous les vents. Ayant ainsi parlé, il invita Martin à monter en traîneau avec lui pour le conduire à la demeure de l'Esquimeau.

Hermine, entendant les cris et les hurlements des chiens, qui flairaient l'odeur des entrailles du gibier vidé, courut à la porte, leva la peau de buffle et fit bon visage aux nouveaux venus, se frottant le nez en signe manifeste de bienveillance et d'accueil hospitalier. Puis, Martin l'ayant prévenue qu'il arriverait dans peu un second traîneau amené par quatre autres hommes blancs, elle sortit et alla aider le conducteur à délier les chiens, en le priant de les renfermer dans la retraite qu'elle avait creusée à l'intention de Martin, de crainte qu'au retour des attelages de son père et de ses frères, ces animaux ne se missent à se battre et à se mordre. Le conducteur, au grand étonnement de la jeune fille, parlait la langue des Esquimaux et servait d'interprète aux étrangers. Enchantée de cette circonstance, elle lui fit mille questions curieuses, tout en l'aidant à détacher ses chiens. Aussitôt ces

animaux rentrés, elle courut à l'habitation, rassembla dans un grand vase tous les intestins du gibier qu'elle avait apprêté pour le servir à ses nouveaux hôtes, et jeta cette proie aux bêtes affamées qui la dévorèrent avidement.

Peu d'instants après rentra la mère qui avait envoyé sa belle-fille au-devant des hommes de la famille pour presser leur retour; et presque sur ses pas, arriva le second traîneau chargé des provisions. Cette bande de voyageurs faisait partie de l'état-major et de l'équipage du *Fox*, brick anglais à hélice, petit bâtiment, mais fin voilier et puissamment aidé par la vapeur, qui avait sillonné les mers boréales à la recherche de sir *Franklin*, au prix de terribles dangers, et qui gisait alors, encastré par les glaces et enseveli sous la neige, à l'extrémité occidentale du détroit de *Bellot*, sur les côtes de la Bootie. Cette troupe choisie de braves matelots et de savants officiers était commandée par le capitaine *Mac Clintock* qu'accompagnait, entre autres, l'interprète *Petersen*. Le traîneau arrivé, on apporta le charbon de terre qui y était contenu, et on alluma du feu au milieu de la chambre, tant pour réchauffer les voyageurs à demi gelés que pour faire rôtir les canards, les lapins et le reste du gibier.

Tandis que les femmes s'occupaient à ces soins du ménage, le capitaine *Mac Clintock* demanda à Martin la cause de sa présence et de son isolément dans cette contrée reculée, et celui-ci ayant raconté brièvement ses aventures, interrogea à son tour le capitaine sur les motifs de son voyage, sur les lieux qu'il avait visités et ceux qu'il comptait encore explorer. Alors, *Mac Clintock*, assis auprès du feu, parla ainsi <sup>1</sup>.

— Généreux Français, apprenez que lady Franklin, non contente des expéditions multipliées commandées par le grand

(1) Tout ce récit est tiré de l'histoire de l'expédition du capitaine *Mac Clintock*, à la recherche de sir *Franklin*, de 1857 à 1859, intitulée *Recherche de sir John Franklin, d'après le journal particulier d'un officier du Fox*.

amiral d'Angleterre et des trois autres envoyées à ses frais et à ceux des amis de l'homme célèbre dont elle est l'épouse, désespérée de tant d'incertitudes, résolut de s'imposer un nouveau sacrifice en expédiant à la recherche de son mari le léger *Fox*, brick à vapeur, qu'elle voulut placer sous mes ordres. J'étais accompagné des savants navigateurs *Hobson* et *Young*, du docteur *Walker*, chirurgien, de l'interprète *Petersen*, du conducteur de chiens *Tompson* et de bon nombre de marins robustes et courageux, qui avaient arpenté plus d'une fois l'océan hyperboréen sur les vaisseaux des expéditions précédentes; le maître des glaces était un homme très-capable et expérimenté dans cette lutte contre les blocs de glaces, les montagnes flottantes et les bancs ondoyant sur les vagues, que le souffle de la tempête précipite contre les bâtiments, à qui on s'efforce, par les manœuvres, de faire éviter ces terribles chocs.

« Nous partîmes d'Aberdeen le 1<sup>er</sup> juillet 1857, et le 13 nous doublions le cap *Farewell*, à la pointe méridionale du Groënland, pour entrer dans la baie de *Baffin*. Au milieu des assauts formidables livrés par les glaces flottantes à notre proue et à nos flancs, et rasant d'interminables bancs cristallisés que nous appelons *Packs*, nous atterrîmes, le 1<sup>er</sup> août, à l'île de *Disco*, près de laquelle nous trouvâmes une masse flottante qui s'élevait à une hauteur de deux cents soixantedix pieds, et devait bien s'enfoncer à la profondeur de sept ou huit cents. Mais parvenus de là à *Upernavik*, dans l'intention de traverser la baie de *Baffin*, pour suivre une direction occidentale, nous nous vîmes arrêtés par une barrière de glaces, et réduits à gagner avec une peine extrême la petite île de *Brown*, vers le soixante-quinzième degré de latitude, que nous atteignîmes le 14 août et où il fallut nous accrocher à une montagne de glace.

» Le 16, il s'éleva un vent du nord-est si violent et les vagues devinrent si fortes, que les glaçons accumulés se séparèrent et que le *Fox* put voguer vers le couchant; mais, dans la nuit du 17, le vent étant venu à changer, les glaces se

soudèrent de nouveau avec tant de solidité que le vaisseau fut retenu immobile pendant trois semaines qui s'écoulèrent pour nous dans un danger incessant d'être fracassé par les montagnes flottantes. Le 7 septembre, ces masses congelées et dures comme le diamant recommencèrent à dégeler, à se séparer et à se disperser ; nous en profitâmes pour avancer bravement vers le pôle, au milieu des chocs, de l'agitation, du tumulte de cette épaisse phalange de rochers ondoyants qui se heurtent, se brisent, montent les uns sur les autres, se submergent, et auraient bientôt fracassé et abîmé le navire, si l'on ne se tenait sur ses gardes. Cependant, nous réussîmes à gagner le large et naviguâmes un certain temps sur une mer libre ; nous espérions aller droit à quelque port du canal de *Jones*, pour hiverner là. Déjà nous avons atteint une latitude de soixante-quinze degrés et vingt-quatre minutes, lorsque le vent changea et la surface onduleuse de la mer recommença à se glacer sous l'action du froid qui produisait dans l'eau l'effet de la présure dans le lait ; il nous fallut glisser entre les glaçons qui s'accumulaient autour de nous, jusqu'à ce que, la gelée, augmentant de plus en plus, la glace se formât en croûte d'une épaisseur et d'une solidité telles, que le vaisseau y demeura encastré du 8 septembre 1857 au 17 avril 1858, où le dégel commença et où nous pûmes quitter notre prison, cet immense banc de glace descendant peu à peu vers le sud, et ne s'arrêtant qu'en face de *Goodhaab* sur la côte du Groënland, au soixante-quatrième degré, parti qu'il était du soixante-quinzième. »

— Oh ! quel triste hiver vous avez dû passer ! interrompit Martin. Quand un bâtiment est retenu par les glaces dans une baie ou un golfe, les marins peuvent descendre pêcher et aller sur le continent chasser le bison, le renne et le bœuf musqué ; mais, enfermés dans un banc flottant, que faire ? A quelques milles de distance, l'océan vous entoure de toutes parts comme si vous aviez naufragé sur un écueil isolé.

— Et cependant, répliqua Mac Clintock, vous ne sauriez

croire combien nous avons pêché de phoques sur notre îlot de glace ! On en perçait la croûte, et l'on y pratiquait ensuite, avec la scie, de larges trous, semblables à l'ouverture d'un puits. Les chevaux et les veaux marins, les loutres et les phoques sortaient par là et venaient s'ébattre sur la glace et respirer à l'air libre ; alors nous, dont le bâtiment était enseveli sous une épaisse couche de neige, et qui avions fabriqué sur le pont au moyen des voiles, une grande cabane aussi couverte de neige et abritée, par derrière et sur les côtés, par des remparts de neige, nous déchargions sur eux nos carabines, et nous les mettions à mort.

« A la fin d'octobre, le soleil disparut sous l'océan ; il laissa d'abord après lui un crépuscule qui nous permettait de lire un peu à midi, grâce à sa lumière, encore tout près de l'horizon, dont la réfraction nous arrivait en même temps que les étoiles brillaient au-dessus de nos têtes ; mais au bout de vingt jours, nous étions plongés dans une telle obscurité qu'on ne pouvait plus marcher sur la glace, sans s'exposer à tomber dans quelque crevasse, et que par conséquent il n'y avait plus moyen de faire la chasse aux phoques. Cependant, le banc de glace qui nous tenait comme par des serres, entraîné peu à peu par les courants polaires, nous amena contre une chaîne de montagnes de glace d'une hauteur prodigieuse, et immobiles comme des géants préposés à la garde de l'empire de Neptune ; de telle sorte que notre banc, en les frôlant, se fendait sur les bords comme la terre sous le soc de la charrue, et que, s'il n'eût pas eu autant de milles d'étendue, notre bâtiment eût été broyé par ces chocs formidables. Nous reçûmes la visite de quantité d'ours blancs, ce qui inquiétait fort nos chiens dont les aboiements rompaient le silence de mort où nous étions ensevelis. Nous en avions une trentaine à bord, et lorsqu'on en lâchait huit ou dix après un ours, ils l'entouraient, le harcelaient, s'acharnaient à sa croupe, si bien que le monstre, se voyant en mauvaise passe, prenait le parti de se jeter à la mer ; nous en tuâmes plusieurs, et nous

apaisâmes ainsi la faim dévorante de nos chiens, lesquels, voyant que chaque ours mis à mort leur valait une abondante curée d'entrailles, d'os et de débris, faisaient grande fête et menaient grand bruit dès qu'il en venait un à la nage sur notre banc.

» Après le mois de janvier 1858, dont la température fut d'une rigueur extrême, et pendant lequel le thermomètre descendit à quarante-six degrés au-dessous de zéro, et dans les premiers jours de février, nous revîmes le soleil qui nous avait privés de sa présence bienfaisante le 2 novembre ; le 26, la lueur du jour reparut à l'intérieur du bâtiment que nous débarrassâmes de son couvercle de neige après quatre mois de nuit continuelle, pendant lesquels nous n'avions eu d'autre lumière que celle de nos lampes. Vous qui avez l'expérience de ces régions boréales, vous pouvez comprendre quelle fut la joie de notre ame en voyant le soleil raser à fleur d'eau l'extrême bord de la mer ; mais toute notre satisfaction fut étouffée vers la mi-mars, par les inquiétudes que nous causa l'agitation, et, pour ainsi dire, la fermentation des glaces qui se rompaient et se fendaient avec un retentissement semblable à celui de décharges d'artillerie nombreuses et simultanées ; après ces séparations violentes, les fragments disjoints se rencontrent et se reprennent à l'improviste ; dans l'impétuosité de ces chocs, leurs bords volent en éclats, et ces éclats, lancés dans les airs, sont des blocs et des masses qui retombent ensuite lourdement, et malheur à ce qu'ils touchent dans leur chute formidable !

» Le 10 avril, nous distinguâmes les hauteurs énormes du cap *Dyer*, sur la côte occidentale du détroit de *Davis* ; c'était la première terre que nous eussions aperçue depuis le mois d'octobre. Le 17, les glaces s'ébranlaient, se disjoignaient, se balançaient, se fendaient, se mêlant aux vagues qui frémissaient entre elles et les agitaient tumultueusement ; alors ayant armé et orienté le vaisseau, nous voguâmes librement. Mais, hélas ! à peine avons-nous fait dix-sept milles, que nous



nous trouvâmes de nouveau, au milieu de la nuit, prisonniers de la glace qui nous retint comme aux fers jusqu'au 25 avril; nous reconnûmes alors que nous étions descendus au soixante-quatrième degré de latitude, après avoir parcouru, du nord au sud, plus de douze cents milles, encastrés dans les glaces qui abondent entre le soixante-quinzième et le soixante-quatrième degré, et descendent portés par les courants. Le 25, la mer étant ouverte, le Fox vogua vers le port de *Holsteinborg*, au Groënland, où il arriva le 28, et qui fut la première terre touchée par nous depuis le 3 août de l'année précédente. Il semblait que tout fût en fête autour de nous et que les habitants de l'air et des eaux célébrassent notre délivrance, à voir les troupes innombrables d'oies et de canards marins qui volaient autour de nous, et l'armée de phoques et de baleines qui s'ébattaient lourdement dans la mer, et qui nous précédaient en soufflant des balles d'eau à une hauteur prodigieuse, ou nous escortaient de chaque côté du vaisseau.

» De *Holsteinborg*, nous recommençâmes nos explorations et nous remontâmes jusqu'à *Godhaven, Disco, Upernavik* et la baie de *Melville* au soixante-seizième degré de latitude. Puis, du cap d'*York*, nous nous dirigeâmes à l'Ouest en traversant la mer de *Baffin*, toujours luttant contre les blocs flottants et les montagnes de glace; et enfin, après plusieurs détours faits dans l'espérance d'obtenir des nouvelles de *Franklin*, le 2 août 1858, nous enfilions le détroit de *Lancastre*. Le 11, nous avons atteint le cap *Riley* et la petite île de *Beechey*, où sir *Franklin* avait passé son premier hivernage, et nous y trouvâmes les magasins remplis par sir *Belcher* et d'autres navigateurs, et abondamment fournis de vivres et de charbon qui nous furent d'un grand secours. Dans cette île de *Beechey*, et près de la tombe du jeune *Bellot*, j'élevai une magnifique pierre sépulcrale que *Lady Franklin* m'avait confiée pour la consacrer à la mémoire de son mari et des compagnons de celui-ci. Puis, ayant levé l'ancre le 15 août, je fis voile pour le canal de *Wellington*

où je dépassai le soixante dix-septième degré de latitude ; mais, après avoir touché le cap *Hatham*, je longeai l'île de *Cornouailles*, et, traversant le détroit de *Barrow*, je redescendis au sud par le canal de *Peel*, dans l'espérance de pouvoir franchir le détroit de *Victoria* et de passer l'hiver à l'embouchure du *Grand-Poisson*, d'où repartant l'année suivante, j'aurais suivi le détroit de *Dease*, le long de *Wollaston*, et navigué jusqu'au détroit de *Behring*, afin de revenir par la mer Pacifique jusqu'à quelque port de la Grande-Bretagne.

» Mais compter sans son hôte, c'est s'exposer à compter deux fois. Arrivé aux détroits de *Ross* et de *Colinson*, je me vis fermer le chemin par une interminable barrière de glace ; et cette glace était si forte et si dure, qu'il n'y avait ni griffes ni dents qui pussent y mordre, et que les scies et les pics échouèrent à ouvrir un passage au bâtiment.

» Il me fallut donc retourner en arrière et tenter l'entrée du détroit de *Bellot* pour en ressortir à l'autre extrémité ; mais ce fut en vain, toutes les voies étant fermées par les mêmes murailles, et il nous fallut hiverner dans le port de *Kennedy*, où nous arrivâmes le 27 septembre. Le *Fox* fut désarmé, et, serré comme il le fut aussitôt entre les glaces, on l'entoura d'un rempart circulaire de neige, on couvrit le pont d'une grande cabane solidement charpentée et recouverte de la voilure du bâtiment, et, sur le toit et les côtés du vaisseau, on amassa quantité de neige pour ensouir le bâtiment et le préserver des vents du nord.

» Nous nous livrâmes alors à diverses chasses pour nous procurer de la chair fraîche, et nous tuâmes toutes sortes d'oiseaux marins, de gibier et de cétacées qui nous fournirent, outre leur chair, une bonne provision d'huile pour assouplir les peaux, apprêter les aliments et entretenir les lampes. Je fis élever des maisons de neige et de glace pour les observations magnétiques, et ajuster les traîneaux pour les explorations de l'hiver. Les matelots du *Fox* avaient appris à fabriquer les *patins à neige* ; ils savaient aussi coudre t

fourrer d'énormes bottes pour marcher dans les neiges fondues, les glaces brisées, les fondrières et les bourbiers que l'on rencontre en voyageant sur les côtes de ces affreux pays. Le port de *Kennedy* est proche du soixante-douzième degré de latitude, de sorte que le soleil disparut le 14 novembre et qu'on ne le revit plus que le 26 janvier de l'année courante (1859), où il fit une apparition timide et fugitive, comme une jeune fille qui s'approche de sa fenêtre et se retire aussitôt avec modestie ; mais ce rayon suffit à nous réjouir le cœur, et pendant les quelques moments où il éclaira l'horizon, nous ne cessâmes pas de le regarder, de lui faire fête et de chanter ses louanges.

» Le lieutenant *Young* partit en traîneau avec un détachement, pour se rendre au détroit de *Victoria* et déposer là des approvisionnements en vue de l'excursion que nous devions faire sur la terre du *Prince de Galles* à la recherche de sir *Franklin*. Quant à moi, emmenant *Tompson* et l'interprète *Petersen*, je me dirigeai avec deux traîneaux vers ces parages, où je ne m'attendais pas à rencontrer un voyageur versé comme vous l'êtes dans la langue des Esquimaux, sans quoi j'eusse laissé l'interprète au lieutenant qui se trouvera dans un grand embarras pour répondre aux naturels du pays, s'il arrive à quelqu'une de leurs tribus ; et qui pourrait bien faire comme le docteur *Rac*, lequel rapporta en Angleterre, sans détails et sans explications, la nouvelle que quarante hommes blancs avaient péri de froid et de faim à l'embouchure du fleuve du *Grand-Poisson* ; il n'avait pu en savoir davantage, n'entendant pas la langue, et ne parlant que par signes, et n'ayant vu que quelques objets tels que des couteaux, des haches, etc., qui pourtant ne semblaient que trop avoir dû appartenir à l'équipage de l'*Erèbe* et de la *Terreur*. Mais nous espérons trouver, parmi ces Esquimaux, des indices plus certains. »

Alors Martin raconta au capitaine *Mac Clintock* l'histoire de l'ours tue et du bouton trouvé dans ses intestins, et

il le lui fit voir. Le capitaine l'examina minutieusement, et se retournant vers Martin, lui dit :

— Ami, il n'y a pas de doute, c'est bien là un bouton d'uniforme de notre marine, et justement à l'empreinte de 4845, que portaient les matelots de *Franklin*. Or, les ours ne sont point comme les loups et les renards qui parcourent des centaines de milles en quête de quelque proie ; les ours, dans leur existence amphibie, rôdent toujours à peu près aux environs des mêmes fleuves où ils pêchent le hareng et le saumon ; c'est donc non loin d'ici, peut-être vers l'île du *roi Guillaume*, que cette bête féroce a dû tomber sur le cadavre de quelque matelot, et avaler, en le dévorant, un lambeau de la veste à laquelle était cousu ce bouton qui s'est arrêté dans un repli de l'intestin grêle ou du *duodenum*, et s'y est fixé. Regardez un peu *Tompson*, et vous aussi *Petersen* ; quant à moi, je m'en tiens pour certain.

— Et avec raison, répondirent-ils tous les deux. C'est un bouton de ceux de l'arsenal de *Dervick*, où furent équipés les deux vaisseaux et habillés les matelots. Qui sait si ce malheureux n'errait pas misérablement sur les glaces, cherchant quelque gibier pour soutenir sa vie, et si, ne trouvant rien, il n'est pas tombé d'inanition, et n'a pas vu ce monstre affamé se précipiter sur lui pour le déchirer de ses griffes et le dévorer.

Tandis que les Anglais causaient ainsi autour du feu, *Hermine* entendit hurler les chiens, et dit à Martin :

— Voici mon père et mes frères ; dis à ces hommes blancs d'être sans inquiétude, car ceux de notre famille leur témoigneront toutes sortes d'égards.

En parlant ainsi, elle sortit de la maison, et, ayant rencontré son père et sa belle-sœur, elle les aida à détacher les chiens. Martin avait prévenu le capitaine que, chez les Esquimaux, le signe de la bienveillance et de l'amitié ne consistait point, comme, parmi nous, à presser la main de celui à qui l'on veut manifester ces sentiments, mais à frotter son propre

nez. Le *Martrier* avait tué un phoque de cinq cents livres, sans compter les entrailles qu'il avait jetées aux chiens, et pêché un esturgeon de cent vingt livres, ce qui le rendait fort gai ; il avait déjà appris par sa belle-fille, l'arrivée des voyageurs.

A son entrée, le capitaine *Mac Clintock* se leva, alla à sa rencontre avec les siens, et il y eut un frottement de nez général ; mais le capitaine ayant offert en présent au *Martrier* une hache, un grand couteau et une longue hallebarde à pointe recourbée, l'Esquimau, dans sa joie, éclata en rires désordonnés et en cris inhumains. Puis les quatre matelots qui avaient amené le second traîneau, sortant de la maison, allèrent aider les femmes à y rentrer l'énorme bête à qui on trouva, sous la peau du dos, un pied de graisse blanche et fine dont ils remplirent plusieurs baquets. Quant à l'esturgeon, dont la chair est si savoureuse et si friande et qui était d'une grosseur monstrueuse, Martin, qui était un savant cuisinier, en coupa une portion en dalles pour les faire griller, et réserva la queue qui fut destinée à bouillir.

*Alcyon* et *Goëland* ne tardèrent pas à revenir de la chasse, et Hermine courut au dehors les avertir de l'arrivée des voyageurs, et leur parler des cadeaux faits à leur père, et de ceux qu'ils recevraient certainement, eux aussi. Les deux jeunes gens étant entrés, le père leur montra le capitaine et ses compagnons, et leur fit voir les dons qu'il en avait eus, ce qui les plongea dans l'admiration la plus profonde. Alors le capitaine offrit à *Alcyon* un beau couteau à ressort, un paquet de clous, un marteau et une paire de tenailles, tous objets du plus haut prix chez les Esquimaux qui manquent de fer ; il donna à *Goëland* huit belles pointes de flèche à queue d'hirondelle en acier poli, un petit pic et une scie à glace, choses d'une valeur inappréciable pour ces gens-là.

Enfin, se tournant vers les femmes, *Mac Clintock* fit présent à chacune d'elles d'une paire de ciseaux, d'un beau collier d'émail rouge, d'une bague à pierres de couleur, ce qui

les stupéfia de surprise et de bonheur. Mais, lorsqu'il leur eût offert quelques petites clochettes, elles ne purent résister à leur son et se mirent à sauter, à s'accroupir, à se démener si follement, qu'on les aurait crues ivres. Au milieu de toute cette joie, le pauvre Héron, resté couché, gémissait d'envie d'avoir aussi son cadeau. Martin raconta au capitaine la triste aventure arrivée au jeune homme, et *Mac Clintock* s'approchant affectueusement, lui donna aussi un couteau à ressort et y ajouta une pique emmanchée et six dards très-aigus pour percer les loups, les lynx, les rennes et les ours, lui faisant dire en même temps par Martin de se venger sur tous les ours qu'il rencontrerait en leur lançant dards sur dards jusqu'à ce que mort s'ensuivit, et lorsqu'ils tomberaient, de leur donner de la pique dans les flancs avant de s'approcher assez pour recevoir leurs derniers embrassements.

Les deux chasseurs avaient tué un grand cerf *rangifère*, un élan, et trois renardeaux blancs; on les dépouilla immédiatement, et, les ayant coupés par quartiers, on mit les uns dans la marmite, et on enfila les autres dans la broche apportée par les Anglais. Alors Martin, sachant du capitaine qu'il était venu jusque-là pour interroger les Esquimaux au sujet des renseignements incomplets recueillis par le docteur *Rae* sur le sort de sir *Franklin*, pria le *Martrier* d'inviter à dîner quelques-uns des principaux habitants du voisinage, afin que les blancs pussent questionner ceux-ci sur un de leurs compagnons perdu dans ces régions. Le *Martrier* y consentit volontiers, et envoya *Alcyon* et *Goëland* inviter l'*Angekok* et les voisins. Les convives étant accourus avec empressement, et les mets se trouvant prêts, Hermine fit signe de se mettre à table; et tous, non-seulement les Esquimaux, mais les Anglais aussi, firent honneur au repas.

Vers la fin du dîner, le capitaine mit bouillir dans des vases de l'eau de neige pour le thé, et faisant apporter par ses matelots des bouteilles de vin de Madère et des verres, il

les déboucha et versa lui-même le vin, servant d'abord le *Martrier*, puis l'*Angekok* et tous les autres successivement; et ce fut de toutes parts, à mesure que les convives goûtaient cette liqueur alcoolique et parfumée, des cris de joie à les croire fous. Aux femmes, le capitaine donna du sucre, des confitures et d'autres friandises dont la dégustation les jeta dans l'extase. Enfin, les ravissements apaisés, le capitaine *Mac Clintock* demanda à Martin d'interroger les assistants pour savoir s'il était vrai qu'ils eussent vu un grand nombre d'hommes blancs, et qu'ils leur eussent donné de la nourriture, sur une grande plaine de glace vers le Midi.

A cette requête, les Esquimaux se mirent à causer entre eux pour se rafraîchir la mémoire à ce sujet, et chacun ayant rassemblé ses souvenirs, ils chargèrent l'*Angekok* de répondre pour eux tous à Martin, afin que celui-ci rapportât leur réponse aux autres blancs. Le magicien se mit en pied, et se tournant vers Martin, il dit d'une voix élevée :

— Hôte aimé du *Martrier*, apprends à tes blancs aux épaules d'or et à la liqueur noire qui allume une flamme dans la poitrine, ce que les *Huskies* savent depuis plusieurs années, c'est-à-dire qu'une grande troupe d'hommes blancs ayant perdu leur maison ailée, fracassée et submergée par les montagnes de glace, prirent terre dans l'île qui nous avoisine au couchant. De là, ils se dirigèrent vers le détroit glacé qui mène à la rivière du *Grand-Poisson*, et périrent sur une langue de terre qui s'étend à l'embouchure de ce cours d'eau. Nous nous transportâmes à l'île des naufragés en traversant la mer de glace au moyen de nos traîneaux et nous trouvâmes là un butin qui nous fut d'une grande utilité : il y avait des épées, des lances, des arcs, des pointes de flèche, des cuillers, des fourchettes et des couteaux, ainsi que des draps, des couvertures, de la toile, du fer, des cordes, et quantité de solives de bois qui nous servent à construire nos maisons d'été. Vous en pouvez voir dans ce coin, appuyées au mur. Ces marmîtes pleines de graisse là-bas, et ces barils contenant de l'huile, le *Martrier* les a pris dans cette île.

Martin répéta tout cela mot pour mot à *Mac Clintock*, et celui-ci en ayant causé avec *Petersen* et *Tompson*, dit que ces indices étaient clairs, qu'ils allaient retourner au Fox, et qu'au mois d'avril ils reviendraient en *Bootie* et engageraient quelques-uns de ces Esquimaux à les accompagner à l'île du roi Guillaume, où les deux vaisseaux avaient fait naufrage. Cependant, l'eau étant bouillante, on la versa dans la théière ; et ayant distribué les tasses et donné le sucre, les Anglais servirent le thé à leurs convives qui y plongèrent avidement leurs lèvres. Qu'on juge s'ils durent s'échauffer le palais ! Et quelles grimaces, et quels roulements d'yeux, et quelles grosses larmes roulèrent sur les joues ! Les uns laissèrent tomber leur tasse et la cassèrent, d'autres tout en soufflant douloureusement regardèrent les blancs pour voir comment ils s'y prendraient, et remarquant qu'ils dégustaient leur boisson à petits traits, ils essayèrent de les imiter.

Voyant cela, le capitaine pria Martin de leur dire qu'il s'offrait à tempérer la chaleur du thé en y mêlant du rhum très-froid, ce qui fut fait ; il faut renoncer à peindre le plaisir et l'étonnement que leur causa ce mélange ; ils se disaient, en se tournant les uns vers les autres :

— Oh ! comment peut-il se faire que l'eau des blancs soit du feu ? Cette eau, versée dans la tasse, n'y produisait pas de flamme ; et dans la bouche et l'estomac elle brûle, bien que ce soit là une brûlure agréable, et vous allume un poêle dans le corps. Ah ! quand nous passons de longues heures étendus sur la glace, à attendre les phoques, si nous avions dans la poitrine de ce feu délicieux, il nous vaudrait mieux que bien des pelisses de peaux de buffle ou d'ours.

Le repas et la conversation terminés, comme il était assez tard, les Esquimaux prirent congé de leurs hôtes avec force cérémonies et frottements de nez, pour retourner à leurs demeures respectives ; le *Martrier* se mit avec ses fils à nettoyer les peaux enlevées aux cerfs et l'épaisse dépouille du phoque ; les femmes se chargèrent de poser des claies sur



leurs patins, et d'y étendre tout ce qu'elles avaient de plus moelleux dans les fourrures mises en réserve, afin que les blancs fussent couchés plus doucement. Le capitaine, aidé des siens et de Martin, alluma un bon feu, et s'étant tous assis sur les vertèbres de baleine qui servaient d'escabeaux, ils recommencèrent à causer de la constance prodigieuse de sir *Franklin* qui s'était aventuré à trois reprises, et toujours en courant des dangers inouïs, à la recherche du passage occidental, sans se laisser arrêter par l'âge, car lors de son dernier voyage, il avait soixante ans accomplis, et s'il vivait encore au moment où l'on en parlait, il était âgé de plus de soixante-quatorze ans.

*Petersen*, voyant l'étonnement de Martin, lui dit :

— Les détails de son voyage par terre, de la baie d'*Hudson* à la mer hyperboréenne en suivant le fleuve de *Coppermine* sont stupéfiants à entendre. J'ai connu le fameux *Hepburn* qui fit cette expédition avec sir *Franklin* et dont l'intrépidité, la fidélité et l'activité lui sauvèrent la vie.

— Oh! je l'ai connu aussi, ce vaillant *Hepburn* lorsque, déjà presque vieux, il fut parti en 1852 avec *Kennedy* pour explorer les mers polaires à la recherche de son capitaine; je le rencontrai au Groënland, où je fis aussi la connaissance de mon infortuné compatriote *Bellot*, qui commandait en second.

— Eh bien! reprit *Petersen*, *Hepburn* me racontait chez Lady *Franklin*, que sir *John* partit avec lui, de Gravesend, le 23 mai 1819, accompagné des braves jeunes gens *Hood* et *Back*, et du docteur Richardson, dont les deux derniers se signalèrent, depuis, par leurs découvertes polaires<sup>1</sup>. Ayant jeté l'ancre dans la baie d'*Hudson*, ils pénétrèrent dans ses contrées inhospitalières, et arrivèrent le 30 août à *York-*

(1) Tout le récit de ce terrible voyage est extrait de la narration même de sir *Franklin*, intitulée : *Narration, par Franklin, d'un voyage à la mer polaire, pendant les années 1819, 20, 21 et 22. Londres. 4 vol. in-4°. Murray, 1825. Introd.*

*Factory* au cinquante-septième degré de latitude nord ; de là, à *Cumberland-House* ; plus loin encore au fort *Chepewyan* au cinquante-huitième degré ; enfin, ils poussèrent jusqu'au fort *Providence* au soixante-deuxième degré de latitude, où *Wentzel*, agent de la compagnie d'*Hudson*, se joignit avec seize Canadiens et trois interprètes à la troupe de sir *Franklin* qui fut ainsi portée à vingt-neuf personnes ; ils s'acheminèrent tous ensemble vers le fort *Entreprise*, sur le lac *Winter*, qu'ils atteignirent, les Européens ayant parcouru, depuis le fort *Chepewyan*, cinq cent cinquante-trois milles, au milieu d'extrêmes difficultés et de mille dangers. Tous ces forts, ou maisons pourvues de vivres et de moyens de défense, appartiennent, comme vous le savez, à la riche et puissante compagnie d'*Hudson*, et ses agents s'y rendent pour traiter avec les sauvages américains et esquimaux des fines et moelleuses fourrures du castor, de la martre zibeline, et des autres animaux des régions polaires.

« Sir *Franklin*, parvenu au fort *Entreprise*, se munit de nouvelles provisions et se rendit sur les bords du *Coppermine*, où il comptait hiverner pendant la longue et pénible période formant trois quarts d'année, qui s'écoule entre le mois d'octobre et celui de juin, avant lequel le voyage n'est point possible ni la navigation ouverte dans ces régions glacées. Tandis que *Franklin* et ses compagnons battaient le pays dans leurs recherches scientifiques, *Wentzel* fit construire par ses Canadiens une bonne maison de bois, dans laquelle les voyageurs, abandonnant leurs tentes, se retirèrent le 9 octobre, à l'abri des rigueurs de l'hiver, mais pour en sortir chaque jour et aller à la pêche et à la chasse. Les rennes, les bœufs musqués, les cerfs et autres animaux qui, dans le mois de juillet et d'août, paissent sur les rives du *Coppermine*, en septembre et octobre descendent vers le Midi pour se réfugier dans les bois ; de sorte que les voyageurs trouvèrent une proie abondante, et purent emmagasiner cent rennes, quantité de viandes desséchées à l'air, mille livres de graisse et quatre-vingts

cerfs. Mais qu'était-ce que cela pour une troupe si nombreuse? Bientôt, on commença à manquer de vivres et de munitions; alors l'intrépide *Back* offrit de se rendre avec quelques hommes au fort *Chepewyan* pour en rapporter le nécessaire à la petite colonie. Mais entre le départ et le retour, il s'écoula une période de cinq mois, à cause des obstacles et des traverses de toutes sortes qui obligèrent l'expédition à allonger prodigieusement son chemin et à faire mille détours. Les voyageurs revinrent enfin le 17 mars de l'année suivante (1820), après avoir parcouru onze cent quatre milles en marchant avec les patins à neige, et dormi sur la glace, enveloppés d'une seule couverture, par une gelée de trente-neuf degrés, et sous la pluie, la neige et les rafales de vent.

» Enfin le soleil commença à briller à l'horizon, la température à se relâcher un peu de sa rigueur, les animaux sauvages à revenir sur les bords du *Coppermine*, et la colonie put remplir son garde-manger au moyen de la chasse. Le 4 juin, ils se remirent en route, séparés en plusieurs troupes, pour aller gagner la mer Glaciale à l'embouchure du fleuve; le 22, ils étaient tous réunis sur le lac *Pouit*, et le 25 ils descendaient le fleuve, avec lequel ce lac communique; mais les rochers, les débris de bois, les amas de pierres qui embarrassaient son cours, les obligeaient à chaque instant à reprendre terre ou à hâler les canots; enfin, après un trajet de trois cent trente-quatre milles, ils arrivèrent à la mer hyperboréenne, n'ayant plus de provisions que pour quinze jours.

» Le 25 juillet, ils se remirent en mer, et doublèrent, au milieu d'épais brouillards, le cap *Barrow*, au delà duquel ils trouvèrent une longue étendue de rochers à pic d'une hauteur de quinze cents pieds, qui se séparaient pour former une baie, et dans cette baie, le mauvais temps obligea les navigateurs à une relâche de quelques jours, ce qui lui fit donner par eux le nom *Detention Bay*. Sortis de là, et ayant doublé

et le cap *Kater* et découvrit l'embouchure du fleuve *Hood*, l'entrée du détroit de Bathurst et la baie de *Melville*, ils continuèrent à suivre les côtes jusqu'à ce qu'ils se fussent aperçus qu'il ne leur restait plus de vivres que pour trois jours. Il fallut alors retourner en arrière, bien à contre-cœur. Franklin baptisa le cap qui fut le terme de sa course et qui se trouve à soixante huit degrés de latitude et cent neuf de longitude, du nom de cap *Turnagain* (retourne). Les sinuosités de cette côte jusqu'au *Coppermine*, dont *Franklin* était alors à cinq cent cinquante-cinq milles, auraient rendu le retour par ce chemin d'une extrême longueur; ce motif, joint à la rareté des vivres, décida le commandant à prendre la voie du fleuve *Hood* et à traverser le désert jusqu'au fort *Entreprise*, où devaient l'attendre les approvisionnements envoyés par *Akätko*, chef indien, et par la compagnie d'*Hudson*.

» Le 22 août, les voyageurs commencèrent à remonter le cours de ce fleuve rapide et profond; mais le 26, ils se virent barrer le passage par deux cataractes; les Canadiens durent porter les canots sur leurs épaules, et la caravane se dirigea pédestrement vers le lac *Pouit*, marchant d'autant plus vaillamment qu'elle était bien nourrie des produits de la pêche et de la chasse; mais le 5 septembre, après plusieurs jours employés à parcourir des solitudes sauvages sans y trouver de gibier, la pénurie de vivres se fit sentir vivement; et à ce premier mal, vint s'ajouter une violente tempête qui fit horriblement souffrir les voyageurs. Ils n'avaient d'autre abri que leurs couvertures dans lesquelles ils s'enveloppèrent, et ils restèrent ensevelis sous la neige pendant deux jours, sans feu et sans nourriture. Le 7, ils se remirent en marche; mais les Canadiens, brisés de fatigue et découragés, laissèrent tomber les canots qu'ils étaient chargés de porter. Ce fut là le plus grand malheur des voyageurs qui avaient à traverser le *Coppermine*, sur les bords duquel ils arrivèrent à grand'peine, à moitié gelés et dans un état d'épuisement complet, n'ayant eu jusque-là pour apaiser leur faim, que le lichen ap-

pelé par les Canadiens *tripe de roche*, parce qu'il serpente entre les pierres. De temps en temps, ils trouvaient quelque carcasse en putréfaction de cerfs dévorés par les loups plusieurs mois auparavant ; alors, ils faisaient carboniser ces os, ces cornes, ces débris de peau, et tout mêlés qu'ils étaient de pierres, ils les mettaient bouillir dans leurs marmites, et buvaient le breuvage dégoûtant qui en résultait et dont l'âcreté, causée par la décomposition de toutes ces matières, leur écorchait le palais.

» Parvenus enfin jusqu'au *Coppermine*, la privation des barques perdues se fit cruellement sentir. Il fallut huit jours à ces malheureux si affaiblis pour construire un radeau qui leur permît de traverser le fleuve ; mais, arrivés de l'autre côté, ils ne trouvèrent même plus la *tripe de roche*, et furent réduits à gratter la neige pour chercher dessous un peu de mousse, et à faire bouillir leurs vieux souliers et leurs vieux gants pour prolonger leur existence. Ils n'avaient plus que la peau sur les os, et, ne pouvant plus se soutenir, ils s'appuyaient les uns sur les autres, et s'aidaient d'un bâton. Seul, le généreux *Hepburn* avait conservé toute sa fermeté ; il fermait la marche, encourageant et secourant les autres ; il était le soutien de sir *Franklin*, qui était devenu un squelette ambulante.

» Au milieu de ces terribles épreuves, les Européens se virent abandonnés par les Canadiens, dont plusieurs tombant épuisés en chemin expirèrent sous la neige, dans les tortures du froid, de la faim et d'une fatigue mortelle. *Richardson*, *Hood* et *Hepburn* se séparèrent de *Franklin* pour servir d'escorte aux traîneurs ; *Back* s'écarta avec quelques-uns des plus robustes pour aller chercher des vivres chez les sauvages ; tous endurèrent des souffrances inexprimables sur un sol glacé devenu de la dureté du porphyre, et dont ils n'avaient plus la force de briser la surface à coups de pic pour chercher ce peu de lichen qui leur aurait conservé un souffle de vie. Ils voyaient passer de nombreux troupeaux de ren-

nes, d'élans et même de bisons, mais leur faiblesse était telle qu'ils ne pouvaient plus ni ajuster ni tirer.

» Dans cette extrémité, ils en étaient venus à couper par morceaux leurs pelisses et le cuir de leurs bottes qu'ils faisaient bouillir et qu'ils avalaient ensuite ; triste aliment pour une telle faim ! Ils tombaient fréquemment, et ne pouvaient plus se relever qu'avec l'aide de leurs camarades ; le matin, après une nuit de froid excessif passée sur la glace, la force leur manquait, en reployant leurs tentes, durcies par la gelée ; puis il fallait se traîner jusqu'au soir, et souvent sans autre nourriture que le bouillon de cuir et de peau. *Richardson*, *Hood* et *Hepburn* avaient perdu leurs compagnons, lorsqu'à une halte, ils se virent accostés par le féroce iroquois *Michel* qui, les ayant trouvés sous leur tente avec un peu de feu, et lisant la sainte Bible, leur unique consolation, leur dit qu'à peu de distance de là, il y avait un bouquet de pins, où ils pourraient planter leur tente à l'abri du vent ; en parlant ainsi, il leur offrit un morceau de viande qu'il assurait être de la chair de loup ; mais ils surent ensuite que c'était un lambeau du malheureux *Perrault* que ce cannibale avait tué pour le dévorer.

» Ainsi nourris de la chair de leur compagnon, *Richardson* et *Hepburn* partirent pour visiter le bois de pins ; mais au bout de quelques instants, ils entendirent du côté de la tente, une détonation... Le jeune *Hood* était étendu mort auprès du feu, et *Michel* avait disparu. Les survivants examinèrent la blessure qui était à la nuque, preuve qu'il y avait là assassinat et non suicide. *Michel*, retrouvé, protestait de son innocence et le regardait sournoisement ; les deux Anglais se tinrent sur leurs gardes, et voyant l'Iroquois s'éloigner pour charger son arquebuse et revenir vers eux d'une façon plus que suspecte, *Richardson*, tirant un pistolet de sa poche, lui déchargea l'arme en pleine poitrine, et le sauvage tomba mort.

» Pendant ce temps, *Franklin* avait enfin réussi à gagner le fort *Entreprise*, avec les rares et misérables compagnons

qui lui restaient; mais une fois entré, quel fut son saisissement en s'apercevant que les provisions manquaient! Il en fut d'abord comme égaré; puis, revenu à lui, il fondit en larmes, lui qui tant de fois avait regardé la mort en face sans frémir! Les infortunés se mirent à remuer le fumier pour y chercher les débris en putréfaction, les os, les cornes des cerfs et des bœufs qu'ils avaient mangés l'année précédente, ils arrachèrent ensuite le parchemin qui servait de vitres, pour en faire du bouillon, et restèrent ainsi exposés sans défense le jour et la nuit à ce froid cuisant. *Richardson* et *Hepburn* survinrent, semblables à deux fantômes, et restèrent stupéfaits à la vue des trois ombres qu'ils retrouvèrent assises auprès du feu. Les malheureux passèrent dix-huit jours dans cette agonie; enfin arrivèrent les Indiens, puis *Back*, avec des vivres, et il fallut une modération prodigieuse dans un tel état d'inanition, pour ne pas mourir étouffé par la nourriture. Lorsque les voyageurs eurent repris quelques forces, ils suivirent les Indiens, et gagnèrent *York-Factory*, d'où ils mirent à la voile pour l'Angleterre, dans l'été de 1822. Ce fut ainsi que *Franklin* parcourut, à partir de la baie d'*Hudson*, plus de cinq mille cinq cents milles, au milieu de ces effroyables épreuves, subies par terre et par mer. Aujourd'hui, s'il vit encore, qui peut dire par quelles horreurs et quelles tortures il aura passé depuis l'année 1846 jusqu'à l'heure présente? »

---

## VII. — LES TÊMÉRITÉS DE PARRY ET DE WRANGEL.

En réfléchissant à la puissance qu'a sur l'homme le désir de la gloire ou la soif du gain, et combien ces deux passions qui ne sont jamais satisfaites l'excitent et le soutiennent dans des luttes formidables et des travaux presque impossibles,

rous ne devons pas nous étonner de le voir, plein de constance et d'intrépidité, chercher les rivages les plus reculés, et braver l'excès de la chaleur et du froid dans les déserts brûlants de l'Afrique et sur les plages glacées des deux pôles. Les terribles épreuves subies par sir *Franklin*, et les tortures qu'il avait endurées, n'avaient pas assez calmé son ardeur pour l'empêcher, au bout de trois ans, de s'aventurer de nouveau à fouler ces mêmes glaces, à affronter les terreurs de ce même océan, enfin, à recommencer, et plus audacieusement encore, l'entreprise dont il s'était chargé vingt années auparavant. *Parry* brava quatre fois les périls de ces voyages d'exploitation; sir *Ross*, *Richardson*, *Back*, *Rae*, *Inglefield*, *Bellot* et *Collinson* recommencèrent, les uns deux fois, les autres trois, cette lutte, hardie jusqu'à la témérité, contre les montagnes de glace qui assaillent les bâtiments de leurs chocs et menacent à chaque instant de les briser ou de les submerger.

Mais plus d'un cœur chrétien a dû être attristé à la pensée douloureuse que tant de précieuses existences sont mises en si grand péril sans autre but que celui de s'assurer si les deux mers qui baignent les côtes d'Amérique communiquent entre elles, ou si elles sont bornées par un continent qui se prolonge jusqu'au pôle même et rejoignent l'Asie ou le Groënland; tandis que des missionnaires catholiques, pour sauver des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, ne se sont point encore exposés à ces redoutables épreuves, dignes des cœurs apostoliques armés de la force de Dieu. Saint François Xavier pleurait amèrement à l'idée que les marchands portugais eussent pris l'avance sur lui, en abordant les premiers au Japon pour y trafiquer; et, se faisant un aiguillon de cette sainte émulation, il s'excitait lui-même à mépriser, dans son ardeur pour la gloire divine, la fureur des tempêtes, le froid et les aspérités de la glace qu'il lui fallait fouler de ses pieds nus, et la perfidie d'un peuple soupçonneux, astucieux et cruel, comme le sont les Japonnais.

Mais l'entreprise est bien autre dans les régions pôlaires!



Il est vrai que l'ambition d'immortaliser leur nom stimulait tous ces vaillants navigateurs dans leurs travaux héroïques ; mais, alors même que leurs vaisseaux étaient retenus par les glaces, ils avaient dans ces vaisseaux toutes les commodités de la vie ; après leurs excursions laborieuses sur les côtes glacées, à la recherche de nouvelles terres et de nouveaux océans, ils revenaient à leurs navires ; et, au premier dégel, ils faisaient voile pour les ports d'Angleterre, où les attendaient l'accueil et les ovations de leurs parents et de leurs amis. Au contraire, le pauvre missionnaire, privé de tout bien-être matériel, aurait à vivre d'aumônes au milieu de gens sans frein, sans prévoyance, sans modération qui dévorent en un jour le produit de la chasse et de la pêche d'une semaine, et le lendemain n'ont plus de quoi se nourrir ; de sorte que le missionnaire qui aurait fait ses provisions dans la saison favorable devrait vider son garde-manger pour ne pas voir ses sauvages mourir de faim sous ses yeux, et qu'il en serait réduit ensuite à languir avec eux d'inanition.

Si l'on songe aux autres conditions d'existence des Esquimaux, on reconnaît des difficultés encore plus grandes : d'abord, leur manière de vivre par groupes de quarante ou cinquante familles renfermées pendant de longs mois dans leurs maisons de glace ou de neige, ou dans des tanières souterraines, à de grandes distances les uns des autres, et séparés souvent par d'énormes crevasses qui sont autant de précipices. Puis, comment se procurer de la farine pour les hosties, du vin pour le saint sacrifice ? Par les vaisseaux européens ? Et quand peuvent-ils aborder sur ces plages ? Quelques-uns y sont parvenus, à la vérité ; mais depuis que ces îles sont sorties du sein de la mer, elles n'ont peut-être vu de navires qu'une ou deux fois, et les navigateurs qui les montaient ont chèrement payé leur curiosité, enfermés dans les glaces pendant deux ou trois années sans pouvoir avancer d'un pas.

Il faut ajouter à cela que, le plus souvent, le missionnaire, après avoir évangélisé une tribu, ne pourrait passer à une

antre, la plus voisine se trouvant quelquefois à une distance de quinze cents milles et peut-être de l'autre côté d'un bras de mer ou furieuse ou glacée, et toujours hérissée de montagnes flottantes qui se heurtent et se fracassent les unes contre les autres. Peut-être les Esquimaux du Groënland ne seront-ils point inaccessibles pour la sainte hardiesse des missionnaires romains, bien que certains d'entre ces peuples habitent plus au Nord que ceux de l'île du roi *Guillaume*, de la *Bootie*, des terres de *Cockburn*, de *Victoria* et de *Wollaston*; mais ils occupent les bords de la mer de *Baffin*, plus abordables que les côtes des contrées que nous venons de nommer, et dont les baleiniers fouillent chaque année les golfes et les anses dans la saison de la pêche. Donc, nous regardons comme moins impossible que la parole de Dieu arrive jusqu'aux Esquimaux de la baie de *Wolfstenholme* à soixante-seize degrés de latitude; du détroit de *Murchison* à soixante-dix-huit, ou de la terre de *Prudhoe* à soixante-dix-neuf et quatre-vingts degrés, que jusqu'à ceux des péninsules de *Melville* et de *Simpson* qui sont au soixante-dixième degré seulement, mais dont les mers environnantes sont rendues si redoutables par leurs tempêtes et leurs glaces flottantes.

Cependant la divine Providence s'est servie de la curiosité et du courage invincible des navigateurs anglais, pour faire découvrir ces terres placées à une si énorme distance du monde civilisé; et en même temps, des tribus entières de créatures humaines vivant dans la plus profonde ignorance de l'éternelle félicité pour laquelle Dieu les a créés, et dont il a donné la haute et noble ambition pour but à l'existence humaine. Les moyens ne manqueront point à son infinie sagesse, lorsque le temps marqué par ses décrets en sera arrivé, pour dissiper les ténèbres où ces malheureux sont plongés depuis tant de siècles, et faire succéder la lumière à l'ombre de la mort. Le zèle des cœurs apostoliques ne se laissera d'ailleurs pas toujours vaincre et dépasser par les efforts de la science humaine, et le désir d'une gloire périssable qui s'évanouit comme fond la neige sous les rayons du soleil.

A peine les hôtes du *Martrier*, accablés de fatigue, eurent-ils posé leurs têtes sur les épaisses crinières de bisons, qu'ils s'endormirent aussitôt, et on ne les entendit plus jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'ils se réveillèrent, le père de famille était allé avec ses fils à la chasse des lièvres et des phoques pour fournir la table de viande fraîche ; Martin, levé en même temps qu'eux, avait déjà pris soin des chiens de *Mac Clintock*, et allumé au milieu de la chambre, un bon feu de charbon de terre pour faire bouillir l'eau destinée au thé. *Hermine* avait retiré de la graisse deux belles cuisses d'élan, et les ayant d'abord soigneusement léchées, elle les battit pour les attendrir, et les coupa ensuite par gros morceaux avant de les faire rôtir à l'intention des étrangers. La température était, ce matin-là, d'une rigueur extrême et les voyageurs, à peine descendus de leur lit, vinrent en toute hâte s'asseoir autour de ce foyer ardent qui les brûlait presque par devant, tandis qu'ils étaient gelés par-derrière. Dans ces froids prodigieux, il semble que le feu même ne chauffe pas. *Parry* raconte qu'il lui arriva plus d'une fois de brûler la semelle de ses bas et d'en voir la flamme avant de sentir de chaleur aux pieds, bien que la peau fût assez brûlée pour qu'il s'y formât une cloche. Les Anglais étaient donc rangés autour du brasier ardent, tous fort rouges et le visage enflammé ; voyant le rôti à point, ils en enfilèrent les morceaux à la pointe de leurs fourchettes, sans attendre ni plats ni assiettes ; et les grosses bouchées s'avalèrent, l'une n'attendant pas l'autre, comme de petits morceaux des gâteaux les plus délicats et les plus légers, tant l'appétit est vif et impérieux dans cet âpre climat. Ayant achevé de manger, pour mieux se réchauffer et se reconforter l'estomac, ils burent une grande tasse de thé, en y versant un petit verre de rhum destiné à soutenir le moral ; puis, comme l'obscurité n'était pas encore dissipée, l'aube devant paraître vers les dix heures, ils se mirent à causer du courage et des prouesses des navigateurs polaires.

Martin, bien qu'habitué sur les navires baleiniers à de rudes épreuves, restait émerveillé de la constance invincible que sir *Franklin* avait montrée en s'aventurant dans ce dernier voyage pour obtenir la gloire de découvrir le passage occidental.

— Eh ! mais , camarade , dit *Tompson* , le brave *Edouard Parry* l'égala bien en généreuse persistance ; quoiqu'il eût vu, en 1815, le mauvais succès de la fameuse expédition de *Franklin*, destinée à atteindre le pôle par le *Spitzberg*, et à redescendre dans l'autre hémisphère pour enfler le détroit de *Behring*, il n'en voulut pas moins tenter la même expérience en 1827, comme s'il eût oublié les dangers horribles et les obstacles sans nombre contre lesquels *Franklin* avait eu à lutter sur ces mers couvertes de montagnes flottantes que le vent du Nord agite tumultueusement.

— Oh ! je le sais bien, répliqua Martin. car me trouvant, il y a trois ans, dans l'île de *Cherry* à la pêche des chevaux marins, j'y fis la connaissance d'un vieux matelot qui avait accompagné *Parry* dans son voyage au pôle.

— Dites-moi un peu : est-ce vrai ce que l'on raconte des bandes innombrables de chevaux marins qui nagent dans ces eaux ?

— Il doit y avoir au fond de ces abîmes glacés une pâture abondante, puisque les troupes immenses de ces grands cétacées trouvent à se nourrir et à s'engraisser, au point qu'un seul fournisse plusieurs barils d'huile. Il suffit de dire que notre baleinier en prit, en sept heures, plus de neuf cents, de telle sorte que si nous ne nous étions hâtés de les éventrer et de les désosser, pour en jeter les os et les entrailles à la mer, notre bâtiment n'aurait pu en soutenir le poids. Cependant les baleiniers se sont portés en si grand nombre sur ce point, et ont pris une telle quantité de ces animaux, et en ont tant blessé, et les ont tellement effrayés en tirant sur eux à mitraille avec leurs canons de petit calibre, qu'ils ont fini par émigrer vers d'autres golfes et d'autres baies, abandon-

nant ainsi les côtes de *Cherry* ; et il en est advenu de même des baleines, qui ont aussi pris la fuite.

« Le cheval marin ou hippopotame est un quadrupède plus grand et plus gros qu'un bœuf, et d'une médiocre bravoure ; c'est un monstre marin de la classe des mammifères, qui a souvent besoin de respirer, ce qui le pousse à venir sur les récifs et sur les glaces, pour jouir de l'air et du soleil comme les phoques et les orques. Son poil est court et très-fin ; sa tête est plate et sans oreilles ; il a les yeux saillants, la gueule léonine, avec deux défenses blanches et dures comme l'ivoire qui dépassent ses lèvres d'une demi-coudée. C'est un animal peureux, mais s'il voit blesser un de ses camarades, il entre en fureur ; dans ces occasions, on en voit accourir des bataillons entiers pour assaillir et faire chevir les embarcations ; mais aux cris des matelots et à la détonation d'une petite pièce d'artillerie, ils se sauvent et plongent épouvantés. Du reste, les chevaux marins offrent dans leur ébats un spectacle très-amusant<sup>1</sup> : rassemblés en bandes nombreuses, ils se dressent à mi-corps au-dessus de l'eau et se balancent en suivant l'ondulation des flots, si gracieusement que l'on croirait assister à une danse. Que l'un devienne à être blessé d'un coup de harbon ou d'un boulet lancé par quelque fauconneau, tous s'empressent à le secourir, se formant en bataillon d'avant-garde pour le couvrir, tandis que d'autres le prenant en travers le plongent dans la mer où peut-être ils entreprennent de le guérir avec quelques algues salutaires.

» Les mères sont d'une tendresse excessive avec leurs petits ; elles se dressent à fleur d'eau en les tenant entre leurs pattes, ou les portant suspendus à leurs mamelles pour les faire respirer à l'air libre ; elles jouent avec eux, et, à la première apparence du danger, les replongent précipitamment dans l'eau ; au bout d'un certain temps, elles ressortent leur tête à

<sup>1</sup> Voir à ce sujet la description contenue dans le récit du voyage de *Becchey*.

la surface, pour regarder à l'entour et s'assurer que la mer est libre de toute embarcation ; si elles ne voient plus rien, elles vont chercher leurs enfants au fond de l'eau, les reprennent entre leurs pattes et remontent à la surface, en frétilant et se dandinant, et berçant leurs petits à la manière des nourrices. »

— Du temps de *Parry*, interrompit *Petersen*, les baleines, les chevaux et les veaux marins devaient être encore plus abondants qu'aujourd'hui, puisque vous autres, baleiniers, explorez avec tant de navires les golfes polaires les plus reculés à la recherche de ces monstres marins, et que vous avez trouvé tant de moyens habiles et ingénieux de les frapper de loin comme de près ; aussi, portez-vous leur huile dans tous les pays septentrionaux de l'Amérique et de l'Europe, si bien que Russes, Danois, Suédois, Norwégiens, Hollandais et Anglais, s'en éclairent pendant les longues nuits d'hiver, et s'en servent pour apprêter ces fameux cuirs qui se vendent dans toute l'étendue du monde civilisé.

— Pour en revenir au voyage de *Parry*, ce hardi marin s'aventura donc dans cette dangereuse entreprise, le 4 avril 1827, sur l'*Ecla*<sup>1</sup>. Ce bâtiment était chargé de quelques *barques-traineaux* qui fendaient l'eau comme des canots, et en y adoptant par-dessous, deux tasseaux tranchants, devaient servir de traîneaux sur la neige et la glace. Le 19, il abordait à *Hammerfest*, où il s'approvisionnait de vivres, de patins à raquette, de *camugas* ou bottes absolument imperméables à la neige et à la glace fondues, à la fange des borbiers, à l'eau des gués que l'on devait s'attendre à rencontrer, et rassemblait, en outre de ses provisions de bouche faites pour soixante-dix jours, de grosses bottes de mousse destinées aux huit cerfs *rangiferés* qui devaient être attelés aux traîneaux. De là, il alla doubler le cap du Diable, par une mer détesta-

(1) *Parry*, Tentative pour atteindre le pôle-nord, pages 19-22.

ble, et arriva le 18 juin dans la baie de *Treurnberg* où l'*Ecla* jeta l'ancre.

» *Parry* avait reçu de l'Amirauté la défense expresse d'hiverner avec son bâtiment dans aucun de ces dangereux golfes glacés; cette défense était fondée sur le souvenir des malheurs de *Barenz*, le navigateur hollandais qui découvrit le *Spitzberg* : il avait vu son vaisseau assailli par les glaces avec tant d'impétuosité, qu'en se pressant tumultueusement autour de sa proue, elles passèrent sous la carène, et, s'y accumulant, firent dresser peu à peu le bâtiment sur sa poupe, après avoir mis en pièces le gouvernail et les canots. *Barenz* et son équipage, ne pouvant plus tenir pied sur le vaisseau arrivé à l'état perpendiculaire, enlevèrent tout ce qu'ils purent de la cargaison, des cordages, des ancres, des agrès entassés en désordre; puis, descendant sur la glace, ils y construisirent, avec des madriers et des planches, un abri sous lequel il leur fallut passer l'hiver, aux prises avec un froid si intense, que la bière gelait dans les barriques, que les montres s'arrêtaient, et qu'on ne parvenait point à faire sécher les vêtements qui se raidissaient dans les angles éloignés du feu. Pour comble de maux, ces pauvres marins étaient assaillis par les tempêtes et les tourbillons du vent du nord, et assiégés par les ours blancs qui arrivaient en troupes pour les dévorer. Ils restèrent ainsi prisonniers dans cette cabane de bois, depuis le mois d'août 1596 jusqu'à la mi-juin 1597, sans pouvoir dégager leur bâtiment des serres de la glace; il leur fallut se confier à deux embarcations mal construites, dans lesquelles ils étaient exposés à tous les vents, et naviguer ainsi pendant onze cents milles, au milieu des chocs incessants des masses flottantes, et des assauts des ours blancs qui venaient les attaquer à la nage en s'accrochant de leurs griffes aux bords des barques, et que les voyageurs étaient obligés de repousser dans la mer en leur abattant les pattes à coups de hache, ou en les frappant de leurs harpons.

» *Parry* donc ayant jeté l'ancre, fit mettre à flot les deux barques-traîneaux et partit pour le pôle, accompagné des braves *Beverley*, *Ross* et *Bird* ; le 24 juin, il atteignit une latitude de quatre-vingts degrés, cinquante-et-une minutes, et le lendemain, il arriva à quatre-vingt-un degrés, douze minutes. A cette époque de l'année, le disque du soleil tournait jour et nuit au-dessus de l'horizon, dorant de ses rayons les pointes cristallines des rochers de glace, et les transformant en prismes qui scintillaient de toutes les couleurs de la lumière décomposée. Ces plages désolées semblent alors un paradis de lumière aux teintes variées dont les jeux capricieux figurent des palais de saphir, des châteaux et des tours de rubis, des jardins et des bosquets d'émeraudes, brillant d'escarboucles de toutes les nuances et du plus vif éclat. On y voit souvent aussi le *Parhélie*, ou soleil double, tremblant dans l'éther, et entouré, comme d'une auréole, de deux magnifiques arcs-en-ciel ; d'autres fois, on peut jouir du spectacle des *couronnes*, ou anneaux colorés autour du soleil, qui par moments viennent couper son disque de la manière la plus pittoresque. Il semble que Dieu veuille donner à ces régions désolées la mesure de sa magnificence et de la beauté souveraine dont il dispose, par ces merveilleux jeux de lumière qui réjouissent leurs tristes jours en y doublant le soleil, et leurs interminables nuits en entourant souvent la lune d'auréoles étincelantes, dont les réverbérations tremblantes et brisées le disputent au scintillement des étoiles. Ce ciel froid où le *Bouvier* promène son char nébuleux brille et débordé de lumière, quand l'aurore vient déployer, à travers la nuit profonde, cette tente lumineuse et vagabonde, où l'on voit s'agiter, comme sur la scène d'un théâtre, les plus éclatantes fantasmagories que l'œil humain ait jamais contemplées.

» L'audacieux *Parry* étant ainsi parvenu jusqu'au quatre-vingtième degré, vit devant lui une interminable plaine de glaces ; il y descendit avec les traîneaux chargés de vivres,



du bagage et des tentes, et marcha hardiment vers le pôle pour aller toucher du doigt l'une des extrémités de l'axe terrestre, ce qui n'a encore été accordé à aucun homme depuis que la main toute-puissante de Dieu a lancé notre globe dans l'espace, et ce qui ne le sera peut-être jamais. *Parry* n'avait pas seulement cette ambition, il voulait aussi franchir le pôle et faire quelques pas dans un autre hémisphère sous d'autres cieux et d'autres astres.

» Il continua son chemin à travers mille hasards et mille dangers jusqu'à une latitude de quatre-vingt-deux degrés quarante-cinq minutes, que personne n'avait encore atteint. Mais, hélas! à la fin du jour où il était reparti de ce point, pour avancer toujours vers le pôle, et après une marche pénible de dix heures sur des glaçons hérissés et aigus à faire croire que l'on posait le pied sur des peignes à carder, on n'avait fait que treize milles et demi. Vu la difficulté du chemin, *Parry* et ses compagnons se félicitaient de ce résultat, comme s'ils eussent parcouru cinquante milles dans leur journée. Mais lorsque, les tentes dressées, on fit les calculs au moyen des instruments de précision que les voyageurs portaient avec eux, ils découvrirent, à leur grande stupéfaction, qu'au lieu d'avoir avancé de treize milles vers le pôle, ils avaient rétrogradé de seize milles dans la direction du Midi. Ils se frappèrent la tête en s'écriant : « Oh ! voilà qui est fort ! nous marchons absolument comme les écrevisses ; et si nous continuons ce jeu-là, au lieu d'aller toucher du doigt le pôle nord, nous irons nous rôtir sous la zone torride. » Le lendemain, les voilà de nouveau en route dans la direction de l'étoile polaire : « C'est bien cela ! » s'écriaient-ils. Là, à gauche, est la grande ourse, et la petite à droite ! En avant ! » Et l'on compte les milles ; il y en a douze, tout autant. « Bon, bon, douze et avec bonne mesure. » On se retire sous la tente, on consulte les instruments. « Oh ! par exemple ! nous voici redescendus de quinze milles au Sud... » On s'aperçut alors que l'on marchait sur une

grande île de glace flottante que les courants du pôle entraînaient vers l'Equateur. A ce coup, ils s'avouèrent vaincus, en disant : « Nous cheminons sur un immense radeau qui voyage en sens inverse ; nous allons du sud au nord, et il descend du nord au sud. » Puis, faisant leurs adieux au pôle arctique, ils retournèrent à l'*Ecla* mouillé dans les eaux du Spitzberg, et firent voile pour Londres. »

— *Wrangel* aussi, reprit le capitaine *Mac Clintock*, le russe *Wrangel*, envoyé de Pétersbourg pour reconnaître les côtes de la Sibérie orientale, et trouver dans la *Polynie* la plus boréale une terre inconnue que l'on assurait avoir aperçue vers le pôle, se lança en 1820 dans une entreprise capable d'effrayer les plus grands courages : il avait parcouru, de Pétersbourg à *Nijne-Kolymsk*, onze mille werstes<sup>1</sup>. Cette ville, la plus orientale de la Sibérie, est bâtie près de l'embouchure du fleuve *Kolima*, au soixante-dix-huitième degré de latitude, et sous un climat des plus rigoureux ; le fleuve gèle dès le mois de septembre, et ses glaces ne sont fondues que vers la mi-juin ; les nuits durent trois mois, et dans l'été le soleil reste à l'horizon cinquante-deux jours pendant lesquels la nature ouvre son sein fécondé ; les oiseaux remplissent l'air de leurs chants et vont de toutes parts, construisant leurs nids, les animaux courent aux pâturages ; et ces places désolées, silencieuses et désertes durant une si grande partie de l'année, se voient peuplées de bandes innombrables d'élan, de rennes, d'ours bruns, de martres zibelines, d'écureuils, de loirs et de belettes du poil le plus fin.

— Il semble incroyable, dit *Tompson*, que tant d'animaux herbivores et tant d'oiseaux de toutes sortes se plaisent à séjourner dans ces tristes contrées et ces sombres climats, sans être avertis par leur instinct, qu'au plus fort de l'été il peut venir à souffler tout à coup un vent du Nord qui gèle et durcisse la terre et l'eau.

(1) La *Werste* russe équivaut à un peu plus d'un demi-mille géographique, puisque 10½ werstes font 60 milles.

— A plus forte raison, reprit *Pétersen*, a-t-on lieu de s'en étonner au sujet de régions plus septentrionales que les côtes de la Sibérie : on lit dans *Barrow*<sup>1</sup> que lorsque *Barenz* découvrit le *Spitzberg*, cette île aux cimes aiguës et audacieuses et qui s'étend au delà du quatre-vingtième degré de latitude, il trouva ses rivages couverts de gazons que paissaient tranquillement et par troupes nombreuses, le renne, le lièvre, le lapin, et d'autres petits animaux, tous d'une blancheur immaculée, tandis qu'au contraire, la *Nouvelle-Zemble*, moins septentrionale de plusieurs degrés, ne voit sur ses glaces éternelles, que des ours blancs affamés, se dévorant entre eux.

Alors *Mac Clintock*, reprenant son récit :

— Parti de *Nijne-Kolymsk*, avec ses braves et hardis compagnons, *Wrangel* voyagea sur la mer glacée, au moyen de nombreux traîneaux tirés par les agiles lévriers de la Sibérie, jusqu'au nord des écueils de *Baranow*. La glace était toute hérissée d'aspérités qui faisaient vaciller les traîneaux et les mettaient en grand danger de se renverser. La blancheur éclatante de la neige brûlait et enflammait les yeux des voyageurs, au point qu'ils durent les couvrir d'un voile noir. Le 29 mars 1821, ils parvinrent à une île que *Wrangel* appela *île des quatre colonnes*, à cause de quatre pyramides de granit qui s'y élèvent de terre à une hauteur prodigieuse, et sont terminées à leur sommet par un globe, en manière de turban.

« Les voyageurs, poursuivant leur course sur la mer, étaient encore à peu de distance de cette île, lorsque les glaces commencèrent à s'amincir et à s'ébranler par l'effet d'un furieux vent austral qui enveloppa toutes ces côtes de brouillards épais, et d'une telle humidité que les vêtements en étaient pénétrés jusqu'à la peau. Cependant, la glace continuait à se fondre ; on la sentait frémir et ondoyer ; on

(1) *Barrow*, pag. 48.

entendait les mugissements de l'Océan et les coups dont ses flots frappaient la croûte glacée qui portait les voyageurs. C'était à saisir d'épouvante les cœurs les plus héroïques ! Mais *Wrangel* ne se laissa point effrayer, et poussa en avant jusqu'à ce qu'il eût découvert cinq autres îlots de cet archipel appelé des *Medvey* ou *Bear* ; après quoi, il lui fallut enfin retourner sur ses pas, toujours courant avec les mêmes chiens ; et il rentra à *Nijne-Kolymsk* après un voyage de douze cent dix werstes, accompli à travers des dangers prodigieux.

» Comme s'il n'eût rien fait encore, *Wrangel* voulut affronter de nouveau les mêmes périls au printemps de 1822 ; parti sur la mer glacée avec dix-neuf traîneaux de charge et cinq de course, et parvenu en six jours, c'est-à-dire avec une rapidité extraordinaire, aux écueils de *Baranow*, il prit la direction du Nord-Est, dans la pensée d'arriver par cette plaine de glace au cap oriental de *Chelagskoy* pour tâcher d'apercevoir cette grande terre polaire qu'on disait exister à trois cents werstes des rochers de *Baranow* ; un moment, il crut l'avoir distinguée à l'aide du télescope, et tous ses compagnons, se réjouissant avec lui, poursuivaient leur course ardemment ; mais à mesure que l'on avançait, l'illusion se dissipait, et l'on finit par reconnaître que ce n'était là qu'un de ces jeux d'optique, si fréquents dans les régions hyperboréennes. *Wrangel* était arrivé à cent trente werstes du cap *Chelagskoy* ; mais la glace ondoyant sous les traîneaux, et menaçant de s'ouvrir et de précipiter les voyageurs dans l'abîme, les chiens étant épuisés de fatigue et les vivres manquant, il fallut se résoudre à revenir à *Kolymsk*, après cinquante-sept jours d'absence et un parcours de treize cent cinquante-cinq werstes.

» Pour les hommes de cette trempe d'acier, ce qu'ils ont fait n'est jamais suffisant ; aussi voyons-nous *Wrangel* entreprendre encore une expédition dirigée cette fois droit à l'Est, pour descendre à l'Océan Pacifique, si la terre et la

glace ne refusent de le porter. Il partit de *Sucharnoje* le 26 février avec vingt-et-un traîneaux, le thermomètre marquant trente-deux degrés au-dessous de zéro. Parvenu à une grande distance, il rencontra une troupe de *Cinkcis* sur des traîneaux attelés de rennes ; ces peuplades habitent les côtes orientales jusqu'au détroit de Behring. Puis, continuant son chemin, il trouva au milieu de cette plaine de glace, et le long de l'île de *Shalarow*, des monceaux d'os de baleine, qui étaient sans doute les débris des anciens hameaux d'une peuplade émigrée vers d'autres lieux, car dans ces contrées, les habitations se construisent avec des vertèbres de baleine dont on remplit les intervalles de boue, après quoi le tout est revêtu de mousse. Les tribus qui parcourent la côte orientale de l'Asie jusqu'au cap *Anadyr*, sont de la race des Esquimaux, et c'est de là que sont partis ceux qui ont gagné la rive opposée pour aller peupler l'Amérique polaire depuis le golfe de *Kotribrie* jusqu'au *Gröentland*, où ils se nourrissent de phoques, de baleines et autres monstres marins, en y ajoutant l'élan, le cerf, l'ours et les autres animaux qu'on trouve à chasser sur ces plages hyperboréennes.

» *Wrangel*, ayant touché cette extrémité orientale de l'Asie, tourna au nord sur la mer glacée à la recherche de nouvelles îles ; mais bientôt, la glace très-amincie oscilla sous les traîneaux ; persistant dans son entreprise, il poussa en avant comme s'il eût foulé la roche vive, et s'avança encore de plus de neuf verstes dans la direction du pôle ; il se vit enfin arrêté court par une large et profonde crevasse de cent cinquante brasses. Alors il monta sur un grand amas de glaces, d'où il vit l'immense océan se déployer au Septentrion, couvert de masses flottantes qui se heurtaient entre elles, et, sous la pression tumultueuse des vagues, venaient assaillir de chocs formidables le banc de glace sur lequel il avait marché si audacieusement ; à chacun de ces chocs, les bords de ce banc volaient en éclats, et les voyageurs étaient en péril imminent de le voir s'ouvrir sous leurs pieds et les engloutir dans la mer.

» Cette situation terrible contraignit *Wrangel* à renoncer, bien malgré lui, à découvrir cette terre inconnue dont la recherche avait absorbé trois longues années, et lui avait coûté tant de fatigues et fait braver de si mortels dangers. Rebroussant chemin sur cette croûte glacée devenue friable, il ne dut la vie qu'à la rapidité de ses chiens lancés à bride abattue vers la plage, tandis que la glace se brisait derrière eux et à leurs côtés, et que s'amassaient des brouillards opaques, précurseurs d'une tempête qui ne tarda pas à se déchaîner. A ce souffle impétueux, les glaçons s'agitèrent en tumulte, se fendant violemment, s'abîmant, revenant à la surface; les chiens, pressés par l'instinct de la conservation, couraient de toute leur vitesse à travers les éléments furieux, effleurant à peine les aspérités du sol mobile sur lequel ils semblaient voler. Arrivés enfin à un banc massif, ils s'arrêtèrent, et *Wrangel* ayant quitté son traîneau ainsi que ses compagnons, tous s'embrassèrent en rendant grâces à Dieu qui les avait sauvés d'une mort imminente.

» *Wrangel* revint de là, après un voyage de deux mille trois cents werstes, à *Nijne-Kolymsk* d'où il repartit le 9 novembre pour *Yakoutsk*, ville principale de la Sibérie orientale, par une température de trente-deux degrés au-dessous de zéro. Il s'arrêta pour célébrer la sainte fête de Noël dans une petite ville d'où il continua son voyage à cheval, le 27 décembre, par un froid de quarante degrés, et n'atteignit *Yakoutsk* que le 10 janvier 1824. La petite caravane était pourvue d'énormes pelisses, avec des capuchons couvrant les joues, et des cravates de martre montant jusque sous le nez de manière à ne permettre de respirer qu'entre les poils, car l'extrême rigueur de l'air est douloureuse à la gorge et aux poumons; il fallait, à chaque instant, briser les glaçons dans les narines des chevaux dont ils interceptaient la respiration; un épais nuage de vapeur enveloppait les voyageurs, et cette vapeur, se gelant autour d'eux, et se cristallisant en pointes d'aiguilles, produisait, brisée par la marche, un bruit analo-

gue au frôlement d'une robe de soie. Par ce froid qui engourdissait toute la nature, fendait les rochers et faisait éclater le tronc des arbres, les *Yakoutskis* qui accompagnaient Wrangel, hommes de fer s'il en fut, avaient la poitrine découverte et n'étaient vêtus que des mêmes casaques qu'ils portaient dans l'intérieur des habitations. Il est prodigieux que *Wrangel* ait pu rester en selle par une semblable température<sup>1</sup>. »

— Si prodigieux, s'écrièrent les marins, que cette idée seule nous a transis auprès de ce bon feu.

— Oh ! vous ne montez pas à cheval, dit Martin, mais, dans le canal de *Wellington* et le détroit de *Smith*, vous avez dû éprouver un froid de quarante-huit degrés et peut-être de cinquante. La modestie innée dans les âmes généreuses fait que l'on admire les autres, et que l'on passe sous silence ses propres mérites.

Le capitaine *Mac Clintock*, pour sortir de toutes ces glaces, se mit alors à causer de la France avec Martin, et particulièrement des collines couvertes de vigne qui se mirent dans le Var et sur le penchant desquelles on récolte ces vins blancs et rouges, si fins et si délicats, qui égalaient les tables parisiennes et rendent la force aux convalescents. Ils parlèrent des orangers et des citronniers qui croissent sur le versant méridional des riants coteaux d'Antibes, ces coteaux baignés par une mer calme et limpide où se reflètent les émeraudes de la végétation luxuriante qui orne toutes les pentes et revêt partout la terre ; dans ce miroir d'azur, on voit briller les couleurs éclatantes de la tulipe, de la jonquille, de la renoncule et de la rose qui forment les clôtures des petits jardins entourant les *bastides* peintes des Provençaux aisés. Les eaux de ces baies délicieuses, de ces anses, de ces méandres où la mer serpente entre les vertes rives qu'elle baigne mollement, sont d'une telle transparence que dans les sillons

(1) *Wrangel*, Narration, etc., de la page 16 à la page 396.

tracés par les barques élégantes qui s'y jouent, on voit les poissons s'abattre dans leur sein, et l'on peut compter les feuilles de leurs plantes marines.

Les pauvres navigateurs levaient les yeux de temps en temps pour regarder les blocs de glace formant la voûte qui les abritait, et, tout endurcis qu'ils étaient, l'eau leur venait à la bouche en entendant la riante description de ces rivages bérénis, et le froid leur en paraissait plus rigoureux et plus perçant, le brouillard plus noir, la plage plus désolée, la mer plus furieuse, la glace plus dure, la neige plus pénétrante.

Cette douce causerie terminée, le capitaine dit à Martin qu'après le dîner, il reprendrait le chemin de ses vaisseaux, dans l'intention de revenir au mois d'avril, de prendre alors un des fils du *Martrier* avec quelques autres hommes de la bourgade, et de se transporter chez les Esquimaux de l'île du *Roi Guillaume*, pour apprendre de ceux-ci où et comment s'étaient engloutis les deux vaisseaux, et leur demander s'ils savaient quelque chose sur le sort des malheureux voyageurs; il ajouta que Martin serait bien venu à l'accompagner, que tous lui feraient bon accueil, et qu'il retournerait avec eux en Europe.

Martin le remercia cordialement de cette proposition amicale, et répondit qu'il s'estimerait heureux de revenir dans son pays; mais qu'il n'avait pas le cœur de laisser le malheureux blessé dans un si triste état, son bras étant au comble de l'inflammation; que s'il était abandonné aux soins de ces brutes ignorantes, la gangrène était inévitable et que le jeune homme perdrait non-seulement le bras, mais la vie. Martin conclut en suppliant le capitaine de lui donner une petite fiole d'extrait de Saturne, et une autre de vinaigre, ainsi que les bandages nécessaires, toutes choses que *Mac Clintock* portait avec lui, comme cela se pratique d'ordinaire dans ces périlleux voyages; il ajouta que si le capitaine avait de la farine de graine de lin et voulait bien lui en donner un peu



pour diminuer et amollir l'enflure, il mettrait ainsi le comble à ses bontés.

Les Anglais admirèrent la générosité de ce Français qui préférait l'exercice de la charité à sa délivrance personnelle, et le capitaine lui accorda aussitôt tout ce qu'il lui demandait. Martin, outre l'envie de guérir *Héron*, avait dans l'âme un autre désir plus vif encore, celui de le faire chrétien ainsi que sa sœur *Hermine*, car tous deux lui paraissaient bien disposés; leur âme sainte et franche s'était émue à la parole de vérité que le pauvre soldat leur annonçait. Il avait été solidement enraciné dans la piété et la ferveur par le père Philippe à Rome, et lorsque le Français a l'amour de Dieu dans le cœur, il se sent dévoré de zèle pour le bien du prochain. Singulière nation que celle-là! le monde reçoit d'elle de grands maux et de grands biens; et tandis que la propagande infernale déchaîne les tempêtes de l'impiété, pour détruire le royaume du Christ, la propagande céleste porte le flambeau de la vérité évangélique jusqu'aux extrémités de la terre.

Les îles les plus éloignées et les plus sauvages de la Polynésie australe ont vu les missionnaires français accourir au milieu de leurs habitants féroces et anthropophages, dans l'espoir de les adoucir, de les civiliser et d'en faire de bons chrétiens. Les îles *Sandwich*, les îles *Marquises*, les nouvelles *Hébrides*, la *Nouvelle-Calédonie*, la *Nouvelle-Zélande*, et toutes les autres terres de la *Micronésie* et de la *Mégalonésie*, toutes ces contrées barbares et reculées possèdent des apôtres français qui seuls, séparés par des milliers de lieues de tout ce qui leur est cher, vivent là dans les souffrances de la fatigue, de la faim et de la solitude, toujours menacés d'une mort épouvantable sur des charbons ardents pour servir de nourriture à ces monstres qui s'en délectent.

Les sables arides des déserts africains brûlés du soleil, sont foulés aussi par les missionnaires français, dont la moisson est plus abondante en patience qu'en conversions, parmi ces

nègres, le plus souvent perfides, cruels et violents, qu'ils s'épuisent à chercher et à suivre dans leurs chasses, défaillants de lassitude et de soif, sous une chaleur intolérable, le corps desséché, les yeux torturés par les cuisantes douleurs de l'ophthalmie, les entrailles déchirées par la dysenterie.

Ce sont aussi en grande partie des Français que les missionnaires de la Laponie, de l'Islande, des îles *Féroë*, des *Arcades*, et des *Shetland*, et surtout ceux des extrémités de l'Amérique hyperboréenne; il y a déjà plus de quatre ans que ces derniers ont atteint le lac de l'*Esclave*, à soixante-et-un degrés de latitude nord, et celui du *Grand Ours*, à soixante-cinq; et ils ne s'en tiennent point là, car ils suivent les fleuves glacés de *Mackenzie* et de *Coppermine*, à la recherche des Indiens qui vont y pêcher l'esturgeon.

Le capitaine *Mac Clintock*, voyant Martin résolu à soigner son malade, lui dit :

— Lorsque le jeune homme sera guéri, vous pourrez emprunter un traîneau au Martrier, et nous rejoindre à bord, d'où nous reviendrons tous ensemble pour suivre les traces de sir *Franklin*. En attendant, et en vue de votre voyage au *Fox*, où nous comptons bien vous recevoir, acceptez cette boîte de sucre, celle-ci qui est pleine de thé, une autre de pastilles acidulées, un cruchon de jus de citron, excellent contre le scorbut, et une paire de *lunettes à neige*. Voici, en outre, pour votre nourriture, un petit sac de *pemmican* et vingt galettes de biscuit <sup>1</sup>.

A ces présents, l'Anglais ajouta deux raquettes ou patins pour marcher sur la neige amollie sans y enfoncer; il donna ensuite à Martin quantité de bagatelles destinées aux Esqui-

(1) Le *pemmican* est fait de viande de buffle et de bison coupée en très-petits morceaux et desséchée à l'air, que l'on mêle et pétrit ensuite avec la graisse de divers animaux; après quoi, on en remplit de petits sacs, et ces espèces de saucissons se conservent fort longtemps. Les navigateurs des régions arctiques font usage de cette nourriture, beaucoup plus saine que les viandes salées et fumées.

maux , particulièrement de petits miroirs, des sonnettes et de la verroterie de différentes couleurs, toutes choses dont Martin lui témoigna la plus grande reconnaissance.

Le *Martrier*, en revenant de la chasse, offrit au capitaine une épaisse peau de bœuf musqué, et plusieurs autres de loup gris, d'ours blanc et de renne, auxquelles il joignit une excellente provision de voyage, formée de chair de phoque et de grandes dalles d'esturgeon mariné.

---

### VIII. — LA MORT DE SIR JOHN FRANKLIN.

Avril commençait à poindre sur la *Somerset* du nord et sur la *Bootie*, mais non pas accompagné du souffle bienfaisant du zéphyr et réjoui par les doux rayons du soleil entré dans le signe du Bélier ; non pas revêtu de la parure d'herbe, de verdure, de fleurs naissantes, couronné de lis, de mugnets et de roses étincelants de rosée ; mais enveloppé , au contraire, de sombres brouillards et bouleversé par l'Aquilon. Le vaisseau du capitaine *Mac Clintock*, le *Fox*, était encore fortement serré entre les dents impitoyables de la glace, au milieu du port de *Kennedy*, situé à l'entrée du détroit de *Bellot* ; l'énorme amas de neige qui lui servait de rempart sur les flancs, et de toit sur la charpente construite sur le pont, en même temps que d'un léger abri contre l'horrible intensité du froid, avait encore la dureté du marbre, si ce n'est lorsque le soleil, dont les rayons le frappaient sans interruption pendant dix-huit heures sur vingt-quatre, amollissait assez la surface pour en faire couler quelques gouttes d'eau qui regelaient de plus belle la nuit suivante.

Le capitaine, de concert avec le lieutenant *Obson* et l'intrépide *Young*, avait pris ses mesures pour parvenir à connaître

le sort de l'infortuné sir *Franklin* et de ses compagnons : il avait été convenu que les uns exploreraient toute la *Bootie*, de l'Orient et de l'Occident, et que les autres suivraient les côtes de l'île du *Roi Guillaume*, de la terre de *Victoria* et de celle du *Prince de Galles*, en ne laissant ni une baie, ni une crique, ni un promontoire, ni une langue de terre, ni un bras de mer, sans y chercher minutieusement quelque trace des malheureux voyageurs.

Le capitaine *Mac Clintock* et le lieutenant *Obson* partirent ensemble, le 2 avril ; arrivés en *Bootie*, ils revirent *Martin* avec plaisir, ainsi que le *Martrier* et sa famille dont ils reçurent un joyeux accueil ; ils trouvèrent *Héron* parfaitement guéri, et déjà depuis un certain temps, grâce aux soins de *Martin* ; aussi s'était-il vengé largement de la morsure et du coup de griffe de l'ours blanc, en tuant de sa main au moins une demi-douzaine de ses camarades, dont il montra avec orgueil au capitaine les belles fourrures soigneusement préparées, en lui en faisant présent. De son côté, *Hermine* avait apprêté de son mieux les peaux les plus moelleuses des écureuils gris, fauves et bruns, des fouines et des jeunes chiens blancs comme le lait, et elle les offrit à l'hôte respecté de son père.

Les trois jeunes gens invitèrent l'*Angekok*, c'est-à-dire, ainsi que nous l'avons vu, le sorcier de la bourgade, et plusieurs autres chefs de famille, à venir s'entendre avec eux sur la voie la plus courte et la moins hasardeuse à prendre sur ces plages, presque toujours enveloppées de brouillards et en butte aux vents déchaînés. Parmi ces Esquimaux, il s'en trouvait un qui n'avait point assisté au festin donné par le *Martrier* en l'honneur des blancs, lors de la première arrivée de ceux-ci, parce qu'il était en chasse au loin. Le capitaine apprit de lui que, peu de temps après que l'un des vaisseaux eût été englouti près de l'île du *Roi Guillaume*, et au moment du dégel, l'autre bâtiment, sous l'effort d'un tourbillon de vent, était allé se briser sur les écueils, les blancs l'ayant

abandonné pour se réfugier à l'embouchure du fleuve du *Grand-Poisson*.

Ce renseignement décida le capitaine *Mac Clintock* à envoyer *Obson* à l'ouest de l'île, tandis que lui-même descendrait le long de la côte orientale pour traverser ensuite en traîneau le détroit de *Simpson*, et se jeter sur le continent américain à la recherche de ces infortunés<sup>1</sup>. Parvenu au cap *Norton*, il trouva un hameau de trente ou quarante Esquimaux, et ceux-ci lui racontèrent que deux vaisseaux avaient été brisés par les glaces sur la côte occidentale, et qu'ils avaient recueilli de ce naufrage quantité de planches, de pièces de bois et d'autres objets ; ils ajoutèrent que l'un des deux bâtiments n'était pas encore entièrement submergé lorsqu'ils le visitèrent, et qu'ils y avaient trouvé le cadavre d'un homme. Ils montrèrent des couteaux, des cuillers, des fourchettes d'argent portant la marque des vaisseaux, qu'ils échangèrent avec le capitaine contre des épingles, des clous et autres objets en fer que l'absence de ce métal leur rend très-précieux. Enfin, ils assurèrent que les blancs avaient traversé leur pays, en se dirigeant à l'Ouest sans qu'il leur fût fait aucun mal, ajoutant qu'il y avait très-longtemps qu'ils ne s'étaient transportés aux bâtiments pour y chercher leur butin.

En se dirigeant au midi vers le cap *Booti*, *Mac Clintock* rencontra une famille d'Esquimaux, et il apprit d'elle qu'un assez grand nombre de blancs sortis des maisons flottantes avaient gravi le rivage de l'îlot de Montréal à l'embouchure du fleuve du *Grand-Poisson*, et qu'ils étaient morts de faim et de froid. Alors *Mac Clintock* se rendit en droite ligne à cet îlot, en traversant le détroit glacé de *Dease* et de *Simpson*. Il explora aussi toutes les parties avoisinantes du continent, mais il n'aperçut aucun cadavre, et trouva seulement çà et là sur la terre des débris de bois et de fer. Il se livra ensuite à

(1) Voir le journal intitulé : *La recherche de sir John Franklin*.

des investigations consciencieuses sur toute la plage méridionale de l'île du *Roi-Guillaume*; puis se dirigeant vers le nord-ouest, il alla rejoindre, au cap *Félix*, son lieutenant *Obson*.

Un peu avant d'arriver au cap *Herschell* même, il trouva un monticule de glace de forme arrondie, et l'ayant fait renverser à coups de pics, et briser, il découvrit sous ses débris un cadavre gelé, gisant la face contre terre; il lui restait encore quelques vestiges d'uniforme; et, à côté de lui, était un portefeuille contenant plusieurs lettres en allemand que le capitaine ne lut pas d'abord. Il poursuivit son chemin sans trouver trace d'autres Esquimaux, ceux-ci ayant coutume en été de planter leurs tentes sur le lieu de leur pêche. Ils soutiennent ces tentes au moyen de vertèbres de baleine, et fixent par terre la peau dont elles sont formées en posant sur son extrême bord des pierres rangées en cercle qui remplacent les piquets.

Du cap *Herschell*, le capitaine se rendit en droite ligne au cap *Félix*, pour y retrouver *Obson* et savoir de lui ce qu'il aurait pu apprendre relativement à sir *Franklin* et aux deux bâtiments cherchés en vain depuis douze ans par toutes les mers boréales, du soixantième degré de latitude Nord jusqu'au delà du quatre-vingtième, au prix de bien des millions dépensés, et de travaux inouïs de la part des plus hardis et des plus expérimentés navigateurs du monde.

Le lieutenant *Obson*, après avoir doublé le cap *Victoria*, s'était dirigé vers le cap *Félix*, au delà duquel il découvrit une pyramide de grosses pierres qui, suivant l'usage des voyageurs arctiques, aurait dû contenir, dans sa première ou sa seconde rangée, quelque tube de plomb renfermant des indications écrites et sommaires, sur le vaisseau qui avait abordé là, le nombre de ses hommes d'équipage, les découvertes faites, les provisions qu'on avait pu enterrer en vivres, en cordages, en munitions; mais il n'y avait ni écrit ni renseignement aucun; *Obson* trouva seulement dispersés çà et là

des effets nombreux, tels que vêtements, couvertures de laine, draps même. Peut-être les équipages de l'*Erèbe* et de la *Terreur* avaient-ils laissé quelque dépôt en caisses, et les Esquimaux avaient-ils mis ces caisses en morceaux pour se procurer les planches dont ils sont privés sur ces plages dénuées d'arbres qui ne peuvent croître au milieu des glaces éternelles.

Ces indices déterminèrent le marin expérimenté à explorer soigneusement les côtes du cap *Victoria*. Le 6 mai, il vit avec joie un grand amas de pierres : la neige gelée qui s'y était attachée le faisait briller au loin ; on eût bientôt enlevé cette croûte glacée avec le tranchant des instruments de fer, pour remuer les cailloux énormes dont la pyramide était formée ; et, avant même d'avoir touché au second rang de ces cailloux, on découvrit une excavation renfermant un large tube de plomb. *Obson* l'ouvrit d'une main tremblante, dans la crainte d'apprendre quelque funeste nouvelle ; ce pressentiment n'était point trompeur. En dépliant le papier contenu dans ce tube, il reconnut qu'il était signé du capitaine *Croznier* commandant la *Terreur* et de son lieutenant *Fitz-James*, daté du 25 avril 1848, et que dès les premières lignes, on y annonçait la mort de sir *John Franklin*, arrivée le 11 juin 1847.

Ce document authentique sur l'expédition de l'*Erèbe* et de la *Terreur* racontait brièvement, avec le laconisme des hommes de mer, que sir Franklin ayant trouvé libres les détroits de *Lancastre* et de *Barrow*, les avait suivis et prenant ensuite le canal de *Wellington*, s'était élevé par cette voie jusqu'au soixante-dix-septième degré de latitude Nord, d'où, ne pouvant sortir du détroit pour gagner la pleine mer hyperboréenne à cause des formidables barrières de glace qui s'opposaient à son passage, il lui avait fallu redescendre, doubler l'île de *Cornouaille*, et jeter l'ancre devant l'îlot de *Beechey*, où il passa le premier hiver.

Dès que la saison le permit, il appareilla et fit voile vers le

couchant, cherchant un nouveau passage pour aller à l'océan Pacifique, plus facilement que par le premier; mais le 42 septembre 1846, après qu'il eut débouché par le détroit de *Peel* et côtoyé la *Bootie* occidentale, comme il se trouvait près du cap *Victoria*, à soixante-dix degrés de latitude, le vent du nord s'élevant à l'improviste vint geler la surface de la mer tout autour de lui et jusqu'à une grande distance, enfermant ainsi les deux navires sans que l'on pût espérer de voir fondre cette épaisse croûte de glace. Sir *Franklin* ne put supporter ce rigoureux emprisonnement plus de neuf mois, c'est-à-dire du 42 septembre 1846 au 41 juin 1847, époque qui fut celle de sa mort.

Il paraît que l'*Erèbe*, après la triste fin du baronnet, et lorsque les glaces se furent quelque peu agitées et détachées pendant les mois de juillet et d'août, tenta d'échapper aux serres qui l'avaient retenues si longtemps, et de rompre sa chaîne; mais les vents furieux lancèrent sur lui deux montagnes de glace qui l'écrasèrent et le firent s'engloutir; l'équipage eut à peine le temps de se réfugier sur la *Terreur*.

Les deux bâtiments étaient, ainsi que nous l'avons dit plus haut, pourvus de vivres pour trois ans; deux années et demie s'étaient écoulées; la chasse et la pêche avaient dû être de peu de secours; une fois l'*Erèbe* perdu, et son équipage recueilli par la *Terreur*, les provisions devaient diminuer avec une double rapidité. Cependant, on tint bon, à ce que nous apprend le journal déjà cité, jusqu'au 22 avril 1848. On avait alors perdu neuf officiers et quinze matelots, et il restait par conséquent cent six hommes vivants.

Le document portait que le capitaine *Croznier*, ayant pris sur la *Terreur* tout ce qui lui restait de vivres, ainsi que les vêtements et autres objets nécessaires à un long et pénible voyage, avait abandonné le vaisseau entre les murailles de glace, et pris terre avec tout son équipage; que le 26 avril, il était arrivé au cap *Victoria*, et en était reparti le lendemain



pour rencontrer le cours du *Grand-Poisson*, sur le continent américain.

Telles étaient les indications sommaires que le lieutenant *Obson* trouva dans le tube de plomb que *Crozner* avait déposé au milieu de la pyramide élevée par ses soins auprès du cap *Victoria*.

Il aperçut aussi, tout à l'entour, des ustensiles de cuisine épars sur le sol, du linge, des habits, des instruments astronomiques, des niveaux, des cadrans, un sextant qui portait le nom de *Frédéric Hornby*. *Obson* recueillit tout ce qu'il put pour l'envoyer à Londres. Mais il ne distingua aucun vestige des deux bâtiments, soit qu'ils fussent engloutis dans les profondeurs de l'abîme, soit qu'une croûte épaisse de glace les recouvrit en les renfermant. Cette disparition affligeait profondément *Obson*, car il pensait que le capitaine *Crozner* avait pu sauver du naufrage de l'*Erèbe* le cadavre de sir Franklin et le transporter sur la *Terreur*, afin que les restes de ce grand homme reçussent une sépulture honorable dans la patrie qui se glorifiait à si juste titre de lui avoir donné naissance,

Peut-être le squelette que l'esquimau avait vu à bord de la *Terreur*, lorsque ce bâtiment gisait sur le flanc parmi les récifs où il s'était brisé, était-il le squelette de sir *Franklin* qu'on avait dû renfermer dans un coffre d'acajou revêtu à l'intérieur d'une feuille de zinc, et contenu lui-même dans un second coffre de plomb ; et les Esquimaux avaient-ils mis tout cela en pièces pour s'emparer du bois et du métal. Le peu de mots écrits par *Crozner* et déposés dans la pyramide ne nous apprennent que la mort de ce généreux navigateur, arrivée le 44 juin 1847 ; ils ne font rien connaître sur la maladie qui l'a enlevé. Est-il mort de la fièvre ou du scorbut, causés par les souffrances de l'hivernage ? En descendant de son bord pour prendre un peu d'exercice à terre, est-il tombé et s'est-il cassé un bras ou une jambe ? Ou bien, a-t-il glissé sur la glace, et s'est-il fait dans sa chute quelque contusion d'où soit

né un abcès, et plus tard soit venue la gangrène qui l'ait emporté?

Oh! que n'aura-t-il pas dit à ses amis, en sentant les approches de la mort? De quels adieux il les aura chargés pour sa femme, sa fille, tous ceux qui lui étaient chers, pour le grand Amiral, pour cette patrie qu'il ne devait plus revoir! « Et toi, cher *Crozner*, a-t-il dû dire à son compagnon, ne permets pas que mon corps soit abandonné sur ces côtes obscures et froides; ne le laisse pas jeter à la mer pour servir de pâture aux monstres marins, ni enfouir dans la terre d'où les loups avides et les féroces ours blancs, pressés par la faim, l'arracheraient pour le dévorer. Amis et compagnons de mes travaux, si je ne me trompe, nous devons être proches du du détroit de *Dease*, venant du Pacifique, qui, après avoir baigné le cap *Bathurst* et les autres promontoires découverts par moi dans mon second voyage le long du *Mackenzie*, s'étend jusqu'à la côte méridionale de l'île du *Roi-Guillaume*, à l'extrémité septentrionale de laquelle nous voici emprisonnés par les glaces; par conséquent, moi, arrivant à ce même point par l'Océan Atlantique, j'ai été le premier à découvrir le mystérieux passage du Nord-Ouest qui relie la mer de *Baffin* à celle de *Behring* et à démontrer à l'Europe qui l'ignore depuis tant de siècles, que l'Amérique ne se relie ni au Groënland, ni à l'Asie, ni au pôle arctique, mais qu'elle est une île immense, s'étendant des bouches hyperboréennes du *Mackenzie* et du *Coppermine*, jusqu'à la pointe australe de la Terre de feu, baignée de toutes parts, au Levant par l'Atlantique, au Couchant par le Pacifique. »

Hélas! que les projets humains sont trompeurs et fragiles! Ce *Crozner* et ces officiers héroïques qui entouraient le lit de mort de *Franklin*, ont tous péri dans les horribles déserts de la péninsule d'Adélaïde ou des bords désolés du fleuve *Baek*, ou du cap redoutable de *Beaufort*, après s'être traînés longtemps sur les glaces, luttant contre les tempêtes de l'aquilon, assaillis par des bandes innombrables de loups et d'ours

blancs, qui ne trouvaient à dévorer dans ces malheureux décharnés par la faim, que les os et la peau.

Le lieutenant *Obson*, après sa découverte du cadavre au cap *Herschell*, avait continué son chemin vers l'Occident; parvenu au cap *Crozner*, il vit sortir de dessous la neige l'extrémité de la proue d'une embarcation; on dégagea cette embarcation à coups de pic, et l'on trouva au fond deux cadavres gelés, dont l'un gisait sous un grand amas de vêtements, et l'autre était blotti dans le coin opposé. Autour d'eux étaient épars, et en désordre, des montres, des chronomètres, des cuillers d'argent, des pièces de monnaie, plusieurs bibles et d'autres livres de religion. Il y avait aussi deux fusils à deux coups, et l'un des canons était chargé et armé comme si les infortunés se fussent toujours tenus prêts à tirer quelques jours, quelque loup ou quelque renard, cherchant ainsi à prolonger leur vie en se procurant un peu de nourriture. *Obson* trouva encore quarante livres de chocolat, de sucre et de thé; du tabac et du charbon; mais ni le thé ni le chocolat ne pouvaient suffire à soutenir l'existence par ce froid rigoureux, et il parut évident que ces deux marins étaient morts d'inanition. A son grand regret, le lieutenant ne découvrit dans la barque aucune espèce d'écrit; on ne pouvait croire cependant que les Esquimaux eussent pillé l'embarcation, car ils ne sont pas gens à laisser derrière eux rien de ce qui peut se manger non plus que des vêtements, des couteaux, des fourchettes, des objets quelconques en métal, ou les planches mêmes d'un canot<sup>1</sup>.

Celui-ci, monté sur traîneau, avait vingt-huit pieds de long et plus de sept de large; il avait dû contenir beaucoup de monde, et être tiré soit par un bon nombre d'hommes, soit par un attelage considérable de chiens. Ces cadavres étaient sans doute ceux de deux hommes tellement épuisés, qu'ils n'avaient pas eu la force de se relever et qu'ils avaient expiré,

(1) Voir, pour tout ce qui précède, la Relation déjà citée.

Dieu sait après quelle agonie, dans cet abandon absolu et cette privation de tout secours. Notre avis est que ce canot devait porter le capitaine *Croznier* lui-même avec les officiers et les maîtres de l'*Erèbe* et de la *Terreur* ; ceci nous paraît prouvé par le fait qu'Obson ait ramassé là des chronomètres, des instruments de marine, des objets en argent, de l'argent monnayé, des livres, toutes choses qui ne sont point à l'usage des simples matelots, mais seulement de leurs supérieurs.

Ce que nous savons du premier voyage de sir *Franklin* le long du *Coppermine*, nous donne la mesure de la prodigieuse force d'ame de ces héros contre des privations et des fatigues inouïes ; nous voyons, dans le récit de cette expédition, le baronnet et ses compagnons se traîner dans les déserts de neige glacée, ne vivant pendant plus de dix-huit jours que du lichen *tripe de roche*, et réduits enfin à manger leurs chaussures et leurs pelisses. Il est donc présumable que *Croznier* et les siens, se voyant près de mourir de faim, entreprirent de retourner au vaisseau la *Terreur*, avec la pensée de tenter le passage par *Behrnig*, s'ils avaient le bonheur que la mer fût devenue libre. Cette supposition est confirmée d'ailleurs par le détail que donne le capitaine *Mac Clintock* dans sa relation, en disant que l'embarcation vue par lui et par *Obson* avait la proue tournée vers la *Bootie*. Si le canot était traînée par des chiens, comme cela est probable, les voyageurs ont dû les emmener avec eux pour s'en nourrir ; en tuant deux ou trois par jour, ils auront vécu de leur chair pendant une semaine.... mais après ?

L'imagination se refuse à se représenter les angoisses mortelles de ces infortunés, mourant de faim et de froid, n'apercevant autour d'eux que glaces, neiges et ténèbres. Alors même qu'un bison, un ours ou un loup fût venu à passer, leur état de langueur était devenu tel, qu'ils n'auraient pu se servir de leurs fusils, comme cela était arrivé à *Richardson* et *Hepburn*, les compagnons de *Franklin*, dans son expédition du *Coppermine*, qui, épuisés par la faim, et voyant paître

non loin d'eux des troupeaux entiers de rennes, n'avaient pas la force d'armer leur fusil et d'ajuster cette proie qui les aurait nourris. Ce qui étonne le plus, c'est que l'on n'ait retrouvé, sur cent six hommes, que les cadavres de quatre. En supposant les autres dévorés par les bêtes féroces, ceux qui étaient à la recherche des voyageurs auraient dû, au moins, rencontrer un os, un crâne, un débris quelconque... mais rien !

Il faut cependant considérer qu'à l'époque où les marins du Fox exploraient ces régions, c'est-à-dire au printemps de l'année dernière <sup>1</sup>, onze ans avaient passé sur ces ossements ; puisque le capitaine *Crozier* avait quitté la *Terreur* avec son équipage le 22 avril 1848, ainsi que nous l'avons vu, et que le capitaine Mac-Clintock et le lieutenant Obson parcouraient les mêmes plages au commencement du mois de juin 1859 ; il avait dû, par conséquent, tomber sur ces débris humains, une énorme quantité de neige, et une masse formidable de glace avait dû les recouvrir. D'ailleurs, il est probable qu'un grand nombre de ces infortunés a dû périr sur les glaces du détroit de *Simpson*, et disparaître dans les flots à l'époque du dégel. Mais se peut-il que pas un seul de ces cent six hommes n'ait survécu ? Nous en sommes convaincus, car il semble impossible que si un seul d'entre eux fût resté vivant se fût-il mêlé aux Indiens du *Grand-Poisson*, de l'îlot *Barry*, du fleuve *Hoods*, les voyageurs pour la compagnie de la baie d'*Hudson* qui parcourent le pays dans tous les sens en y achetant des fourrures, ne l'eussent pas rencontré, dans quelque lieu qu'il eût été conduit.

Martin qui avait participé à toutes ces recherches, ne pouvait comprendre que tant d'hommes énergiques et intrépides, comme l'étaient les compagnons de sir Franklin, eussent pu se laisser abattre au point de mourir de faim et de fatigue les uns après les autres ; mais *Obson* lui dit :

(1) Ceci a été écrit en 1860.

— D'après ce que vous nous avez raconté de votre tragique aventure, lorsque le glaçon qui vous portait se fut détaché du continent, et, après vous avoir ballotté sur les flots, vous eût jeté sur une terre de glace et de neige, sans autre secours humain que votre courage, vous auriez succombé vous-même, si vous n'aviez trouvé à soutenir votre existence avec la nourriture que vous a donnée Hermine ; et vous en étiez arrivé à un tel degré d'épuisement que, tout chargé qu'était votre revolver, vous n'aviez plus la force de tirer un renard ou un lièvre.

Peu après les découvertes d'*Obson*, le capitaine *Mac-Clintock* le rejoignit au cap *Félix*, après s'être livré à des recherches prolongées au delà des détroits de *Simpson*, de *Dease* et de *Victoria*, et de l'île du *Roi Guillaume* dont il avait fait le tour. Il offrit de nouveau et très-gracieusement à Martin de revenir avec lui à son vaisseau ; mais celui-ci qui avait en tête de plus nobles desseins, refusa pour le moment en disant qu'il allait d'abord retourner au pôle magnétique en *Bootie* pour prendre divers arrangements avec le *Martrier* ; et qu'il espérait ensuite, au moment du dégel qui ne pouvait avoir lieu avant le mois d'août, rejoindre le capitaine au port de *Kennedy*, où le *Fox* était retenu dans sa prison de glace.

Alors *Mac-Clintock* lui fit présent de plusieurs pics, de plombs, de haches et de scies à glace, en vue de tous les incidents qui pouvaient se présenter pendant la traversée du bras de mer qui sépare l'île du *Roi Guillaume* de la *Bootie*. Ces cadeaux furent de la plus grande utilité à Martin, à *Héron* dont il était accompagné et aux autres Esquimaux qui revenaient avec eux, car il s'éleva, durant leur voyage, un vent du Nord qui amoncela et durcit la neige nouvellement tombée, et il fallut bien souvent niveler le terrain pour faciliter le passage aux deux traîneaux, toujours en danger de se renverser. Les plombs et les scies valent d'ailleurs leur pesant d'or pour la chasse aux phoques ; les premiers, en frappant la glace, servent à y pratiquer des trous ronds, semblables à

l'ouverture d'une citerne, par lesquels ces animaux sortent pour respirer ; tandis qu'on ouvre avec la scie des canaux qui permettent de jeter les filets, et de prendre ainsi l'esturgeon, la morue et le hareng dont ces eaux abondent.

En disant au capitaine que la glace ne fondrait pas avant le mois d'août, Martin ne s'était pas trompé ; il avait une longue expérience de ces mers, resserrées entre des continents, et savait que la gelée y est si intense et la glace si dure que le soleil de juillet est à peu-près impuissant à y mordre ; c'est à peine si les ardeurs du mois d'août suffisent à produire le dégel ; aussi *Ross* et d'autres navigateurs sont-ils restés cloués comme entre des murailles de porphyre, jusqu'à trois et quatre années, sans pouvoir faire un mouvement à leurs vaisseaux. Cette fois, ce fut le 9 août<sup>1</sup> que les glaces du port de *Kennedy* où était encastré le *Fox*, et celles du détroit du *Prince régent*, commencèrent à s'amollir, à se séparer et à se fondre assez pour que le vaisseau, sous l'impulsion de sa machine à vapeur, pût se faire jour en les broyant et travers les débris de cette profonde couche de glace, et sortir du détroit de *Bellot* pour entrer dans le canal qui baigne la terre de *Somerset* jusqu'au cap *Clarence*.

Le 13 août, le *Fox* se vit définitivement vainqueur des glaces qui formaient çà et là, dans le canal du *Prince Régent*, de massifs amas, autour desquels il fallait tourner, en virant de bord et faisant de grands circuits ; puis, à peine avait-on évité cet obstacle, que des montagnes énormes venaient assaillir le bâtiment, et l'on devait obliquer en toute hâte pour ne point en être broyé. Une fois parvenu dans le détroit de *Lancastre*, le *Fox* gagna rapidement la grande mer de *Baffin* ; et le 26 août, il arrivait dans le port de *Good-haven* au *Greenland*. De là il repartit le 1<sup>er</sup> septembre, côtoya, toutes voiles dehors, *Holsteinbords*, *Hyë-Sukkertoppen* au-delà du détroit de *Davis*, doubla le cap *Farewell* à l'ex-

(1) Suivant le journal du voyage de *Mac-Clintock*.

trémité du *Groënland*, le 13, et cingla vers l'Angleterre. Le 23 septembre 1859, il jetait l'ancre dans le *Dock* ou bassin de *Blackwall*, après un glorieux voyage ; mais rapportant à la patrie et à l'Europe la funeste nouvelle de la mort certaine de sir *John Franklin*, de la perte de l'*Erèbe* et de la *Terreur*, et des malheurs qui avaient coûté la vie à tant d'héroïques et infortunés marins.

---

## IX. — L'ÉCOLE.

Au mois d'août 1845, je revenais à pied des imposants glaciers du Montbuet; en traversant le Faucigny, je m'arrêtai dans la riante cité de Bonneville, la principale du pays, et j'y dînai sur une terrasse qui se mirait dans l'Arve, dont les eaux d'azur descendent directement des hauteurs glacées du Mont-Blanc. Le lendemain, de grand matin (après avoir soupé et couché à Annecy) je m'acheminai le long des vertes rives de ce lac paisible qui, d'abord large et ouvert, va plus loin se resserrant entre deux montagnes couvertes de hêtres, et vient baigner silencieusement les murs vénérés du château solitaire où naquit St-François de Sales, l'apôtre du Chablais.

Je saluai avec dévotion ce lieu sacré ; puis, ayant dépassé Faverges et la charmante Albertville, je m'enfonçai peu à peu entre les hauts rochers de la *Tarantasia*, et de vallée en vallée, jusqu'à ce que, montant toujours, je fusse arrivé à la nuit, dans l'alpestre Moutiers. Le lendemain sur un petit char du pays, qui suit obliquement ces chemins escarpés, je gravis, pendant de longues heures, les croupes rocheuses des montagnes à travers leurs antiques forêts, voyant toujours à l'horizon, devant moi et autour de moi, les sommets aériens de ces monts gigantesques qui vont cacher dans les nuages leurs fronts couverts de neige.



Au village le plus élevé, je descendis de voiture, et montant sur un mulet agile et robuste, je commençai la rude ascension du petit Saint-Bernard, beaucoup plus périlleuse que celle du grand Saint-Bernard, qui sépare l'Italie du Valais. Parvenu au faite de ces hauteurs presque inaccessibles, je me reposai quelques moments, sur une plate-forme qui se trouvait au bord d'un abîme effroyable ; sur les montagnes et les vallées que je découvrais à mes pieds, et tandis que je gravissais du côté opposé, s'était déchaîné l'un de ces orages soudains et formidables qui viennent assaillir les flancs démesurés de ces hauteurs prodigieuses.

J'eus alors un spectacle à comparer à celui de ces épouvantables tourmentes des mers hyperboréennes dont nous avons donné la description : le vent s'engouffre dans les profondeurs des vallées ; au milieu des éclairs, de la foudre, des coups de tonnerre, du fracas de la tempête, du mugissement des vents, on voit s'élever, se tordre et se chasser des tourbillons de brouillard qui transforment les vallées et les flancs des montagnes, les précipices et les hauteurs, en océan sombre et tumultueux ; entre ces tourbillons qui, dans leur combat, se pressent et se dissipent tour à tour, on voit nager en quelque sorte les cîmes des monts qui paraissent s'abîmer et se relever comme s'ils se livraient bataille et se frappaient entre eux, à la manière des Encelade et des Tiphée, ces géants qui, suivant la fable, tentèrent d'escalader le ciel et que Jupiter foudroya. Le mouvement apparent de ces masses rocheuses représente à merveille les rencontres, les chocs, les chutes et les réapparitions de ces montagnes de glace dont le tumulte, dans les tempêtes de la mer boréale, semble devoir anéantir le monde.

Après avoir contemplé ce grand spectacle, je continuai mon chemin par ces âpres et rudes sentiers, rendus souvent si difficiles et si périlleux à gravir par les brouillards qui s'élèvent des abîmes et dont l'épaisseur est telle quelquefois que le cavalier voit à peine la tête de son mulet. Sous ses

pieds retentissent les cascades formées par les torrents qui descendent des ravins alpestres ; au-dessus de sa tête, éclate le bruit des glaces qui se brisent, des rochers qui s'écroutent ; de toutes parts, le vent hurle et rugit ; une nuit profonde l'enveloppe. J'eus la bonne fortune de n'être surpris par ces brouillards opaques qu'après avoir dépassé les deux tiers de mon ascension ; mais il y eut un moment où ils m'interceptèrent la vue à ce point que je ne distinguais plus mon guide, bien qu'il fût à la tête de ma monture ; ajoutez à cela l'agrément d'un froid si rigoureux (et nous étions au mois d'août) que je ne sentais ni mes pieds ni mes mains ; aussi criai-je à mon guide :

— Tiens la musserolle d'une main, ou nous allons nous jeter dans le précipice.

Parvenu enfin à l'hospice, et assis auprès du poêle, j'eus bientôt réchauffé mon estomac et rétabli la circulation générale, au moyen d'un verre de vin chaud et sucré ; alors je regardai au dehors par une étroite fenêtre ; le brouillard s'était un peu dissipé ; je n'aperçus que des rochers sombres, de neiges, une solitude sauvage, un désert. Les religieux hospitaliers donnaient asile ce soir-là à une troupe de géologues envoyés par l'Académie des Sciences de Turin pour examiner la nature des rochers au sommet de ces montagnes, les plus élevées de l'Europe, et reconnaître si Saussure avait eu raison d'affirmer que, sur le versant des Alpes qui regarde la Suisse, la Savoie et l'Allemagne, il n'existe pas un pouce de granit, tandis que le versant italien en est couvert ainsi que des autres roches produites par la fusion du globe ; et cela parce que le cataclysme qui fit jaillir de l'abîme, en les dispersant, les couches profondes de sédiments sous-marins, les lança violemment des mers boréales vers le midi. Cette théorie fut reconnue parfaitement exacte par ces savants.

Or, qui le croirait ? dans ces lieux sauvages, âpres, privés de tous les bienfaits de la nature, on nous servit un souper si exquis, si splendide, arrosé de vins si fins et si délicats qu'on

s'en fût étonné, alors même que ces hauteurs désolées eussent été transportées, par enchantement, au milieu de l'abondance de Milan ou de l'élégance de Florence, et des délices où naissent ces deux villes.

Tous les convives, émerveillés, demandèrent au religieux qui faisait les honneurs de la table, comment pouvait s'expliquer tant de magnificence dans ces lieux élevés et sauvages.

— Votre étonnement cessera, répondit-il avec courtoisie, lorsque je vous aurai dit que nous n'avons sur le sommet de notre montagne que rochers, neiges, glaces, brouillards, tourbillons et tempêtes, et qu'on n'y jouit d'aucun bien-être dont les éléments ne viennent d'ailleurs. Ainsi, le bois et le charbon arrivent des forêts de la Tarantasia ; le lait et le beurre, véritablement excellents, sont le produit des troupeaux qui paissent l'herbe aromatique des montagnes environnantes ; ce bœuf et ce veau délicat viennent des pâturages qui tapissent les vallées de Saint-Gervais et d'Emaville ; ces vins généreux sont pris dans les caves des environs de Cannes, et ce vin blanc plus léger, d'un ambre si pur, nous est fourni par les coteaux de Montmélian sur l'Isère ; ces truites d'espèces diverses, et cette friture de petits poissons si délicats ont été pêchées dans la Dora. Vous voyez donc qu'il n'y a rien sur nos hauteurs qui n'y ait été transporté laborieusement d'Italie ou de Savoie.

Eh bien ! nous en dirons autant à nos lecteurs des extrêmes régions boréales que nous lui décrivons : on n'y voit que des glaces, des neiges, des ravins et des hauteurs taillés à pic, des rochers dépouillés de tout brin d'herbe ; le royaume de la mort n'est pas plus désolé que ces âpres et sombres contrées. Que l'on juge d'après cela si les quelques Exquimaux qui, ainsi que Martin, accompagnèrent les marins anglais jusqu'à l'île du *Roi Guillaume*, manquèrent à charger leurs traîneaux de tout ce qu'ils purent accrocher des épaves de l'*Erèbe* et de la *Terreur* : débris de planches, de poutres, de solives, toile à voile, draps, et surtout marteaux, tenail-

les, clous de toute espèce, couteaux, fourchettes, ciseaux, gouges, scies à main, harpons et lances recourbées... On eût dit que ces sauvages allaient ouvrir un magasin de cette ferraille qu'ils emportaient comme le trésor le plus précieux.

Martin, pour sa part, ajouta à son pistolet un *revolver* à six coups que lui donna *Young*, et un fusil rayé à deux coups, de ceux qu'*Hobson* avait trouvés dans le canot ; puis le capitaine, en reconnaissance de ses services, lui fit cadeau d'une grande provision de poudre et de balles tant pour le revolver que pour le fusil rayé, avec l'accompagnement de plus de deux cents capsules fulminantes pour amorcer. Il reçut, en outre, des livres et beaucoup d'autres objets indispensables à un homme éloigné de tout commerce avec la civilisation ; et enfin une bourse bien remplie, en vue de toutes les éventualités possibles. Il fallut se séparer de ces généreux amis pour lesquels Martin éprouvait la plus vive gratitude ; ils avaient résolu de ne point passer par le *pôle magnétique*, mais de côtoyer la plage et de traverser le détroit glacé de *Victoria* ; en prenant congé du Français, ils lui dirent qu'ils l'attendaient avant le dégel au port *Kennedy* pour le ramener en Europe.

*Héron* revint à la maison de glace de si joyeuse humeur et si causeur, contre l'habitude de son peuple, qu'il ne cessait de parler des blancs, de leurs manières, et de leurs coutumes, de raconter comment ils s'asseyaient, comment ils mangeaient, comment ils se peignaient les cheveux, et comment ils se lavaient les mains à l'eau chaude avec de petits objets de couleur rouge qui sentaient bien bon, et dont ils avaient donné plusieurs à Martin ; ainsi que de mille autres détails qui, par leur nouveauté, avaient frappé son imagination. Ces récits surexcitaient la curiosité d'Hermine et amenaient de sa part une foule de questions auxquelles le pauvre garçon ne savait le plus souvent que répondre, ce qui l'entraînait à s'embrouiller, et se perdre dans des labyrinthes sans issue ; alors la jeune fille, avide de comprendre, avait recours à

Martin, et s'en allait enchantée des explications qu'il lui donnait.

Mais le Français qui n'avait pas oublié les enseignements reçus à Rome du père Philippe, et qui n'avait jamais cessé, à travers tant de vicissitudes, de vivre en bon chrétien, était dévoré du désir de voir cette généreuse enfant et ce brave jeune homme connaître Dieu et se régénérer en Jésus-Christ ; et il espérait qu'une fois revenus parmi les leurs, ils communiqueraient à ceux-ci la doctrine de la vie éternelle. Aussi, comme le *Martrier* avait, ainsi que toute sa famille, pleine confiance en Martin, qu'on le laissait seul à la maison avec Hermine, que, plus souvent encore, il allait à la chasse aux rennes avec *Héron*, il ne laissait échapper aucune occasion d'entretenir le frère et la sœur des mystères de la religion qu'il leur expliquait de son mieux.

La première fois que *Petersen* était venu à la maison de glace avec le capitaine *Mac-Clintock*, Martin, voyant que l'interprète parlait assez bien le français, lui demanda s'il n'avait pas emporté à bord du *Fox* quelque livre écrit dans cette langue ; à quoi *Petersen* répondit qu'il possédait en français les romans de Dumas, de Victor Hugo et de Balzac.

— Non, non, mon cher ami, dit alors Martin, ce sont là des livres pernicieux à l'excès ; il me faut des choses plus sérieuses et plus substantielles.

— S'il en est ainsi, reprit le protestant, je tiens d'un missionnaire belge, le père *de Smet*, venu des montagnes Rocheuses au lac d'*Atabascka*, deux ouvrages catholiques, dont l'un est un abrégé d'histoire sainte par le jésuite Loriguet, et l'autre un catéchisme à l'usage des sauvages que le père *de Smet* m'avait donné dans l'espérance de me rendre papiste ; car les Jésuites vont à la chasse aux conversions comme on va à la pipée des merles ; leurs chanterelles et leurs appeaux pour attirer dans leurs filets, sont les petits livres qu'ils ont toujours à la main, et qu'ils offrent à tous ceux que le hasard met sur leur chemin. Si vous voulez

les miens, je vous les apporterai à mon voyage du mois d'avril.

Et *Petersen* avait tenu parole.

Martin lisait et relisait sans cesse ces deux ouvrages, et, après en avoir pris la substance, il la reportait à ses chers affamés, qui, tout sauvages et ignorants qu'ils étaient, devenaient, à chaque conversation, plus désireux de connaître le chemin du salut éternel, et pressaient le Français de les mener sur le continent opposé, vers les *Robes noires* ; c'était par ce nom qu'il leur désignait les missionnaires. Mais le bon Martin leur disait qu'avant de songer à se mettre en route, il fallait d'abord apprendre la langue des blancs, leurs coutumes et leurs habitudes, afin de ne point paraître barbares dans leurs rapports avec eux. Et les deux pauvres sauvages, dans leur ardeur, s'appliquaient docilement à suivre ses leçons.

Il commença par leur faire observer que, bien qu'il fût de toute nécessité de s'enduire la peau d'un corps gras, à cause de l'intensité du froid, il y avait pourtant moyen de s'y prendre de manière à ne pas exhaler une odeur aussi repoussante ; les Anglais, à leur première et à leur seconde visite, lui avaient laissé une abondante provision de charbon de terre, ainsi que plusieurs ustensiles de cuivre ; il fit fondre de la neige dans un de ces vases, et laver, avec l'eau qui en résulta et du savon, le visage et les mains d'Hermine et de *Héron*, exigeant qu'ils répétassent cette opération au moins tous les deux jours. Puis, ayant fait dissoudre de la graisse de baleine et l'ayant purifiée, il en composa une espèce de beurre, parfumé au musc, dont on lui avait donné quantité de pastilles ; cette pommade servit à oindre les cheveux, la figure et les mains de ses protégés. Il avait aussi des peignes avec lesquels il leur montra à se démêler et nettoyer les cheveux et à les tresser soigneusement, contre l'habitude du pays où les hommes, particulièrement, se les empâtent de graisse de manière à en former comme une masse de colle

Les vêtements habituels des deux jeunes gens étant, suivant l'usage, enduits de corps gras, par couches accumulées à l'intérieur et à l'extérieur, il voulut qu'Hermine préparât, pour elle et son frère, des habits neufs en peaux de cerf, de renard, de phoque, d'ours blanc et de lynx, et qu'elle les tint en réserve en vue de leur voyage futur. Il exigea aussi qu'ils cessassent de dévorer leur part de viande tout entière, à la manière des chiens et des loups, mais qu'ils la divisassent par bouchées avec un couteau, et fissent usage de la fourchette ; ce dernier point fut d'un enseignement bien laborieux, tant parce que l'habitude à prendre était en opposition avec celles de toute leur vie que parce que leur frère et leur belle-sœur en faisaient des gorges chaudes. Mais Hermine qui avait de l'intelligence, et comprenait l'avantage de se former aux manières des blancs, prenait gaiement la chose et plaisantait avec eux d'un air de bonne humeur, de sorte qu'ils finirent par s'accoutumer à ces nouvelles façons et n'y plus prendre garde.

Martin apprit à la jeune fille à faire le chocolat en le remuant jusqu'à ce qu'il écumât ; à mesurer le thé par dose, pour qu'il ne fût ni trop fort ni trop faible ; il lui montra à faire cuire à la broche les lièvres, les perdrix, les écureuils, à la chair grasse et délicate ; sur le gril, les excellentes dalles d'esturgeon, la morue, le saumon, le cochon de mer qui, avec l'assaisonnement de leur propre graisse, fournissent une nourriture savoureuse et substantielle. Les Esquimaux, privés de bois et de charbon, et par conséquent de braise, ne peuvent rien faire griller, mais ils ont une manière à eux de faire en quelque sorte rôtir leurs viandes en exposant leurs marmites bien couvertes à la flamme de la lampe qui les échauffe jusqu'à les rougir.

Martin enseigna ensuite à *Héron* à tirer à la cible, d'abord au fusil, puis au pistolet ; comme les sauvages ont la vue très-perçante et le coup d'œil très-juste, grâce à leur grande habitude de regarder de loin, et qu'en même temps

ils jouissent de beaucoup de force musculaire, le jeune homme devint promptement un excellent tireur. Le Français lui prêta l'un de ses deux revolvers ; et lorsqu'ils allaient ensemble à la chasse, le vaillant garçon exerçait ses nouveaux talents sur les loups affamés qui venaient à lui pour le dévorer, tirant trois et quatre fois de suite, et toujours logeant une balle dans le front de l'animal qui tombait mort sur le coup. Il poussa enfin la hardiesse jusqu'à attendre de pied ferme un ours que le fusil de Martin avait blessé de fort loin ; le monstre accourait furieux pour se jeter sur le Français, lorsque *Héron* lui déchargea son revolver dans le cœur.

Martin n'ignorait pas qu'il y eût sur le continent américain des Indiens cruels et féroces, d'une adresse prodigieuse dans le maniement de leurs massues de bois, de leurs piques, de leurs casse-têtes en fer qui brisent tout ce qu'ils touchent ; aussi enseigna-t-il au jeune homme à parer les coups, soit en liant de sa pique celle de son adversaire, soit en lui portant des coups par en haut et par en bas, avec des parades, des passes et des feintes pour tromper cet adversaire, qui en sa qualité de sauvage ignorant de tout art, combat brutalement, et ne peut vaincre celui qui se défend suivant les règles, à moins de le prendre en traître. Martin apprit encore à l'Esquimau à se servir de la fronde ; il lui fabriqua deux fortes courroies en peau de cerf, avec une plaque de cuir de bœuf sur laquelle il lui faisait poser des cailloux ronds tirés du lit des torrents, en lui apprenant à les lancer contre un but ; cet exercice rendit à *Héron* le bras si ferme et si sûr que lorsqu'il tirait les grues à coups de fronde, il les blessait presque toujours mortellement, à la grande joie de ses compatriotes, pour qui cette arme était inconnue.

Lorsque Martin eut un peu civilisé ses disciples, il voulut mettre la main à une nouvelle entreprise dont le projet lui tenait au cœur depuis longtemps, et dont l'exécution était l'acheminement indispensable à la réalisation de ses rêves ; c'était d'enseigner aux deux jeunes gens à lire et à écrire en



français ; il avait reçu des Anglais, quelques carrés de papier, mais voulant les conserver précieusement, il aiguisa deux stylets d'acier, et s'en servit pour faire graver à ses élèves les lettres de l'alphabet sur des plaques de glace. C'était une chose curieuse, en vérité, que de les voir ainsi profondément appliqués, et entourés de leurs frères et de leur sœur que ce spectacle étrange faisait rire à gorge déployée.

*Héron* avait l'esprit un peu obtus, et il fallut avec lui beaucoup de patience et de volonté ; mais *Hermine*, dont l'intelligence était prompte et active, saisissait les leçons au vol, et prononçait les mots français plus facilement que son frère ; *Martin* jouissait de la voir exciter *Héron* à nommer chaque lettre, à prononcer distinctement les mots qu'on leur apprenait, à moduler les diphthongues, à répéter le sens des paroles. A la maison, quand elle avait terminé sa besogne, elle s'asseyait sur sa peau d'ours, fixait ses yeux sur la feuille de papier que *Martin* avait écrite pour elle, et ne les relevait plus qu'elle ne sût sa leçon par cœur, tandis que *Héron* qui ne pouvait sans impatience se tenir tranquille, et passait une grande partie de sa vie à la chasse, ne s'appliquait pas trop à ce travail ; *Hermine* s'en plaignait et lui disait :

— Tu ne veux donc pas connaître le *Grand-Esprit*, puisque tu n'apprends pas les mots qui parlent de lui, et que, sans ces paroles, tu ne pourras lire le livre de *Martin* où il assure que se trouve écrit tout ce qu'il faut faire pour connaître, aimer et servir le Dieu du ciel ? Il me semble, à moi, être séparée par mille ans du moment où j'obtiendrai cette bienheureuse connaissance, et je ne serai jamais satisfaite tant que je n'aurai pas réussi à lire le nom du Rédempteur et celui de sa divine Mère.

Le pauvre *Héron*, pressé par ces remontrances, prenait en main le stylet, et se mettait à graver l'alphabet français sur les blocs de glace, alignant de grandes collections d'A, de B, de C, qu'il nommait à haute voix tout en les écrivant. *Hermine*, bien plus avancée, en était à l'épellation. *Martin* lui

avait promis de lui donner à baiser sa médaille de la sainte Vierge lorsqu'elle lirait couramment les noms de Jésus et de Marie, et elle travaillait de toutes ses forces pour mériter une récompense si précieuse à son cœur.

Allait-elle à la chasse avec son père, pendant les longues heures qu'elle passait, étendue sur la glace, à guetter les phoques et les veaux marins, elle gravait avec son stylet, sur cette surface unie, toutes les lettres de l'alphabet à deux, trois et quatre reprises pour s'exercer ; de même, quand elle était assise à attendre les lièvres pour les prendre vivants dans les filets que Martin lui avait appris à fabriquer, afin de les conserver, de les nourrir et de s'en servir en cas de besoin, quand le produit de la chasse diminuerait ; car les sauvages, dérégés et imprévoyants, ne pensant jamais au lendemain, dévorent souvent en certains mois heureux tous leurs vivres, et le mois suivant meurent de faim si les brouillards et les tempêtes mettent obstacle à la chasse. C'est pourquoi le Français, voyant Hermine si intelligente et si soigneuse, lui montrait à conserver vivant une partie du gibier en vue des nécessités futures ; pour lui en faciliter les moyens, il construisit dans un coin de la maison, avec les bois tirés des vaisseaux de *Franklin*, une espèce de loge divisée en deux compartiments, dont l'un fut destiné aux lièvres et l'autre aux lapins. Ces animaux se nourrissant de mousse et de lichen, Martin fit remarquer à la jeune fille certains creux de rochers à l'abri de la neige, et lui fit recueillir ce fourrage à l'aide d'un de ses outils, pour le lier ensuite en petites bottes que l'on suspendit aux cordes tendues dans l'intérieur de la maison.

L'obéissance et la bonne volonté d'Hermine ne tardèrent pas à porter leurs fruits, et Martin eut la satisfaction bien sentie de l'avoir amenée à lire sinon couramment, au moins d'une manière passable, l'impression et l'écriture. La première fois que la jeune fille lut tout entiers les noms chers et augustes de Jésus et de Marie, elle en conçut une joie indici-

ble, ce que voyant Martin, non-seulement il lui accorda de baiser la médaille de l'Immaculée Conception, mais encore il la lui suspendit au cou et la lui laissa toute la matinée tandis qu'elle s'occupait à plumer deux énormes oies du Canada ; pendant ce temps, le pauvre *Héron* qui n'avait pas encore réussi à former des syllabes pleurait et s'agitait, et s'établissant, les coudes sur la claie, le front dans les mains, il s'évertuait à épeler à haute voix, tout en regardant de moment en moment au cou de sa sœur, pour y voir l'image de Marie et la prier, à mains jointes, de lui faire la grâce de lire son saint nom.

Alors Martin, voulant aider cet être simple à réaliser son ardent désir, découpa avec des ciseaux, dans la feuille écrite, les lettres majuscules, nécessaires à former ces deux noms célestes, les passa à l'encre, et, les éparpillant sur la table, dit au jeune homme :

— Allons, mon brave *Héron*, ingénie-toi à réunir ces lettres que tu connais bien à présent, et composes-en le nom de Jésus et celui de Marie, mais toi-même, entends-tu ? Hermine ira, pendant ce temps-là, voir aux lapins et aux ramiers : si tu réussis, tu recevras la même récompense que ta sœur, et j'y ajouterai, en outre, ce petit couteau. Regarde comme il est joli ! Il te sera bien utile pour couper les nerfs de renard dont tu tresses la corde de ton arc afin de tuer à coups de flèches les grues et les foulques, quand ces oiseaux traversent les airs en émigrant vers les climats tempérés de l'Europe.

Les soins du chasseur de Vincennes furent couronnés d'un plein succès. Hermine, pour une jeune sauvage, avait étonnamment réformé ses habitudes grossières ; elle avait perdu cette puanteur de graisse rance, ces façons puérides, sales et barbares, ces rires extravagants ; elle était devenue plus propre, plus réservée dans sa tenue et ses discours, plus modérée en toute chose. Bientôt, elle commença à balbutier le français avec Martin, ayant déjà appris beaucoup de mots désignant les objets usuels ou les incidents ordinai-

res de la vie, ainsi que certains petits dialogues familiers ; mais surtout le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* qu'elle répétait presque continuellement à *Héron*, en le faisant mettre à genoux dans l'attitude qu'elle voyait prendre à *Martin* chaque soir.

Lorsqu'une fois elle sut lire tant bien que mal, il n'y avait plus moyen de lui ôter le catéchisme des mains ; et elle tournait sans cesse autour de *Martin* pour qu'il lui expliquât le sens des paroles qu'elle ne comprenait pas, ce qui donna à celui-ci l'idée de traduire verbalement le livre aux deux jeunes gens dans la langue des Esquimaux, et d'exciter leur émulation pour le leur faire écrire dans leur idiome natal. Cette émulation était si vive entre le frère et la sœur que lorsqu'ils sortaient ensemble en traîneau, devant guider les chiens alternativement, ils étaient si occupés à se réciter l'un à l'autre de longs passages du catéchisme, et si absorbés par leur travail mental, que, bien souvent, les chiens abandonnés à leur fantaisie vagabonde, déviaient de leur ligne, entraînaient leurs maîtres dans des endroits périlleux et les faisaient rouler avec le traîneau renversé au fond d'énormes ravins, où ils se trouvaient à demi-ensevelis dans la neige nouvellement tombée dont le vent avait rempli ces précipices.

Quelquefois, en courant sur la plage, ils cassaient des morceaux de glace, et y gravaient, de la pointe de leurs stylets, la traduction du chapitre qui leur avait été assigné. Si *Martin* les accompagnait, ils lui lisaient leur œuvre, en effaçaient les fautes, et la recommençaient tout entière, surtout *Héron* qui avait l'intelligence un peu lente et lourde en comparaison de la facilité d'*Hermine* qui avait appris en peu de mois, non-seulement à lire presque couramment, mais encore à écrire d'une manière passable. *Martin* était le plus heureux homme de la terre, et il espérait pouvoir, vers le mois de Février, réaliser ses projets, et tenter avec les deux jeunes gens de traverser le détroit de *Simpson*.

En attendant, et comme il n'osait se lancer dans l'explication du catéchisme, il s'efforçait d'en faire apprendre le

mot à mot à ses élèves, surtout les mystères qui sont le fondement de notre sainte foi, les commandements de Dieu, et les sept sacrements qu'il leur faisait répéter tous les jours. Mais ce qui ravissait les deux jeunes gens, c'étaient quelques strophes d'hymnes et de cantiques imprimées à la fin du catéchisme du père *de Smet*, à l'usage des néophytes indiens, et que Martin leur enseignait à chanter ; il jouait bien de la flûte, et en avait une petite qu'il portait toujours dans sa valise ; et, lorsqu'il avait entonné un air, avec les jeunes gens, il les accompagnait de son instrument. Hermine avait une belle voix de soprano, claire, limpide, argentine, et elle atteignait les notes les plus élevées ; *Héron* avait un timbre de ténor, mais pendant longtemps, les sons en restèrent rudes et peu modulés jusqu'à ce que l'étude les eût rendus plus doux et plus amples. Chaque fois que, pendant les longues nuits, Martin faisait chanter ses élèves en les accompagnant de ce petit instrument suave et fin, toute la famille tombait en extase.

Au milieu de ses pures jouissances du Français, il arriva un incident si grave que Martin craignit de voir échouer tous ses desseins ; et que, si la Madone à laquelle il se recommanda du fond du cœur ne l'eût protégé, il aurait pu courir grand risque de la vie. La mère d'Hermine passait parmi les siens pour une géante, car elle dominait de la moitié de la tête toutes les femmes de la bourgade ; elle était robuste, forte et sanguine ; quoique déjà d'un âge mûr, elle n'avait pas encore un cheveu blanc ; elle savait se faire craindre et aimer de tout le monde, étant, contre l'ordinaire des Esquimaux dont la nature est fort pacifique, vaillante et hardie, mais franche et d'un cœur généreux ; si bien qu'il n'y avait pas une femme du voisinage qui recourût à elle dans sa détresse, sans en recevoir de gros morceaux de phoque, de jeune baleine et de veau marin pour elle et ses enfants.

Or il advint qu'un jour que toute la contrée était couverte de neige et de glace, et qu'il y soufflait un vent du Nord à

geler des chiens ardens, étant à la chasse aux renards, elle entendit de formidables hurlements de loups affamés. Elle avait trouvé pris aux trébuchets, dans les filets et les pièges à détente, trois renards, quatre lièvres, un lapin et deux martres. Les hurlements des loups allaient croissant, mais ayant regardé autour d'elle et ne les apercevant pas, la courageuse femme mit sa proie dans un sac de peau d'élan, et reprit le chemin de l'habitation ; mais, tout à coup, en levant les yeux vers l'Est, elle vit sortir d'un ravin une bande de loups furieux qui accouraient à sa rencontre. Elle n'avait d'autre arme que le bâton pointu qui la soutenait sur la glace ; saisie de terreur, elle se mit à courir dans la direction de la maison, et les loups la suivirent.

Au milieu de son effroi, elle pensa n'avoir d'autre moyen d'échapper à la mort que de jeter une proie à ces bêtes féroces ; alors, elle leur lança un renard, le plus loin qu'elle pût ; les loups de se jeter dessus, et elle de courir ; puis, aussitôt l'animal dévoré, le groupe affamé se desserre, se reforme en bande et repart à la suite de la pauvre femme. Elle leur jette le second renard, puis le troisième, et elle a déjà presque atteint sa demeure, lorsque les chiens entendant les hurlements et sentant l'odeur des loups, s'élancent tous à la fois sur eux et leur font un mauvais parti.

Pendant ce temps, la mère d'Hermine, épuisée par la terreur et la course forcée qui avait mis sa respiration à une épreuve dangereuse, au lieu de s'asseoir tranquillement, une fois rentrée, et de boire deux tasses d'huile fraîche de phoque, se fit apporter par sa fille un gros morceau de viande de cerf et une dalle d'esturgeon, qu'elle dévora avidement, suivant la coutume du pays. Puis, non contente de ce repas, lorsque les hommes revinrent, elle soupa avec eux, faisant grande fête à la chair de phoque et de veau marin, et à la sauce épaisse composée de sang et de graisse de bison. Toute cette pitance accumulée fermenta dans son estomac où elle formait une masse énorme, et, toute la nuit, la pauvre

femme eut un délire épouvantable ; puis, au jour, elle fut prise de coliques si aiguës qu'elle se tordait comme une couleuvre.

*Goëland* qui aimait sa mère d'un amour sauvage et passionné, la voyant souffrir ainsi, courut précipitamment chercher l'*Angekok* en lui disant.

— Viens ; le mauvais esprit à lait enfler le corps de maman et veut la tuer.

Ces *Angekok* ou sorciers des Esquimaux ne connaissent d'autre traitement médical que la succion pratiquée à l'endroit où le malade ressent de la douleur ou du trouble ; s'il y a fièvre sans souffrance locale, ils sucent le patient sur la région du cœur ; mais en s'interrompant à chaque instant, pour réciter des invocations au démon, et faire cent autres actes de superstition et de sorcellerie. S'ils voient que la fièvre soit sur le point de tomber, ils se mettent à danser autour du malade, en frappant dans leurs mains, riant, criant, faisant un bruit épouvantable, afin, disent-ils, d'effrayer la maladie et de la mettre en fuite.

Mais s'aperçoivent-ils que le mal augmente, et leur expérience leur fait-elle juger qu'il n'y a plus de remède, alors ils plantent un gros pieu dans le sol de terre de la maison ; tout en pratiquant un trou pour y placer l'extrémité de ce pieu, ils prononcent toutes sortes de conjurations ; puis, lorsque le trou est fait, ils se livrent au-dessus de lui, à de grands gestes de la main, du pied et de la jambe, avec lesquels ils décrivent des cercles en l'air ; enfin ils dressent le piquet, y attachent une corde de nerfs d'élan ou de renne tressés, et la tirent de toutes leurs forces pour arracher ce piquet qu'ils disent retenu par le démon, lequel veut la mort du malade, afin de se repaître de sa chair.

A peine l'*Angekok* fut-il entré, et, s'approchant de la mère de famille, l'eut-il vu dans cette terrible crise, qu'il entreprit une foule de sortilèges et de folles invocations. Martin gardait le silence et l'observait, pensant que les ma-

giciens du pays pouvaient avoir, en effet, quelque remède efficace contre une indisposition qui ne doit point être rare parmi de si grands mangeurs ; mais voyant que cette brute s'épuisait en jongleries, et que les souffrances de la pauvre femme augmentaient, il n'y put tenir davantage ; et, prenant Hermine à part, il lui dit en français :

— Jeune fille, tâche d'obtenir un peu de tranquillité autour de la malade ; puis, va dire à ton père : « Si vous m'accordez la permission d'aller avec Martin, trouver les Robes noires pour connaître le Grand-Esprit, Martin s'offre à guérir ma mère. »

Hermine obéit, mais tel était le crédit de l'Angekok que ses parents l'accablèrent de reproches à l'envi l'un de l'autre.

Cependant le sorcier, jugeant la malade perdue, commença à creuser un trou pour y planter le piquet magique ; ce que voyant le *Martrier*, il se mit à trembler de tous ses membres, et il ordonnait déjà à sa belle-fille de préparer la peau de bison destinée, suivant l'usage, à envelopper sa femme qu'il regardait déjà comme morte. Alors Martin, ému de pitié pour l'ignorance de ces pauvres gens et d'indignation pour les jongleries du magicien, s'approcha du lit, et appelant le *Martrier*, lui parla ainsi :

— Ami, tu as déjà l'expérience de la guérison de *Héron* ; j'espère guérir aussi ta femme ; mais il faut me promettre de bon cœur, l'un et l'autre, ce qu'Hermine vous a demandé.

Les deux époux lui donnèrent la parole qu'il réclamait.

Il dit ensuite à la jeune fille et à son frère :

— Mettez-vous à genoux et récitez de toute votre ame l'*Ave Maria*.

Puis, courant au sorcier, il trancha d'un coup de hache, la corde attachée au pieu magique, en criant :

— *Angekok*, ton démon est en fuite ; le Grand-Esprit du ciel l'a mis en déroute ; retourne chez toi, ou je t'arracherai encore tes foudres du nez.



L'enchanteur pâlit, et se retira ; toutes les femmes venues pour visiter leur voisine malade en firent autant. Alors Martin qui avait pratiqué la phlébotomie à bord des navires baleiniers, tira une lancette de sa valise, coupa des bandes de peaux de renard, et, sans perdre de temps, fit une saignée abondante à la patiente ; après quoi il lui donna à boire une tasse d'huile de phoque purifiée ; et n'ayant rien pour faire des fomentations, il éventra un lapin vivant et en mit les entrailles, toutes chaudes et palpitantes, sur le corps de la malade qui fut bientôt baignée de sueur, et dont les douleurs cessèrent peu à peu, la nature profitant des voies qui lui étaient ouvertes ; quelques heures après, la mère de famille ne sentait plus aucun mal ; la joie de tous les siens était indicible ; et, quoique les sauvages soient en général peu reconnaissants, Martin était pour ceux-ci le représentant du Grand-Esprit, et ils le regardaient avec étonnement et respect, comme un être céleste.

*Alcyon* et *Goëland*, voyant leur mère guérie si promptement, et contre toute attente, ne purent contenir leur exaltation, et, s'élançant au dehors, ils parcoururent la bourgade en annonçant partout que l'homme blanc avait rendu la santé à leur mère ; qu'il était l'ami et l'envoyé de *Torigarsuk* ; que tous eussent à venir et à voir. Les femmes accoururent en foule, et trouvant leur amie assise sur sa couche de pelletteries, elles battaient des mains, sautaient de joie, regardaient la convalescente, la touchaient et lui demandaient.

— Comment cela se fait-il ? Tu étais morte, et te voilà de nouveau pleine de vie ; qui a remis le souffle dans ton cœur ?

La belle-fille prenait la parole et répondait qu'*Hermine* et son frère *Héron* savaient les paroles du Grand-Esprit que l'homme blanc leur avait apprises, et que, tandis que celui-ci donnait des soins à leur mère, eux répétaient à genoux ces paroles puissantes. En entendant cette explication, les femmes entouraient *Hermine*, et la suppliaient, avec instances, de leur enseigner ces mots magiques pour guérir, qui, un

enfant, qui, un mari, qui un frère. Hermine répliquait que si elles ne cessaient d'invoquer *Torigarsuk*, l'Esprit du ciel ne donnerait pas d'efficacité aux paroles sacrées. Mais ces créatures ignorantes ne pouvant comprendre de si hautes vérités, demeuraient muettes et pétrifiées.

---

## X. — LES MISSIONS POLAIRES.

Avant d'entamer un autre ordre de faits relatifs à Martin et aux deux jeunes Esquimaux, il nous faut donner le résumé historique de l'état des missions catholiques dans les contrées polaires, tant pour faire admirer les desseins de la divine sagesse, que pour louer les efforts inouïs des hommes apostoliques qui se consacrèrent avec tant de dévouement, de constance et d'intrépidité, à la conversion et à la civilisation des tribus sauvages, errantes sur les glaces boréales. Et d'abord, il faut savoir que la religion du Christ fut prêchée dans les régions arctiques, du fait de saint Auscarius, dès le neuvième siècle ; et que ces peuples scandinaves qui, pendant plus de deux siècles, avaient mis à feu et à sang une si grande partie de l'Europe, et qui avaient été la désolation de l'Eglise de Dieu, une fois parvenus à la connaissance de Jésus-Christ, s'animèrent d'une telle ferveur, que l'Islande venant à être découverte par les habitants de la Norvège, ceux-ci y propagèrent la foi dès le commencement du dixième siècle ; plus tard, Eric-le-Roux ayant découvert le Groënland vers l'an 983, et des colonies scandinaves s'y étant établies, avant que la première moitié du onzième siècle se fût écoulée, on y vit s'élever douze églises et deux ou trois monastères ; mais ces chrétiens hyperboréens ne se tinrent pas pour satisfaits jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu un évêque ; le premier fut Eric

Gnupson qui, de l'Islande, se transporta au Groënland vers l'an 1113, et auquel succédèrent douze autres évêques jusque dans le quinzième siècle où les établissements chrétiens furent, à ce qu'il paraît, détruits par les premières incursions des Esquimaux.

Quant à l'Eglise d'Islande, elle posséda, dès le onzième siècle, deux sièges épiscopaux ; et dans le suivant, elle eut des évêques nationaux, d'abord à Skaalholt, puis un peu après, c'est-à-dire en 1107, à Holum ; ces évêques fondèrent des séminaires où, pendant plusieurs centaines d'années, les hommes les plus érudits de l'Europe septentrionale se formèrent à la piété, à la connaissance des lettres et des sciences, avant de quitter leurs glaces natales, pour aller étudier dans les plus savantes universités d'Angleterre, de Paris et de Bologne, d'où ils revenaient en Islande répandre, parmi leurs compatriotes, le bienfait de l'instruction la plus haute et la plus noble. Les *Sagas* islandaises, ou poèmes historiques de ces peuples du Nord, et les *Eddes* ou recueils des chants de leurs *Scaldes*, anciens poètes et ménestrels de l'île, sont des monuments éternels de la littérature et de l'érudition des Islandais. Parmi ces populations simples et douces, les évêques et les prêtres étaient les pères, les maîtres et les gouverneurs des familles aussi bien que de la chose publique, aussi Adam Bremense écrivait-il au onzième siècle : *Islandi Episcopum suum pro rege habent.*

La science et la piété fleurirent donc en ce pays de l'an 900 à l'an 1550 ; mais l'Islande étant tombée sous la domination danoise, le roi Christian III n'épargne aucune violence pour la rendre luthérienne ; et les deux évêques catholiques résistant courageusement à cette œuvre d'impiété, celui de Skaalholt, *Ogmund*, se vit enlevé à son cher troupeau et plongé dans un cachot obscur en Danemarck, où il mourut de faim et de mauvais traitements ; quant à Jean *Arason*, évêque de Holum, il fut décapité dans la même année 1550. Les évêques luthériens envoyés par Christian III, persécutèrent le

clergé catholique qui résista jusqu'à la fin du siècle, ainsi que toutes ces loyales et nobles familles patriarcales ; mais la jeunesse, forcée d'étudier dans les séminaires protestants, fut entraînée peu à peu dans l'erreur, sans toutefois que ces candides insulaires aient jamais mis rigoureusement en pratique les conséquences du protestantisme ; au contraire, les évêques luthériens jugèrent sage et prudent de conserver beaucoup des formes de la liturgie catholique, des cérémonies, des ornements sacrés, des noms des différentes parties de la messe, des dignités capitulaires, etc.

En Islande, les familles ne sont point rassemblées en villages ni châtellenies, mais chacune d'elles vit séparément sur son domaine, élevant du bétail dans ses prairies, semant et récoltant dans ses champs, durant les quelques mois de dégel, les grains appropriés au climat, abattant, dans les forêts de sapins, sa provision de bois pour l'hiver. Le grand-père est le roi de la maison ; ses fils tiennent leur éducation première de lui et de sa compagne ; ses petits-enfants apprennent de leur mère la prière, de leur père la lecture et l'écriture ; dans les longues nuits, on lit à la lueur de la graisse de baleine, on dessine, on fait de la musique, on sculpte en bois. Cette vie intérieure et séparée de tout voisinage par les neiges, rend les mœurs douces et honnêtes, entretient le respect filial, la franchise et la simplicité.

Il n'y a donc point lieu de s'étonner que ces populations soient restées religieuses et attachées à leurs anciens usages ; et que, tout en n'entendant plus jamais parler de l'Eglise catholique, elles aient gardé en grande partie la fidélité aux traditions de cette Eglise. Ainsi la prière du matin et du soir se récite en commun et sans la moindre altération ; la lecture spirituelle se fait dans les nuits d'hiver ; avant d'entreprendre un voyage ou de commencer la pêche du hareng, avant de se hasarder sur la mer orageuse à la poursuite des baleines et des orques, on invoque Dieu et la protection des Saints. Parmi les dogmes qui se sont conservés malgré la théologie

vague et incertaine des ministres, les Islandais ont gardé ceux de la présence réelle dans l'Eucharistie, de la divinité de Jésus-Christ, de l'œuvre divine de la Rédemption; la doctrine du péché originel leur est restée, ainsi qu'un tendre respect pour la sainte Vierge, mère de Dieu<sup>1</sup>. Ils ont conservé précieusement le sacrement du Baptême dans sa matière et dans sa forme, et ils s'empressent toujours avec zèle de le faire administrer à leurs enfants. Le sacrement de la Confirmation n'est plus qu'un examen public fait dans le temple, une fois l'an, par le ministre, et dans lequel les parrains renouvellent les engagements qu'ils ont pris au saint baptême. Ces bons insulaires se rendent le dimanche à l'église, dont ils sont quelquefois éloignés de bien des milles, et qu'ils n'atteignent qu'avec une peine extrême, à cause des neiges, des glaces, et des froids cruels du cercle polaire sous lequel est située l'Islande. Ils aiment aussi et honorent les images saintes, tant l'isolement où ils vivent leur a conservé leur antique simplicité de cœur<sup>2</sup> !

L'histoire démontre que, de la Norwége qui s'étend du sud au nord jusqu'à la Laponie, les hardis navigateurs qui fondaient les mers hyperboréennes sur leurs légers navires allèrent peupler de nombreuses îles septentrionales; puis, redescendant vers le Midi, devinrent les pirates les plus audacieux et les plus féroces, au grand dommage des empires les plus prospères et les plus puissants de l'Europe. Les ravages des Normands furent, pendant deux siècles, la terreur et le fléau des riverains germaniques, des Scotts, des Angles, des Bataves et des Francs; ces nations fortes et belliqueuses, assaillies à l'improviste par les cruels Scandinaves, n'avaient pas le temps de se mettre en défense; avant que leurs guerriers eus-

(1) Un de leurs évêques luthériens, Brynsolf Svaïsson, a même composé, au dix-septième siècle, sept odes en l'honneur de Marie.

(2) Ces détails sont extraits d'une relation particulière écrite en 1837 par un savant Islandais, reçu docteur à l'université de Copenhague, et qui, récemment converti à la religion catholique, fit un voyage en Italie.

sent pu se rassembler et se préparer au combat, les pirates avaient déjà dévasté les plus riches cités, les campagnes les mieux cultivées, pillé les trésors les plus splendides, passé les hommes au fil de l'épée, emmené les femmes et les enfants en esclavage; brûlant, démolissant, détruisant de fond en comble châteaux, palais, cathédrales et monastères, et se réfugiant ensuite à bord de leurs navires pour aller ravager de nouveaux royaumes.

Dieu dont la justice voulait punir les crimes de ces siècles de fer, se servait de ces hommes avides et féroces, devenus dans sa main *virga furoris ejus*. Il lui plut ensuite, au lieu de briser cette verge et de la jeter au feu, de la faire germer et croître jusqu'à devenir cet arbre magnifique de l'Église scandinave qui a porté tant de fruits pour la vie éternelle. Il suscita d'abord, pour répandre la semence de la foi, saint Aucarius, évêque de Hambourg, de qui vient le nom d'Oscar porté par tant de rois scandinaves; puis, au onzième siècle, il inspira le roi de Norwége, saint Olaüs, qui fit venir d'Angleterre des moines zélés et savants, rendit chrétien tout son royaume, et ajouta la palme du martyr à la couronne royale. Plus tard, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Norwégiens portèrent la foi en Islande, et, de cette froide contrée, jusque sur les glaces du Groënland.

Nous ignorons si les terres les plus septentrionales de la Norwége, appelées aujourd'hui Laponie, étaient habitées aux dixième et onzième siècles par les Normands, et si le nom du Rédempteur y était connu et adoré comme chez les peuples plus méridionaux du même pays, où la religion du Christ était si florissante. Cependant les vestiges encore subsistants d'églises d'une antiquité très-reculée, près du cap Nord qui s'avance dans la mer Glaciale, nous paraissent un indice évident que les tribus finnoises n'habitaient point encore la Laponie à l'époque de la construction de ces monuments; car les Lapons, venus de l'extrémité orientale de la Tartarie asiatique pour s'établir dans ces tristes plaines boréales, n'ont

jamais connu le divin et consolant mystère de la Rédemption humaine, ou ne l'ont appris que défiguré par les ministres luthériens que les rois de Danemarck et de Suède ont envoyés dans les villages de la Laponie.

Le cavalier <sup>1</sup> Jacobo Carelli, jeune et infatigable voyageur, natif de Navarre, que son ardeur a porté jusqu'aux lieux les plus reculés, nous a raconté qu'en se rendant au Cap Nord, il avait rencontré dans la dernière bourgade laponne, le ministre luthérien, homme aux manières courtoises et à l'esprit cultivé, qui vivait d'une grosse pension servie par le gouvernement, au milieu de ces gens simples et doux à qui il tenait lieu d'instituteur, de juge, de médecin, de conseiller, de père. Au-delà de ce hameau, commencent les interminables landes hyperboréennes où l'on trouve encore quelques groupes de deux ou trois familles laponnes, habitant des cabanes de terre appuyées au penchant de quelque monticule qui les défend des rafales du vent du Nord. Ces infortunés sont privés de la connaissance du Christ ; mais leur nature est bonne, douce et tranquille ; ils sont hospitaliers et sincères : ils vivent de poisson et du lait de certaines petites chèvres à longs poils qui vont broutant la mousse et le lichen sur le revers de quelques élévations de terre, dans les fentes des rochers, et même sous la neige qu'elles fondent de leur haleine pour arriver à cette maigre végétation.

Tel a donc été le résultat des anciennes missions polaires de l'Europe. Il reste à parler des peuples qui habitent les régions boréales de la Sibérie, c'est-à-dire des *Samoyèdes*, vivant sur les bords de l'*Oby* ; des *Surgutskoïis*, des *Tunguses*, des *Mangaseïskoïis*, rassemblés au bord du *Yenisseï* ; des *Yakoutzkis*, fixés sur les rives glacées de la *Léna* ; des *Youkagres*, qui parcourent les bords de l'*Indigir* et du *Mema* ; des

(1) *Cavalier* terme de courtoisie italienne qui implique une certaine distinction, équivaut à peu près au mot anglais *gentleman*.

(Note du Traducteur).

*Tskoïs*, qui pêchent les poissons du *Kolima* ; enfin, tout à l'extrémité, des *Tzutschkis*, établis aux environs de l'*Anadir* qui se jette dans l'Océan Pacifique au-dessus du détroit de Behring. Tous ces peuples, plus ou moins nombreux, répandus dans l'immensité de ces régions depuis le soixantième degré de latitude jusqu'au soixante-quinzième, et du quatre-vingt-dixième degré de longitude jusqu'au deux centième, n'ont peut-être jamais entendu annoncer le nom et la doctrine de Jésus-Christ. Excepté les petites villes russes, chefs-lieux des différents districts finissant au *Kolima*, dont les magistrats et les autres fonctionnaires sont des chrétiens du schisme grec, toutes ces populations, soit nomades, soit rassemblées en hameau dans des cabanes de peaux de phoque soutenues par des os de baleine, sont encore idolâtres ; et les lois de l'Empire russe interdisent aux missionnaires catholiques de pénétrer, pour les éclairer, jusqu'à ces pauvres gens, dont la plupart sont bons, sobres, honnêtes et sincères.

Il est vrai que les jésuites de Pétersbourg avant 1820, époque où ils furent bannis par l'empereur Alexandre, sous l'influence de la société secrète de l'*Illuminisme* russe, envoyaient des missionnaires en Sibérie jusqu'à *Yakoutsk* sur la *Léna* ; mais plutôt à l'effet d'assister les catholiques exilés dans ces contrées glaciales, que dans le but d'évangéliser les idolâtres. Ces missionnaires partaient de Pétersbourg dans les voitures primitives du pays, traînées par des chevaux de la poste impériale, comme si les voyageurs eussent été fonctionnaires ; ils allaient visiter les stations des exilés en Sibérie parmi lesquels il y avait beaucoup de nobles Polonais appartenant à la religion catholique ; enfin, après un voyage de plusieurs mois à travers des chaînes de montagnes abruptes, d'épaisses forêts et d'interminables landes ou *Steppes*, comme on les appelle en russe, ils arrivaient à *Tobolsk* où ils s'occupaient à consoler ces malheureux gentilshommes qui, traités en prisonniers d'Etat, menaient, au milieu de glaces éternelles, une vie solitaire et désolée, dans leurs huttes



de terre et de chaume, vêtus de peaux d'ours et nourris du pain rare et amer de l'exil. Leur joie était si grande en voyant les missionnaires qu'ils oubliaient leurs souffrances, et ne songeaient plus qu'à fortifier leur âme par les sacrements ; la plupart avaient été exilés sur les soupçons jaloux des nouveaux maîtres de ce royaume déchiré ; arrachés à la tendresse de leurs épouses, aux caresses de leurs enfants, à leurs richesses héréditaires, à leurs honneurs nationaux, à toutes les douceurs de l'existence pour aller traîner dans la solitude, la misère et les glaces, des jours douloureux et sans espérance, ils acceptaient alors toutes leurs angoisses avec une noble résignation, et les offraient à Dieu.

Un grand nombre d'entre eux étaient l'objet d'ordres si sévères que personne ne pouvait les voir, et qu'ils vivaient isolés sur les rives de l'*Oby* et du *Yenissei*, au milieu d'épaisses forêts de sapins ; ou sur les bords glacés des lacs de *Purskoe*, de *Piap'skoi* et de *Zulkowa*, sans autre distraction que celle de la chasse et de la pêche. Ces infortunés gentilshommes avaient pour unique consolation la visite du Missionnaire ; aussi l'accueillaient-ils dans leurs cabanes comme l'ange de la miséricorde, s'informant à lui de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents et de leurs amis, avec cette ardeur anxieuse qui ne peut être sentie et exprimée que par celui dont le cœur est resté auprès d'objets chéris, et qui est séparé d'eux par une distance de six ou huit mille verstes, sans espérance de les revoir jamais.

Ces généreux apôtres, après avoir ainsi secouru les exilés sur la première ligne de station, se rendaient à la seconde et à la troisième, et partout leur présence produisait dans les âmes désolées l'effet du soleil sur la nature, lorsque ses rayons en se montrant dissipent l'obscurité de la nuit, raniment les plantes languissantes, réjouissent les oiseaux et tous les sauvages habitants des bois, et répandent le courage et la gaieté dans l'âme du pèlerin. Ici même, au sanctuaire de Galloro, sur les riants coteaux de l'Aricie où j'écris ces pages,

je fis la connaissance du père *Kamienroski*, l'un des héroïques missionnaires de la Sibérie, et il me raconta les privations et les fatigues de ces voyages interminables à travers d'immenses landes désertes, dépouillées, desséchées par la gelée, où l'on se guide par l'observation des astres, comme en naviguant sur l'Océan sans limites ; où, la nuit venue, après avoir détaché les chevaux ou les rennes qui cherchent leur pâture dans ces steppes arides, il faut dormir sous la couverture de la charrette ou du traîneau ; où les jours s'écoulent et se succèdent sans que l'on voie une seule figure humaine, sans que l'on aperçoive autre chose qu'un ours blanc ou noir à l'horizon, ou les troupeaux d'élangs, de rennes et de cerfs qui vont chercher, au mois de juillet, les verts pâturages de la *Léna*, de l'*Indigir* et du *Kolima*, et s'abreuver à ces eaux d'azur destinées aux mers boréales.

Quelquefois les missionnaires venaient à passer près de la tente de quelque famille tartare de la tribu des *Turgyuses* ou de celle des *Yakoutskis* ; ils étaient alors invités avec politesse et il leur fallait entrer et rendre courtoisie pour courtoisie ; mais ces braves gens ayant pour habitude de tuer un veau en l'honneur des voyageurs , et leur usage rigoureux étant de ne pas permettre aux étrangers de les quitter avant que le veau ne soit mangé en entier, les missionnaires étaient assez souvent dans le cas de s'arrêter deux ou trois jours. Ils profitaient d'une circonstance si favorable, pour instruire ces malheureux des mystères de la Rédemption humaine, et leur démontrer la stupidité d'adorer comme Dieu leurs poupées de chiffons, bourrées d'étoffe à l'intérieur, et vêtues de haillons de linge ou d'étoffe de laine, avec des figures légèrement teintes de cinabre et des yeux de verre.

Ces poupées, objets de leur adoration, disaient les missionnaires, n'entendaient pas leurs prières, et ne pouvaient ni les aider dans leurs besoins, ni les défendre dans leurs périls. Ils devaient bien voir, d'ailleurs, que, lorsqu'ils portaient à la bouche de leur idole la première cuillerée de

soupe, suivant l'usage quotidien, cette soupe se répandait sur le menton et la poitrine de la poupée qui en était tout inondée, précisément parce que cette poupée était inanimée, et ne pouvait, par conséquent, ni ouvrir la bouche, ni avaler comme les êtres vivants.

Au lieu de ces idoles impuissantes, il fallait adorer le Dieu du ciel qui a créé d'une parole, le soleil, la lune, les étoiles et tout l'univers, le Dieu vivant et véritable, présent en tous lieux, conservant le monde par sa force, et le gouvernant par sa sagesse. Avec ce Dieu créateur, il fallait adorer aussi son Fils Jésus-Christ qui, pour racheter l'homme, esclave du démon, s'est incarné dans le sein immaculé d'une Vierge, a souffert sur la croix et y est mort pour l'amour de nous.

Les Tartares restaient pétrifiés à ces discours ; mais lorsque les missionnaires leur montraient une belle image, peinte de couleurs vives, représentant Marie avec l'enfant Jésus dans ses bras, ces pauvres gens tombaient à genoux, inclinaient leur tête jusqu'à terre, et honoraient l'image sainte avec une crainte pleine de tendresse. Les missionnaires la fixaient ensuite dans l'endroit le plus respecté de la tente ; et il leur arriva quelquefois, en repassant par les mêmes lieux, ou bien en rencontrant les mêmes Tartares qui s'étaient transportés ailleurs, de retrouver l'image de Marie ornée de rubans achetés aux Russes en leur vendant des pelleteries. Plus d'un chef de famille, attelant ses rennes ou ses chiens, suivait les missionnaires pour achever son instruction religieuse ; puis, ayant reçu le baptême, il retournait à ses tentes, et là, il instruisait à son tour et baptisait les siens, après avoir d'abord brûlé devant eux les idoles d'étoffe, témoignant ainsi de son horreur pour cette odieuse et infernale superstition. Tout ce bien fut coupé dans sa racine par le bannissement des jésuites de l'empire russe ; les malheureux exilés de Sibérie restèrent privés de toute consolation divine et humaine ; et les idolâtres n'entendirent plus aucune voix faire résonner à leur oreilles et pénétrer jusqu'à leur cœur le nom doux et sacré de Jésus.

Maintenant, si nous quittons l'Orient pour l'Occident, nous reconnaitrons que le zèle de l'Eglise catholique n'a jamais été arrêté par la distance, la férocité des populations, la rigueur du climat. La piété espagnole envoya de nombreux missionnaires dans l'Amérique méridionale, depuis la Californie jusqu'à la Terre de feu ; la hardiesse française lutta en Canada contre les frimas, contre les intempéries des hivers glacés de ces plaines, depuis les *Grands lacs* de la Nouvelle-France jusqu'à la pointe du Labrador et au détroit d'*Hudson*, au-delà du cinquante-neuvième degré de latitude Nord. Les jésuites, appelés à évangéliser ces froides contrées, s'efforcèrent d'abord d'adoucir les mœurs des féroces tribus indiennes et de les civiliser quelque peu ; y ayant réussi au prix de grands efforts, ils les firent presque toutes chrétiennes, et les élevèrent à un si haut degré de piété qu'elles en arrivèrent à égaler les fidèles des premiers siècles de l'Eglise.

Ce furent ces religieux zélés qui portèrent la civilisation chez les *Illinois*, les *Hurons*, les *Viaonaques*, les *Miamas*, les *Masontènes*, les *Assempucles*, les *Algonquins*, les *Esquimaux* du *Labrador*, enfin chez les anthropophages *Iroquois*, les plus barbares ennemis des prêtres de Jésus-Christ et des tribus qui avaient docilement accepté le christianisme. Que ne peut l'ardeur de la charité sainte ? Ces hommes cruels qui ne connaissaient pas de plus grand plaisir que celui d'écorcher vifs leurs prisonniers, de leur arracher les yeux et les ongles, de les découper tout vivants par morceaux qu'ils faisaient cuire et mangeaient en leur présence, d'exécuter autour de leurs victimes des danses féroces, jusqu'à ce qu'enfin, las de les torturer, ils les missent à mort et fissent un repas joyeux de leurs corps grillés sur des charbons ardents ; ces mêmes barbares *Iroquois*, touchés d'un rayon de la miséricorde divine, devinrent doux comme des agneaux, et simples comme des colombes.

Mais la rage voltairienne ayant fait bannir les jésuites de France en 1762, les missionnaires furent ôtés aux sau-

vages du Canada, enlevés à l'affection de leurs néophytes; et ces peuples restèrent sans pasteurs, de même que ceux du Brésil à qui le gouvernement de Portugal arracha leurs instituteurs, et ceux de l'Amérique méridionale à qui l'Espagne infligea le même traitement; d'où il résulta que la plupart de ces nouveaux convertis retournèrent à leur barbarie native. Dieu qui, dans ses desseins impénétrables, avait permis ces actes injustes et cruels, entendit le cri de tant d'ames abandonnées, et fit perdre à la France l'immense territoire du Canada que le traité de Paris céda à l'Angleterre, en 1763, un an après le bannissement; le Portugal perdit le Brésil qui s'érigea en empire indépendant au commencement de notre siècle, et se vit enlever par la Hollande et l'Angleterre, ses riches possessions des Indes orientales; les vastes provinces américaines du Mexique, bornées par le Rio de la Plata, se révoltèrent contre l'Espagne, et se séparant de la monarchie qui les gouvernait depuis trois siècles après les avoir colonisées, se formèrent en plusieurs républiques souvent hostiles entre elles, mais unanimes dans leur mauvais vouloir contre la mère patrie.

Nous avons dû rapporter ces faits en abrégé pour mettre nos lecteurs au courant de l'histoire des missions polaires depuis leur origine; nous avons vu comment les populations des terres arctiques européennes furent évangélisées dès les huitième et neuvième siècles, et comment elles restèrent fermes dans la foi jusqu'à ce que la fureur de l'hérésie eût retranché ces rameaux verdoyants de la vigne choisie, ce qui les condamna à se dessécher, ou à devenir sauvages et à ne plus porter que des fruits acerbes au lieu de ceux de la vie éternelle. En Asie, les arides landes de la Sibérie furent arrosées des eaux de la fontaine céleste que les missionnaires catholiques y firent couler sous le sage gouvernement de l'impératrice Catherine II, et pendant presque tout le règne de l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>. Les froides régions du Canada et du Labrador virent les messagers de l'apostolat catholique

parcourir leurs tribus de sauvages à l'ame féroce, aux langages divers, aux mœurs étranges et barbares, errants dans des forêts inextricables, dédaigneux de toute loi, de tout frein et de toute civilisation. Partout la patience, le courage, la merveilleuse industrie de la charité évangélique amenèrent les populations à la connaissance du Christ, et par là à tous les biens du temps et de l'éternité. Mais tant de sang et de sueurs répandus sur cette terre glacée à l'avantage de tant de milliers d'ames, furent rendus inutiles par la fureur et les ruses de l'enfer, jaloux d'un si beau triomphe remporté par l'Eglise de Dieu

Au milieu de la désolation générale, l'évêque de Québec envoya, en 1818, un missionnaire à la *Rivière rouge* dans le pays des Assinibouis. Celui-ci, après avoir surmonté des obstacles terribles, parvint enfin à s'établir dans le pays avec un prêtre nommé Dumoulin, et un jeune lévite pour catéchiste. La *Rivière rouge* et le lac *Winipic* ne sont qu'au cinquantième degré de latitude, mais le froid y est tel que le thermomètre Réaumur y marque jusqu'à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. La population vit de chasse et de pêche et fait des provisions de viande de bison séchée au feu; ce que voyant, le zélé missionnaire, sacré depuis évêque d'Héliopolis, fit venir des porcs, des oies, des dindons de la baie d'Hudson, des poules du Mississippi, des vaches du Missouri, des moutons du Kentucky; de sorte qu'aujourd'hui les pauvres Indiens sont assurés de leur nourriture pendant les longs hivers, en même temps que leur coupe spirituelle est remplie par les prêtres, l'église et l'école qu'ils possèdent<sup>1</sup>. Le père de Smet dans un récit épistolaire de ses voyages au fort *des montagnes*, écrivait au mois d'octobre 1845, que l'immense diocèse de la *Rivière rouge* comprenait cinq mille cinq cents habitants des prairies; dont trois mille cent

(1) Ces faits sont tirés d'un mémoire de J. N., évêque d'Héliopolis, écrit en 1836.

soixante-quinze étaient déjà chrétiens ; et que, dans ces espaces où l'on n'avait jamais vu que landes et forêts, s'étaient élevées sept cent trente maisons.

Il y avait alors dans ce pays deux prêtres dévoués nommés *Thibault* et *Burassa* ; le premier, avec un courage apostolique, se transportait, de sa résidence ordinaire de Sainte-Anne, au Manitou, jusqu'aux fleuves d'*Atabascka*, de *Mackenzie*, de la *Paix*, et jusqu'au grand lac des *Esclaves*, au soixante-deuxième degré de latitude, chez les tribus des *Pieds noirs*, des *Cries*, des *Assinibouis*, du *Castor*, des côtes de chiens, des *Esclaves* et des *Peaux de lièvres*, qui lui avaient dit :

— Viens parmi nous : nous aussi, nous serons heureux d'apprendre les nouvelles que tu as annoncées à nos frères des montagnes ; nous aussi, nous sommes à plaindre, puisque nous ne connaissons pas la parole du Grand-Esprit. Sois charitable envers nous aussi ; montre-nous le chemin de la vie, nous t'écouterons.

De son côté, le jésuite *de Smet*, parti en 1840 de Saint-Louis du Missouri, eut l'héroïsme de traverser les landes interminables de l'*Orégon* pour aller porter la foi chez les *Tetes plates*. Cette immense région s'étend de l'Océan Pacifique aux *Montagnes Rocheuses*, c'est-à-dire du cent-douzième degré de longitude au cent vingt-quatrième, et du quarante-deuxième degré de latitude au cinquante-sixième. Après plusieurs mois de voyages passés dans des fatigues inouïes et des périls mortels, sur les fleuves, à travers les forêts, les marais, les lagunes, les ravins, le missionnaire arriva enfin au fleuve *Colombia* ; il parcourut ce pays nouveau, y trouva de nombreuses et diverses tribus de sauvages, toutes ignorantes de Dieu ; et, saisi de pitié, il refit ce chemin de plusieurs milliers de milles, pour aller chercher des compagnons, après quoi il repartit encore une fois pour cette contrée reculée.

En 1845, il était au pied des *montagnes Rocheuses* où le

fleuve *Columbia* prend sa source, et sortant de deux lacs transparents, coule d'abord vers le Nord, puis, changeant subitement de direction, redescend au Midi pour aller arroser les vastes prairies occidentales, bondissant impétueusement de rochers en rochers, formant cent cascades et chutes d'eau, et allant se jeter enfin dans l'Océan Pacifique un peu au-dessous de l'île de *Vancouver*. De ce point, le missionnaire, avec cette sainte hardiesse dont l'amour du Christ peut seul armer un cœur d'homme, partit pour franchir les montagnes rocheuses ; il nous peint leurs rochers nus, leurs hauteurs prodigieuses, leurs sommets aigus se dressant dans les nuages ; les ravins, les gouffres où vont se perdre les torrents écumeux ; les lacs, les fleuves se précipitant d'une élévation de huit ou neuf cents pieds, formant dans les airs comme de vastes tentes de cristal que le soleil fait étinceler de lumière teintes des plus éclatantes couleurs du prisme.

Une fois sortis de ces gorges abruptes, ces eaux glaciales coulent paisiblement dans la plaine immense en y laissant de nombreux petits lacs, et le pieux voyageur nous décrit les troupes d'outardes, de poules d'eau, de canards, de plongeurs, de cygnes et autres oiseaux aquatiques qui nagent dans cette onde claire et tranquille, ou battent des ailes sur ses bords. Puis, il nous emmène avec lui de l'autre côté des montagnes rocheuses, dans ces prairies sans limites, baignées de lacs et de rivières où les castors au poil fin et les loutres velues font leur demeure solitaire ; ces prairies où broutent le rat musqué, la martre, la civette ; où paissent de nombreux troupeaux de chèvres blanches des montagnes, de cerfs, de moutons, de chevreuils à queue noire et à queue rouge, de caribus, et de bisons à la crinière touffue.

Mais ce qui importe aux missionnaires du Christ, c'est que les tribus qui peuplent ces espaces immenses, quoique différant entre elles d'habitudes, de langage et de caractère, vivent toutes dans une égale ignorance du Créateur et de la



main qui les protège. Le père de *Smet* visita les *Pieds noirs*, les *Corbeaux*, les *Serpents*, les *Aricaras*, les *Assiniboins*, les *Sheiennis*, les *Chamanches*, les *Scioux*, les *Omahasis*, les *Pawnesis*, les *Kants*, les *Agiuassis*, et beaucoup d'autres, et son cœur saignait de ne pouvoir laisser personne à ces malheureux pour leur annoncer la parole divine. Il est vrai que, de la *Rivière rouge*, quelques missionnaires se transportent jusque-là ; mais qu'est-ce qu'une si faible ressource pour de si grands besoins ?

Tout ce qui précède prouve le zèle dont l'esprit de Dieu a rempli le cœur de plusieurs prêtres catholiques, pour le salut éternel des sauvages américains, restés dans l'ignorance de la Rédemption humaine, opérée par la charité du fils de Dieu ; mais, quelque saintement ambitieuses qu'aient pu être les pensées de ces prêtres, aucun d'eux n'avait jamais atteint le cercle polaire, c'est-à-dire le soixante-cinquième degré de latitude Nord, où régne un froid si intense, des glaces si indestructibles, des neiges si hautes ; où les plages désolées sont enveloppées de ténèbres ; où le sol stérile se refuse à toute végétation ; lorsque, le jour même de l'année 1854 où la vérité éternelle proclama à toute l'Eglise, par la bouche de son vicaire terrestre, le dogme de l'Immaculée Conception, en ce même et mémorable jour, disons-nous, naquit l'idée de porter le nom de Jésus, jusqu'aux régions glacées du pôle arctique, à ces malheureux encore souillés de la tache originelle que les eaux de la Grâce n'avaient jamais lavée en eux

Dieu avait réservé cette heure solennelle pour leur ouvrir les sources de la régénération, afin que les puissances du ciel, en honorant la créature plus qu'angélique, privilégiée de toute éternité, à qui a été conservé le don d'innocence perdu par nos premiers parents, rendissent plus joyeuse encore cette fête de Marie, en lui montrant les milliers d'âmes qui allaient être délivrées des chaînes de ce démon, dont elle a déjà écrasé la tête par sa Conception divine. Le

saint Père Pie IX approuva donc, le 8 décembre 1854, et institua un an après, le 3 décembre 1855, la Préfecture apostolique des missions polaires, comprenant la Laponie, l'Islande, le Groënland, l'île de Féroë, et l'Amérique boréale <sup>1</sup>. Au mois d'avril 1856, cinq prêtres partirent pour la Laponie sous la conduite du Préfet, et fondèrent leur mission dans le bailliage d'*Alten*, près du soixante-dixième degré de latitude. Par suite de la liberté de conscience que le décret du 16 juillet 1845 a introduite dans la constitution de la Norvège, ils se virent accueillis avec courtoisie par le *Foged* ou bailli d'*Alten*, dans la préfecture de *Firmarken*, qui leur permit d'acheter un vaste domaine, et d'y bâtir une maison pour eux-mêmes, et un séminaire pour élever et instruire des prêtres indigènes; ils purent aussi établir légalement une paroisse, et y nommer un curé avec l'approbation du gouvernement.

Ce séminaire fut placé sous l'invocation de *Saint-Ansgar* ou *Anscarius*, premier apôtre des Scandinaves, afin de rappeler son nom aux Norvégiens, qui l'avaient oublié en même temps que la vraie foi prêchée par lui. La paroisse fut dédiée à *Saint-Olaf* ou *Olaüs* martyr, et premier roi chrétien de la Norvège. Les missionnaires apprirent très-vite la langue du pays, et leurs prédications, faites de mémoire, remplirent les habitants d'étonnement, parce que les ministres protestants ont coutume de lire tous leurs sermons. Dans une lettre du curé de *Saint-Olaf*, en date du 5 novembre 1856, on lit entre autres choses :

« Le 23, notre église fut entièrement remplie de gens dont beaucoup étaient accourus de très-loin; parmi eux étaient

(1) *Hunc in finem (S. Pater) Præfecturam Apostolicam Poli Arctici instituit, quæ Islandiam, insulas Feroë, Laponiam, Groenlandiam et Americam prope Polum complectitur — (S. Olafshavn (Altengaard) in Laponia norvegiensi 8 septembr. 1856, Dr Stephanus DE DJUNKOVSEY Præf. apost. Poli Arctici.*

des marchands venus de cent vingt milles, pour assister à la messe du dimanche. Vous savez que, par l'effet du grand courant marin que l'on croit descendre du Mexique, la mer ne gèle jamais ici, bien que nous soyons à une latitude de soixante-dix degrés, et à deux pas du cap nord; cette circonstance permet aux marchands, moins accablés d'affaires en hiver, de venir d'*Hammerfest* sur leurs vaisseaux pour avoir la joie d'assister aux offices. La neige qui fond en juillet, reparait en septembre; aussi, obligés par la longueur des nuits et la hauteur des neiges, de rester enfermés auprès de nos poêles, huit mois après notre arrivée en Laponie, nous savions assez bien la langue du pays pour prêcher de mémoire, etc., etc. »

Dans les quatre années écoulées depuis 1856, les jeunes Lapons instruits au séminaire, ont dû progresser dans leurs études; le vaste domaine, bien cultivé, doit pouvoir subvenir non-seulement à l'entretien des missionnaires, des élèves et de l'église, mais encore à la mense épiscopale, lorsque Rome jugera convenable de constituer ce diocèse, le plus septentrional qui existe. Les *Landsman*, ou préfets de la Laponie, protègent la mission, et voient d'un œil favorable les prêtres catholiques, à cause du grand bien qu'ils espèrent de leur charité, de leur patience, de leur industrie et de leur savoir. Plusieurs familles norvégiennes donnent des éloges à leur zèle; un journal ayant conseillé au gouvernement d'augmenter le traitement des ministres luthériens pour vaincre la concurrence que leur font les nôtres, il se trouva d'autres journaux pour crier à l'intolérance et dire : « Comment ! nos ministres ont déjà six mille francs par an, tandis que les missionnaires catholiques se contentent de huit cents francs ! C'est le contraire qui devrait exister ; il serait plus juste de faire jouir des revenus de l'Eglise ceux qui prêchent la foi de *Saint-Olaf* que ceux qui l'ont détruite. »

Il n'y a point lieu de s'étonner que les Norvégiens comprennent la *liberté de conscience* dans son sens droit et véri-

table, car ce peuple est noble et loyal. Il était réservé à nos *ultra-italiens* d'acclamer *la liberté de la pensée*, à condition que la pensée s'exerce contre le bien, et le juste ; *la liberté de la presse*, à condition d'imprimer des railleries, des sarcasmes, des imprécations contre toute autorité légitime, des blasphèmes contre les choses saintes, et des mensonges effrontés contre toute vérité ; *la liberté de conscience*, à condition de renier la foi catholique, et de persécuter quiconque y demeure fidèle, et révère le Pape comme le vicaire de Jésus-Christ et l'Église comme son épouse immaculée. Et il doit en être ainsi, car si les protestants, en admettant la *liberté de conscience* dans leurs législations, sont conséquents avec leur principe que *toute religion est bonne*, les gouvernements catholiques, au contraire, en proclamant la *liberté de conscience*, travaillent à déraciner ce grand dogme catholique, que dans l'église romaine seule est le salut, dans cette église qui répète avec le Sauveur : *Qui non est mecum contra me est : una Fides, unum Baptisma, unum Ovile et unus Pastor* ; le législateur catholique donne donc un démenti au Christ, renie sa religion en admettant les autres comme bonnes, et a pour ennemis déclarés tous ceux qui sont fidèles à cette religion, et lui obéissent avec une tendresse jalouse comme à leur mère et à leur reine.

En Norwége. la vraie liberté de conscience donnera à l'Église des fils nombreux et choisis, comme lui en donne la République des Etats-Unis. Lorsque les compagnons de *Washington*, après avoir conquis l'indépendance, voulurent établir les lois fondamentales de la République, ils allaient inscrire en tête de ces lois : *Le culte protestant est la religion de l'Etat*. Alors le catholique O'Carroll se leva, et dit :

— Mes braves et invincibles collègues. j'ai combattu pour notre liberté comme chacun de vous ; en bonne justice, je ne dois ni puis, après avoir coopéré de mon mieux à rendre ma patrie libre, laisser ma religion esclave. Si nous voulons être équitables dans nos décisions, nous devons proclamer comme

loi fondamentale de notre nouvelle constitution, la *plus entière liberté de conscience*.

*Washington* et les autres fondateurs de la République s'écrièrent d'une voix unanime :

— Collègue O'Carroll, tu parles sagement; qu'il soit fait suivant ton avis.

Le gouvernement américain a toujours tenu à cette liberté; et Dieu qui se proposait de transplanter dans ce sol vierge une Eglise florissante, voulut que d'une République sans religion exclusive ou privilégiée (exemple unique dans l'histoire!) sortit tout le bien que nous voyons germer et croître dans ce pays. Au commencement, il n'y avait d'autre évêque que monseigneur O'Carroll (frère de celui que nous avons nommé) lequel établit son siège apostolique à Baltimore, dans le Maryland, avec quelques prêtres; aujourd'hui, grâce à la liberté de conscience qui n'est point hypocrite et fausse (comme celle que l'on nous prêche en Italie), aujourd'hui l'Amérique a des métropoles, des églises cathédrales, des prêtres, des séminaires, des ordres religieux, des missions animées de la plus grande ferveur; elle envoie à Rome une jeunesse d'élite qui, remplie de la science et de l'ardeur puisées au Vatican, retourne aux Etats-Unis pour y rendre plus illustre et plus sainte encore une Eglise qui était naissante il y a peu d'années, et qui a déjà la dignité d'une matrone, qui tient des synodes, rend de sages décisions, égale enfin les plus nobles Eglises de l'antique chrétienté européenne.

Ce que nous voyons en Amérique, nous pouvons l'espérer pour la Norvège, grâce aux nouvelles missions polaires, et à la véritable liberté de conscience établie par la Constitution de ce royaume. Le voyageur catholique, en le parcourant, est ému de voir ce peuple bon, laborieux, sobre, pacifique et hospitalier, bien qu'arraché à son ancienne foi par la tyrannie cruelle et astucieuse des Danois, conserver encore, dans ses usages et ses mœurs domestiques, tant de réminiscences catholiques, et tant d'inclination à la piété. Ces douces

impressions se gravent plus profondément encore dans l'ame, en voyant les églises et les cathédrales des douzième et treizième siècles qui rappellent au Norvégien les temps heureux de la fidélité à la vraie foi. Ces souvenirs religieux lui sont encore attestés par les ruines augustes qu'élèvent jusqu'au ciel les nombreux sanctuaires de ses îles les plus boréales au-delà du cercle polaire, telles que l'île de *Trondnaess* et celle du *Cap Nord*. Tout fait prévoir l'heureuse régénération de ces nobles pays ; et, de même qu'au milieu des neiges, la verdure persistante des pins séculaires de la Scandinavie conserve aux autres arbres des forêts l'espérance de ressusciter à une vie nouvelle, le printemps venu ; de même les ruines vénérables des antiques cathédrales de la Norwége catholique lui garde l'espérance d'un printemps céleste, qui la fera reflourir dans la vigne éternelle de l'agriculteur divin, dont elle a été arrachée pour son malheur, il y a plus de deux siècles.

---

## XI. — LES PRÉPARATIFS.

La médication de Martin avait complètement guéri la mère d'Hermine ; descendue de son lit, elle allait et venait par la chambre, vaquant aux soins domestiques, au prodigieux étonnement de ses voisines et amies qui entretenaient sans cesse leurs familles de cette cure merveilleuse. *L'Angekok* passa plusieurs jours sans oser quitter sa tanière de glace, de peur de rencontrer Martin ; à tous ceux qui venaient le voir et le consulter, il répondait comme un insensé ; il portait fréquemment la main à son nez, en disant :

— Mon nez est pourtant vide ! Eh bien ! Martin, en le touchant à peine avec deux doigts, y trouve la foudre, la jette à terre, et fait éclater l'éclair et le tonnerre.

Les habitants de la bourgade lui disaient :

— Invoque ton esprit souterrain.

A quoi il répliquait :

— Mon esprit ne peut rien contre l'homme blanc ; ce qu'il a de mieux à faire, c'est de se tenir coi et bien caché au fond de l'abîme, parce que si la fantaisie prenait à Martin de l'en tirer, il serait capable de lui jouer de très-mauvais tours, de lui casser les cornes, de lui couper la queue et de le faire disparaître. Mon pauvre esprit me visite toutes les nuits, les yeux pleins de larmes, et me crie de toutes ses forces : « Délivre-moi de ce blanc, ou je ne me rendrai plus à tes conjurations ; je ne te guérirai plus un malade ; je n'emprisonnerai plus le vent du Nord qui bouleverse les mers et empêche les phoques de venir à leur surface ; je n'appellerai plus les bandes d'oies marines, de foulques, de canards et de vanneaux qui s'abattent par milliers sur vos lagunes ; je rendrai boiteux les rennes, les élans, les bisons et les bœufs musqués, afin qu'ils ne viennent pas au mois de juillet brouter vos lichens ; j'ordonnerai aux loups, aux ours blancs et gris de dévorer vos chiens ; en un mot, si vous ne chassez pas cet homme des maisons de glace, je vous ferai mourir de faim et de misère. » Et moi, savez-vous ce que je lui ai répondu ? « Eh ! pourquoi ne le chasses-tu pas toi-même ? » Ni moi ni personne dans le hameau ne sommes capables de lui arracher un cheveu : il tient la foudre au bout de ses doigts ; et puis, il a un certain bâton en fer qu'il appuie à son épaule, après quoi il ferme un œil, tire avec le doigt un petit morceau de fer, et il sort de là le feu, le tonnerre et la mort ; je l'ai vu, moi, de mes yeux vu, tuer d'abord un ours blanc, ensuite un bison à une distance d'un bon mille... comprenez-vous cela ? Martin crache la mort à un mille ! Qui se hasarderait à l'approcher ? Et notez qu'il a enseigné ce joli jeu à *Héron*, et même à *Hermine*, car j'ai vu celle-ci tuer net un loup avec un petit bâton long comme la main, qui a une manivelle, qui éclate, et en

éclatant met à mort l'homme ou l'animal qui se présente en face de lui. »

— Et que répond l'Esprit à ces raisons-là ? reprenaient les Esquimaux, consternés par ce tableau de la puissance formidable de Martin.

— Que pourrait-il répondre ? Il me fait la grimace, grince des dents et disparaît. Il est évident que si *Torigarsuk* ne se décide pas à prendre un parti, nous sommes tous perdus.

Enfin, l'un des assistants, s'approchant un peu de *l'Angekok*, lui dit :

— Je crois que Martin se chargera de trancher la question ; car... mais chut... bouche close... je ne me hasarderai pas à en dire davantage.

— Oh ! qu'est-ce que c'est donc que ces plaisanteries-là ? s'écria l'un de ses camarades. Que veux-tu qu'il t'arrive, si l'on n'en répète rien ? Allons, vite, décide-toi ; laisse là ces imaginations de femmelette qui te passent par la tête. N'es-tu plus ce *Vautour* qui a tué tant de phoques, fait faire la culbute à tant d'ours, arraché le cœur à tant de bisons ? qui l'année dernière s'est défendu contre six énormes loups affamés de sa chair ? qui, sur un certain rocher de glace, a lutté corps à corps avec un ours noir, et l'a serré d'une telle étreinte qu'il lui a arrêté la respiration dans le gosier ? Toi, avoir peur du bruit !

— Du bruit ! J'ai peur de Martin et de ce bâton à manivelle dont on parlait ; mais n'importe, advienne que pourra, je vais tout te dire ; écoutez bien, vous autres : sachez donc que la belle-fille du *Martrier* a raconté à ma femme, dans le plus grand secret, qu'Hermine avait demandé à son père de lui permettre, si Martin guérissait sa mère, d'aller avec lui et son frère *Héron*, trouver les *Robes noires* au-delà du fleuve du *Grand-Poisson*, pour entendre la parole du Grand Esprit du ciel. Le *Martrier* avait d'abord refusé ; mais voyant que, malgré toutes les conjurations, *Torigarsuk* ne pouvait sauver sa femme, et que la pauvre créature était déjà à toute extré-



mité, il consentit ; alors Hermine et *Héron* prononcèrent les paroles magiques qu'ils ont apprises de Martin, et leur mère fut guérie ; de sorte qu'au mois de février , quand la lumière du jour commencera à paraître sur la mer, ils partiront tous les trois pour le fleuve du *Grand-Poisson* ; ils font déjà leurs préparatifs.

— Ah ! interrompit l'un des Esquimaux, je comprends maintenant pourquoi Hermine n'est plus ni chair ni poisson ; elle abandonne nos usages, et tourne fort aux façons des blancs : « Figurez-vous ! me disait ma fille la *Mouette*, qu'entrant un matin dans la maison du *Martrier*, j'y trouvai Hermine qui avait fait fondre de la neige sur le feu dans un chaudron ; puis, ayant versé l'eau presque bouillante dans une cuvette appartenant à l'homme blanc, s'en lavait les mains et le visage pour les dégraisser, avec une boule rouge qui sent le musc, et mousse beaucoup lorsqu'on la frotte. Si elle adopte cette mode, la petite sotte ne vivra pas longtemps, car il est impossible de supporter la rigueur du froid sans avoir un doigt de graisse sur les joues, sur le front et sur le cou. »

— Ce n'est pas tout ! reprit un troisième ; mon frère l'*Esturgeon* pénétra un jour dans une gorge, où il trouva Hermine, *Héron* et Martin, assis et attendant les rennes au passage. Hermine et son frère, armés chacun d'un morceau de fer pointu, traçaient, sur une plaque de glace, des signes que Martin leur indiquait ; puis, après avoir ainsi gravé un certain temps, ils se mirent à dire à haute voix en regardant ces caractères, tant de belles choses au sujet du ciel, que je n'y comprenais rien. Il est donc bien clair, mes amis, que Martin leur a enseigné les signes mystérieux du Grand Esprit ; et toi, *Angekok*, tu peux te tenir en repos avec tes conjurations. Vrai, je donnerais la graisse de deux baleines pour apprendre cet art-là, et j'y ajouterais dix peaux de bisons. Sapristi ! avec ces caractères, je deviendrais plus riche que le *Martrier* ; j'appellerais les phoques, et ils accour-

raient des profondeurs de la mer sur nos bancs de glace, pour s'y laisser prendre avec autant de facilité que les petits de nos chiennes ; j'appellerais les loutres, les chevaux et les veaux marins par dizaines ; et j'aurais des peaux, des vivres, de la graisse pour moi et toute la bourgade. Avec ces signes magnifiques, j'appellerais encore les rennes, les bisons, les bœufs musqués, et ils viendraient par troupes se faire toucher, caresser, traire par moi. Je crierais aux oies, aux canards, aux grues d'arriver ; et grues, canards, oies voleraient au-dessus de ma tête et me tomberaient dans la main. Aussi, *Angekok*, si j'étais à ta place, loin d'exciter Martin à partir, je m'en ferais un ami, et je le supplierais avec instances de m'enseigner les signes magnifiques avec lesquels on ressuscite les moribonds.

Tandis que ces pauvres gens bavardaient ainsi, dans leur ignorance et leur superstition, Martin avait bien d'autres projets en tête, et s'entretenait en lui-même des moyens les meilleurs et les plus sûrs de conduire son entreprise à bon port. Les difficultés de cette entreprise l'effrayaient ; la traversée du détroit de *Simpson* ne lui paraissait pas très-dangereuse, parce qu'au mois de février la glace est encore si dure, qu'elle relie les deux rivages comme par un immense plancher de roche vive, capable de supporter le poids d'une montagne si elle venait à s'écrouler sur lui. La péninsule d'*Adelaïde*, où commence le grand continent américain, est si près de l'île du *Roi Guillaume* qu'on y va du *Cap Herschell* en moins d'une journée, sur un traîneau attelé de bons chiens ; mais après ?

« Remonterai-je, se demandait Martin, monterai-je le fleuve du *Grand-Poisson*, malgré ses hautes cataractes, les rochers, les amas de pierres qui précipitent son cours en le resserrant ? Cette nacelle de guttapercha que m'a donnée le capitaine Mac Clintock n'est guère propre à remonter des courants d'une si prodigieuse rapidité ; l'indomptable *Bach* qui découvrit ce fleuve, appelé aujourd'hui de son nom, fut

cent fois sur le point d'y perdre la vie. Au lieu de cela, ne tournerai-je point à droite, dans la direction du *Coppermine*, terme des excursions que font les missionnaires en partant du lac du *Grand-Ours* ? Mais ce voyage est d'une longueur extrême ; il faut traverser d'immenses solitudes, remplies de glaces et de neiges éternelles , exposées à des rafales qui renversent tout ce qu'elles touchent... Enfin, espérons en la divine Providence et confions-nous en notre bon ange. *Back, Dease, Richardson, Franklin, Rae* ont parcouru ces landes glacées, sans autre mobile que la curiosité scientifique, tandis que nous affrontons cette dangereuse traversée dans le but sublime de conduire à la Rédemption deux âmes dévorées du désir de la vie éternelle, et qui pourront ensuite ouvrir la voie de l'Évangile aux Esquimaux de la *Victoria*, du *Roi Guillaume*, de la *Bootie* et de la péninsule de *Melville*. » Au milieu de ces méditations, il se souvint que plusieurs habitants de la Bourgade s'étaient transportés, à bien des reprises, sur le continent américain pour vendre leurs fourrures aux agents de la *Compagnie de la baie d'Hudson*, et qu'ils devaient être en état de lui indiquer les lieux de rendez-vous, où ces agents ont une maison approvisionnée de vivres et de munitions, qu'ils appellent *Fort*.

Martin suivit cette idée, et les renseignements qu'il reçut furent la cause de son salut ; car il ne lui eût pas été possible d'accomplir un voyage si long et si pénible, sans être assuré de trouver de temps en temps un refuge.

Les missions de l'Amérique polaire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont fort nouvelles, puisque la première idée de les fonder date de la glorieuse proclamation faite à Rome du dogme de l'Immaculée Conception de la vierge Marie, Mère de Dieu ; les premiers apôtres de ces régions glacées ne les ont abordées qu'en 1857 ; parvenus d'abord au lac du *Grand-Ours*, situé au soixante-septième degré de latitude nord, ils poussèrent ensuite, à l'ouest, jusqu'au fleuve *Mackenzie*, à l'est, jusqu'au *Coppermine*, qui tous les deux se jet-

tent dans la mer Glaciale, au soixante-dixième degré. Les récits de leur dangereux et pénible apostolat, que nous envoient ces missionnaires, sont tellement prodigieux, qu'en les lisant on ne peut s'empêcher de s'écrier : *Là est la force du Dieu tout-puissant!* En effet, sans le secours divin, comment de jeunes prêtres français, natifs des climats tempérés de l'Aquitaine, de la Gascogne, du Languedoc et de la Provence, comment ceux même qui sont nés en Picardie, dans le Maine ou en Bretagne, tous accoutumés à une vie douce, à des habitations commodes, à la chaleur du foyer paternel, pourraient-ils supporter les rigueurs de ces froids polaires qui atteignent souvent quarante-cinq et quarante-huit degrés au-dessous de zéro ; passer ces interminables hivers dans des cabanes de terre, ou d'écorce de pin, ou de branches de sapin, triste abri contre des éléments si impitoyables ; enfin dormir enveloppés dans une fourrure d'ours blanc, sans autre lit qu'une peau de bison étendue à terre, ou tout au plus séparée du sol par des planches de mélèze.

Quant à la nourriture, il faut se conformer aux usages des naturels, oublier le goût du pain, n'avoir jamais une goutte de vin pour se restaurer, se voir même bien souvent privé d'une tasse de thé quand l'estomac glacé en éprouve le plus impérieux besoin, vivre dans la pauvreté la plus absolue, manquer des objets les plus nécessaires, manger sans fourchette en déchirant de ses mains les viandes grillées, faute du couteau perdu, tombé quelquefois dans un fleuve ou dans un lac, quand le canot s'est rempli d'eau, puis vidé subitement. Les vivres préparés par les mains des Indiennes sont dégoûtants et pleins d'ordures ; la chair dont ces peuples se nourrissent est très-souvent pourrie, surtout celle du poisson, qu'ils ont coutume d'entasser sur le rivage un jour avant de l'ouvrir, de le dépouiller et de le faire sécher au vent.

Et encore si cette nourriture rebutante ne manquait jamais ! Que de fois le pauvre missionnaire, après avoir marché toute la journée avec des raquettes à neige, en se déchirant

aux branches et aux épines des épaisses forêts, arrive enfin à une cabane de ramée sans porte, pour n'y trouver ni une bouchée de viande ni un débris de poisson, et se voir entouré d'une douzaine d'hommes, de femmes, d'enfants à demi-morts de faim, décharnés, sales, la peau desséchée au feu qui les brûle par-devant, tandis que le vent qui siffle à travers les fentes de la hutte les glace et les raidit par-derrière! Le pieux voyageur, après avoir adressé quelques paroles de consolation à ces malheureux, s'accroupit auprès du foyer pour réciter l'office divin à la lueur de sa flamme; puis, toujours à jeun, va se blottir dans un coin où il s'enveloppe de sa pelisse pour dormir; le lendemain, il se remet en route sans nourriture, par un froid de quarante degrés, heureux si le Canadien qui l'accompagne peut tuer en chemin un renard, une couple de perdrix blanches, ou quelque rat musqué que l'on fera griller en toute hâte et que l'on mangera à moitié cuit.

Ce ne sont pas là de rares incidents; car le missionnaire, pour suivre les troupes d'indiens dans leurs chasses et leurs pêches sur les bords du *Mackenzie*, du *Coppermine*, de l'*Hoods* et du grand golfe de *Bathurst*, doit parcourir avec eux ces interminables plaines de neige, et cela pendant plusieurs jours, dormant en traîneau par ce froid exorbitant, à la belle étoile ou sous des flocons de neige incessants qui l'ont bientôt recouvert tout entier, de telle sorte qu'en s'éveillant il s'y trouve enseveli, et ne peut qu'à grand'peine se débarrasser, en s'agitant et se débattant, de cette épaisse tunique que la gelée dureit à la surface, à mesure que la chaleur de la transpiration l'amollit en dessous. D'autres fois, il survient, pendant ces nuits passées à la belle étoile, un tourbillon de vent qui rase, en la pulvérisant, la superficie de la neige, et de ces particules glacées remplit les oreilles et les narines du missionnaire, lui couvre les cheveux et les paupières, en lui causant une sensation si aiguë, un frisson si profond, qu'il tressaille convulsivement et se redresse sous le coup de la

douleur. Ce qui peut lui arriver de moins fâcheux, c'est de se trouver, à la nuit, près de quelque monticule de neige, parce qu'il s'y creuse à coups de pic une cellule où il peut, du moins, mettre tout son corps à l'abri des vents impétueux, des pluies diluviennes ou des tourbillons de neige.

Nous qui, dans les villes d'Italie, habitons des chambres, sinon chaudes, au moins d'une température supportable, et couchons sous de bonnes couvertures de laine, nous ne saurions nous faire aucune idée de la souffrance d'un malheureux, passant, l'estomac vide et par un froid de quarante et quelques degrés, six ou sept longues nuits sans autre matelas que la neige durcie, et sans autre couverture qu'une peau de bête. Comment réchauffer ses pieds, devenus humides à fouler la glace, ses mains raidies dans leurs gants ? Il sent craquer ses os sous la chair crispée ; ses côtes et sa poitrine sont endolories ; le matin, il se lève avec difficulté ; et une fois debout, tout son corps lui fait mal, toutes ses articulations refusent le service ; pendant longtemps, il ne marche que par saccades. Pendant une nuit que je passai au sommet du grand Saint-Bernard, dans une petite chambre boisée en sapin, et sous trois couvertures ouatées, je me sentais à chaque instant frissonner jusqu'à la moelle des os, et ma tête était absolument engourdie. Allez donc dormir sur la glace, avec deux pieds de neige pour édredon ! Vous verrez quelle agréable chaleur vous caressera les membres !

Une autre douceur de l'existence des missionnaires arctiques, c'est d'être appelés à réciter les prières des agonisants ; quelquefois, le malade habite à quinze ou vingt milles du presbytère ; le missionnaire, après une journée laborieuse, vient à peine de se coucher, lorsqu'il est réveillé par deux sauvages qui, les mains croisées sur la poitrine et la tête inclinée, lui disent :

— *Robe noire*, viens ; notre mère est à l'extrémité ; elle ne veut pas mourir sans la consolation des saints sacrements.

Le prêtre se lève, entre dans l'église, suspend à son cou

le saint ciboire, place sur sa poitrine le saint chrême, dans sa poche l'étole et le rituel ; pendant ce temps, son métis <sup>1</sup> a déjà lié une dizaine de chiens et les a attelés au traîneau ; les deux sauvages s'y assient avec le missionnaire, le métis fait claquer son fouet, et l'on part.

Le prêtre trouve la mourante assise sur ses talons devant un feu ardent, la tête appuyée sur le sein de sa fille accroupie derrière elle, et qui de temps en temps lui met dans la bouche quelques bêtes de graisse de *Caribu* ou de cerf *rangifère*, trempées dans une sauce de mûres sauvages. A l'entrée de la *Robe noire*, tous les assistants s'agenouillent avec la malade pour recevoir sa bénédiction ; ils sortent ensuite pendant la confession, et, cette confession terminée, reviennent pour la cérémonie du saint Viatique. Il n'y a là ni table pour poser la boîte qui tient lieu de saint ciboire, ni chaise, ni escabeau. Le sol de la chambre est une mare de boue remplie de débris de poisson, d'intestins d'animaux en putréfaction, d'immondices infects. Le prêtre cherche dans le bois à brûler une souche d'arbre sur laquelle il pose un petit piédestal recouvert d'étoffe pour y placer la sainte hostie. Puis, ayant fait communier la malade, il lui donne l'extrême-onction, et dit sur elle les prières des agonisants. Pendant ce temps, les enfants de la mourante préparent deux grandes écorces de mélèze pour y coucher leur mère après sa mort, et la porter ainsi jusqu'au cimetière de la Résidence, où elle veut être enterrée en terre sainte.

La nuit s'est donc écoulée sans sommeil pour le bon missionnaire ; il s'apprête à retourner chez lui, lorsqu'une jeune sauvage accourt toute haletante, presque épuisée, se jeter à ses pieds, et l'implorer ainsi :

— *Robe noire*, viens au secours de mon père, mortellement blessé ; les *Mâchoires-de-Chien*, dans la forêt du *Mac-*

(1) Les métis sont les enfants d'un blanc et d'une Indienne, et vice-versâ.

*Kenzie*, lui ont lancé un dard empoisonné qui lui a traversé la cuisse; avant que sa blessure fût refroidie, il a pu fuir au plus épais du bois et regagner sa cabane. Il se sent près d'expirer; déjà la plaie s'est décolorée, et il m'a crié : « Ma fille chérie, je veux mourir lavé de l'eau que la *Robe noire* verse sur la tête, et qui ouvre le royaume du Grand Esprit; va, cours la chercher, et reviens avec elle. »

Le cœur du missionnaire tressaille d'allégresse, en apprenant que le bon Pasteur veut ajouter à son troupeau cette nouvelle brebis; tout brisé qu'il est de fatigue, il attèle ses chiens, part en traîneau avec la jeune Indienne, et tandis que l'attelage court sur la lande glacée, il fait entendre à la pauvre enfant des paroles de vérité qu'elle écoute avidement. En arrivant, il reconnaît que le sauvage est blessé à mort; il voit la plaie livide et gangrenée; il parle au moribond de Dieu; il lui expose les mystères de la divine rédemption du Christ; il lui dit que la première loi de l'Homme-Dieu, mort sur la croix pour les pécheurs, est celle du pardon des injures, et il l'exhorte à pardonner à ses meurtriers. Le sauvage rassemble ses forces, se soulève sur les coudes, et crie de toute la voix qui lui reste :

— *Mâchoires-de-Chien*, l'*Oreille-de-lièvre* te pardonne; ma fille, avant d'épouser la *Corne-de-bison*, tu lui diras : « *Corne-de-bison*, tu ne m'auras pas pour femme, si tu ne jures de pardonner à ceux qui ont tué mon père. » *Robe Noire*, tu es témoin de ce que je fais; à présent, lave-moi de l'eau du Grand Esprit, et je meurs content.

Le missionnaire le baptise; il expire bientôt après. La jeune orpheline devient la fille de la *Robe noire*; le bon prêtre l'emmène à sa Résidence, la confie aux matrones chrétiennes; la fait instruire par les catéchistes, et l'admet enfin au sacrement de régénération.

Lorsqu'il revient à la maison de la Mission, après plusieurs jours et plusieurs nuits de fatigues et de souffrances, qu'il arrive transi de froid et souvent affamé, son besoin de nour-



riture et de sommeil est extrême ; mais bien loin de pouvoir se mettre à table et s'aller coucher ensuite, il trouve sa demeure assiégée par une foule de néophytes venus de très-loin. L'un apporte sur son dos un enfant mourant à baptiser ; un autre était en train de couper un arbre, lorsque sa hache ayant glissé, lui a fait à la cuisse une profonde entaille ; on l'apporte tout pâmé sur un brancard rustique, et il faut que la *Robe noire* lave sa blessure et en diminue la douleur, en y versant le baume dont il dispose, et en la bandant comme il sait le faire. Un troisième veut épouser à l'autel sa fiancée, et il ne peut attendre jusqu'au lendemain, car il doit se joindre à une troupe des siens pour la chasse aux rennes, et il a au moins trois journées de marche à faire avant d'atteindre les prairies où ses tentes sont dressées. Si bien que le pauvre missionnaire, se faisant tout à tous, est quelquefois brûlant de la fièvre que lui donne l'excès de la lassitude, et finit par tomber à terre complètement épuisé.

Aux épreuves particulières à ces âpres climats polaires, viennent s'ajouter celles qui accompagnent partout ailleurs l'apostolat dont la race indienne est l'objet, parce que cette race est barbare, grossière, ignorante de toute loi civile, et souvent même de toute loi naturelle ; paresseuse, légère, sans affection, ni constance ; un jour vous faisant bon visage et le lendemain vous lançant des regards sournoisement hostiles ; capable de vous voler jusqu'à votre chemise ; heureux encore si vous n'êtes pas assommé d'un coup de massue, ou percé de la pointe d'une pique. De plus, ces gens-là sont d'une extrême dissimulation que l'on pourrait appeler perfidie ; tandis qu'ils couvent au fond de leur âme des pensées de mort, leur visage n'exprime que la bienveillance et la douceur ; ils s'offrent, avec toutes les apparences de la loyauté, à vous suivre pour vous faire honneur et vous protéger, lorsque déjà ils ont dépêché des messagers aux bandes féroces cachées dans les forêts, pour les avertir de tomber sur vous à l'improviste, ou de tendre une embuscade sur votre chemin,

soit au plus profond d'une vallée, soit sur le bord d'un torrent. Mais au milieu de tant de mortelles angoisses de ses prêtres, Dieu qui regarde d'un œil de miséricorde ces créatures barbares si éloignées de son esprit, dispose quelque chef de l'une de leurs tribus à écouter docilement la parole de vie ; au missionnaire alors, de porter la hache dans *cette forêt sauvage, épaisse et résistante* <sup>1</sup>, et d'en défricher le sol avec toute l'industrie, la patience, la fermeté que lui inspire son zèle. Il lui faut d'abord travailler à humaniser ses futurs néophytes, à les apprivoiser, à les adoucir, à les façonner ; puis, il leur rompt peu à peu le pain des commandements divins, et les conduit dans le sanctuaire des mystères de la Rédemption, aidé par la grâce qui s'insinue avec douceur dans ces âmes, s'y établit fortement, en dissipe les ténèbres et les éclaire de la lumière céleste.

Mais pour arriver à cet heureux résultat, il faut que l'apôtre de ces peuples, les uns féroces, les autres d'une intelligence épaisse, tous adonnés à la superstition, se fatigue jour et nuit à leur émettre la doctrine, à revêtir les vérités de la Foi d'images appropriées à ces esprits puérils, incapables de s'appliquer aux abstractions, ne comprenant que les symboles qui frappent les yeux et l'imagination. Enfin le missionnaire, façonnant cette matière rebelle, en forme les plus beaux vases d'élection d'où s'élève un parfum suave qui monte jusqu'au ciel et le réjouit du plus pur encens que la terre lui ait jamais envoyé aux jours heureux de la primitive Eglise, quand la charité réunissait tous les fidèles en un seul cœur et une seule âme <sup>2</sup>.

(1) Dante.

(2) Voir ce que dit le missionnaire Point de la conversion des Cœurs-d'Alènes, dans les montagnes Rocheuses : « Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu Sauveur, non-seulement les assemblées nocturnes, les cérémonies sacrilèges, les visions diaboliques, si fréquentes auparavant, disparurent tout à fait ; mais le jeu fut abandonné, le mariage qui depuis bien des siècles, peut-être, ne connaissait plus ni unité ni indis-

La plus rude épreuve du courage et de la constance des missionnaires arctiques, est dans leurs longues excursions à travers d'interminables déserts de glace et de neige, à la recherche des tribus idolâtres dont ils visitent toutes les cabanes une à une, afin d'y baptiser les enfants mourants, et de leur ouvrir ainsi le paradis. Quelquefois, en moins d'un mois, ils parviennent à en baptiser une centaine, surtout lorsqu'une épidémie de petite vérole ou de fièvre scarlatine déssole le pays. Ils suivent aussi les traces des tribus errantes et les rejoignent dans les vallées profondes où elles vont attendre les cerfs et les daims, chassés des montagnes par les tourbillons de neige qui les y assaillent à l'improviste. En pareil cas, si les femmes viennent à accoucher, elles ont la cruauté d'abandonner leurs nouveaux-nés pour n'en n'être point gênées, et de les jeter sur la neige où leur mort est certaine. Le missionnaire accourt à leurs vagissements, remplit de cette même neige la coupe qu'il porte avec lui, la fait fondre à la chaleur de son haleine, et, de cette eau devenue sainte, baptise la petite créature qui souvent rend le dernier soupir entre ses mains, et s'envole au ciel.

Ce n'est pas tout : lorsqu'a eu lieu un combat, le missionnaire, oubliant l'horrible rigueur du froid, saute sur son traîneau et presse ses chiens ou ses rennes pour aller soulager les blessés avec ses baumes, ou les disposer à mourir chrétiens, et presque toujours Dieu accorde à son apôtre cette consolation suprême ; le blessé, instruit en abrégé des mystères de la foi, abjure ses idoles du fond de l'ame, reçoit le baptême, et expire dans l'embrassement du Seigneur. Mais la charité du prêtre ne s'arrête point encore là ; elle le conduit jusqu'aux huttes des vainqueurs ; il voit les bûchers préparés pour brûler vifs les prisonniers de guerre ; il voit

solubilité, fut rappelé à sa première institution. Enfin, depuis Noël jusqu'à la Purification, le feu du Missionnaire fut alimenté avec tout ce qui restait de l'ancienne superstition. » Pag. 187.

ces malheureux attachés aux arbres, torturés avec des torches allumées et des crochets de fer, les doigts brisés, des pointes aiguës fixées dans leur chair, martyrisés enfin de mille manières ; il rassemble les chefs, et fait tant par ses discours et ses promesses, qu'il parvient soit à sauver ces infortunés, soit à obtenir au moins qu'on les tue d'un coup de hache sans les faire passer par les affreux supplices qu'on leur réservait encore avant de les mettre à mort.

Ainsi que nos lecteurs peuvent s'en rendre compte, je n'ai fait qu'indiquer, par des traits faibles et vagues, les travaux, les fatigues, les peines, les douleurs, les misères et les angoisses d'un apostolat qui joint aux souffrances partout inséparables de ce laborieux ministère, l'âpreté du climat, la perpétuité des glaces, l'horreur des ténèbres et du désert, les tortures de la faim, la privation de sommeil, les périls de toute nature, les gouffres béants, le fracas des glaces qui se brisent, le retentissement des masses de neige semblables à des montagnes qui tombent, roulent, se précipitent de hauteurs prodigieuses, renversant et broyant tout ce qui s'oppose à leur passage.

Ajoutez à ces terreurs d'une nature incessamment en lutte avec les éléments, des mois entiers d'un jour éclatant et non interrompu, sans aurore, sans matin ni soir, pendant lesquels le soleil ne se lève ni ne se couche, mais tourne au-dessus de l'horizon, toujours resplendissant d'une lumière rendue, par la réfraction des neiges et des glaces, éblouissante aux yeux qui en sont enflammés et brûlés. Puis, après cet excès de clarté, voilà que le soleil disparaît et s'ensevelit profondément, laissant derrière lui une nuit de plusieurs autres mois, sans la consolation d'une aube ou d'un crépuscule, où l'obscurité est aussi absolue à midi qu'à minuit, où il n'y a pas à espérer qu'une lueur vienne réjouir la vue, marquer les heures, et rendre ainsi la fatigue moins accablante et le repos plus doux. Le pauvre missionnaire des régions polaires, pendant ce jour et cette nuit interminables, éloigné de tant de milliers de milles de sa patrie, de sa famille et de ses amis,

seul, abandonné, isolé, ne trouve dans les sentiments humains aucun secours pour soutenir sa force morale ; il ne vit, ne se nourrit spirituellement que des consolations surnaturelles que Dieu verse dans son cœur chaque fois qu'il sauve une âme, soulage une misère, subvient à un besoin, détourne un malheur, empêche un péché, dispense une grâce, pardonne une injure.

Cette esquisse, malgré sa pâleur et son insuffisance, était nécessaire pour donner quelque idée du zèle héroïque qui soutient la magnanime entreprise des prêtres catholiques, voués depuis quelques années au salut des peuplades sauvages du cercle polaire. Revenons maintenant à Martin qui avait conçu la généreuse pensée de faire participer les deux jeunes Esquimaux à de si grands biens, et qui se préparait à l'accomplissement de ses pieux désirs. Le *Martrier* et les deux frères d'*Hermine* et de *Héron*, voyant ces apprêts, et sachant qu'ils avaient pour but de leur enlever deux membres chéris de leur famille, se rongeaient secrètement de chagrin ; lorsqu'ils se trouvaient seuls à la chasse, ils se lamentaient entre eux et cherchaient le moyen de mettre obstacle au voyage projeté.

Mais la femme du *Martrier*, qui devait l'existence et la santé aux soins de Martin, et lui avait accordé son consentement pour prix de sa vie, restait fidèle à sa parole et n'admettait pas qu'elle y pût manquer. Quand son mari se plaignait à elle de leur engagement commun, elle lui démontrait par de bonnes raisons que Martin, si sage et si prudent en toutes choses, n'aurait jamais conçu l'idée d'une telle entreprise s'il n'eût eu l'espérance, et presque la certitude, de la mener à bonne fin pour le plus grand bien de leurs enfants, et plus tard, par l'intermédiaire de ceux-ci, de toute la famille. Elle lui faisait remarquer combien *Hermine* était devenue différente d'elle-même, soumise, douce, et, en même temps, active et adroite ; combien toutes les jeunes filles du hameau tenaient à honneur d'être ses amies, l'honorant plus encore que

cette *Igloodik*, si célèbre parmi les tribus orientales de leur race.

— Elle sait déjà, disait la mère, elle sait déjà la langue de Martin, et elle parle avec lui comme parlent les blanches dans les pays du soleil ; avec un fêtu entre les doigts, elle trace, sur le papier, les signes noirs qui traduisent les impressions secrètes de l'ame. Que veux-tu de plus ? Y a-t-il, dans toute la bourgade, un seul père qui puisse se vanter de posséder une fille comme *Hermine*, ou un fils comme *Héron* ? Sais-tu que les jeunes gens du hameau le craignent et le respectent plus que l'*Angekok*, et que celui-ci même le regarde comme un prodige ? Dis-moi un peu : notre maison de glace te semble-t-elle pareille à ce qu'elle était l'année dernière ? Vois toutes les améliorations que Martin y a apportées ; comme il a augmenté nos ressources ; de combien de nouvelles manières il nous fait prendre les oies, les canards, les bécasses, les ramiers dont notre table est toujours largement fournie. Oh ! laisse partir sans regret nos deux enfants, et tu verras qu'ils reviendront pleins de sciences apprises chez les blancs.

Le *Martrier* qui était d'une bonne pâte, se rendit enfin aux exhortations de sa femme, et celle-ci parvint à convaincre également *Alcyon* et *Goëland*.

L'industriel Martin, craignant l'extrême petitesse de sa nacelle de guttapercha, avait fabriqué un canot de peaux de phoques, dans le genre des *Caiaks* ou barques des Esquimaux, mais beaucoup plus grand, et susceptible de se plier comme une étoffe pour s'emporter en traîneau ; il le destinait à la traversée des fleuves et des lacs qu'il rencontrerait sur le continent américain. La charpente de cet esquif était toute en os de baleine si ingénieusement adaptés qu'au repos, on les réunissait en un faisceau léger et peu volumineux ; et que, disposés pour l'usage, ils formaient une charpente solide qui tenait la peau tendue, et devait résister aux flots les plus impétueux, aux courants les plus rapides.

Tous les présents du capitaine *Mac-Clintock* avaient leur

utilité : rhum, thé, sucre, chocolat, charbon, vases, marmittes, trépieds ; scies et plombs à rompre la glace, pics pour se creuser dans la neige, à l'entrée de la nuit, un abri contre le vent, la tempête et les tourbillons. Martin possédait deux carabines et deux revolvers, ainsi qu'une bonne provision de poudre et de balles ; des arcs et des flèches pour la chasse ; des pièges et des trappes à prendre fouines, renards et martres ; des lacets pour les perdrix, les francolins, les calaudrelles ; des hameçons et des nasses pour la pêche et des filets à tendre aux oiseaux ; force peaux d'ours blancs, de bison, de bœuf musqué, de renne et de phoque, pour servir de lits, de couvertures, de tente, et revêtir les voyageurs comme d'énormes pelisses ; des capuchons à bavolets couvrant les joues ; des queues de renard et de loups pour s'envelopper le cou ; d'autres pour défendre le nez de la gelée boréale ; des lunettes à neige pour préserver les yeux de la blancheur éblouissante dont ils seraient blessés ; des pastilles acidulées et du sirop de limon contre le scorbut causé par ces froids cruels ; des bottes en cuir de veau marin, enduites de graisse pour les rendre imperméables aux brumes pénétrantes, à la glace fondue ; des raquettes pour marcher sur la neige amollie ; de forts couteaux à dépouiller les animaux ; de grands crocs et des grappins au long manche pour s'accrocher aux rivages trop abruptes, ou pour saisir les arbres et les branches qui embarrassent le cours des fleuves. Enfin le Français expérimenté avait prévu les mille incidents d'un long voyage dans ces contrées glaciales et désertes, et il avait pourvu à tout.

Ces objets si divers et en si grand nombre étaient arrangés sur le traîneau avec un art admirable, de manière à tenir le moins de place possible, et à ne pas trop gêner les trois voyageurs. Mais le plus grand danger de ces régions désolées est le manque de vivres ; Martin y para de son mieux. De tous les cerfs, les élans, les bisons tués par lui et par *Héron*, il avait pris les parties les plus charnues, les avait coupées en

morceaux d'une petitesse extrême, puis les ayant fait sécher à l'air et réduits en poudre, il y avait mêlé de la graisse de phoque purifiée, et en avait fait cette pâte que les voyageurs arctiques appellent du nom indien de *Pemmican*, et qu'il avait ensuite entonnée dans des boyaux et des vessies de cerf et de bison ; après quoi, il avait mis le tout en presse afin que cela tint moins de place.

Dans son excursion à l'île du *Roi Guillaume*, théâtre du naufrage de l'*Erèbe* et de la *Terreur*, il avait recueilli bon nombre de ces boîtes de fer blanc où les marins emportent des pâtes, des tablettes de bouillon, de chocolat, etc., etc. ; il s'en servit pour conserver de la graisse, de la viande fumée, de la farine de poisson desséchée, des dalles d'esturgeon dans la saumure. Il avait trouvé par hasard, au bord de la mer, et sous une croûte de glace, d'abondants dépôts de sel ; cela lui permit, aidé par le froid intense qui empêche les chairs de se décomposer rapidement, de saler des cuisses d'élan, de daim, de faon qui, sous l'influence de cette préparation, se conservèrent tendres et fraîches pendant plusieurs mois. Restait l'embarras de nourrir les chiens qu'on devait atteler au traîneau ; aussi Martin mit-il en presse une grande quantité de ce boudin qui a l'avantage de grossir en cuisant et dont le bouillon seul est très-substantiel ; il espérait, en outre, tuer chaque jour quelque loup, quelque ours, quelque bête fauve et apaiser ainsi la faim de son attelage.

L'affaire de ces mêmes chiens n'était pas si facile à régler que Martin n'en fut vivement préoccupé. Le *Martrier* possédait une trentaine de ces animaux, mais il en était jaloux à l'excès ; on ne trouverait pas en Europe un seigneur plus amoureux de ses coursiers et de ses palefrois que l'Esquimeau ne l'était de ses chiens. Il en réservait douze pour son traîneau auquel il en attelait tantôt huit, tantôt dix, et quelquefois la douzaine entière. Il en avait assigné six à chacun de ses fils, et il n'y avait pas à compter que *Héron* en pût



obtenir un couple supplémentaire, soit de son père, soit de ses frères; d'ailleurs, Martin n'aurait pu faire tirer par huit chiens un traîneau chargé de bien des centaines de livres. En prévision de cette difficulté, il avait fait un choix dans les présents de *Mac Clintock*, et mettant en réserve ceux qui lui étaient le plus nécessaires, il avait destiné le reste à acquérir des Esquimaux les chiens qui lui manquaient. Mais il rencontra, dans cette négociation, tant d'obstacles, de si hautes prétentions de la part des propriétaires qu'il désespéra d'en venir à bout avec les scies, les haches, les fers de lance qu'il offrait en échange. A force de prendre des informations à ce sujet, il apprit de plusieurs personnes que l'*Angekok* possédait la plus belle race de lévriers de toute la *Bootie*; cela lui rendit l'espérance de réussir. Un jour, il se munit d'un flacon de ce rhum dont le sorcier s'était montré si friand chez le *Martrier*, lorsque les Anglais en avaient eu mêlé à son thé. Avec ce trésor dans sa poche, il se rendit à la demeure de l'*Angekok*, comme pour lui faire honneur par une visite et un cadeau, et lui présenta la fiole en lui disant :

— Noble *Angekok*, je sais que l'eau de feu te plaît infiniment; le capitaine des blancs m'en ayant donné ce peu que tu vois, j'ai cru te faire plaisir en te l'apportant. Cette eau a une foule de vertu; en en versant quelques gouttes dans un peu de neige fondue au feu et devenue de l'eau bouillante, tu en feras un remède excellent pour l'estomac de tes convalescents.

L'*Angekok* ne trouvait pas assez de remerciements pour reconnaître une telle générosité; alors Martin, le voyant transporté de joie, saisit le moment favorable, et lui dit :

— Tu es très-habile dans ton art, et tenu en grande estime par tout le monde, de loin comme de près; mais, si tu avais en ton pouvoir la foudre que j'ai fait éclater à tes pieds, ta réputation volerait jusqu'au pôle. Je sais que tu possèdes beaucoup de chiens; je dois bientôt entreprendre un long voyage, et si tu voulais m'en céder quatre des plus robustes,

je te les paierais deux foudres chaque ; avec huit foudres dans les mains, tu exercerais une puissance formidable.

L'*Angekok*, émerveillé d'une telle proposition, battit des mains et s'écria :

— Homme prodigieux, dis-tu vrai, ou te ris-tu de moi ? Huit foudres ! Blanc, donne-moi ta main, et jure-moi sur ta foi que tu ne me fais pas là une mauvaise plaisanterie.

Martin, qui riait dans sa barbe, serra avec énergie la main du sorcier, et lui dit :

— Je parle sérieusement ; tu les auras.

Le benêt donna donc à Martin les quatre plus beaux et plus robustes chiens de toute la bande ; et le Français, payant comptant, lui mit dans la main huit boules de poudre fulminante. Le sorcier osait à peine y toucher, tant lui imposait de respect ce trésor de deux sous ; il alla les déposer dans un petit coffre ; puis revenant à Martin, il lui demanda le moyen de produire la détonation.

— Jette la boule à terre, répondit celui-ci, et elle éclatera fortement.

Pendant plusieurs jours, l'*Angekok* parut comme égaré, tant la possession de cette merveille le remplissait à la fois d'orgueil et d'étonnement ; à chaque instant, il ouvrait son coffre pour regarder son trésor, et en approchait son oreille pour écouter s'il n'entendait pas quelque bruit sortir de ces petites boules ; il ne pouvait comprendre qu'étant froides, elles contiennent tant de flamme, et que, devant produire de telles détonations, on n'entendit en elles aucune espèce de son.

---

## XII. — LES CHAGRINS DU DÉPART.

Dans l'enfance des nations, alors que les hommes joignaient la simplicité du cœur à la rudesse des mœurs et des usages, les facultés imaginatives et sentimentales de l'âme étaient celles qui donnaient la vie et servaient de moteur à leurs pensées, à leurs actes, à leurs affections. Plus l'imagination est vive, plus elle met d'ardeur et de feu à se représenter les choses, à les harmoniser en elle-même, à les peindre avec clarté, avec brièveté, avec charme : à rendre ses créations vivantes et solides, à leur donner, pour ainsi dire, de la chair et des muscles, du sang et des os ; et, bien que les sujets sur lesquels elle s'exerce ne soient que des images, animées à la vérité, mais enfin purement idéales, elle sait leur faire un corps, les vêtir, les colorer, les douer de l'éclat le plus brillant, d'une vie qui s'exprime par les manifestations les plus vives.

Chez les hommes simples et primitifs, les sentiments de l'âme sont donc subordonnés à l'imagination qui leur communique un feu ardent, vivace et redoutable. Ces natures, encore dans leur pureté première, ignorant la dissimulation, la feinte et l'hypocrisie, expriment leurs pensées et leurs sentiments avec la rapidité de l'éclair et le fracas du tonnerre ; rien ne résiste à cette impétuosité semblable à celle des cascades que forment les eaux longtemps suspendues et retenues, en se précipitant bruyamment, tout écumantes et bouillonnantes.

Nous, enfants d'une civilisation qui enlace nos cœurs et nos esprits de liens inextricables, nous sommes devenus incapables de comprendre la force native des affections sincères,

pures, simples et vives dans une ame vierge de toute ruse et de toute intention mauvaise. Voilà pourquoi, partout où règne cette politesse fausse et trompeuse qui empoisonne toutes les relations, la simplicité du cœur n'excite que le dédain, et est prise pour de la stupidité ; et pourquoi un homme qui se montre franchement tel qu'il est, passe pour un imbécile, la sincérité étant réputée l'apanage des enfants et des niais. L'un vous hait à la mort et vous montre un visage souriant ; l'autre, rongé d'envie pour ce qui vous appartient, vous donne des louanges en face, et vous porte aux nues ; celui-ci désire passionnément une chose et affecte de la déprécier et de n'en pas vouloir ; cet autre a au fond de l'ame une douleur qui le tue, et dévorant ses larmes, il plaisante avec ses amis dans des lieux de plaisir.

Les sauvages sont tout différents : ce qu'ils sentent, ils l'expriment ouvertement et avec cette fougue passionnée qui agite leur ame ; qu'ils aiment ou haïssent, qu'ils espèrent ou craignent, que leur volonté soit affirmative ou négative, leurs sentiments se peignent sur leurs visages, dans leur voix, dans leurs actes ; éclatent dans leurs physionomies, dans leurs traits, dans la coloration de leur figure, dans tous leurs gestes. Ils rient et pleurent comme des enfants, caressent comme des petits chiens, rugissent comme des tigres, se livrent à des fureurs pareilles à celles des ours. Ils sont enfin extrêmes en tout.

Qu'on se représente donc les combats intérieurs d'Hermine à l'approche de son départ pour le continent américain. *Héron*, jeune homme à l'esprit ardent, passionné pour la chasse, altéré de nouveautés, entraîné par sa vive imagination qui lui peignait d'avance mille aventures étranges, *Héron*, bien qu'il ne manquât pas de tendresse pour les siens, ne sentait pas aussi douloureusement que sa sœur, le chagrin de cette séparation momentanée ; mais la pauvre Hermine éprouvait une angoisse inexprimable ; tout ce qui l'entourait prenait pour elle une voix qui lui allait au cœur en lui rappelant une joie

ou une douleur de sa vie : et à ces souvenirs doux ou pénibles, il lui semblait que chacun des objets muets et insensibles qui en avaient été les témoins, s'animaient pour l'inviter à rester dans la demeure héréditaire où s'était écoulée son adolescence.

Assise sur son banc, elle regardait les habits de son père étendus sur les cordelettes en nerfs d'élan qu'elle avait tressées de ses mains ; elle revoyait avec complaisance les broderies dont elle en avait orné les bords, les échancrures garnies de queues de martre destinées à entourer le cou, les manches à revers de martre zibeline ou de belette ; les capuchons fourrés de peau de lapin blanc, les collets de peau de loup-cervier gris ou tâcheté, faits de manière à ce que le poil fût tourné en dedans. Elle regardait aussi les pelisses de sa mère, bordées au bas, de fourrure de souris bleue, et aux manches, de fouine blanche comme la neige ; les justaucorps ornés de tresses qu'elle avait faites avec les nerfs les plus fins du renard ; les bérets de fête, à oreillettes, fourrés par elle de douces et moelleuses peaux d'écureuils argentés ; elle passait la revue de tout, jusqu'aux gants de peau de lièvre, et tout paraissait lui reprocher son départ.

Lorsque ses amies venaient la voir, elle baissait les yeux et ne trouvait pas un mot à leur dire ; si on lui faisait quelque récit, elle regardait fixement la personne qui parlait, et celle-ci pouvait se croire écoutée attentivement ; mais sa pensée distraite errait bientôt sur le détroit de *Simpson*, tantôt vers les bouches du *Grand-Poisson*, tantôt sur quelque plage déserte qu'il lui faudrait traverser en traîneau. Ses compagnes disaient que le mauvais esprit l'avait stupéfiée, et lui avaient ôté la mémoire ; ou qu'une vision bien étrange, descendue des étoiles, la mettait hors d'elle-même. Si elles fussent venues se plaindre à elle de la faim, alors, elle ne leur aurait plus semblé oublieuse ; elle aurait couru aux vases dans lesquels on conserve les viandes, et y prenant de gros morceaux de phoque, de renne ou de cerf, elle les leur aurait donnés,

jouissant de les voir manger, et les plaignant de tout son cœur. Aussi les jeunes filles de sa tribu l'aimaient-elles beaucoup, et la tenaient-elles pour la plus accomplie de leurs compagnes, pleine de bienveillance et de générosité.

Quand la famille, revenue de la chasse ou de la pêche, était rassemblée pour le repas, Hermine se faisait violence pour montrer la gaieté qui lui était habituelle, et sourire à ses frères en mettant devant eux de bons morceaux, accompagnés d'une plaisanterie, ou leur préparant certaines sauces dont ils étaient friands. Martin l'ayant plusieurs fois engagée à plus de douceur et d'affection envers sa belle-sœur, elle dominait sa répugnance à cet égard, pour montrer à la femme de son frère un visage gracieux et lui témoigner d'aimables attentions, ce qui augmentait beaucoup la tendresse d'Alcyon pour sa sœur. Quant au *Martrier* qui, tout sauvage qu'il était, pouvait bien passer pour un homme de la meilleure pâte du monde, il était si content de se voir tant caressé par sa fille, qu'il aurait voulu qu'elle ne le quittât pas d'une minute. Lorsqu'il allait à la chasse ou à la pêche, il l'emmenait presque toujours avec lui ; il lui faisait conduire ses chiens ; il recevait d'elle les petits services personnels dont il avait besoin ; il se consultait avec elle, il se plaisait à parler d'elle avec ses amis, il mettait sa confiance en elle ; aussi l'amour d'Hermine pour son père était-il devenu si ardent, que la pensée de le quitter bientôt lui perçait le cœur ; et quelque effort qu'elle fit pour cacher sa douleur, il était impossible qu'elle ne se manifestât pas de mille manières.

Rien ne peut se dissimuler aux yeux maternels, habiles à discerner les plus légers indices, un coup d'œil, un geste, un mouvement des lèvres, un pli du front, un froncement de sourcils ; la mère d'Hermine s'était aperçue depuis longtemps que l'âme de sa fille était bouleversée ; un jour, tandis que tous les autres membres de la famille étaient partis pour la chasse, et que les deux femmes, restées seules pour préparer le repas, étaient assises sur leur claie, et occupées à plu-

mer quatre gros canards du Groënland, la mère posant celui qu'elle tenait, demanda à sa fille :

— Hermine. pourquoi pleures-tu ?

L'enfant, absorbée dans ses pensées, tressaillit à la voix de sa mère, et, relevant la tête, s'aperçut des deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues ; alors, affectant la gaieté, elle répondit en riant :

— Je ne pleure pas ; c'est la flamme de la lampe, dont l'éclat m'arrive en plein et me fait mal aux yeux.

— Ce n'est pas là l'effet de la flamme, reprit la mère, mais celui d'un chagrin intérieur qui te ronge depuis longtemps. Hermine, parle franchement à ta mère ; je m'aperçois que l'idée de ce voyage, entrepris pour aller trouver les *Robes noires*, et qui t'avait d'abord passionnée, t'afflige à présent cruellement ; par l'effet de l'amour que tu nous portes, plus le jour approche où tu devras nous quitter, plus ton ame s'attriste. D'un côté, ce spectacle m'est doux, parce qu'il me prouve ta tendresse filiale et fraternelle ; mais, de l'autre, je voudrais te voir plus ferme dans tes pensées et tes résolutions. Une fille de mon sang ne saurait avoir un cœur faible et incertain ; ou tu ne devais pas me supplier avec tant d'instances de te permettre cette expédition, alors que tu y voyais ton père et deux de tes frères si opposés, ou bien, une fois mon consentement et celui de ton père obtenus, tu devais t'en tenir avec constance à tes premiers desseins. Je ne veux pas que l'on dise dans les bourgades des *Huskis* de la *Bootie*, que la fille du *Martrier* a un cœur de lapin ; ou qu'elle veut et ne veut plus, comme ces phoques qui, après avoir rongé la croûte de glace sous laquelle ils étaient renfermés, et s'être ainsi ouvert un passage pour sortir de la mer, au lieu de venir respirer à l'air libre, montrent leur tête au dehors, regardent tout à l'entour, et se replongent dans les flots.

A ces paroles prononcées avec animation, Hermine sentit palpiter son cœur d'une joie inattendue, et répondit vivement :

— Non, ma mère, votre fille n'est pas semblable au pho-

que timide, qui se renfonce dans l'abîme quand il peut en sortir par l'ouverture qu'il s'est faite; mais plutôt à l'ours blanc lorsqu'il est blessé, qu'une troupe de chiens et de chasseurs lui barre le chemin, et qui les affronte pour forcer le passage ou mourir bravement. Je ne puis nier que mon amour pour ma famille me déchire le cœur; je ne serais pas digne d'être votre fille et celle du *Martrier*, si je n'éprouvais pas la plus vive douleur au moment de m'éloigner de vous, même pour un temps; mais tout cela ne fait pas hésiter Hermine, qui n'agit pas légèrement, ni sous l'impulsion d'une audace juvénile; ce qu'elle veut, c'est de connaître le Grand Esprit du ciel et de le faire ensuite connaître et adorer aux êtres qu'elle aime par-dessus tout, afin de les rendre dignes de jouir de sa présence pendant l'éternité. Martin m'a appris que Dieu avait commis un ange à la garde de chacun de nous; cet ange nous conduira vers les *Robes noires*, et nous préservera de tout mal pendant le chemin, c'est pourquoi je pars tranquille, avec l'ange de Dieu pour défenseur et pour gardien; vous aussi, vous avez le vôtre; priez-le, ainsi que le mica et celui de Héron, de nous obtenir du Grand Esprit un heureux voyage.

Tandis que la mère et la fille causaient ainsi, on entendit les hurlements des chiens qui revenaient de la chasse avec le *Martrier*. Hermine descendit en toute hâte de son banc, et courut à la rencontre de son père qu'elle aida à rentrer un énorme phoque dont la graisse suffit à remplir plusieurs marmites. Peu après, *Aleyon* et *Goëland* révinrent à leur tour, émerveillés de la capture qu'ils avaient faite d'un renard blanc portant au cou un collier de cuivre sur lequel étaient gravés des signes inconnus pour eux.

— Qu'est-ce que cela peut être? se demandaient-ils. A-t-on jamais vu des animaux à colliers? Ceux-ci viennent-ils au monde le cou ainsi entouré de métal? Et il y a une serrure en fer! qui l'a fermée? Qui a entouré ce cercle jaune de rebords rouges? Qui y a gravé ces signes?



Tandis que les Esquimaux se livraient à leur étonnement. Martin rentra avec *Héron* ; tous deux avaient leur carnier plein d'outardes et de canards au plumage changeant. Hermine leur cria aussitôt :

— Oh ! voyez la prise de mes frères ! regardez ce qui entoure le cou de ce renard ! Connaissez-vous cela ?

Martin jeta les yeux sur le collier et s'écria :

— Ah ! Voici un courrier des voyageurs polaires ; lisons : *Collinson, vaisseau l'Entreprise, cap Barrow 1852. Détr. Prin. Galles 1853. Baie Cambridge 1854. — Enfermé dans les glaces. Pas de nouvelles de Franklin.*

Alors le Français dit à toute la famille rassemblée curieusement autour de lui :

— Mes chers hôtes, sachez que les blancs qui parcourent vos mers glacées sur des maisons flottantes, à la recherche de sir *Franklin*, ont l'habitude, lorsqu'ils prennent au piège quelques renards vivants, de leur mettre au cou de ces cercles de cuivre en y inscrivant des renseignements sur leur situation. Le capitaine *Collinson* se trouvant retenu dans les glaces où il passa l'hiver de 1853 à 1854, et ayant attrapé cet animal, lui mit le collier que vous voyez, sur lequel il avait écrit en anglais le résumé de ses voyages. Il était arrivé dans la mer polaire par l'Océan pacifique ; franchissant le détroit de *Behring* il était parvenu au cap *Barrow* en 1852 : l'année suivante, il se trouvait dans le détroit du *Prince de Galles* ; en 1854, il jeta l'ancre dans la baie de *Cambridge* sur les côtes de la *Victoria* dont nous sommes voisins ; là il se vit enfermé par les glaces avec son bâtiment ; on a su depuis, à son retour en Angleterre, que le dégel avait ouvert sa prison le 13 juillet, et que, le 21 du mois d'août, il s'était arrêté dans le port de *Clarence*. Il ne revit sa patrie que dans les premiers jours de 1855, il y a quatre ans par conséquent, sans avoir découvert la moindre trace de sir *Franklin*, cet homme blanc si célèbre, à la recherche duquel était le capitaine *Mac-Clintock*, lorsqu'il arriva jusqu'à vous l'hiver dernier et

vous fit de si beaux présents. *Collinson* donc, ayant pris plusieurs renards, leur mit ces colliers gravés, et leur rendit la liberté, afin que, dans leurs courses lointaines, ils eussent la chance de tomber dans les mains de sir *Franklin*, et que celui-ci pût apprendre, par ce moyen, que ses compatriotes étaient proches, et que leurs vaisseaux se trouvaient à l'ancre dans telle baie. L'animal pris par *Alcyon* est un de ceux-là; bien que vieux et rusé, il a donné dans le piège.

Hermine s'écria tout animée :

— Nous aussi, nous enverrons du continent, américain des renards porteurs de nouvelles de notre voyage. Oh! oui certainement. Nous avons déjà bien des plaques de métal rapportées dans l'île du naufrage; *Martin* gravera dessus : *Hermine. — Fleuve du Grand-Poisson. — Compagnons, — bien.* — Vous apprendrez ainsi à quel endroit nous sommes; et par ce mot *bien*, vous comprendrez que la traversée du bras de mer a été heureuse, que nous sommes en bonne santé et en bon état, que nous ne manquons pas de vivres, que nous poursuivons notre chemin avec espoir.

— Doucement, mon enfant, interrompit *Martin*. Les renards n'ont pas, dans votre maison, un gîte auquel ils doivent s'empresse de revenir, aussitôt en liberté; il peut se faire qu'au lieu d'aller au Nord, ils tournent au Midi; mais je vais vous indiquer un moyen infailible de faire parvenir des nouvelles à votre famille. Vous savez qu'en outre des lièvres et des lapins que vous conservez vivants dans ce retranchement que voilà, vous avez, de l'autre côté, huit ou dix paires de pigeons à qui j'ai fabriqué une façon de colombier, et que vous et votre belle-sœur nourrissez, avec amour, de foies et de cœurs d'élangs, de rennes et de bisons, cuits, desséchés et coupés en très-petits morceaux; nous en emporterons quatre; nous leur mettrons au cou un petit ruban sur lequel vous aurez écrit en langue *Huskite* le lieu où nous nous trouverons, et aussi, je l'espère, ce mot *bien* qui indiquera notre état satisfaisant; nous les lâcherons ensuite, et, n'en doutez

pas, fussions-nous à un millier de milles, ils reviendront au nid. Alcyon portera le ruban à l'*Angekok* qui lui en lira les paroles écrites ; il les redira aux siens, et ainsi tranquilisés sur notre compte , il lui semblera ne pas nous avoir quittés.

— Oh ! que c'est bien ! que c'est bien ! s'écria Hermine. A peine aurons-nous traversé la mer glacée de *Simpson* que nous vous enverrons une colombe, elle volera tout droit jusqu'à son pigeonnier, et vous apprendrez ainsi tout ce qui nous regarde. Ah ! que les blancs sont ingénieux ! Je voudrais que mes deux chères amies, l'*Outarde* et la *Perdrix*, connussent ce joli moyen ; quand leurs frères vont chasser au loin, elles les prieraient d'emporter avec eux deux ou trois pigeons, qui rapporteraient de leurs nouvelles à tire d'ailes.

Depuis cette conversation , Hermine passait sa vie au colombier, nourrissant ses précieux oiseaux avec un soin infatigable. Elle en porta deux couples à l'*Outarde* et à la *Perdrix*, afin qu'elles les élevassent et en eussent des couvées. Elle leur montra en même temps la manière de les nourrir ; ses amis réussirent parfaitement à suivre ses leçons, et les Esquimaux apprirent ainsi à se procurer des messagers lointains qui remplacent nos télégraphes.

Cependant rien ne pouvait distraire cette ame primitive du chagrin de quitter les siens, et cette pensée lui était de jour en jour plus douloureuse. La pauvre enfant priait la Madone de lui adoucir cette épreuve ; elle s'adressait à son ange gardien, et, s'agenouillant le soir avant de se coucher, elle le suppliait de l'aider à s'endormir tout de suite pour ne pas s'enfoncer dans ses pénibles rêveries ; elle obtenait quelquefois cette grâce . mais bien souvent le sommeil la fuyait, et alors, elle se tourmentait, se rongait , s'abandonnait aux plus cruels pressentiments. Elle se figurait être parvenue à la moitié du détroit qui sépare la *Bootie* et l'île du *Roi-Guil-laume* du continent américain ; elle entendait alors mugir

sourdement les flots sous la croûte de glace qui les recouvrait, elle sentait trembler sous ses pieds ce pont redoutable, elle le voyait se fendre et s'ouvrir çà et là, et les vagues longtemps comprimées se gonfler, s'élever tout écumantes, et se répandre au loin en se brisant; il lui semblait déjà tomber dans l'eau avec son traîneau; les chiens essayaient de nager et ne pouvaient résister à l'impétuosité du courant. Sous le coup de pareilles agitations, la jeune fille était prise de transpiration, puis de tremblement; elle se tordait dans sa peau de bison et ne pouvait s'endormir.

Si l'excès de la fatigue l'amenait enfin à s'assoupir, les songes les plus funestes avec leurs noirs fantômes, venaient bouleverser son âme : tantôt c'était un ours blanc, débouchant d'un ravin pour se jeter sur elle au moment où elle sortait toute tremblante d'une large fente de la glace; elle voyait devant elle le monstre à la gueule béante; derrière, un abîme; à droite et à gauche, de hautes murailles de glace; la retraite lui était fermée, le salut impossible; la bête féroce la touchait de ses griffes, l'effleurait de son museau... Un frisson subit la réveillait, et elle se sentait inondée de sueur froide. Tantôt il lui semblait naviguer sur un grand fleuve au courant rapide; les rochers du rivage paraissaient fuir en arrière, l'onde frémissait à leurs pieds et bouillonnait avec grand bruit entre les récifs; tout à coup Hermine s'apercevait du voisinage d'une cataracte formidable qui se précipitait d'une hauteur de plus de mille pieds dans l'abîme; elle tentait avec la rame un effort désespéré, se courbant en deux pour avoir plus de force; elle en appelait à Martin et à son frère, elle poussait un cri aigu, puis l'embarcation se renversait sous l'effort impétueux du courant; elle se voyait lancée dans les airs, et se réveillait terrifiée.

Telles étaient les angoisses qui tourmentaient Hermine pendant ces derniers jours; mais, si d'un côté, son amour ardent pour ses parents lui faisait sentir plus fortement d'heure en heure l'amertume de la séparation, de l'autre, son

désir non moins ardent de connaître la parole du Grand-Esprit la remplissait d'une joie ineffable à la vue de chaque aurore nouvelle. Notre pauvre cœur est ainsi fait. Que de fois il craint et désire à la fois la même chose, qui l'afflige et le réjouit, l'attire et le repousse, sans savoir auquel des deux sentiments, dont la lutte le déchire, il doit obéir ou résister ! Mais quand la nature et la grâce se livrent un combat, ce qui vient du ciel l'emporte sur ce qui vient de la terre, et la victoire donne des ailes à l'ame pour s'élever au-dessus de toutes les affections humaines, au point de les perdre de vue en s'élançant jusqu'aux nobles sphères des intelligences célestes où elle se transforme et devient supérieure à elle-même.

Martin admirait les efforts héroïques que faisait la jeune sauvage au milieu de tant de souffrances ; il ne perdait pas une occasion de la consoler, de l'encourager, de l'animer. bien que l'ardeur et l'énergie de son ame lui fussent à elles seules un puissant aiguillon ; il lui peignait le joyeux accueil qui les attendait, de la part des blancs, presque tous natifs du Canada, parlant français et conservant les manières gracieuses et courtoises de la nation à laquelle ils appartenaient autrefois. Quoiqu'ils eussent vécu de longues années sur les bords glacés du *Grand-Poisson*, du *Coppermine*, et des lacs de l'*Esclave* et du *Grand-Ours*, ou dans les profondeurs des forêts, soit pour chasser le castor et autres animaux à la fourrure précieuse, soit pour acheter des peaux aux Indiens et aux Esquimaux, ils n'en étaient pas pour cela devenus moins doux et moins hospitaliers.

Martin parlait aussi fréquemment à la jeune fille de l'affabilité, de la charité, de la patience, du dévouement des *Robes noires* ; il lui promettait qu'elle trouverait dans ces saints missionnaires la tendresse des meilleurs pères, en même temps que des soins et une sollicitude maternels, une prévoyance de ses besoins, un zèle à les connaître et à y pourvoir qui ne lui permettraient pas de regretter, sous ce rap-

port la patrie et la maison paternelle. Il l'entretenait de la vie laborieuse et pleine de privations que mènent ces apôtres pour sauver les âmes rachetées du sang de leur Dieu ; il lui disait combien ils se montraient doux et affectueux avec les Indiens les plus sauvages et les plus repoussants, afin de les apprivoiser, et d'ôter à leurs mœurs cette barbarie qui les rend quelquefois plus redoutables que les bêtes féroces.

Il lui décrivait ensuite les vastes prairies arrosées par les fleuves, où paissent d'innombrables troupeaux de cerfs, de chevreuils, de bouquetins et de bisons. Mais ce tableau ne représentait rien à Hermine ; née sur une terre éternellement couverte de neige, elle ne pouvait s'imaginer l'aspect d'un grand espace rempli de verdure et de fleurs, non plus que celui de lacs ou de cours d'eau à l'état liquide. Encore moins concevait-elle l'idée des vastes forêts dont Martin lui parlait souvent. Dans la *Bootie*, et, à plus forte raison, dans les régions encore plus septentrionales, on ne trouve que de rares buissons, de maigres arbustes ; Hermine ne pouvait donc s'imaginer qu'il y eût quelque part des arbres plus élevés que les ronces ou les saules nains qui croissent seuls dans ces parages glacés ; aussi dans son étonnement à entendre Martin lui dépeindre l'étendue des forêts américaines qui ont jusqu'à cent et deux cent milles de long, la jeune sauvage poussait-elle des exclamations répétées, et s'écriait-elle enfin :

— Mais c'est donc une mer d'arbres !

Le Français, qui voulait se faire comprendre, cherchait quelque comparaison, mais cela était difficile à trouver, car il n'y avait en *Bootie* ni champs de roseaux ni champs de blé qui pussent donner à Hermine l'idée d'un immense rassemblement de plantes ; il recourut à une image familière à la jeune fille, et, un jour qu'ils étaient ensemble à la chasse sous de hauts rochers, à toutes les aspérités desquels pendaient par milliers d'énormes glaçons terminés en pointe :

— Vois, dit-il à sa compagne ; eh bien ! les forêts sont

composées d'autant de troncs d'arbres qu'il y a, au-dessus de nos têtes, de glaces en pyramides renversées ; retourne ces pyramides par la pensée, mets-les la pointe en l'air, couvre-les de rameaux et de feuillage, et tu auras une forêt ombreuse et verdoyante.

— Ah! ah! disait bien la jeune sauvage, je comprends.

Mais elle ne comprenait pas du tout ; aussi la première fois que, pendant son voyage, elle aperçut une forêt de pins et de mélèzes, elle fut frappée de stupeur à la vue de ces troncs élevés, de ces rameaux énormes, de ce feuillage épais, de cet entrecroisement de branches noueuses, de cette ombre impénétrable ; ni elle ni son frère n'osaient mettre le pied dans un lieu si obscur, et, pour eux, si redoutable. Le Français les ayant encouragés, ils s'y aventurèrent pourtant ; mais en pénétrant dans ces profondeurs, ils étaient horriblement effrayés par le bruit retentissant des mugissements du vent et par l'agitation des branches qui leur rappelaient la mer bouleversée par la tempête ; ils craignaient à chaque pas de voir les rameaux qui se heurtaient, les cimes qui se balançaient tomber sur eux et les écraser ; le mouvement des feuilles même leur semblait effrayant, tant cette masse d'arbres et le labyrinthe des plantes qui poussaient à leurs pieds était chose nouvelle et extraordinaire pour les deux jeunes Esquimaux.

Le moment du départ approchait rapidement ; Martin n'avait rien plus à cœur que de bien nourrir et fortifier les chiens qui devaient traîner les voyageurs sur de si vastes espaces de glace et de neige, dont le parcours est fatigant à l'excès, lorsqu'il y a ramollissement et commencement de fonte. Il eut soin aussi de laver ses deux revolvers et son fusil, et de les rendre brillants comme des miroirs ; il fourbit et polit le métal de son précieux télescope et de sa boussole portative, ainsi que les pointes de ses piques et de sa hallebarde, cadeau inappréciable qu'il tenait de *Petersen*. Il se donna beaucoup de peine pour emballer une grande quan-

tité de peaux de souris musquée, d'hermine, de belette, et autres petits animaux dont la fourrure est très-estimée, les destinant en partie à être offertes à ses hôtes canadiens, en partie à être vendues pour se procurer de l'argent, nécessaire en tant d'occurrences. Il emportait aussi d'autres paquets contenant de la toile, du drap, et force bagatelles, tous objets dont il comptait faire des présents aux Indiens, et qu'il tenait de la générosité du capitaine *Mac-Clintock*.

Martin s'appliqua par-dessus tout à presser fortement le *pemmican* et les autres viandes conservées dans l'huile, ou fumées, afin que ces comestibles tinssent le moins de place possible sur le traîneau. Il rangea avec art les sacs de charbon de terre, les cassettes contenant ses deux grandes bouteilles d'esprit de vin, les boîtes de fer-blanc remplies de thé, de sucre et autres provisions, les vases, les marmites, les flacons de *rhum*, et une foule de menus objets que les anglais lui avaient donnés, et qui tous devaient être d'une extrême utilité pendant un si long voyage. Il avait ployé très-adroitement les peaux qui devaient former la tente et celles qui étaient destinées au bateau ; ménageant la place des cordages, des piquets, des pieux, des chevilles, des piques et autres armes du même genre, des outils propres à raccommoder le traîneau, tels que tenailles, marteaux et clous, des couteaux, des haches, des harpons, etc., etc... Tout cela rangé et fixé semblait faire partie du traîneau ; Martin avait déployé là le génie d'amarinage du matelot.

Au milieu de ces préparatifs, conduits autant que possible à la dérobee, en profitant des moments où la famille était partie pour la chasse et où la jeune fille ou son frère *Héron* restaient à la maison, un jour que, par extraordinaire, ils étaient allés tous deux avec Martin visiter les pièges à renards, l'*Angekok* qui avait fait épier à dessein leur sortie, arriva chez le *Martrier*. Le sorcier dont la physique se prêtait à cette apparence, avait employé tout son art à se donner l'air d'un spectre ; ses yeux démesurément ouverts



roulaient dans leurs orbites, et semblaient prêts à en sortir ; ses cheveux hérissés se dressaient sur sa tête, comme s'il eût été en proie à une affreuse terreur ; ses joues étaient pâles, son front sillonné de rides profondes ; sa bouche, entr'ouverte et écumante, laissait échapper un son rauque, comme la respiration d'une personne qui aurait la gorge serrée par un nœud coulant ; enfin, il se tordait en gémissant, et se livrait à toutes les contorsions que fait faire une violente douleur physique.

Le *Martrier* et sa femme qui étaient seuls chez eux, pétrifiés à ce spectacle, regardaient le magicien sans trouver un mot. Le *Martrier* finit cependant par aller lui prendre le bras et le faire asseoir sur une peau de bœuf musqué, puis il lui dit :

— Vénérable *Angekok*, que t'est-il donc arrivé de si effrayable pour te jeter dans un tel état, et te faire presque paraître possédé du démon ? As-tu des malheurs publics à nous annoncer ? Epreuves-tu quelque chagrin particulier ? Voyons, tire-nous de cette anxiété, nous t'en supplions.

— Oui, mes bons amis, s'écria le jongleur, oui, il y a des malheurs publics et particuliers, et je souffre d'avoir à vous les annoncer : mais je parlerai pour remplir un devoir, au risque de vous affliger. Sachez donc, ô vous que j'aime, que je dormais de ce sommeil du matin qui précède l'aurore, sur ma claie et bien enveloppé dans ma peau de bison, lorsque je me sentis frappé d'un grand coup dans le côté, en même temps que saisi aux cheveux par une main qui me secouait rudement. Je me réveille, j'ouvre les yeux, et que vois-je ? Une lumière resplendissante éclairant ma chambre, et au centre de cette lumière, *Torigarsuk*, non pas avec le beau visage souriant qu'il a d'ordinaire, mais furieux, menaçant, armé d'une hache formidable qu'il levait sur ma tête. A cet aspect, je jetai un cri aigu, et je voulus m'élancer pour me prosterner devant lui et l'adorer ; mais enveloppé comme je l'étais dans mon ample fourrure, cela me fut impossible ; je

ne pus que tendre les mains vers lui en signe de supplication. Alors Torigarsuk, adoucissant son front et reprenant une physionomie majestueuse, où la bonté luttait avec un reste de courroux, me parla ainsi : « *Angekok*, tu n'échapperas pas à ma colère, et tous les *Huskis* de cette péninsule seront punis et abandonnés par moi, si le *Martrier* ne cesse de pleurer sur le prochain départ de l'homme blanc et de ses deux enfants, *Hermine* et *Héron*, et s'il ne hâte ce départ de toutes ses forces, au lieu de le retarder, comme il le fait, sous mille prétextes. L'homme blanc est mon plus mortel ennemi, et s'il continue à demeurer sur la terre qui m'est consacrée, il menace de m'enlever mon empire ; or, je ne veux pas me laisser déposséder de braves et fidèles adorateurs comme vous, et je n'entends pas céder mon royaume à ce mortel audacieux. Il m'a déjà ôté le respect et l'hommage de ces deux jeunes gens qui ne m'invoquent plus dans leurs besoins, qui ne font plus cas de moi, et me dédaignent, moi qui déchaine les aquilons, bouleverse les mers par les tempêtes, envoie les neiges du souffle de ma bouche, fais voler vers vous les oiseaux qui transmigrent sur vos rivages, qui vous amène d'un geste les cerfs, les élans, les bisons, les caribus et les bœufs musqués, et qui ne vous laisse manquer ni de phoques, ni de veaux marins, ni des autres monstres de l'océan, dont la chair est votre nourriture quotidienne. Je sais que ce téméraire veut conduire les enfants aux *Robes noires*, pour leur faire enseigner un Dieu plus grand que moi, et les ramener ensuite ici pour qu'ils apprennent aux *Huskis* à l'adorer à ma place, et à me précipiter dans les abîmes de la mer. Eh bien ! qu'ils partent ; je favoriserai leur voyage ; quant au retour, ah ! quant au retour, nous verrons.... *Angekok*, va chez le *Martrier*, et dis-lui de ma part de presser ce départ, et qu'il s'en trouvera bien. »

Il était clair que l'*Angekok* voulait se débarrasser de Martin qui lui était insupportable, et qu'il avait tissu à cet effet la fable de l'apparition ; mais le bon *Martrier* prit la chose au

sérieux; autant il avait jusque-là cherché à retarder le voyage de ses enfants, surtout à cause de sa fille à laquelle il portait un amour ardent, en se servant tantôt d'un prétexte, tantôt d'un autre; autant il résolut de hâter courageusement cette séparation. Aussi, lorsque Martin revint de la chasse, il lui dit :

— Mon cher hôte, je crois qu'il ne faut pas différer davantage à vous mettre en route; la saison est aussi favorable que possible; l'aurore et le crépuscule sont prolongés, le soleil tourne quelque temps à l'horizon, de sorte que vous jouissez de plusieurs heures de clarté pour voyager; ajoutez à cela que la lune est dans sa période croissante et répand une grande lueur sur la neige. Tes dispositions sont-elles faites? Te manque-t-il quelque chose?

— Rien, répondit Martin, tes enfants et moi nous sommes prêts; répète à Hermine ce que tu viens de me dire.

Deux jours après, les voyageurs prenaient congé de leurs parents et de leurs amis; la seule personne de la famille qui ne se livrât pas au désespoir, fut la mère. Cette femme à l'âme virile, avait déjà conçu en elle-même le ferme dessein de renoncer aux superstitions de sa race, et de reconnaître et adorer le Grand-Esprit du ciel au retour de sa fille. Au moment de partir pour l'île du *Roi Guillaume*, on trouva, devant la maison de glace, deux traîneaux; l'un renfermait les compagnes d'Hermine, et l'autre les amis de *Héron*; les jeunes filles voulurent prendre leur amie avec elles et les jeunes gens s'emparèrent de son frère. *Goëland* et *Alcyon* montèrent dans le traîneau de Martin, et, le signal donné, les trois véhicules partirent à bride abattue.

Les chiens des Esquimaux ont au plus haut degré l'instinct de l'envie, instinct qui leur est commun, plus ou moins, avec tout le reste de la race canine, mais qui est particulièrement fort chez ces animaux dont la nature ressemble à celle du loup. Leurs maîtres exploitent cette passion, en s'en servant comme d'un aiguillon puissant pour les faire

courir de toutes leurs forces et sans se ralentir : ils choisissent, dans la troupe des chiens, l'un des plus ardents et des plus agiles, et, pendant plusieurs jours, ils le caressent devant les autres, jouent avec lui, et lui donnent force boudin. Il n'en faut pas davantage pour lui attirer la haine de ses camarades, qui lui jettent des regards féroces et le dévorent des yeux, furieux de ne pouvoir le déchirer à belles dents, à cause de la haute protection dont le couvre le conducteur.

Quand on est sur le point de partir, on attelle au traîneau huit ou dix chiens de front, comme dans les antiques quadriges des Grecs et des Romains ; les voyageurs prennent place, et le conducteur, assis en avant, réunit tous les liens dans sa main gauche. Alors, un autre Esquimau attache en tête le favori au bout d'une grande corde, de manière à ce que deux longueurs de chien le séparent du reste de l'attelage. En voyant en avant d'eux ce rival heureux, les chiens hérissent leur poil en grinçant des dents. Le favori fuit légèrement ; les autres le poursuivent pour le saisir, le mordre et le mettre en pièces ; de la fuite de celui-ci et de la poursuite de ceux-là, il résulte une course d'une rapidité prodigieuse, qui fait voler les voyageurs sur la surface glissante des champs de glace et de neige. Ce fut ainsi que partirent les trois traîneaux qui parcoururent plusieurs milles en dévorant l'espace.

---

## XII. — LES PREMIÈRES ÉTAPES.

La rage des chiens en voyant devant eux et à distance, l'objet de leur haine, leur faisait tirer les trois traîneaux avec une impétuosité prodigieuse ; plus ils s'élançaient furieusement pour déchirer ce rival, plus celui-ci les entendant hurler et

rugir derrière lui, bondissait comme un cerf pour s'éloigner d'eux, et les traîneaux volaient sur la glace avec la rapidité du vent. Enfin, lorsqu'on eut ainsi parcouru plus de vingt milles, les conducteurs, serrant les rênes, arrêtrèrent leurs chiens; et ceux-ci, après s'être secoués deux ou trois fois, se jetèrent avidement sur les entrailles du phoque qui leur furent abandonnées.

Pendant ce temps, les jeunes filles qui avaient apporté d'abondantes provisions, étendaient sur le sol une peau de bœuf musqué, et la couvraient de gros morceaux d'esurgeon, de cerf et de buffle; puis, les voyageurs, s'asseyant autour de cette nappe improvisée, se mirent à manger à la façon des Esquimaux, c'est-à-dire que la part de chacun, surtout parmi les jeunes gens, amis de *Héron*, pesait au moins douze à quatorze livres <sup>1</sup>. On arrosa le festin de force écuelles d'huile de phoque. Lorsque les convives furent rassasiés, on transforma la glace en parquet de salle de bal, et l'on commença, au son d'un tambour de basque, une danse à la mode du pays, c'est-à-dire une véritable bacchanale.

Le tambour de basque, accompagné de castagnettes, est placé au centre et règle la mesure des danseurs, formant à l'entour un demi-cercle, et les danseuses un autre. La cérémonie commence par des contorsions de la tête, des bras et de tout le corps, faites en face les uns des autres, et d'une affectation, d'un ridicule, d'un grotesque achevés; puis, après deux pas de bourrée, vient un saut qui ne saurait être le plus léger du monde, vu l'engloutissement de la masse d'aliments dont nous avons parlé. Ce gracieux prélude terminé, le tambour de basque adopte un rythme vif et gaillard, les castagnettes pressent leurs claquements, et les dan-

(1) La compagnie de *la baie d'Hudson* accorde aux chasseurs canadiens et à ceux qui accompagnent les acheteurs de fourrures le long du fleuve *Back* et du *Mackenzie*, douze livres de viande par tête, ou vingt livres de poisson. On peut juger, d'après cette donnée, si les Esquimaux doivent être de nature dévorante.

seurs, hommes et femmes, se mettent à sauter furieusement en rond, en se tordant, jetant les bras en l'air, branlant la tête, de la manière la plus folle et la plus désordonnée. Pour compléter l'effet un peu infernal de la grâce et de la légèreté de la Terpsychore boréale, il faut ajouter à ce tableau des rires extravagants, des grimaces sans nom, des roulements d'yeux, pendant lesquels la graisse coule à flots sur les visages ! Au milieu de ce tumulte, l'air change, on s'arrête ; quelques pas, un battement de mains, et tout est fini ; le cercle se rompt et se reforme en groupes.

Quant à nos danseurs, le bal terminé, les adieux commencent ; on n'entendit que : « Portez-vous bien ! bon voyage ! Souvenez-vous de moi ! Puissiez-vous faire bonne chasse en chemin ! Puisse le vent du Nord ne pas venir vous glacer ! le sirocco ne pas vous envelopper de brouillards, vos chiens ne pas manquer d'haleine ! » Et cent autres souhaits du même genre, partis du cœur malgré la barbarie de ceux qui les prononçaient, et plus sincères que ne le sont bien souvent les vœux exprimés chez les nations civilisées. Au moment de remonter en traîneau, les uns pour retourner chez eux, les autres pour continuer leur voyage, il n'y eut ni baisers retentissants, ni tendres étreintes ; les frottements de nez en tinrent lieu : chez les Esquimaux, cette cérémonie équivaut aux caresses les plus précieuses et les plus expressives.

La séparation accomplie, lorsque chacun eut pris sa direction d'une course rapide, Hermine sentit dans son cœur un déchirement qui la rendit muette ; elle se retournait à chaque instant pour regarder encore une fois les amies qu'elle quittait, ses frères et leurs camarades, et ne pouvait retenir ses larmes et ses soupirs. Nous n'avons point encore parlé de l'affection secrète, mais ardente, qu'elle nourrissait pour un jeune homme de sa bourgade ; celui-ci lui donnait tous les témoignages de l'attachement le plus vif et le plus profond, et il faisait partie de la troupe dont elle venait de se séparer. Notre

récit a dû inspirer de la bienveillance et de l'estime pour les belles qualités dont la nature avait doué Hermine, toute sauvage qu'elle était ; mais nos lecteurs ne connaissent pas encore toute la grandeur et la générosité de cette ame qui triomphait ainsi de la plus puissante des passions, par le désir de parvenir à la connaissance de Dieu et de s'assurer une éternelle félicité ; aidée aussi dans cette victoire, par le sublime dessein de convertir les siens , et surtout celui qu'elle espérait voir devenir son époux , à son retour en *Bootie*.

L'amour, à la fois violent et innocent, régna dans un cœur noble et ardent , est la flamme la plus vive qui existe ; celui qu'elle dévore compte pour rien les plus grands sacrifices ; on n'y trouve que douceur. Mais aussi voyons-nous fréquemment de jeunes vies languir et s'éteindre faute de force pour renoncer à cet amour dont un intérêt plus élevé exige l'abandon. Ceux qui ont étudié les profonds mystères du cœur humain, apprécieront donc l'héroïsme avec lequel notre jeune sauvage s'éloignait pour un temps indéterminé de celui qu'elle aimait de toute la puissance de son cœur ; et ils reconnaîtront qu'un tel acte est au-dessus de la vertu naturelle, et ne peut être attribué qu'à l'effort de la grâce, agissant dans l'ame encore faible d'une enfant.

Martin, voyant Hermine ainsi absorbée, et lisant sur sa physionomie le combat de ses douloureuses pensées, respecta son silence, et pressa ses chiens en les dirigeant vers l'île du *Roi-Guillaume*. S'il avait pu lire dans l'ame de la vaillante enfant, il y aurait vu en effet la lutte des sentiments les plus intimes et les plus vifs, mais dominés par un courage suprême qui ne laissait point de place au regret, et donnait à cette ame les fortes ailes de la constance et de l'énergie. L'ange, préposé à sa garde, eut bientôt répandu dans son intelligence une lueur si brillante, et communiqué à sa volonté tant d'empire sur elle-même, que le combat fut aussi court que vif, et la victoire aussi complète que glorieuse.

se. Hermine, sortant d'un profond sommeil, éclaircit son front, rasséréna son regard, et, se tournant vers Martin, lui sourit doucement, comme pour lui dire :

— Me voilà revenue.

Après trois heures de course, il fallut faire un détour d'au moins un mille pour éviter une énorme crevasse, et cet incident se représenta plusieurs fois. Ce danger est l'un des plus fréquents sur ces plaines de glace, comme on le voit par le *Journal d'un voyage dans les mers polaires* de l'infortuné Bellot, qui finit par tomber et disparaître dans l'une de ces crevasses. Il ne faut pas croire que ces espaces immenses soient couverts de glace et de neige comme d'un tapis soigneusement étendu ; ils sont, au contraire, hérissés de monticules et d'aspérités creusés de trous plus ou moins profonds ; enfin, la surface en est si inégale qu'en la parcourant les traîneaux sont toujours exposés à se renverser, culbutant dans leur chute bagages et voyageurs ; ces derniers sont quelquefois traînés longtemps ainsi par leurs chiens impétueux, et il en résulte pour eux des contusions douloureuses et plus d'une luxation des membres.

Vers le soir, la petite troupe arriva à une étroite vallée ; la neige, poussée par le souffle des vents, s'était amoncelée contre les parois de cette vallée. Martin fit halte à cet endroit, détacha ses chiens, et se mit, avec ses compagnons, à creuser la neige à coups de pic, afin de s'y faire un abri où ils pussent dormir tous les trois. En moins d'une heure, cette besogne fut terminée ; de la neige enlevée, on fit un rempart, à deux pas de l'excavation, pour la préserver de la fureur du vent ; on la ferma en fixant, en haut de l'ouverture, une peau de bison en guise de portière, au-dessus de laquelle on avait ménagé un petit espace destiné à laisser sortir la fumée. On apporta un réchaud en fer rempli de charbon ; Hermine l'alluma au moyen d'un briquet phosphorique ; on mit dans un vase de la neige que le feu devait transformer en eau bouillante pour le thé ; Héron étendit à terre trois gran-



des fourrures, par-dessus lesquelles il posa autant de peaux de bœuf musqué servant de couvertures, après quoi les voyageurs soupèrent tranquillement des restes du dîner.

Pendant ce temps, les chiens, la curée terminée, s'étaient aussi préparé un refuge en se creusant chacun, dans la neige et sous le vent, une tanière où ils pussent dormir à leur aise. Lorsqu'il vient à neiger dans la nuit, comme c'est l'ordinaire, plus les tourbillons sont violents, plus la neige est emportée loin de l'ouverture, grâce à cette orientation instinctive; si, au contraire, cette ouverture était placée de manière à recevoir le vent, elle serait le lendemain complètement obstruée. On ne saurait trop s'émerveiller de voir les chiens des Esquimaux supporter les plus longs voyages sans autre abri pour la nuit qu'un ciel qui semble de glace, ou les flocons de neige qui s'accumulent sur eux jusqu'à les recouvrir entièrement, si bien que lorsque leur conducteur les appelle en sifflant, le matin, ils s'y trouvent ensevelis et ne se débarrassent de ce linceul épais qu'en s'agitant, se secouant, hérissant leur poil qui est abondant, soyeux, et très-long. Mais quand ils rencontrent quelque amas de neige, ils grattent jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à s'y faire un trou où ils se blottissent, en se cachant le museau sous leurs pattes.

Il faut qu'ils aient des fibres d'acier; car, au fort de l'hiver, la rigueur du froid est telle dans ces régions, que ni les bisons, ni les bœufs musqués, ni les rennes, ne peuvent le supporter; bien qu'on trouve ces animaux jusqu'au dernier degré de cette zone glacée, le russe *Wrangell* assure, qu'il les voyait, dans le cours de ses voyages arctiques, stupéfiés et engourdis au milieu des forêts; tandis que les chiens des Esquimaux dorment couchés sur la glace pendant ces nuits si froides, et, au premier signal de leur conducteur, se relèvent en bondissant, pour aller tirer le traîneau à bride abattue durant de longues heures.

Nos voyageurs se réveillèrent de grand matin, firent un déjeuner dont la substance nous ferait vivre deux jours,

burent par là-dessus une bonne tasse de thé, attelèrent leurs chiens, et se remirent en route ; vers midi, ils avaient atteint le détroit qui sépare la *Bootie* de l'île du *Roi-Guillaume* ; ils continuèrent leur chemin sur la mer solidifiée, devenue semblable au cristal, et dont la glace était si bien unie à celle du rivage que, sans la différence des inégalités dont nous avons parlé et qui n'existaient que sur le continent, on aurait cru voyager encore en terre ferme. La petite troupe inclina vers le Midi, et arriva le jour même un peu au-dessus du cap *Herschell*.

Il n'y avait pas là de monticules de neige ; aussi fallut-il tailler dans la glace des blocs en forme de carré, et les superposer les uns sur les autres ; *Héron* possédait ce talent au plus haut degré, surtout en ce qui concernait la voûte. En moins de deux heures et demie, la cabane était construite ; on y alluma du feu, on soupa, et l'on s'étendit sur les fourrures pour dormir. Le feu avait été recouvert de cendre, en vue du lendemain ; la maison improvisée n'était éclairée à l'intérieur que par la faible lueur qu'y projetaient les rayons de la lune en frappant au-dehors les blocs de glace et les pénétrant. Les deux jeunes gens dormaient à poings fermés, la tête enfoncée sous la fourrure qui les recouvrait ; mais leur compagnon avait le sommeil léger et le moindre bruit suffisait à l'éveiller. Tout à coup, il lui semble entendre un pas à l'entrée de la cabane où l'on avait suspendu une peau de bête pour intercepter le vent ; il ouvre les yeux, dresse l'oreille, et voit s'agiter cette portière. Qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être est-ce l'un des chiens qui essaie d'entrer pour venir se coucher auprès du brasier. Ce n'est rien de semblable..... Le Français voit une énorme masse brune qui s'étend, s'allonge, se dresse en soufflant.

Oh ! Dieu ! c'est un ours noir, attiré par l'odeur humaine, et qui regarde tout autour de lui. Où sont donc les chiens ? Comment leur nez si fin n'a-t-il pas flairé l'odeur de l'ours ? Il faut qu'ils soient allés se tapir bien loin de la maison, sans

quoi ils auraient senti le monstre, et se seraient jetés sur lui pour le mettre en pièces. Martin, très-embarrassé, ne savait s'il devait le tirer au cœur avec son revolver, ou attendre en guettant ses mouvements. L'ours n'attaque jamais l'homme, à moins d'être blessé ou affamé; si le premier coup de pistolet ne portait pas, ou que la balle atteignît l'animal sans le tuer raide, il sauterait sur les voyageurs, et, dans ce lieu resserré, aucun d'eux ne pourrait échapper à ses griffes. L'ours eut bientôt mis fin à l'incertitude du Français, en se tournant vers le mur et soufflant de plus belle. Martin se souvint alors que le soir, après le souper, il avait enfilé au bout d'une pique, une cuisse de cerf destinée à être rôtie pour le déjeuner; l'ours se dirigeait vers cette proie pour s'en saisir; ainsi fit-il d'un coup de griffe; et, après s'en être emparée et l'avoir portée à sa gueule, il retomba sur ses quatre pattes et reprit la porte. Mais Martin se leva d'un bond, visa au cœur le monstre à peine à quelques pas, tira deux fois coup sur coup, et l'étendit par terre. A ces détonations, *Héron* et *Hermine* s'éveillèrent, appelèrent le Français, et, ne le voyant plus sous ses fourrures, ils restèrent saisis de terreur. Les chiens, attirés par le bruit hors de leurs tanières, accoururent en hurlant, se précipitèrent sur l'animal abattu et le mordirent à belles dents. Ils s'étaient fort éloignés en effet, à la recherche d'un creux qu'ils avaient découvert et où ils s'étaient blottis dans la neige; et l'ours était arrivé à la cabane de glace du côté opposé à leur tanière. *Héron*, revenu à lui, saisit un javalot et s'élança au dehors, tandis que sa sœur, au moyen du briquet phosphorique, allumait une petite lampe,

Les deux hommes eurent grand'peine à faire lâcher prise aux chiens; ensuite, appelant *Hermine* pour tenir la portière relevée, ils traînèrent l'ours dans la maison; tout chaud encore, ils le dépouillèrent, l'éventrèrent, et jetèrent ses entrailles aux chiens qui y trouvèrent une pâture abondante. Avant de se recoucher, instruits par l'expérience, ils plantèrent deux pieux en fer à l'entrée de la maison, afin de rendre

impossible à toute bête féroce de s'y glisser. Une fois l'aube arrivée, et tandis qu'Hermine préparait le déjeuner, ses deux compagnons séparèrent à coups de hache les cuisses, les épaules, les reins et la partie postérieure de l'ours dont la chair est très-estimée; celle de l'ours blanc donne des douleurs; mais l'ours noir est un manger aussi agréable que sain; les pattes sont un mets royal par leur délicatesse. Avec ce bon renfort de provisions, nos voyageurs repartirent.

Un peu au-delà du cap *Herschell*, ils aperçurent le squelette de ce malheureux marin de l'équipage de sir *Franklin*, que l'officier *Obson* avait retiré de dessous la glace. Martin aurait bien voulu pouvoir enterrer ces os blanchissants; mais le sol était aussi dur que la pierre, et tous ses efforts ne parvinrent pas à l'entamer d'un travers de main; son outil de fer rebondissait comme s'il eût frappé sur du porphyre; tels sont les effets de la gelée dans ces climats! Poursuivant leur chemin, nos amis arrivèrent à la nuit sur les bords du détroit qui sépare l'île du *Roi-Guillaume* du continent américain; mais cette journée avait été pénible à l'excès. Le froid était intense, le brouillard d'une épaisseur extrême, et l'on ne saurait imaginer combien il est terrible de voyager au milieu de cette obscurité; les chiens courent au hasard; les ravins dont est creusée la neige durcie, mettent le traîneau dans le plus grand danger de se renverser; l'humidité s'attache aux paupières en y formant une colle glacée qu'il faut ôter à chaque instant, et cause aux yeux une cuisson insupportable. Les lunettes à neige servent de peu, car le brouillard pénètre partout. Comme si ce n'eût pas été assez de tant de souffrance, *Héron* s'aperçut que, sous l'action de ce froid à la fois aigu et humide, le visage de Martin prenait la teinte jaune qui annonce que la chair humaine commence à geler; aussitôt, il arrêta les chiens, remplit ses deux mains de neige et en frotta la figure du Français jusqu'à ce qu'il y eût rappelé la chaleur et la coloration. Et ce ne fut pas la seule alerte de ce genre;

aussi fallut-il remplir un panier de neige, et, de temps en temps, s'en frotter le visage<sup>1</sup>.

Ce sombre brouillard dura deux jours et deux nuits, à la grande mortification des voyageurs, jusqu'à ce qu'un vent du Midi fût venu balayer le ciel et lui rendre son état cristallin, ce qui réjouit fort la petite troupe, bien que l'intensité du froid en fût encore augmentée. Avant la fin du jour où la sérénité s'était rétablie, ils parvinrent au bord du détroit de Simpson. En regardant d'une grande hauteur ce vaste miroir de glace, ils furent saisis d'admiration; la pureté de l'air permettait à la vue de s'étendre jusqu'au rivage américain, dont les côtes bleuâtres se confondaient avec l'azur du ciel. Cette mer si profonde que ses courants impétueux gonflent, agitent et bouleversent sans cesse dès qu'elle échappe à sa prison de glace, avait alors une immobilité et un brillant qui la rendaient semblable à un continent d'acier poli. A peine, lorsque ses flots sont déchaînés, les plus robustes navires peuvent-ils résister à sa fureur; dans cette saison, les traîneaux parcouraient sa surface en toute sécurité, et les troupeaux de rennes, de bisons et de bouquetins la traversaient à loisir, comme ils en ont l'habitude vers la fin de l'hiver, en venant des forêts d'*Atabaska* et du lac de l'*Esclave*, pour aller paître la mousse en *Bootie* et dans la péninsule de *Melville*.

Martin mesurait de l'œil ce bras de mer, et frémissait en pensant que lorsqu'il serait parvenu au milieu avec ses compagnons, quelque tremblement de terre sous-marin ou quelque autre convulsion de la nature pouvait soulever violemment les flots, briser tout à coup cet immense pont de glace, et les engloutir tous les trois dans l'abîme. Aussi, se tournant vers le frère et la sœur : « Amis, leur dit-il, c'est ici qu'il

(1) Bellot dit au sujet de l'une de ses excursions : « Toutes les cinq minutes, nous nous arrêtons pour nous frotter la figure, et fondre la neige qui collait nos paupières. »

faut s'agenouiller et réciter dévotement trois *Ave*, afin que demain la sainte Mère de Dieu daigne nous guider pendant ce périlleux passage, et éloigner de nous tout danger. »

Les deux jeunes sauvages obéirent, et, se prosternant, ils invoquèrent la Madone du fond de leur cœur. Ensuite ils s'occupèrent des préparatifs du coucher, et du souper pour lequel Hermine déploya un talent, un soin et une industrie remarquables.

Héron avait profité des haltes du voyage pour tuer cinq renards blancs dont les chiens s'étaient repus, après qu'Hermine en eut enlevé les peaux dont le poil était d'une finesse extrême, ce qu'elle fit dans le traîneau même et sans interrompre la course. Tandis que le jeune Esquimau conduisait les chiens, Martin avait tiré au vol deux belles oies marines, ce qui rendit le souper aussi fin qu'abondant ; ce repas fut pris bien à l'aise dans une cabane de glace que se construisirent les voyageurs, et où ils dormirent ensuite d'un sommeil réparateur qui doubla leurs forces pour le lendemain. Aussitôt qu'ils eurent quitté et replié les peaux qui leur servaient de couche, et avant même de déjeuner, à la suite de la prière du matin, faite en commun comme d'habitude, Martin se retira à part pour invoquer seul à seul le saint ange à la garde duquel il se confiait, et le supplier de le préserver de tout péril, ainsi que ses chers compagnons, pendant le long parcours qu'ils avaient à faire sur la mer. De son côté, Héron, occupé d'autres soins, donnait double pitance aux chiens pour augmenter leur vigueur et leur haleine, et les rendre capables de fournir d'une seule traite cette énorme course que l'on tenait à ne pas interrompre, afin de n'être point surpris par la nuit sur cet océan furieux qu'on entendait rugir sous le fragile couvercle de glace qui l'emprisonnait.

Lorsque tout fut prêt, les voyageurs montèrent en traîneau, et descendirent lentement la pente escarpée du rivage jusqu'à ce qu'ils se vissent au bord de la mer glacée. Là, ils s'arrêtèrent un moment, et Martin s'écria d'une voix haute :

« Allons, amis, faisons le signe de la croix, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Puis, regardant tout autour de lui, il vit la glace compacte, l'atmosphère transparente, le ciel serein... il fouetta ses chiens qui partirent à bride abattue, et le traîneau vola sur l'immensité cristalline.

Le froid avait un peu diminué; le soleil, levé depuis un certain temps déjà, tournait à l'horizon oriental en le rasant, et ses rayons, frappant les plus légères inégalités de la glace, les faisaient briller sur ce vaste espace, devenu semblable à un champ semé d'étoiles resplendissantes. Les voyageurs, pourvus de leurs lunettes à neige, avaient parcouru dix-huit à vingt milles, lorsque s'éleva du Midi une brume, d'abord légère, étendant sur la partie inférieure du ciel un voile transparent, mais qui peu à peu monta, s'agrandit et s'épaissit en masses sombres. Martin, accoutumé à tous les incidents subtils qui se produisent sur les mers glaciales, n'eut pas plutôt vu de larges bandes noires se former à l'horizon, qu'il en augura mal, et dit à ses compagnons :

— Amis, nous n'aurons bientôt plus besoin de nos lunettes à neige, car la blancheur éclatante qui offense à présent nos yeux, sera transformée en obscurité.

Après avoir ainsi parlé, il excita les chiens de la voix et du fouet, jusqu'à ce que leur allure eût pris la rapidité du vol. Au bout d'un quart d'heure, le mistral s'éleva, accompagné d'un brouillard noirâtre qui enveloppa tout le détroit glacé; l'air épais et troublé avait pris l'odeur du soufre; le vent était devenu furieux; une humidité froide qui pénétrait jusqu'aux os, s'attachait aux cheveux et aux moustaches des humains et au poil hérissé des chiens qu'elle couvrait de glaçons, ainsi que les queues de renard dont les trois voyageurs s'enveloppaient le menton, le cou et la bouche.

Martin regardait souvent l'aiguille de sa petite boussole portative, de crainte de s'égarer au milieu de ces sombres vapeurs. Tout à coup, un cri poussé par Hermine le fit tressaillir.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il à la jeune fille, en se retournant vers elle.

— Te sens-tu malade ? ajouta Héron.

— Ne voyez-vous pas, répondit-elle, cette bande de buffles furieux qui se précipitent au-devant de nous, les cornes basses et la crinière hérissée ? Nous sommes perdus !

En effet, ce troupeau redoutable arrivait en phalange toujours croissante, et ces animaux sauvages bondissaient, et de leurs pieds de derrière faisaient voler des tourbillons de poussière. La jeune fille, se serrant contre son frère, qui conduisait alors l'attelage, lui cria :

— Fais un détour, dérobe-nous à cette attaque formidable, ou nous serons tous percés, déchirés à coups de cornes, broyés sous les pieds de ces bêtes féroces.

Martin, habitué à se mesurer avec les géants de la mer, ne changea pas de couleur ; il observa les chiens, et remarquant que ces animaux ne donnaient aucun signe d'effroi, mais qu'ils couraient à la rencontre du danger sans se détourner de leur chemin, il dit d'une voix ferme à Héron :

— Fouette, et ne crains rien.

En effet, les chiens passèrent outre, et le troupeau de bisons s'évanouit.

Quelques milles plus loin, la croûte de glace, jusque-là si unie, qui recouvrait la mer, se gonfla, se hérissa de montagnes abruptes, creusées de profondes cavernes, d'où s'élançaient par bonds furieux, et avec une violence irrésistible, des animaux monstrueux, prêts à dévorer les voyageurs. Des dragons volants battaient des ailes, et de leur gueule largement ouverte vomissaient une fumée dont les torrents impétueux traversaient le brouillard ; ailleurs, c'étaient des ours blancs, gris et noirs accourant avec rage. A cette vue, le cœur manquait aux deux jeunes gens ; et Hermine s'écriait :

— O Grand-Esprit du ciel, ô Marie, venez à notre aide ! Sauvez-nous de ces monstres !

Montagnes, cavernes, précipices, dragons et bêtes féroces,



rien n'effraya l'attelage rapide ; dans sa course toujours dirigée en droite ligne vers la rive opposée, il avait déjà accompli le tiers de ce périlleux trajet. Mais, au moment où les Esquimaux commençaient à se remettre de tant d'alarmes, ils voient surgir, du côté du continent et comme pour leur barrer le passage, une armée plus nombreuse que ne l'était celle de Pharaon lors du passage de la mer Rouge. Une masse énorme de chars traînés par huit ou dix chevaux de front, se croisaient, se mêlaient, se pressaient, s'éloignaient dans une agitation incessante ; ils étaient montés par de formidables géants coiffés de casques à panaches ondoyants, portant la lance et l'écu au poing, revêtus de cuirasses étincelantes ; cette foule redoutable accourait, rapide comme le vent, sur la mer de glace, dont la surface résonnait sous les roues impétueusement lancées et le pas pressé des chevaux.

A cette vue, Hermine saisit le bras de Martin, en s'écriant :

— Ah ! tu me conduis à la mort ! Hélas ! retournons d'où nous sommes partis ; ramène-moi à ma mère qui me pleure maintenant, mais qui ignore que nous soyons victimes des brigands ; vois comme ils approchent, et comme ils sont menaçants !

— Hermine, répondit le Français, en montrant un visage tranquille, ces guerriers-là ne tuent personne et ne font pas de prisonniers. Dis-moi : as-tu été percée là-bas par les cornes des buffles ? Plus tard, les dragons t'ont-ils dévorée ? La griffe des ours t'a-t-elle déchirée ? Nos chiens nous sauveront.

Et les chiens traversèrent les cohortes des géants ; le traîneau vola de nouveau sur un champ libre ; le vent de terre dissipant le brouillard laissa voir en face la péninsule d'Adelaïde.

Si mes lecteurs demandent comment on put triompher si facilement de si effrayables dangers, je répondrai : rien qu'en les affrontant, car il n'y avait en réalité, ni monstres, ni montagnes, ni armée, mais seulement de ces illusions d'optique, si fréquentes sur les immenses plaines de glace, à ce que nous

apprennent les voyageurs polaires. Le vent impétueux, rasant la surface de cette glace, en soulève les menus débris, et les emporte dans son tourbillon où ils sont brisés et réduits en poudre ; ces atomes prismatiques, dans leur course errante, subissent mille transfigurations ; ils se rassemblent en tourbillonnant, forment des masses capricieuses qui s'épaississent et s'éclaircissent alternativement, se colorent, s'illuminent ; et ces jeux de la lumière et du vent figurent aux yeux du voyageur tout ce que son imagination peut se représenter, sous l'influence du trouble dont il est saisi au milieu de ces redoutables solitudes. Lorsque les brouillards viennent s'ajouter à ce tableau, en obscurcissant l'atmosphère et réfléchissant l'éclat des particules de glace, ces images fantastiques auxquelles le mouvement donne l'apparence de la vie, en sont prodigieusement agrandies et multipliées ; ces apparitions s'avancent menaçantes ; mais qui les brave, ne trouve que des atomes, et passe au travers sans même s'en apercevoir.

Ces fantômes et les impressions qu'ils causent, ne sont point l'apanage exclusif des déserts hyperboréens ; on les rencontre bien souvent dans les rues, sur les places, dans les appartements des villes les plus civilisées et les plus peuplées. Si les apparitions ne sont pas visibles à l'œil, elles ont lieu au fond de l'âme d'hommes à l'esprit cultivé, dont le cœur passe pour noble, l'intelligence élevée, la science et la sagesse très-grandes ; car l'imagination ne règne pas moins dans les lieux les plus habités que dans la solitude ; partout, elle fait prendre pour l'évidence et la réalité les créations de l'âme troublée par le bouillonnement des passions. De là viennent tant d'espérances et de craintes, de joies et de douleurs, de colères et d'apaisements, de désirs et de haines pour des fantômes auxquels on a attribué un corps et un esprit, et que le premier souffle de la raison suffit à dissiper.

Cependant, nos voyageurs approchaient rapidement de la côte américaine ; il semblait que les chiens redoublassent d'ardeur, dans la prévision d'un long repos. Enfin, on aper-

cut les roches qui bordent l'embouchure du fleuve du *Grand-Poisson*, et les trois amis s'écrièrent tout d'une voix : « Terre ! terre ! » A peine avaient-ils touché cette terre tant désirée qu'ils s'élançèrent hors de leur traîneau. Hermine n'eut pas plutôt senti sous ses pieds le sol du rivage qu'elle se prosterna, et baisant pieusement la terre, fit à haute voix cette prière :

— O Grand-Esprit, je te rends grâces de m'avoir permis d'atteindre ce pays où je pourrai te connaître, t'aimer et te servir de toute mon ame, de tout mon cœur et de toutes mes forces. Cette terre est pour moi la terre sainte, puisqu'elle a reçu les *Robes noires* qui ont ta parole à la bouche, et dans les mains la clé des Sacrements, clé avec laquelle ils m'ouvriront les portes de la vie éternelle. Maintenant, ô Seigneur de tous les esprits célestes, guide et soutiens-nous jusqu'au terme de nos ardents désirs.

Qui donc aurait pu donner à une jeune sauvage cette sublime inspiration, si ce n'est l'Esprit-Saint dont les rayons éclairent les intelligences les plus obscurcies et fondent les cœurs les plus durs ? Le pèlerin qui touche au terme de son voyage aspire au repos ; le marchand qui débarque au port tourne sa pensée vers de nouveaux gains ; le conquérant qui foule la terre étrangère en convoite l'empire, et excite ses guerriers à de nouveaux combats ; mais le cœur enflammé de l'amour de Dieu salue avec respect la terre sur laquelle il doit rencontrer de nouvelles fatigues, de nouveaux dangers, de plus rudes épreuves, affrontés dans le seul but de s'assurer une éternelle félicité dans le sein de celui qui est la source de tout amour comme de tout bonheur.

Martin contemplant Hermine ainsi prosternée ; connaissant cette ame ardente et pure, il devinait les sentiments qui devaient l'enflammer de reconnaissance pour Dieu. Quand la jeune fille se releva, il vit sa physionomie sereine éclairée d'un sourire céleste. Après l'avoir laissée quelques instants à elle-même, il lui dit :

— Hermine, il nous faut chercher un lieu commode pour un campement de deux jours au moins; nous avons besoin d'un peu de repos, et les chiens aussi. *Héron*, tu peux les détacher, afin qu'ils se couchent tout à leur aise. Voici un rocher qui nous servira de rempart contre le vent du Nord; je suis d'avis de planter notre tente dans son voisinage; allons, vite les piquets; et toi, Hermine, prépare les peaux. Jusqu'à présent nous avons logé dans des cabanes de glace et de neige; mais ici, nous pouvons dresser la tente qui nous conservera notre chaleur et nous préservera de l'humidité.

Tandis que les deux hommes étaient occupés à creuser des trous pour y planter les piquets, les chiens commencèrent à aboyer et à se remuer; Martin regarda tout à l'entour, et il aperçut un ours blanc, surgissant des glaces du *Grand-Poisson*, attiré qu'il était par l'odeur des hommes et des animaux.

— Ah! s'écria le Français tout réjoui, sois le bienvenu; vous aurez un bon souper, vaillants coursiers!

Il dit, prend son fusil à deux coups, se cache derrière un rocher, et dès qu'il voit le monstre à sa portée... boum!... L'ours roule sur lui-même comme une toupie; Martin lâche son second coup; l'animal pousse un rugissement formidable et tombe; les chiens se jetèrent dessus; mais *Héron* les écarta, et l'on dépouilla la proie dont la fourrure était magnifique; la chair fut ensuite abandonnée en pâture à ces animaux toujours affamés, qui se querellèrent et se battirent sur ses débris jusqu'à la fin du campement à l'embouchure du fleuve.

---

## XIII. — LES CHASSEURS CANADIENS.

La péninsule d'*Adelaïde* est bornée au nord par le détroit de *Simpson*; à l'est, par le large bras de mer appelé du nom de *Barrow*, et la vaste embouchure du *Grand-Poisson*; à l'ouest, par la baie de *Wilmot*; au Sud, par l'immense continent américain. Elle s'étend du soixante-huitième au soixante-neuvième degré de latitude; baignée de trois côtés par ces mers glaciales, il y règne un froid extrême, et elle est presque toujours enveloppée de brouillards si épais qu'on souffre cruellement à la traverser. Mais, lorsque Martin y arriva, il s'était élevé un vent d'Ouest qui avait rejeté la brume dans le golfe de *Barrow*, de sorte que l'atmosphère en était purifiée, et que la glace et la neige brillaient au soleil qui effleurait en tournant la ligne de l'horizon, et dont on pouvait dire avec le poète : « Dans sa langueur il jette négligemment ses rayons, sans craindre que sa chaleur fonde le moins du monde la surface de cette glace et de cette neige. »

Martin se réjouit de les voir si dures, parce que cela lui promettait un chemin commode pour plus d'un mois, et la traversée sûre en traîneau de tout lac qu'il pourrait rencontrer. Ayant aperçu d'un demi-mille de distance, un rocher élevé qui dominait le fleuve, il le gravit avec difficulté; puis, arrivé à son sommet et se tournant vers le Midi, il braqua son télescope et se mit à examiner la direction qu'il convenait de suivre; pensant qu'il ne serait pas prudent d'affronter avec trois rameurs seulement, le courant du *Grand-Poisson* que les descriptions de *Back* lui avaient représenté comme redoutable par ses rochers, ses torrents rapides et ses cataractes, il préféra suivre de loin la rive du fleuve en remontant le cours, ce qui aurait en outre l'avantage d'épargner aux voyageurs les

détours et les méandres de ces eaux capricieuses, la glace encore solide leur permettant toujours de traverser le fleuve en traîneau pour abrégier le chemin. Ayant pris cette résolution, Martin descendit de son observatoire, et trouva Hermine faisant bouillir l'eau, pour le thé, et son frère occupé à couper trois gros morceaux de l'ours noir tué dans l'île du *Roi Guillaume*.

Ce repas matinal terminé, on causa quelque temps autour du feu; puis Martin, voyant qu'Hermine semblait pensive, l'interpella gaiement ainsi :

— Voyons, ma bonne fille, te voilà en imagination à la maison du *Martrier*, n'est-ce pas? Tu te figures le voir bien triste de ton départ; mais il paraît que tu ne songes pas au moyen de le consoler. Pourquoi donc as-tu emporté dans ta petite cage ces deux couples de pigeons?

— Oh! c'est vrai! s'écria la jeune fille en se frappant le front. Suis-je assez étourdie! Tu as raison, Martin; je pensais à mon père, à ma mère, à mes frères, et je me sentais le cœur inondé de tristesse; mais je ne m'avisais pas de songer aux pigeons comme si je ne les avais pas emportés précisément pour cela! Ecris, je t'en prie, les nouvelles de notre voyage sur ce petit ruban de soie blanche que tu plieras ensuite; et l'attachant avec un fil sous l'aigle gauche d'un pigeon, tu lâcheras notre messenger qui volera près de mon père.

Martin traça deux billets ainsi conçus; & *Hermine*. — *Iléron*. — *Grand-Poisson*. — *Heureux voyage*. — *On repart demain*. » Il assujettit les deux bandelettes écrites sous l'aile de deux colombes, afin que si l'une s'écartait de sa route aérienne ou devenait la proie de quelque vautour, l'autre eût eance d'arriver à destination. Cela fait, il lâcha ces oiseaux qui, après avoir un peu tourné autour de la tente, prirent leur vol vers le Nord, comme s'ils se fussent dirigés par l'aiguille aimantée, et franchirent sans s'arrêter le détroit de *Simpson*, l'île du *Roi Guillaume*, l'ilot de *Matty*; puis, volant au-dessus du dernier bras de mer et dépassant le *Pôle ma-*

gnétique, ils arrivèrent à la maison du *Martrier* autour de laquelle ils se mirent à voltiger en finissant par se poser sur les blocs de glace brillant dont elle était formée ; là, ils restèrent à roucouler jusqu'à ce que la belle-sœur d'Hermine les eût aperçus, en sortant pour quelque soin domestique. Elle retourna remplir ses deux mains de nourriture et les pigeons volèrent dans son sein ; cherchant alors sous leur aile, comme le Français le lui avait enseigné, elle trouva les billets et alla les remettre à l'*Angekok* ; celui-ci vint en faire la lecture à toute la famille, en s'émerveillant de ce nouveau genre de message qui apportait tant de joie.

Pendant les deux jours que nos voyageurs campèrent à l'embouchure du *Grand-Poisson*, ils tendirent leurs filets et se procurèrent ainsi des brochettes de vanneaux à la chair délicate ; ils tuèrent en outre un louveteau et trois renards qui furent d'une grande ressource pour les chiens ; aussi le lendemain, lorsque Martin leva le camp, ces animaux, bien nourris et bien reposés, coururent-ils de toutes leurs forces pendant quatorze heures de suite. En peu de jours, on parvint jusqu'au lac Franklin, entièrement glacé, et que l'on traversa en traîneau ; puis, laissant à leur gauche les mille détours du fleuve *Back*, les voyageurs allèrent planter leur tente sur la terre de *Macdugall*, sous le Cercle polaire, où ils s'arrêtèrent quelque temps pour se reposer après un voyage si long et si pénible.

Le lendemain de leur arrivée dans ce lieu, ils étaient rassemblés le matin autour du feu où rôtissaient trois lapins et un blaireau pris au piège et au trébuchet, et dont le parfum excitait leur appétit, lorsqu'ils virent le bord de la tente se soulever, et s'avancer une tête d'homme. A cet aspect inattendu, Martin sort de sa poche son revolver, l'arme et ajuste le curieux, qui lui crie en français :

— Bonjour ! nous sommes des amis !

Martin se lève précipitamment et répond dans la même langue.

— Si vous êtes des amis, entrez.

L'étranger obéit ; il fut suivi de quatre autres qui tous saluèrent les trois voyageurs avec politesse ; puis le premier entré, qui paraissait le chef, prit la parole :

— Nous sommes, dit-il, des Canadiens appartenant à la Société de la baie d'*Hudson*, et nous campons non loin d'ici entre les deux lacs *Garry* et *Pelly*, où nous sommes venus chasser le castor. En apercevant votre tente, nous avons été saisis d'étonnement, car nous croyions être les plus avancés vers l'embouchure du *Grand-Poisson*, et nous ne comprenons pas d'où vous avez pu partir pour avoir atteint déjà cette lande déserte et glacée.

Alors Martin, avec toute la confiance d'un Français, raconta les motifs qui l'avaient porté à quitter la *Bootie* en emmenant ces deux jeunes Esquimaux, et son projet d'aller avec eux chercher les missionnaires au lac de l'*Esclave*, pour les faire instruire dans la religion, et introduire ensuite par le Baptême, dans le sein de l'Eglise, objet de leurs désirs ardents. Ce récit lui valut force louanges des chasseurs qu'il invita à déjeuner, et qui acceptèrent de grand cœur, en ajoutant au menu un daim qu'ils avaient tué en route, et qu'ils avaient compté faire rôtir pour leur dîner. La surprise des Canadiens fut extrême en entendant le frère et la sœur parler si bien français ; ils s'étonnaient aussi de leur trouver plus d'adresse et des manières plus avenantes qu'on n'en rencontre d'ordinaire chez les sauvages. Martin leur expliqua ce mystère, en leur vantant l'intelligence active et aiguisée d'Hermine, et l'habileté de *Héron* qui était devenu assez bon tireur pour le disputer au chasseur de Vincennes le plus adroit et le plus exercé, si bien qu'on lui devait souvent le meilleur rôti du dîner et du souper. Les félicitations redoublèrent ; et pour leur première rencontre avec les blancs, les jeunes Esquimaux durent se trouver satisfaits des compliments dont ils furent l'objet.

Quand le repas fut près de finir, Martin dit en langage *Huskite* à Hermine de faire bouillir l'eau pour le thé, et



chargea Héron d'aller chercher au traîneau la bouteille de rhum qui n'avait pas encore été débouchée, parce qu'on la réservait précisément pour en régaler des amis dans l'occasion. Un des chasseurs, voyant Hermine puiser dans le panier de charbon de terre pour augmenter l'ardeur du feu réduit à l'état de braise, et amener plus vite l'ébullition de l'eau, dit aux voyageurs :

— Une fois arrivés à notre Résidence du lac *Garry*, vous pouvez renouveler votre provision de charbon; du reste, à partir d'ici, vous n'aurez pas souvent à en faire usage, car, à peu de distance, commencent les forêts américaines, et vous ne manquerez plus de combustible.

Un autre, lorsque Héron revint avec la bouteille de rhum, s'écria :

— Comte, qui nous aurait dit ce matin, à la sortie de notre tanière de neige, que nous étions attendus par un si bon déjeuner, suivi de thé et de rhum comme dans la meilleure maison de Québec ou de Montréal ?

Celui que l'on appelait *Comte* n'avait pas encore trente ans; sa taille était haute et bien prise, sa physionomie mâle et digne, imposante même, et martiale, grâce à une longue barbe, à de grands favoris, à un front large et élevé. Il avait les cheveux et les yeux noirs, le regard très-vif, le nez aquilin; ses moustaches étaient épaisses et longues. Toute sa personne respirait la distinction et annonçait un rang élevé. Les quatre Canadiens lui témoignaient de la déférence, et l'un d'eux lui montrait tant de respect et de soumission, qu'on ne pouvait le prendre pour un camarade; ainsi, lorsque tous se furent assis par terre autour du feu de la tente, celui-ci n'y prit place à son tour que sur un signe du Comte. Martin, en entendant le chasseur donner ce titre à son noble compagnon, regarda celui-ci avec un certain embarras, et lui fit modestement ses excuses de ne pouvoir lui rendre les honneurs dus à son rang. lui pauvre voyageur arrivant de lieux sauvages et désolés; il ajouta que les quelques douceurs dont le Comte

le voyait jouir dans son humble tente étaient un don généreux du capitaine Mac Clintock qui, avec d'autres officiers anglais, parcourait les mers hyperboréennes à la recherche de sir *John Franklin*.

Ces paroles inspirèrent au Comte la plus vive curiosité d'apprendre le résultat de tant d'investigations ; alors, Martin lui raconta brièvement comment, après tant d'années de recherches et d'anxiétés, on avait enfin su le naufrage des deux vaisseaux l'*Erèbe* et la *Terreur*, brisés par les glaces ; la mort naturelle de sir *Franklin*, et la fin malheureuse des officiers et des matelots qui avaient succombé au froid et à la faim, les uns sur les glaces du cap *Herschell*, les autres sur les bords du détroit de *Simpson* et dans l'îlot de *Montréal*, à l'embouchure du fleuve *Back*. Il apprit aussi au Comte qu'ayant rencontré le capitaine Mac Clintok en *Bootie*, près du Pôle Magnétique, où lui Martin habitait la maison de glace du père d'Hermine et de *Héron*, il l'avait accompagné à son départ. Le gentilhomme écoutait avidement ce récit ; il aurait voulu connaître tous les détails de la mort du grand homme tant cherché, mais le Français lui dit : que le parchemin trouvé dans la pyramide ne portait inscrit d'autre fait que celui de la mort de *Franklin* arrivée le 14 septembre 1847 ; qu'on n'y expliquait pas à quelle maladie il avait succombé, ni si le cadavre avait été jeté à la mer, ou enterré au cap *Victoria*, ou enfin, ce qui est plus probable, conservé dans une caisse de zinc à bord de l'*Erèbe*, et perdu par conséquent par le naufrage de ce malheureux vaisseau qui ne périt qu'après la *Terreur*.

Sur ces entrefaites, deux chasseurs Canadiens sortirent avec *Héron* pour se procurer quelque gibier en vue du souper ; en leur absence, et tandis qu'Hermine préparait le daim qui devait être mangé au dîner, parti bouilli et parti rôti, le Comte, toujours avec ses compagnons autour du feu, se mit à raconter à Martin les événements advenus en Europe pendant que celui-ci battait les mers arctiques à la pêche de la

baleine. Il lui apprit surtout la descente des Français en Italie, la rencontre des Autrichiens, et les batailles sanglantes de Montebello, de Magenta et de Solferino, où tous les chasseurs de Vincennes se battirent avec tant d'archarnement contre les Bohémiens et les Tyroliens, ajoutant que les premiers avaient été plus heureux que leurs adversaires, mais non plus braves ni plus habiles, au dire de généraux français qui avaient admiré la valeur de leurs ennemis.

Les yeux de Martin lançaient des flammes à ce récit ; enfin il s'écria :

— Oui, monsieur le Comte, les Allemands sont des braves soldats, ils résistent héroïquement aux charges, ils tirent la carabine avec une justesse à couper un cheveu en deux ; mais nous autres chasseurs de Vincennes, nous formons l'infanterie légère la plus leste et la plus adroite que l'Europe ait jamais vue faire feu sur les champs de bataille, monter à l'assaut des tranchées, ou voltiger dans les embuscades. A présent, dites-moi un peu comment vous pouvez savoir, au fond de ce désert, les affaires d'Italie ?

— Les journaux d'Angleterre et de France arrivent toujours à Québec ; de là, on nous les envoie à la baie d'*Hudson*, et de là encore aux Résidences appelées *Forts*, où demeure un chef de chasseurs ou d'acheteurs de peaux ; aussi, en arrivant au lac *Garry* sur les bords duquel nous sommes fixés en ce moment, vous y trouverez les journaux ; ils sont anciens ; nous en recevons un paquet à la fois, et nous les lisons à notre aise au retour de nos expéditions ; mais enfin, nous savons les événements contemporains, aussi bien, si ce n'est aussitôt, que l'habitant des villes.

Alors le gentilhomme se mit à raconter les changements survenus en Italie, le bouleversement des États, les trames des constitutionnels et des républicains, le danger de Naples, les fureurs et les menaces dont l'Eglise était l'objet.

— Et Rome ? demanda Martin avec anxiété ; j'ai bonne espérance à son sujet ; dites, y a-t-il encore une garnison

française ? Les braves de *Vincennes* sont-ils encore à l'ombre de la coupole de Saint-Pierre ?

— Oui. jusqu'à présent, et jusqu'à présent aussi le tombeau de Saint-Pierre est respecté, et le Pape est resté inébranlable, comme une tour imposante dont le souffle des vents ne peut ébranler le sommet. On écrit de-là bas qu'il se fait à Rome de grandes prières : que tous les catholiques de l'univers, comme s'ils n'avaient qu'une seule ame, s'unissent aux Romains dans ces prières, et que chacun d'eux s'ingénie à manifester son amour pour le Père des fidèles, et à lui apporter son tribut filial, soit par des écrits, soit par une aide pécuniaire. La jeunesse de France, de Belgique, d'Allemagne, de Pologne, d'Irlande, d'Espagne, de Hongrie et d'Italie accourt s'enrôler sous la bannière de Saint-Pierre ; plus la fureur de Garibaldi et de ses bandes va s'augmentant, plus ces preux champions du Christ se pressent autour de sa bannière, pour empêcher ces contempteurs du Christ et de son Vicaire d'accomplir leurs coupables desseins en envahissant le patrimoine de l'Eglise <sup>1</sup>.

— Oh ! que ne suis-je en Europe ! s'écria Martin. Comment ! Garibaldi reparait sur la scène, lui qui connaît si bien la justesse de ma carabine ? Elle a renversé de cheval assez de ses forbans venus d'Amérique, à la porte Saint-Pancrace ! Mais j'espère que, s'il lui prenait fantaisie de s'approcher des murs de Rome, les chasseurs de Vincennes se chargeraient de lui broder à jour sa blouse écarlate, et de secouer les plumes de coq de son chapeau.

— Quant à cela, dit le Comte, il trouvera à se faire accommoder, car les derniers journaux venus d'Europe annoncent que le général Lamoricière va être mis à la tête

<sup>1</sup> Ceci était écrit avant l'invasion piémontaise, dont les chefs appellent du nom outrageant de *mercenaire*, cette jeunesse, l'élite de la catholicité. Ceux qui osent la traiter ainsi dans les proclamations, oublient qu'ils ont été véritablement à la solde des nations étrangères !

de l'armée pontificale, pour combattre les rebelles armés contre l'Église.

— Vive Dieu ! Lamoricière général en chef des troupes pontificales ! Oh ! celui-là saura dégoûter du jeu tous ces bravaches ; il s'entend à faire la guerre de partisan <sup>1</sup>. En Algérie, les Arabes ont passé plus d'un mauvais quart d'heure quand il nous envoyait par détachements silencieux, les surprendre de derrière les monticules de sable, ou bien en filant le long des haies de figuiers indiens, ou en pénétrant au plus épais des bois. Les trouvant rassemblés en masse compacte, nous déchargions sur eux nos carabines à coup sûr ; et ces pauvres Bédouins, encapuchonnés dans leurs burnous blancs, quittaient la selle et faisaient de rudes culbutes, comme les garibaldiens de la terrasse de la *Cereria*, que je tirais du palais des *quatre vents*, et qui s'affaissaient sur la balustrade.

— Oh ! tu ne m'apprendras pas ce qu'est le général Lamoricière ! Moi aussi, j'ai servi sous ses ordres en Afrique, dans la cavalerie légère, et je t'assure qu'il excellait à nous faire manœuvrer, ou à nous lancer à toute bride pour entourer les villages, tandis qu'à la tête de l'infanterie, il leur donnait l'assaut et prenait le lièvre au gîte ; quant aux fuyards, à peine s'étaient-ils glissés hors de leurs huttes bâties en forme de fours, que nous tombions sur eux, les balafrant à grands coups de sabre, et leur mettant souvent la peau du cou sur le dos.

— Là ! s'écria Martin, j'étais bien sûr que vous étiez français, parce que vous avez l'accent de Paris et non celui du Canada. Ainsi donc, nous avons fait ensemble les campagnes d'Alger, d'Oran et de Constantine. Qui aurait jamais deviné cela ?

En ce moment, on entendit le son d'un cor de chasse, et

<sup>1</sup> Le général de Lamoricière a toujours dit à Rome qu'il s'engageait à défendre les Marches, l'Ombrie et le Patrimoine de Saint-Pierre contre les bandes de révoltés et de volontaires, mais qu'il ne pourrait résister à une armée régulière qui viendrait écraser sa petite troupe.

l'on vit arriver les trois chasseurs portant une chèvre blanche, une couple de dindons sauvages et quatre faisans. Les compagnons restés sous la tente, s'écrièrent :

— Bravo, bravo ! voilà le souper d'aujourd'hui et le déjeuner de demain ; vive la carabine !

— Et vive ! reprit Martin, vive l'habileté de notre cuisinière ! Vous verrez quel régal elle va nous apprêter à la mode de son pays. Hermine, faites-nous cuire à l'étouffée les dindons, et les faisans avec une sauce de graisse de phoque ; personne n'en laissera sa part.

Hermine, devant le feu ardent où rôtissait le quartier de daim, était devenue fort rouge, mais en s'entendant louer ainsi, son visage se colora d'une teinte encore plus vive ; elle baissa les yeux et dit avec un petit sourire modeste :

— Messieurs, le dîner attend votre bon plaisir.

— Eh ! mais reprit le Comte, puisque vous avez un pot au feu, nous mangerions volontiers de la soupe. Adolphe, va chercher à notre traîneau huit morceaux de biscuit ; tu en casseras quatre que tu jetteras dans le bouillon, en y ajoutant une poignée de sel pour donner du goût.

Le repas fut très-gai ; les Canadiens y ajoutèrent encore d'autres accessoires, et voulurent le terminer par un pot de confiture de groseilles, et un punch très-fort qui en fut le couronnement. Le froid était cuisant, et, dans l'après-midi, la neige commença à tomber par énormes flocons semblables aux touffes de poil, éclatantes de blancheur, de la petite chèvre sauvage tuée dans la matinée. Que faire ? On se tint tranquille auprès du feu, à se raconter réciproquement ses aventures, tout en plumant les faisans et les deux beaux dindons, à la crête rouge comme du corail.

Martin, s'adressant au gentilhomme, lui dit :

— Monsieur le Comte. je vous avais jugé français sur ce que vous parlez tout à fait en parisien, tandis que les Canadiens emploient encore le vieux langage du temps de Louis XIV, si bien qu'à les entendre, on croit lire du Molière,

ou les guerres de la Ligue. Puisque je ne me suis pas trompé en ce qui vous concerne, vous pouvez juger si je suis dévoré de la curiosité de savoir quelles vicissitudes vous ont enlevé aux raffinements de la vie de Paris, et vous ont amené à parcourir cette solitude, habitée seulement par les ours et les loups, pour y mener la dure existence des chasseurs de castors et de cerfs rangifères. Votre affabilité excusera mon hardiesse, et vous ne vous offenserez pas de mes questions.

— Nullement, répondit le comte, et rien de ce que je pourrai vous dire ne me compromettra auprès de mes compagnons, dont l'un est mon serviteur, et les autres des obligés de mon père, tous gens loyaux et dévoués que leur attachement pour moi a conduits à me suivre à travers ces landes inhospitalières, qui donneraient leur sang et leur vie pour ma défense, et qui vont à tour de rôle porter mes lettres à Montréal et chercher les réponses. Apprends donc que je descends d'une race antique et noble, et que plusieurs de mes ancêtres furent maréchaux de France sous le règne des maisons de Valois et de Bourbon. A la chute de Charles, mon père embrassa le parti de Louis-Philippe d'Orléans, et devint très-puissant à sa cour. Dans la révolution imprévue de 1848, il courut le danger d'être massacré par la populace furieuse, et ne put qu'à grand'peine se réfugier dans la pauvre maison d'un ouvrier habitant le bourg de Saint-Denis; j'étais précisément en congé à cette époque, et je me trouvais dans l'un de nos châteaux de Vendée; mon père, voyant le désordre général, et la populace des barricades de Paris menacer de bouleverser la France, mit ordre à ses affaires, rassembla tout ce qu'il put d'argent, et se résolut à traverser l'Atlantique pour aller mener une vie tranquille au Canada, où il possédait, du chef de sa mère, de vastes domaines sur les bords du fleuve Saint-Laurent et dans le Labrador. Je le rejoignis à Bordeaux, et là nous nous embarquâmes pour Montréal.

» Nous étions établis dans cette ville, lorsqu'y arriva, sous

le coup d'une affreuse misère, une de ces anciennes familles restées fidèles au parti d'Henri V, et que nous appelons *légitimistes* ; elle avait traversé l'Océan pour fuir les agitations de Paris ; comme le vaisseau qui la portait venait de dépasser le banc de Terre-Neuve, il survint une tempête à laquelle le bâtiment ne put résister ; jeté sur des récifs, il s'y brisa, et les passagers eurent peine à se sauver ainsi que l'équipage, dans les canots ; argent, vêtements, biens de toute nature, tout fut perdu ; le Baron de\*\*\* arriva à Montréal sans autres habits que ceux qui le couvraient, et il n'atteignit cette ville que par le secours de la charité. Il était accompagné d'une fille de seize ans, dont le visage était d'une grande beauté, bien moins remarquable pourtant que celle de son ame ; elle avait été élevée à Paris par les religieuses du Sacré-Cœur, et elle surpassait toutes ses compagnes, non-seulement dans la connaissance de la littérature, des langues étrangères et des travaux d'aiguilles qui conviennent à une demoiselle, même d'une grande noblesse, mais plus encore par sa piété, sa modestie, et son amour si tendre pour la Mère de Dieu que ses maîtresses l'avaient admise dans la congrégation des *Enfants de Marie*.

» Pendant la traversée elle portait suspendue en évidence sur sa poitrine, une médaille d'or à l'image de sa protectrice bien-aimée ; et dans les premiers temps de son arrivée au Canada, elle se glorifiait de cet insigne céleste qui était pour elle comme la livrée de la Madone. Son père avait pris gîte dans une maisonnette assez voisine de notre demeure ; le mien vint à savoir l'histoire du naufrage ; il apprit aussi que ces nobles émigrés, quelque misérable que fût l'existence à laquelle ils s'étaient réduits, ne pouvaient plus subsister que très-peu de jours sur ce qui leur restait du prix d'un camée que le Baron avait ôté de son doigt pour s'en défaire, de sorte que la pieuse demoiselle était sur le point de vendre sa chère médaille de la Vierge immaculée ; le cœur de mon père s'émut profondément et il résolut d'aller secourir cette famille intéressante.



» Mon père fut frappé d'un spectacle touchant à son entrée chez le pauvre gentilhomme qui habitait une petite chambre au rez-de-chaussée ; celui-ci était entouré, d'un côté, de son fils, jeune garçon de quatorze ans ; de l'autre, de sa fille qui, agenouillée, tenait à la main sa médaille qu'elle avait ôtée de son cou ; avant de la remettre au fidèle serviteur qui devait l'emporter pour la vendre, elle la regardait longuement, la baisait et la serrait sur son cœur avec une tendresse et une désolation inexprimables. Son père la contemplait en silence, son frère pleurait ; la jeune fille, pâle, oppressée, disait dans sa douleur : « Ah ! Mère chérie, qui, m'as toujours gardée, protégée, consolée, comment pourrai-je me séparer de toi ? Mais que la volonté de Dieu soit faite ! Obtiens pour celui qui te portera sur son sein, ô Reine de mon cœur, toutes les grâces que m'a values ton inépuisable bonté. » Puis, se tournant vers l'émigré : « Mon père, lui dit-elle, embrassons-la une fois encore, et bénissez-moi avec elle. » Le gentilhomme levait en effet la main pour donner à sa fille la bénédiction demandée, lorsque mon père entra.

» Le Baron eut un moment d'embarras à la vue de cet étranger ; mais ses habitudes de politesse le lui firent accueillir avec courtoisie ; alors mon père lui dit qu'étant français comme lui, et ayant appris son malheureux naufrage, il était venu lui apporter des consolations et lui offrir son amitié en lui demandant la sienne, et il ajouta aussitôt, sans plus de préparations, que, pour premier gage de cette amitié qu'il sollicitait, il suppliait le Baron de vouloir bien accepter le prêt d'une centaine de napoléons.

» A ces mots, la jeune fille s'élança d'un bond sur les mains de son père et lui reprit la médaille qu'elle baisa et rebaisa ; puis elle cria au serviteur. « Claude, retire-toi, elle est encore à moi. » Et se tournant vers mon père avec une vivacité pleine de grâce : « Monsieur, lui dit-elle, c'est à vous que je dois de conserver l'image de ma Mère bien-aimée ; je ne la prierai et ne l'embrasserai plus à l'avenir sans lui parler

de vous. Que Dieu vous récompense, et vous rende la joie que vous me donnez aujourd'hui ! » Le visage couvert d'une honorable rougeur, le Baron remercia mon père de son assistance, et lui raconta comment sa fille, pressée par les besoins de la famille, était prête à vendre cette médaille dont elle avait été jusque-là inséparable, lui expliquant ainsi le bonheur et la reconnaissance qui débordaient de ce jeune cœur. Mon père voulut laisser ses obligés à leurs douces émotions ; il leur serra la main à tous les trois, et se retira. Il avait, en face de son hôtel, une jolie maisonnette élégamment meublée qu'il louait d'ordinaire à des marchands européens ; le soir, après souper, m'ayant raconté sa visite au Baron, et la misère où celui-ci avait été plongé par son naufrage, il me confia que l'idée lui était venue d'offrir au gentilhomme cette demeure commode, et je le pressai vivement d'exécuter ce projet. Alors, il s'occupa de faire porter, dans la future habitation des émigrés, des provisions, des vêtements, du linge d'une extrême finesse, tous les objets, en un mot, qu'il crut pouvoir être utiles ou agréables à ses hôtes ; et ayant ainsi pourvu à leurs besoins et à leurs jouissances d'intérieur, il fit consentir le Baron à s'installer dans cette maison préparée pour lui.

« La jeune Virginie, ainsi que je vous l'ai dit, joignait à la plus touchante piété, une excellente éducation : elle jouait agréablement du piano, chantait avec goût, peignait à merveille ; elle était, en même temps, fort instruite en géographie, en histoire, et faisait son étude favorite de la botanique et de l'ornithologie, et, dans les ouvrages de femme et les soins du ménage, personne ne lui était supérieur. Nous passions, mon père et moi, toutes nos soirées avec le Baron, ses enfants et un ou deux amis respectables habitant la ville ; Virginie jouait du piano, ou chantait ; je l'accompagnais sur la flûte, et nous prolongions ainsi les veillées. La modestie, la réserve, la sagesse, la douceur et le bon sens de cette jeune personne m'avaient ravi et me tenaient sous le charme ;

n'ayant jamais eu de secret pour mon père, je lui ouvris mon cœur et lui demandai conseil. Il approuva cet amour, et me promit de servir mes intérêts auprès du Baron. Il s'était aperçu, à plusieurs indices, que Virginie avait pour moi une réelle affection, et l'assurance qu'il m'en donna me rendit le plus heureux jeune homme de Montréal.

» Sur ces entrefaites un Anglais, des plus riches et des plus puissants parmi la riche et puissante aristocratie britannique, et possesseur de vastes domaines dans le Canada, vint s'établir à Montréal, et y tenir un état presque royal. Il n'avait guère plus de vingt-huit ans ; il passait tous les jours à cheval dans la rue que nous habitions, et ayant une fois, par hasard, aperçu Virginie qui la traversait avec son frère, il devint follement épris d'elle. Il se mit alors, suivant l'usage des jeunes gens, à passer à tout propos sous ses fenêtres, tantôt à cheval, tantôt en voiture ou à pied ; elle ne pouvait sortir avec son père ou son frère sans qu'il la suivit ; enfin, il l'assiégeait de telle sorte qu'elle n'avait plus un moment de tranquillité. Je m'étais aperçu de cet amour dès son origine, et comme on craint tout lorsqu'on aime, il me causait un grand souci. Cependant je me taisais et je dissimulais ; mais l'Anglais fit tant par ses amis, qu'il réussit à se faire présenter chez le Baron. Virginie, dans sa candeur, me racontait les incidents de chaque jour, et les conversations que Lord\*\*\* avait avec son père ; mais un soir, je la trouvai pâle et d'une tristesse mortelle ; saisissant le moment où mon père causait avec le sien, je lui demandai la cause de l'état où je la voyais.

» Elle rougit, et les larmes lui vinrent aux yeux ; comme elle gardait le silence, j'insistai, et elle me dit ingénument que Lord\*\*\* avait entrepris de prouver à son père que je ne pouvais être un époux digne de sa fille, puisqu'il était *légitimiste* et que mon père et moi étions *orléanistes* ; qu'allant plus loin encore, il avait prétendu que ce mariage serait non-seulement malheureux, mais encore peu honorable pour le Baron.

» — Mon père, ajouta Virginie, a répondu avec noblesse et en se tenant dans les généralités ; mais ces discours m'ont affligée jusqu'au fond du cœur. »

» Je la consolai de mon mieux ; et la soirée finie, je rentrai chez moi dévoré de ressentiment et de jalousie.

» Le matin venu, j'écrivis à Lord\*\*\* qu'il avait souillé mon honneur d'une tache qui ne pouvait se laver que dans le sang ; et je l'invitai à se rendre au coucher du soleil sous les peupliers qui bordent le fleuve pour s'y battre avec moi à l'épée ou au pistolet. Il choisit ce dernier, et le soir venu, nous nous rencontrâmes avec nos témoins, au lieu du rendez-vous. Lord\*\*\* tira le premier, et me manqua ; je l'atteignis et lui cassai la rotule. Son rang, ses richesses, ses hautes relations et la puissance de sa famille m'exposèrent à une si cruelle persécution que je dus m'éloigner de Montréal. L'Anglais n'avait pas seulement le genou brisé, mais encore deux nerfs coupés, ce qui le condamna à rester boiteux. Jugez de la colère du gouverneur du Canada, des angoisses de mon père et de la douleur de Virginie : elle faillit en mourir.

» Je me lançai en désespéré sur les plages de la baie d'*Hudson* ; je m'enfonçai dans ces landes désolées avec mes quatre compagnons pour y mener la vie de chasseur. Depuis trois ans, mon père essaie de tous les moyens pour obtenir ma grâce de Londres, mais il a, jusqu'à présent, peu d'espoir de succès. Cependant Virginie me console par ses lettres, prie pour moi, et s'offre à m'épouser pour venir vivre avec moi, dans ce désert de glace, partager mes peines, mes tristesses, mes privations, et adoucir mon malheur par sa présence. Généreuse enfant ! elle ne connaît pas toute la désolation de cet exil ; elle ignore que mes souffrances seraient doublées si je voyais languir cet ange à mes côtés ! »

Martin qui n'avait pas cessé d'écouter avec attention, levant alors les yeux, vit Hermine pleurer d'attendrissement à ce triste récit.

## XIV. — LA VIERGE DACOTHE.

Le soleil commençait à se montrer un peu plus au-dessus de l'horizon; il s'élevait de degré en degré sur l'écliptique à mesure que nos voyageurs avançaient vers le Midi; ses rayons devenaient moins obliques, et par conséquent plus chauds et plus éclatants. Ce long voyage sur d'immenses plaines de neige avait presque aveuglé nos amis; leurs yeux étaient brûlants et injectés de sang, leurs paupières gonflées, leur vue très-affaiblie; les lunettes à neige ne suffisant plus, il fallut y ajouter un autre voile brun, afin de mieux intercepter l'éclat de cette blancheur immaculée.

Ils reçurent un excellent accueil au fort du lac *Garry*, et refirent en ce lieu provision de charbon, de *pemmican* et d'un peu de biscuit, mais surtout d'une eau dont la vertu apaise la cuisson des yeux lorsqu'on en fait de fréquentes lotions. Quant aux pastilles acidulées, elles leur étaient inutiles, grâce à la Providence qui ne les avait point abandonnés, et leur avait permis de faire une chasse assez abondante pour se nourrir presque toujours de viande fraîche. Il fallut s'arrêter un certain temps au lac *Garry*, à cause de la lassitude des chiens et aussi pour guérir la patte de l'un d'eux, blessé par la rencontre d'un corps dur et pointu qui avait pénétré dans sa chair et lui avait fait venir un abcès. Martin lui-même était brisé; tous ses os étaient endoloris; et le vent du Nord avait si bien brûlé la peau de son visage, qu'elle tombait en écailles et en farine, laissant aux parties ainsi dénudées, une cuisson aiguë. Héron avait un pied malade, et ses yeux ne lui laissaient aucun repos. Hermine seule était fraîche et en bon état, à ce point que les Canadiens du fort, sachant ce que c'est qu'un

tel voyage sur la glace, ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant une jeune fille assez courageuse et assez robuste pour supporter si gaillardement une pareille épreuve.

Le lac était plus qu'aux deux tiers dégelé, et ses bords se couvraient d'écureuils, de chevreaux et de faons accourus pour se désaltérer; au-dessus de tous les endroits où l'eau était redevenue liquide, volaient des nuées de hérons, de plongeurs; de bécaras ou phénicoptères, de canards, de grèbes, et autres oiseaux aquatiques. Aussi Hermine était-elle sans cesse occupée à tendre des pièges ou à tirer des coups de carabine, arme qu'elle maniait avec un poignet de fer, et dirigeait avec un œil de lynx.

Mais elle éprouva une véritable stupéfaction à la vue d'un bois de ces génévriers que les savants appellent *génévriers de l'Himalaya*, parce que c'est la dernière végétation que l'on trouve au milieu des glaces de ces hautes montagnes. Il en est de même à l'extrémité septentrionale du continent américain; ce furent donc les premiers arbres que rencontra Hermine. Ils s'élèvent à la hauteur de deux hommes; leur feuillage est d'un vert olive; leurs rameaux ont une direction presque horizontale, mais le branchage est tortu, noueux, entremêlé; les feuilles bien découpées sont réunies en touffes épaisses; chacun de ces petits arbres semble plutôt un énorme buisson tout hérissé. Hermine, n'ayant jamais vu aucune espèce de bois, contemplait celui-ci, et prenait cette végétation pour les cheveux de la terre qu'elle n'était pas éloignée de personnifier et de croire vivante. Enfin elle se décida à pénétrer dans le fourré; ce fut d'abord bien timidement, puis elle devint plus hardie, et remarquant que les cannes avaient déposé leurs œufs dans les broussailles au pied des génévriers, elle se mit à les recueillir dans le pan de sa robe et à les porter à Martin, qui lui avait enseigné à en faire des omelettes à *la chartreuse*, les meilleures du monde. Et non-seulement elle fit usage de ces œufs pendant les jours que la petite troupe passa au fort, mais encore elle en emporta plusieurs cen-

taines dans des barils de graisses ou des boîtes pleines de mousse, et ce fut une précieuse ressource pendant le voyage, toutes les fois que l'on manqua de gibier.

En quittant la station de *Garry*, où ils avaient été traités avec tant de courtoisie, nos amis s'acheminèrent vers le lac *Pelly*, en même temps qu'une bande de chasseurs, montés comme eux sur un traîneau, et qui les accompagnèrent fort loin, avant de prendre une autre direction, en quête des élans et des rennes qui émigraient déjà vers les régions polaires. Le voyage devenait horriblement difficile : la glace n'avait plus beaucoup de solidité ; la neige commençait à se fondre sous l'influence d'un air plus doux, de sorte qu'on ne tenait plus pied et qu'il fallait se servir des raquettes, et le plus souvent des bottes à la façon des Esquimaux pour n'être point trempés. Les chiens enfonçaient quelquefois dans des fondrières, d'où ils avaient grand'peine à retirer le traîneau.

Sur le lac *Pelly*, Hermine montra autant de courage que de charité : une jeune fille indienne voguait sur une pirogue au milieu du lac où elle était allée pêcher, et se dirigeait vers le rivage, lorsqu'un furieux coup de vent venant du Sud-Ouest, poussa contre l'embarcation un glaçon qui la fit chavirer, se remplir et s'enfoncer ; la jeune fille tomba dans le lac ; elle était enveloppée d'une grande peau d'ours blanc qui lui servait de manteau ; et, ne pouvant par conséquent faire usage de ses bras, elle serait allée au fond de l'eau. Hermine qui était venue tendre des filets sur le bord encore glacé du lac pour y prendre des oies, voyant cet accident, ôta précipitamment sa pelisse et se jeta dans le lac : elle nageait comme une loutre ; arrivée à l'endroit où la pirogue avait été submergée, elle plongea, saisit l'Indienne par les cheveux, revint avec elle à la surface, et, la soutenant d'une main, nageant de l'autre, elle regagna le rivage. La jeune fille était sans connaissance ; Hermine la chargea sur ses épaules et la porta à Martin ; celui-ci la rappela à la vie au moyen de linges chauds et de frictions, et bientôt elle fut rendue à sa mère.

Un autre jour que la tente était dressée non loin de la rivière de *Bullen* qui se jette dans le fleuve du *Grand-Poisson*, Hermine donna une autre preuve de la bonté de son cœur et de la compassion pour les misères humaines, qui la rendait si remarquable malgré sa rusticité. Héron et Martin battaient le pays à la recherche d'un daim ou d'un buffle ; la jeune fille, restée seule, après avoir terminé sa besogne du matin, sortit pour aller tendre des lacs dans un petit vallon qu'elle connaissait, afin d'y prendre quelque faisan ou quelque coq de montagne. A son retour, elle aperçut un groupe de peaux de loups s'agitant sur la neige à demi-fondue. D'abord elle s'effraya et portait déjà la main à son revolver, lorsqu'elle vit se dresser une de ces peaux, et reconnut qu'elle recouvrait une femme réduite à l'état de squelette, suivie de quatre petits êtres aussi décharnés qu'elle, et pouvant à peine se soutenir. La jeune sauvage s'avança vivement, et que trouva-t-elle ? Une pauvre Indienne et ses quatre enfants, demi-morts d'inanition ; ils s'étaient jetés sur les débris en putréfaction d'un bison dévoré par les loups l'automne précédent, et dont la fonte des neiges venait de laisser la carcasse à découvert. Ces misérables créatures, privées depuis plus de trois jours de toute espèce de nourriture, rongeaient ces os comme l'auraient pu faire des chiens, pour y trouver le peu de chair pourrie qui y restait encore ; un des enfants s'était emparé d'une patte, et mordait à belles dents les nerfs du jarret. Ces petits malheureux étaient pâles, d'une maigreur affreuse : leurs lèvres amincies se collaient sur les gencives : la mère, de haute taille et fortement bâtie, paraissait un grand faisceau d'os enfermés dans un sac de peau flottante. C'était une chose horrible que de voir ces pauvres êtres décharnés, revêtus de ces vieilles dépouilles de loups.

Hermine se sentit émue de pitié jusqu'au fond de l'âme ; ne pouvant se faire comprendre autrement que par signes, elle indiqua du doigt la tente, mais l'Indienne ne bougea pas ; elle tenait de toutes ses forces une côte du bison et la ron-



geait avec une sorte de rage. Alors la jeune fille, ne sachant que faire, et voulant à tout prix porter secours à ces infortunés, saisit le plus jeune des enfants, âgé d'environ six ans, par le milieu du corps, et le jetant sous son bras, prit le chemin de la tente. La mère, croyant qu'on voulait lui enlever son fils, jeta un cri aigu; ses autres enfants l'imitèrent, et coururent après Hermine pour lui arracher leur frère; mais la robuste jeune fille, déployant toute son agilité, fut bientôt arrivée à la tente où l'Indienne la suivit de près, et, se jetant à genoux devant elle, la supplia à grands cris de lui rendre son fils.

Hermine, sans lâcher l'enfant, prit un gros morceau de phoque mariné, et le donna à la mère. Il arriva alors ce qui arrive toujours avec les affamés : les enfants voyant cette proie entre les mains de leur mère, se jetèrent dessus comme des lionceaux, et sans attendre qu'elle leur fût partagée, la déchirèrent de leurs ongles et de leurs dents. Mais Hermine intervenant, les fit asseoir à terre sur une fourrure, et distribua les parts qui furent aussitôt dévorées. La mère ne se possédait pas de joie en voyant ses fils rougir par l'effet de cette nourriture avalée avec tant de hâte; la bouche pleine, elle aussi, elle poussait des cris inarticulés pour exprimer la reconnaissance qui débordait de son cœur maternel; l'éclat de ses yeux, l'expression de toute sa physionomie s'associaient à ces démonstrations. La jeune fille pleurait d'attendrissement, tout en offrant à ses protégés de bons morceaux de cerf et de daim conservés, qu'ils dévoraient avec l'avidité particulière aux Indiens après plusieurs jours de jeûne.

Hermine ne se contenta point de ce secours momentané; elle prit un des sacs à *pemmican* devenu vide, y fit entrer une bonne provision de chair de bison, de renne, de phoque et d'esturgeon, et le donna, ainsi rempli, à la mère, afin qu'elle et ses enfants ne succombassent pas à la faim dans le trajet qu'ils avaient encore à faire avant d'arriver au fort *Garry*.

Sur ces entrefaites, les chasseurs revinrent, chargés de venaison ; leur premier mouvement, à la vue du sac donné par la jeune fille à ces infortunés, fut de s'écrier :

— Hermine, que fais-tu ? Nous avons encore un long voyage devant nous ; et si les vivres viennent à nous manquer ?...

— La providence de Dieu ne nous manquera pas, répondit vivement la jeune sauvage. Voyez ces pauvres Indiens épuisés d'inanition ; chaque bouchée qu'ils mangeront dans le désert nous vaudra une prière à Dieu, et Dieu enverra au bout du canon de nos fusils de quoi fournir notre table.

Martin admira la foi et la générosité de cette enfant, et voulut la louer de sa bonne action, mais elle l'interrompit en disant :

— Ehl ne m'avez-vous pas répété bien des fois que le Dieu du ciel ne se laisse jamais vaincre en munificence, et qu'il rend au centuple ce qu'on donne aux malheureux ?

Le camp levé, on se dirigea vers la rivière de *Warren*, qui se jette aussi dans le *Grand-Poisson* ; on marcha deux longues journées sous l'effort incessant d'un vent glacial. Vers le milieu du troisième jour, Héron qui conduisait les chiens, les arrêta tout à coup, et s'écria presque en même temps que sa sœur :

— Martin, oh ! qu'est-ce que cette masse sombre là-bas ? Ce n'est ni une montagne, ni un brouillard, ni un gros nuage ; qu'est-ce que cela peut être ?

— Presse tes chiens, répondit le Français, avance, et tu verras.

Et l'on arriva en face de cette barrière mystérieuse qui n'était autre qu'une de ces épaisses forêts américaines, formées de cèdres d'une hauteur prodigieuse, chose que les Esquimaux voyaient pour la première fois.

Ils ne connaissaient que les arbustes et les buissons rabougris de la *Bootie*, dont la tête ne s'élève pas à la moitié de la hauteur d'un homme ; aussi, à la vue de ces géants forestiers, restèrent-ils abasourdis, stupéfaits, n'osant pas même lever les

yeux pour en mesurer du regard les troncs énormes et les cimes majestueuses. Martin arrêta le traîneau, et leur dit :

— Mes chers enfants, nous n'aurons pas besoin aujourd'hui de dresser la tente ; voici un toit naturel contre lequel le vent ne peut rien.

Le cèdre appartient, comme chacun le sait, à la grande famille des pins et des mélèzes ; il s'élève d'un port majestueux au-dessus de tous les autres arbres, et il est admirablement approprié à la mâture des vaisseaux à laquelle on l'emploie, ainsi qu'à l'énorme charpente des toits et des travées, des portiques et des terrasses dans les vastes basiliques, les arsenaux, les gares de chemin de fer, enfin les plus immenses édifices. Le tronc du cèdre est parfaitement droit ; presque à son sommet, commencent ses branches qui s'étendent horizontalement, et, toujours décroissant de longueur, forment une pyramide jusqu'à la cime ; les feuilles sont d'un vert sombre, très-découpées, pendant aux rameaux comme des franges, ce qui ajoute beaucoup à l'aspect imposant de ces arbres. On trouve aussi en Amérique des forêts de beaucoup de milles d'étendue, composées de pins énormes que leur taille démesurée a fait nommer par les botanistes *Willingtonia Gigantea*, et dont la grosseur et la hauteur sont telles que cinq ou six hommes réunis ne suffisent pas à les embrasser, et qu'ils ressemblent à des tours prodigieuses, terminées en pointe aiguë. Ces mêmes pins se retrouvent en Sibérie, en Norwége, en Islande ; les flancs de toutes les montagnes septentrionales en sont revêtus, surtout des Alpes germaniques ; on en voit aussi, et d'immenses, au sommet des Apennins, comme dans les forêts de la *Camaldule*, et du grand *Sasso* d'Italie.

Nos lecteurs peuvent se représenter l'étonnement des jeunes Esquimaux, à la première vue de ces grands bois américains que la cognée n'a jamais touchés ! Les ronces, les épines, le lierre qui s'enlace d'un arbre à l'autre, forment un fourré où il est difficile de pénétrer. Il fallut que Martin, aidé de Héron, pratiquât, à coups de serpe, une ouverture pour le

traîneau. L'ayant ainsi mis à l'abri, il ramassa les broussailles coupées, les réunit au milieu d'un petit cercle de pierres, et les alluma pour cuire le dîner. Le repas achevé, les voyageurs s'avancèrent un peu dans la forêt, pour en admirer les géants qui la couvrent d'une imposante obscurité. Hermine, qui regardait curieusement de tous les côtés, dit au Français :

— Vois donc ces bisons pendant aux branches ! Qui a jamais vu des bisons en l'air ? Voilà bien les cornes et les queues, mais où sont les pattes ?

Martin leva les yeux, et vit tout à l'entour, et sur un vaste espace, de nombreuses dépouilles de ces bœufs sauvages, suspendues aux arbres ; ce spectacle était de nature à augmenter l'effroi qu'inspirait ce lieu sombre et silencieux. Alors le Français, se tournant vers Hermine.

— Mon enfant, lui dit-il, ce que tu vois, ce sont des peaux de bisons dans lesquelles les naturels du pays enveloppent leurs morts, qu'ils n'enterrent point à la manière des blancs ; ils recueillent des herbes aromatiques, en remplissent la bouche du défunt, et en couvrent tout son corps de la tête aux pieds ; puis ils l'ensevelissent, en guise de cercueil, dans une de ces peaux qu'ils suspendent aux branches des cèdres par des cordes formées de lianes tressées, et d'une telle solidité qu'elles résistent à la pluie, à la neige, à la gelée, pendant de longues années. Vois combien il y a là de ces dépouilles pendantes ! comme elles se balancent au gré du vent qui agite les rameaux ! comme, au-dessous d'elles, l'espace débarrassé de ronces et d'épines se couvre d'une herbe fine et serrée !

C'était là un véritable cimetière suspendu ; à certains jours de l'année, les Indiens venaient le visiter, y offrir leurs sacrifices barbares, s'y livrer à leurs orgies infernales. Tandis que Martin et Héron taillaient à droite et à gauche pour préparer un passage au traîneau, Hermine repoussait les broussailles ainsi tranchées, de chaque côté de ce passage. En pénétrant de plus en plus dans l'épaisse forêt, ils finirent par

arriver à une clairière couverte d'une herbe épaisse et d'un vert foncé ; ce lieu semblait propre à la lutte ; il était entouré des plus énormes cèdres de la forêt, et traversé par un ruisseau dont les eaux paisibles et limpides s'assombrissaient en reflétant le feuillage sévère de ces géants ; sur chacune de ses vertes rives, on voyait une élévation où reposait l'extrémité de six troncs d'arbres formant un pont, qui reliait les deux parties de la clairière, séparées par le cours d'eau. Le soleil n'atteignait pas une assez grande hauteur dans cette région boréale pour dominer les cimes élevées des cèdres, et éclairer la terre de ses rayons ; aussi, une ombre impénétrable régnait-elle en ce lieu, et y répandait-elle une tristesse mortelle.

A peine les trois voyageurs avaient-ils mis le pied dans cette espèce d'arène, qu'ils furent frappés d'un spectacle qui les remplit de frayeur ; peu s'en fallut qu'ils ne s'enfuissent tout tremblants. A un intervalle de trois ou quatre arbres les uns des autres, se tenaient debout des guerriers d'aspect formidable ; chacun d'eux portait, dans sa longue chevelure, des plumes d'aigle et de vautour ; deux grandes cornes de bison se dressaient au-dessus de ses oreilles ; les cheveux noirs et emmêlés retombaient sur la figure, teinte de minium, à l'exception des sourcils, noirs comme les cheveux, et du front jaune. Deux grands cercles de métal pendaient aux oreilles, et les allongeaient jusqu'aux épaules ; deux anneaux étaient passés dans les cartilages du nez ; un troisième traversait la lèvre inférieure ; celui-là était chargé de petits grelots et de perles de verre. Le regard était féroce, le visage affreux ; sur le dos, pendaient des chevelures humaines que le vent hérissait ; le cou était entouré d'un collier de dents d'homme, de crocs d'ours et de loup ; la poitrine ornée de griffes d'ours blanc, de queues de loup et de renard ; les flancs entourés d'une ceinture de peau de bouc à longs poils, et tout le corps enveloppé d'une grande peau de bison, avec le museau et les cornes renversés sur les épaules. La main

droite était armée d'une massue, la gauche tenait l'arc et les flèches; et l'attitude générale était si menaçante, qu'on eût dit que ces guerriers voulaient braver le ciel.

Martin, caché derrière le tronc d'un cèdre, s'efforçait de reconnaître dans quel but ils montaient ainsi la garde; enfin, s'apercevant qu'ils ne faisaient aucun mouvement, il soupçonna que ce devaient être des idoles. Alors, ayant prévenu Héron de donner son revolver à sa sœur, et de se tenir, ainsi que lui-même, prêt à tout événement avec son fusil à deux coups, il encouragea les deux jeunes gens à s'approcher. Arrivés tous les trois auprès de ces formidables champions, ils découvrirent en eux les cadavres de guerriers indiens tués dans un combat, et dont les blessures étaient encore ouvertes et sanglantes. Outre les deux chevelures pendant sur les épaules de chacun d'eux, une lance plantée dans la terre à son côté en supportait un nombre plus ou moins grand, suivant celui des ennemis que le guerrier avait tués et *scalpés*, c'est-à-dire à qui il avait enlevé la peau de la tête avec tous ses cheveux. Aux pieds des morts, étaient déposés des vivres en grande abondance, du minium et d'autres couleurs, des plumes d'oiseaux, enfin tout ce qui est réputé, par la superstition de ces païens, nécessaire aux défunts pour faire bonne figure au milieu des autres ombres.

Les voyageurs remarquèrent combien le froid conservait intacts les traits féroces de ces sauvages, et laissait leurs chairs presque fraîches. Ils allaient reprendre le chemin de leur tente, lorsqu'il leur sembla entendre au loin un bruit de tambours et d'autres instruments; peu d'instants après, ils virent déboucher dans la clairière une troupe de Canadiens armés. Martin les salua en français; et ils furent enchantés de rencontrer dans cette forêt un homme de leur espèce, presque un compatriote. Il leur demanda d'où venait ce bruit extraordinaire, et les nouveaux-venus lui répondirent qu'il était produit par une bande d'Indiens qui allait offrir un sacrifice en l'honneur de leurs guerriers défunts; ils frappaient.

sur leurs tambours faits d'écorce d'arbre et de peaux tendues aux deux extrémités ; à ces instruments s'ajoutaient des calebasses pleines de cailloux et fortement agitées, ce qui suffisait à déchirer les oreilles ; mais il y avait en outre des trompettes de cornes de bison percées, dont le son tenait de celui du clairon et de la trompe marine. Les sauvages étaient en route depuis une bonne heure, mais ils marchaient si lentement qu'on n'était pas encore au moment de les voir paraître.

Martin s'informa de l'objet de ce sacrifice, et l'un des chasseurs lui répondit :

— A dire le vrai, nous ne connaissons pas les rites de ces naturels superstitieux ; ce que nous savons bien, c'est que cette tribu est la plus cruelle de toutes celles qui habitent entre le lac *Pelly* et celui de l'*Esclave*. Un *nez-percé* qui nous accompagnait l'autre jour, nous a conté que dans sa dernière guerre avec les *Dacothés*, elle avait eu le dessous, et laissé beaucoup des siens sur le champ de bataille, ce qui avait causé une affliction générale. Il advint que les *Dacothés*, en chassant le bison, tombèrent dans un embuscade de leurs ennemis ; mais ils ne s'en furent pas plutôt aperçus, que, reconnaissant l'impossibilité de faire tête à un nombre très-supérieur au leur, ils firent tourner bride à leurs chevaux, et prirent la fuite. Par malheur, une de leurs jeunes filles qui n'avait point encore atteint sa quinzième année, sortait en ce moment de la forêt, où elle était allée ramasser du bois ; elle fut prise et enlevée.

« La malheureuse enfant, tout en larmes, promit à ses ravisseurs une riche rançon, car elle était fille d'un chef, mais ce fut en vain. Arrivée à la *Loge* (ainsi s'appellent les hameaux) elle fut offerte en présent au *Cacique* ou prince de la tribu. Celui-ci la reçut avec toute la bienveillance imaginable, la rassura, et, montrant sa propre fille, dit qu'elle serait sa sœur, et que la captive deviendrait reine. En effet, la jeune *Dacothé* se vit l'objet de toutes sortes de caresses et d'honneurs ; les jeunes filles se disputaient sa présence ; elle

les accompagnait à la pêche, à la danse, à toutes les fêtes. Au logis, la place d'honneur, le meilleur morceau était pour elle ; ses compagnes lui offraient le poisson le plus délicat, le gibier le plus fin ; si bien que la pauvre enfant, ainsi entourée d'égards et d'affection, se fût trouvée heureuse sans le désir de revoir les siens.

Ses ravisseurs l'avaient habillée à leur manière ; les fourrures les plus moelleuses formaient ses vêtements ; sa chevelure était ornée de plumes de héron ; d'étroits *mocassins* chaussaient ses pieds ; une belle peau de chamois tombait de ses épaules. On lui avait appris à jouer avec grâce du tambour de basque ; à danser devant les *Manitous*, c'est-à-dire les idoles de la tribu ; à fumer une pipe en face de ces idoles, en leur envoyant respectueusement à la figure les bouffées de cette fumée odorante. L'enfant, dans son innocence, se plaisait à ces jeux ; elle s'honorait de ces distinctions, rendant bonne grâce pour bonne grâce, politesse pour politesse, gaieté pour gaieté, et ne perdant aucune occasion de se montrer aimable envers les compagnons de sa vie nouvelle. Avec le *cacique*, elle était respectueuse ; réservée avec les jeunes gens, tendre avec les femmes, joyeuse avec les jeunes filles. Pauvre petite ! son ame pure et loyale ne pouvait concevoir l'ombre d'un soupçon sur la sincérité de tant de bons procédés ; mais ces douces apparences couvraient la perfidie la plus atroce qu'il soit possible d'imaginer.

» Après six mois de feintes et de trompeuses flatteries, le *Grand Sorcier*, ou, comme l'appellent ces sauvages, le *Grand Remède*, fit publier partout que sa vaillante tribu allait célébrer une fête et offrir un sacrifice en l'honneur de la *Dacothé*. La jeune fille, confiante et ne se doutant pas des artifices de ces cruels, en était toute joyeuse. Une vieille femme, maigre, ridée, les cheveux en désordre, peinte de rouge et de blanc, les bras et les jambes nus, vêtue jusqu'aux genoux d'une courte tunique de peau de daim, courait comme une mégère, de cabane en cabane, en criant : « La *Dacothé* est consacrée au



seigneur de la Vie ; il l'accepte gracieusement. Que chacun se réjouisse et se prépare à la fête ! » On lui répondait par des cris et des hurlements dignes de loups plutôt que d'hommes. Les jeunes filles, s'armant de haches de silex, emmenèrent au milieu d'elles la belle prisonnière, la conduisirent dans la forêt, et, lui remettant aussi une hache, lui firent couper deux jeunes arbres, dont elles affilèrent la pointe pour les transformer en pieux destinés à être enfoncés dans la terre.

» La pauvre innocente ignore que ce jour doit éclairer son supplice ; elle va certainement être sacrifiée, et avec la plus grande cruauté, en l'honneur du *Manitou* qu'adorent les guerriers et le *sorcier*. En apprenant du *nez-percé* l'affreux projet de ces monstres, nous avons changé notre direction, et nous sommes venus ici pour tenter tous les moyens de sauver cette infortunée. Si les sauvages sont en petit nombre, quoiqu'ils soient bien armés, nous comptons, à huit que nous voilà, les vaincre et les disperser à l'aide de nos fusils ; si vous voulez vous joindre à nous avec vos carabines à deux coups, nous serons dix, et nous aurons douze coups à tirer avant de recharger. »

— Je compte pour six, s'écria Hermine en français, puisque j'ai un revolver à six canons.

Les Canadiens louèrent la jeune sauvage de sa généreuse hardiesse ; puis ils reprirent :

— Si cependant les Indiens sont en force, et que la prudence ne nous permette pas de les attaquer, il nous restera la ressource de leur offrir une belle rançon. Si enfin, ils persistent à vouloir sacrifier la malheureuse enfant, nous les menacerons d'exciter à la plus atroce vengeance la tribu entière des *Dacothés*, tribu vaillante et redoutable, qui les exterminerait jusqu'au dernier

Tandis que les Canadiens achevaient de raconter à Martin la triste histoire de la jeune captive, on vit déboucher, dans la verte clairière, quatre cavaliers d'avant-garde qui paraissaient les satellites de la mort, tant leur aspect était effroya-

ble : leur visage, leur poitrine et leurs bras étaient peints en noir, avec des bandes rouges, et leurs sourcils étaient blancs. Derrière eux venaient les musiciens peints en jaune ; puis un corps de soixante guerriers, les cheveux hérissés et couverts d'une poudre blanche, entremêlés de plumes d'aigle, et surmontés de deux grandes cornes de bison d'où pendaient jusqu'aux pieds de longues queues de cheval. La figure de ces guerriers était plâtrée de minium ; leurs sourcils étaient noirs et leurs yeux entourés d'un cercle jaune, qui les rendait affreux à voir ; sur leurs épaules pendait une épaisse peau de bison ; ils tenaient d'une main la massue, de l'autre l'arc et les flèches. On eût dit soixante démons sortis de l'enfer.

Cette troupe était suivie de celle des jeunes filles vêtues de leurs habits de fête ; quatre d'entre elles jouaient des castagnettes ; douze autres, les bras entrelacés, formaient une ronde autour de l'infortunée qui, dans son ignorance du sort qui lui était réservé, croyait à une solennité dont elle était l'héroïne, et qui devait précéder le moment où on la rendrait à ses parents, suivant la promesse mensongère que lui en avaient faite les chefs. Elle était parée avec tout l'éclat que comportait le costume sauvage : ses compagnes avaient soigneusement tressé sa chevelure, sur laquelle ondoyaient de magnifiques plumes de cygne et de héron, entremêlées de petites coquilles dont la blancheur aux teintes d'opale ressortait sur le noir des cheveux ; des colliers en perles de verre de différentes couleurs ornaient sa poitrine ; des bracelets éclatants entouraient ses poignets ; des girandoles, rouges comme le rubis, pendaient à ses oreilles ; elle était chaussée d'élégants mocassins que le pinceau avait embellis, et vêtue d'une tunique en peau de daim-mouchetée de noir, de fauve et de blanc.

Le *Sorcier* sacrificateur fermait la marche avec les chefs de la tribu. Il était couvert de noir de fumée ; ses lèvres et le tour de ses yeux étaient teints en couleur de feu ; deux énormes cornes se dressaient sur sa tête ; ses cheveux flot-

taient en désordre et étaient saupoudrés d'une poussière jaune, quatre griffes d'ours lui pendaient sur la poitrine, et des queues de renard sur le dos. Ses jambes étaient cachées par des bottes en peau de buffle, le poil en dehors ; il traînait à ses talons deux grandes queues de loup. Il ressemblait au roi des démons sortant de cette forêt obscure. Il n'eut pas plutôt paru dans la clairière que les danseuses, qui avaient amené la *Dacothé*, quittèrent brusquement celle-ci, et disparurent en un clin d'œil au milieu des arbres.

Cependant les Canadiens et le Français, voyant cette troupe de guerriers, comprirent qu'il était impossible de les combattre avec quelque chance de succès. Alors l'un des chasseurs qui savait la langue du pays, s'avançant vers le magicien et les dix chefs dont il était accompagné, leur offrit en échange de la victime, une bonne provision de tabac, une hache d'acier pour chacun d'eux, des perles de verre et des petits miroirs pour les femmes, et de plus, pour le sorcier, un manteau rouge.

— Garde tes présents, répondit ce cruel. Les *Dacothés* nous ont tué tous ces guerriers que tu vois là debout au pied des arbres, attendant d'être vengés ; le sang de cette jeune fille est bien peu de chose pour leur soif ; je dois lui percer le cœur, le lui arracher de la poitrine, et y mordre le premier. Chef des blancs, nous te respectons ; mais n'empêche pas notre sacrifice au seigneur de la Vie.

— Il sera pour vous l'auteur de la mort, s'écria le Canadien avec force. Je vois déjà les *Dacothés* tombant sur vous, et vous égorgeant autant de guerriers que leur vierge sacrifiée avait de dents et de cheveux.

En parlant ainsi, le chasseur se replia sur les siens, et leur annonça la résolution impitoyable des sauvages. Au même moment, le sorcier arrachait à la jeune fille tous ses ornements, en les jetant à terre avec des imprécations terribles. La malheureuse *Dacothé* s'aperçut alors de l'exécration imposée de ses ennemis ; levant vers eux les mains, elle les sup-

plia d'avoir pitié de sa jeunesse et de son innocence ; mais le sorcier, la saisissant par les cheveux, la traîna vers le bûcher que les guerriers avaient préparé entre deux cèdres.

Hermine, voyant cette infortunée implorer tous ses bourreaux les uns après les autres, ne put se contenir davantage ; emportée par la pitié, elle se précipita au milieu de cette foule redoutable, courut à la jeune fille, et, la tenant embrassée, conjura, dans son langage *huskite*, les sacrificateurs de lui accorder sa grâce. A ce spectacle, les guerriers, poussant un cri féroce, bondissaient déjà leurs massues, lorsque Martin s'élançant vers Hermine, la saisit par le bras et la ramena à sa place. De là, elle vit l'infortunée étroitement garrottée, et suspendue par les cheveux entre les deux cèdres. Les cordes dont elle était liée furent assujetties autour des pieux coupés de ses propres mains, et plantés en terre. On lui brûla d'abord les flancs avec des torches de bois de pin, puis on alluma le bûcher tout autour d'elle ; et les soixante guerriers, bandant leur arc, la percèrent à coups de flèches.

Alors le sorcier s'approchant, un dard à la main, traversa le cœur de la victime ; puis, armé d'un grand couteau, il lui ouvrit la poitrine et en arracha ce cœur palpitant ; il le regarda avec un sourire infernal, y mordit comme un chien furieux, et en déchira avec ses dents un morceau qu'il dévora en rugissant. Chaque guerrier vint à son tour en prendre une bouchée, jusqu'à ce que cette proie eût disparu tout entière, au bruit des malédictions et des blasphèmes de ces cannibales, qui s'éloignèrent ensuite en désordre avec des cris infernaux et des hurlements de bêtes féroces <sup>1</sup>.

(1) On trouve ce récit plus au long dans le livre intitulé : *Missions de l'Oregon, et voyages aux montagnes Rocheuses, par le P. De Smet* (Tournai, Casterman), d'où nous avons extrait la description des mœurs et des coutumes de plusieurs tribus sauvages. Il y est dit que les *Dacothés*, ou *Sioux*, tirèrent en effet pleine et entière vengeance des bourreaux de leur innocente jeune vierge, en les égorgeant, et brûlant leur village. Le savant, intrépide et zélé missionnaire *De Smet* a vu de ses yeux les pays qu'il dé-

## XV. — LA PÊCHE ET LA CHASSE.

Pendant le meurtre cruel de la jeune *Dacothé*, Hermine, en proie à l'horreur et à l'indignation, avait fermé les yeux ; en entendant les cris de la malheureuse enfant, elle tremblait et se sentait défaillir. Lorsqu'enfin, au bruit des tambours, elle fut revenue à elle, et qu'elle vit les bourreaux s'en aller pleins de joie, en chargeant leur victime de malédictions, elle s'adressa à Martin, et lui dit dans la langue de son pays :

— Laisse-moi courir au plus épais de la forêt, et lâcher dans le cœur de ce féroce *Angekok* quatre coups de revolver. Le monstre ! Du moins cette innocente créature sera vengée.....

— Que dis-tu ? s'écria le Français en l'interrompant. Ne sais-tu pas que les chrétiens ne doivent jamais se venger de leurs ennemis, mais qu'il leur faut, au contraire, prier pour eux, les aimer et leur faire du bien ? Si tu obtiens le baptême, tu devras éteindre dans son eau sainte tout esprit de vengeance, de rancune, de haine et de cruauté.

Hermine écouta, immobile et silencieuse ; elle réfléchit un moment ; puis, toujours sans parler, elle saisit la hache de Héron, s'élança vers la victime, écarta les tisons ardents, sauta dans le cercle du bûcher, coupa les cordes qui liaient l'infortunée aux deux poteaux, et levant le bras à la plus grande hauteur possible, elle trancha d'une main le nœud de cheveux, par lequel la victime était suspendue, et la soutint

crit, et assisté aux événements qu'il raconte. Nous avons aussi, relativement à ces mêmes contrées, des relations plus récentes d'autres voyageurs anglais, français, allemands et russes.

de l'autre lorsqu'elle tomba. Après avoir serré contre son cœur et baisé ce cadavre, elle le chargea sur ses épaules, et revint à ses compagnons, en leur criant :

— Laisserons-nous ce pauvre corps servir de pâture aux milans, aux aigles et aux vautours ?

Les chasseurs canadiens admiraient tant d'humanité chez une jeune sauvage ; ils l'aidèrent à retirer les flèches de ces membres délicats brûlés par le feu ; puis Hermine leur dit :

— De grâce, accordez-moi quelques instants ; et en m'attendant, creusez une fosse.

A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'elle vola vers le traîneau, y prit une grande peau de phoque, une hache, un petit pic, et courut retrouver ses compagnons. Tout en pleurant, elle lava, dans l'eau du ruisseau, le sang du cadavre couvert de blessures ; l'enveloppa dans l'épaisse et ample dépouille apportée à cet effet, et le déposa légèrement dans la fosse qu'elle pria ensuite les hommes de remplir, et qu'elle leur fit fouler et foula elle-même de ses pieds.

— A présent, dit-elle lorsque tout fut terminé, il faut allumer ici un grand feu.

— Pourquoi cela ? lui demanda-t-on de toutes parts

— Parce que, répondit-elle, la terre dont la surface a été brûlée, en devient plus dure ; et puis, ce qui importe davantage, si jamais ces cruels cherchaient le cadavre de leur victime pour la déterrer et le jeter en proie aux bêtes fauves, ce serait partout ailleurs que sous les cendres, car ils ne pourraient imaginer qu'elle y fût ensevelie ; sans cela, ils reconnaîtraient bien vite sa sépulture à l'absence d'herbe.

Le Français et les Canadiens se regardèrent, étonnés de la finesse de la jeune sauvage. Celle-ci courut ramasser du bois mort, tandis que les hommes coupaient avec leurs haches une grande quantité de branches résineuses. Puis Hermine, prenant un tison au bûcher à demi-éteint, l'agita en le faisant tourner rapidement, l'enflamma ainsi, et le glissa sous l'amas de bois qui venait d'être fait, et qui, en s'allumant, forma un

grand feu, dont les traces devaient ensuite occuper un large espace, comme si une troupe nombreuse de chasseurs de rennes eût campé en ce lieu.

La veille, Héron avait tué un beau *caribu* ou cerf *rangifère* ; les Canadiens furent invités à en manger leur part, et Hermine se mit en devoir de préparer le repas. Lorsqu'il fut servi, et tout en mangeant, les chasseurs racontèrent qu'ils étaient envoyés à la rivière de *Warren*, rivière très-poissonneuse et dont la pêche devait avoir lieu, d'après la saison, pour y acheter des provisions de saumon et d'esturgeon, et en faire des conserves dans l'huile et la saumure, conserves destinées au magasin du fort *Reliance*. Martin résolut alors de voyager avec ses nouveaux compagnons, afin de ne pas s'égarer, et de traverser avec plus de sécurité les prairies et les forêts dans lesquelles il aurait pu rencontrer quelque embuscade de sauvages et se faire faire un mauvais parti. La neige avait beaucoup perdu de sa consistance, et il fallait souvent donner un coup d'épaule au traîneau pour le tirer des fondrières où il s'enfonçait lorsque le soleil était à son zénith ; le matin et le soir, la rigueur de la température agissant sur cette neige, lui donnait la dureté de la glace et la rendait capable de supporter les plus pesants fardeaux.

Avant d'arriver à la rivière de *Warren*, les voyageurs virent de nombreuses troupes de sauvages, tous se dirigeant vers le même but, tous fatigués, allanguis, amaigris par les privations de l'hiver. Les uns étaient à pied, et les autres à cheval ; mais ceux-ci ne montaient pas un à un ; sur le dos de l'animal était fixée une espèce de claie qui portait toute la famille serrée et blottie, quelquefois au nombre de six ou sept personnes. Ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que le conducteur mettait souvent son cheval au galop, et que le groupe entier de femmes, d'enfants et de vieillards, réunis sur leur étrange bât, loin de s'effaroucher des secousses, sautaient ainsi sans la moindre crainte et paraissaient fort à leur aise, habitués qu'ils étaient, depuis leur plus bas âge,

à cette manière de voyager dans les longues transmigrations de leurs peuplades.

Quant à ceux qui étaient à pied, leur vue excitait la pitié et l'indignation : les hommes marchaient en fumant leur pipe et sans autre fardeau qu'une massue ou un fusil, tandis que les pauvres femmes étaient chargées de tous les pesants ustensiles de la caravane, et portaient encore un ou deux jeunes enfants ; les plus grands leur donnaient la main ; ces petits malheureux étaient pâles, sales, et si déguenillés que leur tunique de peau de chevreau tombait en lambeaux autour de leur corps.

Au bord de la rivière, c'était une véritable bagarre ; ces affamés se jetaient sur le poisson dont les monceaux formés par les pêcheurs couvraient le rivage. Les femmes allumaient de grands feux ; mais c'était à peine si leurs maris et leurs enfants laissaient à leur proie le temps de griller quelque peu. Chacun dévorait jusqu'à se faire soulever l'estomac, ou jusqu'à tomber par terre, rempli comme un saucisson. Certains enfants avalaient sans mâcher, et avec tant de glotonnerie qu'ils en restaient suffoqués ; il fallait alors que le père ou la mère, au moyen d'une grande secousse, leur fit sortir par la bouche le morceau qui leur était resté en travers du gosier ; et même, il n'était pas rare que l'un deux étouffât définitivement.

La divine Providence, qui a soin des petits de l'hirondelle voyageuse, prend aussi en pitié ces nombreuses tribus errantes, lesquelles ne pouvant se nourrir des fruits d'une terre qu'elles ne travaillent pas, se procurent leur subsistance en chassant dans les prairies et les forêts abondantes en gibier, en pêchant dans les fleuves et les rivières remplies de poisson. On ne saurait imaginer l'énorme fécondité de la plupart des grands cours d'eau de l'Amérique septentrionale, dans certaines saisons. Le saumon, l'esturgeon, le hareng, la carpe, viennent de la mer ou des lacs à l'embouchure de ces cours d'eau, soit pour y frayer, soit pour tout autre cause inconnue, et les remontent par bandes innombrables avec une impétuo-



site prodigieuse, y formant, en se superposant les uns sur les autres, des bancs immenses qui s'élèvent du lit du fleuve le plus profond jusqu'à sa surface. On croirait voir deux courants, dont l'un se précipite vers la mer et l'autre remonte vers la source.

A cette époque, les Indiens se transportent sur les bords de ces fleuves et de ces rivières bienfaisantes ; ils jettent leurs filets, et les retirent pleins de poissons gros et gras dont ils couvrent le rivage ; les femmes percent de leurs harpons les plus volumineux ; les petits garçons et les petites filles saisissent les autres avec adresse et les jettent tout frétilants sur l'herbe. En peu de matinées, chaque famille a pêché assez de saumons et d'esturgeons pour s'en nourrir abondamment toute l'année ; mais ces naturels ont tant d'imprévoyance et de prodigalité qu'ils gaspillent en un mois la récolte d'un an.

D'abord, une grande partie de cette pêche magnifique se gâte et se perd, parce qu'au lieu d'éventrer immédiatement le poisson et de l'exposer, ainsi fendu en deux, à l'action du soleil, on le laisse entassé depuis le matin jusqu'au soir, en sorte qu'il se gâte et répand une puanteur dont l'air est infecté à plusieurs milles à la ronde. Les plus soigneux parmi les Indiens l'écaillent après l'avoir ouvert, et en ôtent la tête, la queue et les arrêtes, après quoi ils l'exposent à l'air et au soleil où il se dessèche jusqu'à se réduire en poudre ; puis, en le pétrissant avec les parties grasses de l'intérieur, ils en forment une pâte qui, renfermée dans les vessies et les boyaux du cerf ou du bison, se conserve fraîche pendant plusieurs mois, et offre une nourriture substantielle. D'autres tribus qui ne sont point errantes, et qui habitent des villages, font griller le saumon sur des charbons ardents, et le mettent ensuite dans des vases remplis de graisse, où il se garde sans altération jusqu'à la pêche suivante qui a lieu au moment où le poisson redescend le courant pour retourner à la mer. Pour ces énormes grillardes, on allume des feux de cinquante et soixante pieds de long sur quatre de large ; lorsque tout le

bois est brûlé, on étend le poisson sur la braise et on le retourne avec de grandes pelles. Quand les Indiens veulent le faire bouillir, n'ayant que des vases de bois de hêtre creusé, ils remplissent d'eau ces écuelles, jettent quelques pierres dans l'immense bûcher, les retirent ensuite des charbons à l'aide de deux perches, et le déposent dans l'écuelle; par ce moyen, ils échauffent l'eau suffisamment pour que le poisson puisse y cuire; puis, ils en boivent le bouillon où ils trempent une soupe. Les Canadiens, qui sont actifs et économes, font des provisions de poisson pour le cas où la chasse leur ferait défaut, mais c'est dans la saumure, dans l'huile, ou en le marinant, qu'ils le gardent, et ils apportent beaucoup de soin à sa conservation.

Nos voyageurs à qui restait encore force graisse de phoque et de baleine, choisirent les plus beaux saumons, et les ayant fait cuire sur le gril, les mirent dans la graisse, et cette précaution leur valut de bons repas pendant leur voyage au fort *Reliance*. Mais le plus grand régal fut pour leurs yeux; ils ne pouvaient se lasser de regarder cette multitude d'hommes si divers de figures, de vêtements et d'usages, accourus de pays lointains; les uns étaient d'une taille gigantesque, encore augmentée à la vue par les plumes d'aigle qui se dressaient sur leurs têtes; d'autres étaient de structure si osseuse, que toutes leurs jointures formaient de gros nœuds; le trait caractéristique de cette tribu était d'avoir les dents noires et gâtées; cette autre, au contraire, offrait avec des bouches énormes, des dents d'une blancheur éclatante et au grand complet. On voyait réunis là les types les plus opposés de grosseur et de maigreur, de petitesse et de taille élevée; des peaux qui avaient l'éclat du cuivre; d'autres couleur de rouille. Mais dans toutes ces physionomies différentes, les yeux étaient d'une extrême vivacité, et toujours à demi-fermés, par suite de l'habitude de rassembler les rayons visuels pour voir de plus loin, car le sauvage aperçoit un ennemi ou une bête féroce à bien des milles de distance.

Parmi ces Indiens, les uns étaient couverts de peaux de castors, d'autres de peaux de loups-cerviers, de loutre, de daim ou de faon ; ceux-ci montraient une certaine propreté ; ceux-là portaient des vêtements pelés, sales, en lambeaux ; leur visage et leurs mains étaient pleins d'ordures et de poussière mêlées à la sueur.

Trois Canadiens restèrent en ce lieu pour remplir de poisson quantité de barils, de marmites et de boyaux, suivant les divers modes de cuisson et de conservation ; les autres repartirent avec Martin et les deux jeunes Esquimaux. Il y eut à passer entre des montagnes escarpées ; Hermine aimait à s'arrêter devant les rochers où la fonte des neiges amenait, des hauteurs énormes dont ils étaient dominés, des ruisseaux qui s'y formaient en nappes limpides, et en tombaient, de plus de mille pieds quelquefois, avec des effets de lumière merveilleux, des flots d'écume, des rejaillissements sans fin, et comme une poussière d'eau dont chaque particule brillait d'un rayon coloré. Ailleurs, c'étaient des cascades qui se précipitaient de roc en roc jusqu'en de profonds ravins d'où leurs eaux descendaient impétueuses et bouillonnantes, à travers les pierres et les rochers, avec un mugissement assourdissant ; puis, arrivées au fond de la vallée, encadrées entre de verts rivages, ces eaux, prenant un cours lent et paisible, reflétaient au passage les fleurs de leurs bords, et laissaient voir les blancs cailloux de leur lit.

Après cette chaîne de montagnes, on se trouva sur un terrain inégal, aride, jonché de pierres poncees, exhalant des emanations fétides, suffocantes, et dont certaines ouvertures, semblables à des soupiraux, laissaient échapper de la fumée et des éclairs. Les chiens glapissaient, gémissaient, serraient la queue entre les jambes, et n'avançaient qu'avec peine. Mais quel fut l'effroi des deux jeunes gens en sentant la terre trembler sous eux ! A chaque pas, les antres souterrains résonnaient profondément, et semblaient prêts à engloutir les voyageurs..... Le frère et la sœur, devenus pâles, arrêtrèrent

la marche, et regardèrent Martin, avec des yeux qui paraissaient lui dire :

— Hélas ! où nous as-tu conduits ? Nous enfonçons.

— En avant, cria le Français, ne craignez rien. Nous sommes sur une *solfatare* ; voyez, à cent pas d'ici le sol est couvert de soufre.

En effet, non loin de là, on en trouva le terrain tout parsemé. On ne voyait pas un oiseau dans cet air empesté ; pas une trace d'animal ne s'apercevait aux alentours ; pas une herbe, pas un buisson, pas une plante ; c'était le désert le plus mort. Arrivés à un endroit où le sol déclinait de manière à former comme un vaste bassin, les trois amis virent surgir de la terre aride de gros bouillons d'eau chaude qui formaient des jets élevés, non pas brillants et limpides, mais d'apparence savonneuse et d'odeur infecte ; cette eau, en retombant, brûle et noircit tout ce qu'elle arrose ; elle s'écoule ensuite dans un ravin qu'elle se creuse, car elle n'a qu'à traverser ce terrain spongieux pour l'effondrer, et ses rives sont rongées et corrodées par son action. A peu de distance, un large ruisseau descendait clair et cristallin, des hauteurs voisines ; ces flots bouillants et empestés allaient s'y jeter, et en s'y jetant, le troublaient et l'infestaient. Les poissons qui, depuis l'endroit où il prenait sa source, n'avaient cessé de s'y jouer avec vivacité, voyant approcher ce torrent, et redoutant ses eaux funestes, retournaient rapidement en arrière, mais un grand nombre, emportés par la force du courant, se plongeaient malgré eux dans l'onde sulfureuse où ils expiraient aussitôt ; on les voyait flotter à la surface, emportés par le flot.

Hermine était horriblement effrayée de cette fumée, de ce bouillonnement, de cette puanteur ; elle s'adressa aux Canadiens pour savoir d'eux si l'on était proche de l'enfer des méchants. Ils répondirent à la jeune sauvage que ce qui l'alarmait si fort n'était qu'un ancien volcan, aujourd'hui apaisé, mais dont le feu souterrain mettait encore le soufre en ébul-

fition, et qu'en passant sur ce soufre les eaux en prenaient le goût et la chaleur; ajoutant que ces sources chaudes seraient d'une efficacité souveraine contre les humeurs âcres et malsaines qui tourmentent le corps humain, et contre les douleurs des os, si elles se trouvaient dans des pays habitables au lieu d'être dans ces régions désertes et lointaines; à quoi Hermine répondit: « Le Grand-Esprit vous a donné l'intelligence de la nature, à vous autres blancs; et vous tirez parti de tout. »

Cependant les voyageurs, continuant leur chemin, sortirent de ces gorges desséchées, et virent peu à peu s'ouvrir l'horizon; leur vue finit par s'éteindre jusqu'au point où le ciel paraît s'unir avec la terre, sur des prairies interminables. La saison étant celle du dégel; partout où la glace et la neige avaient fondu, on voyait apparaître, comme par enchantement, un gazon fin et serré comme du velours. Ça et là s'élevaient, dans la plaine, des groupes de sapins, de mélèzes, de pins et de chênes dont le branchage s'étendait au loin, et protégeait des troupeaux de cerfs, de daims, de chèvres blanches qui prenaient là leur repas du milieu du jour, et qui, à la vue de cette caravane, bondissaient effrayés, et se dispersaient en fuyant de toutes parts, au grand divertissement des deux jeunes Esquimaux.

Tandis qu'ils contemplaient cet océan illimité de verdure fraîche et riante, ils aperçurent, gravissant une petite colline qui s'élevait en pente douce, un cheval monté à poil par un homme vêtu d'une tunique de peau de daim; arrivé au sommet de la colline, le cavalier, appuyant ses mains sur les épaules de son cheval, d'un bond se mit debout sur le garrot. Puis, ôtant le fusil qu'il portait en bandoulière, il le prit par le canon, l'éleva la crosse en l'air et le tint ainsi quelques instants. Martin, ignorant les usages des naturels, demanda aux Canadiens ce que signifiait ce signal, et s'ils étaient en danger de se voir assaillis par quelque troupe d'Indiens.

— Non, répondirent-ils. Bien loin de là, nous allons jouir

de l'un des plus beaux spectacles qu'offre l'Amérique polaire : ce cavalier que vous voyez en haut de ce monticule est un coureur indien envoyé pour explorer les pâturages des bisons, et c'est comme signal aux siens, campés sous leurs tentes, qu'il lève ainsi sa carabine la crosse en l'air. Vous verrez bientôt arriver la troupe des chasseurs ; et, bien que Héron ne soit pas monté, il aura là une belle occasion de déployer ses talents ; en nous mettant à l'affût dans ces bouquets d'arbres où les bisons poursuivis se réfugient d'ordinaire, nous donnerons de la besogne à nos carabines. La tribu en chasse habite aux environs du grand lac de l'*Esclave* ; elle est chrétienne depuis trois ans, et encore dans sa première ferveur ; aussi sera-t-elle probablement accompagnée du missionnaire.

Un des Canadiens, s'adressant à Hermine, lui dit alors :

— Jeune fille, j'espère donc que tu verras aujourd'hui la *Robe noire*, et que tu pourras admirer sa charité paternelle envers ses fils spirituels.

Le même Canadien raconta ensuite que cette tribu avait été, avant sa conversion, plus barbare, plus cruelle et plus perfide qu'il n'était possible de l'exprimer : « Toujours en guerre avec les tribus voisines, et joignant l'astuce à la férocité, ses guerriers surprenaient leurs ennemis lorsqu'ils étaient occupés à la pêche et ne se tenaient point sur leurs gardes ; ou bien, attendant qu'ils fussent en proie à la petite vérole, ils saisissaient le moment où l'épidémie était dans toute sa fureur, pénétraient à l'improviste dans le village, et tuaient à coups de sabre et de pique les malades, les enfants, les vieillards et les femmes, n'épargnant que les jeunes filles qu'ils emmenaient en esclavage.

» Une de ces captives tira de ces assassins et de leurs rejetons, une terrible vengeance, il y a quelques années : la petite vérole avait fondu sur le hameau ; les deux tiers des familles en étaient frappés ; le *Cacique*, ou prince, demanda à la jeune esclave quel remède employaient les siens contre cette horrible maladie. Elle répondit qu'ils se plongeaient dans l'eau

glacée du fleuve, et guérissaient immédiatement. A peine avait elle parlé que les mères couraient plonger leurs enfants dans la rivière; les hommes s'y traînaient et s'y baignaient jusqu'au menton; l'eau était extrêmement froide; aussitôt rentrés dans leurs cabanes, les malades enflèrent; de tous ceux qui s'étaient baignés, il n'en survécut pas un seul; et la tribu maudite en fut singulièrement affaiblie.

» Dès qu'elle eut quelque peu réparé ses pertes, elle retourna à sa férocité première; ses guerriers, n'étant plus en force pour les attaques ouvertes, employaient les ruses les plus diaboliques contre les tribus inoffensives pour parvenir à leur voler leurs troupeaux de chevaux, ou à mettre le feu à leurs cabanes de chaume pendant que les hommes chassaient au loin le renne et le bison. Faisaient-ils un prisonnier, ils le torturaient de la plus atroce manière, l'écorchant tout vif, lui enfonçant sous les ongles des roseaux taillés en pointe aiguë, brûlant avec des tisons ardents ses membres dépouillés, lui enlevant les chairs avec des fragments de silex pour les faire griller sur des charbons, et les dévorer sous les yeux de la victime; enfin, las de la martyriser, ils la suspendaient, la tête en bas, au tronc d'un pin, au-dessus d'un feu de fougère verte dont la fumée l'étouffait.

» Les plus cruels et les plus rusés parmi eux étaient les *chefs de la Médecine*, c'est ainsi qu'on appelle les sorciers qui possèdent le secret de poisons très-puissants, et font mourir par ce moyen, non-seulement les ennemis de leur tribu, mais encore ceux de cette même tribu dont ils ont reçu quelque injure. Les sauvages dont nous nous entretenons étaient gouvernés, il y a une vingtaine d'années, par un homme très-vaillant, très-fier, très-imposant, d'une grande intelligence, et vainqueur dans tous les combats; aussi avait-on pour lui autant de respect que d'affection. Ce chef, surnommé le *Grand-Vent méridional*, était père de six fils qui avaient hérité de sa valeur; toujours les premiers au combat, les plus adroits à la chasse de l'élan et du bison, ils s'étaient acquis

l'attachement de la peuplade. Mais, comme leur père empêchait parfois les crimes des plus méchants, il se trouvait, au milieu de l'amour qu'on lui portait généralement, quelques-uns de ses sujets qui souffraient avec impatience sa sévérité.

» Le *Grand-Vent méridional*, lorsque ses fils avaient tué beaucoup de gibier, conviait à des banquets, non-seulement tous ses guerriers, mais bien souvent la population entière du village ; après le repas, on fumait la pipe ; puis les instruments jouaient, et l'on dansait à la mode du pays ; toute la tribu se réjouissait de cette succession de fêtes ; quand un malheur affreux vint changer cette allégresse en mortelle affliction : les cinq fils aînés du prince, pris d'une terrible maladie, succombèrent l'un après l'autre dans le courant de la même année.

» La douleur du malheureux père fut si cruelle qu'elle n'admettait aucune consolation ; bals et festins furent bannis pendant de longues années. Cependant le dernier fils du *Carique* était devenu un adolescent ; il croissait en beauté, en force, en agilité, en générosité ; il était l'objet de l'admiration de toute la peuplade. Son vieux père le chérissait ; il lui était plus précieux que la prunelle de ses yeux ; il le revêtait des peaux les plus moelleuses, le parait des plus belles plumes, des plus riches colliers ; et, le voyant chaque jour se distinguer de plus en plus dans le maniement de la lance, de l'arc et de la massue, dans l'art de la chasse et de l'équitation, enfin, dans tous les exercices qui conviennent à un guerrier, il nourrissait l'espérance fondée que son fils gouvernerait un jour avec sagesse et vaillance. Cette satisfaction paternelle avait ranimé son cœur, la sérénité avait reparu sur son front ; il allait souvent assister aux prouesses du *Crépuscule* (ainsi se nommait le jeune homme) et un jour que celui-ci avait mis à mort un ours énorme et redoutable, il lui dit, tout joyeux : « *Crépuscule*, invite tous ceux que tu voudras, je veux donner un banquet en l'honneur de ta chasse. »

» Le jeune homme engagea à ce repas les hommes les plus



considérables de la bourgade, mais il oublia quatre magiciens qui s'étaient transportés, pour leurs sorcelleries, dans les profondeurs de la forêt. Le festin fut magnifique et les convives pleins de gaieté. Peu de jours après, *Crépuscule* se sentit malade ; il pâlit, fut pris de tremblement, perdit le sommeil et l'appétit. Son père appela autour de lui tous les maîtres de la *Grande Médecine* ; on employa tous les remèdes imaginables ; mais l'état du jeune homme empirait de jour en jour ; il maigrit, se dessécha, et mourut enfin de consommation.

» Il faut renoncer à peindre la douleur du père ; la vue de l'agonie de son fils l'avait plongé dans une sorte de stupidité. Il voulut cependant que ses funérailles fussent splendides ; il lui vit donner le sépulture, et la nuit suivante, il disparut. Le village était en deuil, et l'ignorance du lieu où le désespoir avait pu conduire le prince redoublait la tristesse générale. Le vieillard était allé cacher sa souffrance mortelle au milieu des montagnes et des rochers ; là, dans les cavernes les plus sombres, il se livrait à toutes les fureurs d'une ame sauvage et désespérée, poussant des hurlements, rugissant comme un lion blessé. Une nuit qu'il appelait son fils à grands cris, il entendit une voix sortant d'entre les rochers, qui lui parla ainsi : « *Grand Vent méridional*, si tu veux revoir ton fils, passe cette rivière, franchis cette montagne, descends dans la vallée, c'est là que tu le trouveras. »

» Le vieillard croit reconnaître cette voix ; elle lui semble celle d'un de ses plus fidèles et plus braves guerriers ; dans l'impétuosité de sa douleur, il se lève, sort du ravin où il était, descend rapidement jusqu'au bord de la rivière, s'y jette et la traverse à la nage. Il gravit avec peine la hauteur opposée ; mais la pensée superstitieuse que l'ombre de son fils erre au-delà, dans la vallée profonde et solitaire, l'excite et lui donne des forces. Revenu au sommet de la montagne, il regarde à ses pieds ; il lui semble entendre monter jusqu'à lui le son d'un tambour. Qu'est-ce donc ? Il avance à grands pas ; plus il approche de la sombre vallée, plus ce bruit

augmente ; arrivé au bas de la montagne, il aperçoit une cabane au milieu des rochers, et il y entend le son de plusieurs voix humaines. Il était armé de sa massue ; il ralentit sa marche, s'avance avec précaution, s'approche des murs de chaume dont la hutte était formée, et applique son œil à une ouverture qui laissait voir dans l'intérieur. Dieu ! quel spectacle le frappe ! Son fils, debout, appuyé contre un poteau, pâle comme il l'a vu, couvert des mêmes vêtements avec lesquels il a été enseveli ! Auprès de lui, cinq crânes blanchis ; en face, les quatre sorciers qu'on avait oublié d'inviter au banquet. L'un jouait du tambour, un autre d'une espèce de flûte, le troisième dansait ; le quatrième, debout devant *Crépuscule*, lui faisait des grimaces, l'injurait, le maudissait, et criait :

» — Voilà à quoi t'a servi ta vaillance ! Il n'y a pas de force qui tienne contre notre art ; nous avons mis tes frères à mort, et il a fallu les suivre, de par la puissance de nos poisons.

» A ces affreuses paroles, le vieux père, avec la fureur d'une lionne à qui l'on a enlevé ses petits, se précipite dans la cabane, et assomme à coups de massue les quatre scélérats ; puis il s'élançe vers son fils et le presse dans ses bras ; il s'aperçoit qu'il n'embrasse qu'une peau empaillée. Il court au village, rassemble ses guerriers, ouvre la tombe de ses fils, y trouve *Crépuscule* écorché et les cinq autres décapités <sup>1</sup>.

» Mais l'homme le plus cruel de cette tribu farouche fut l'avant-dernier *Cacique*, appelé l'*Oiseau noir*. Il avait reçu d'un européen, en échange d'un grand nombre de fourrures, un cornet d'arsenic, avec des renseignements sur la manière d'en user. L'*Oiseau noir* en fit la première épreuve sur le blanc aïde qu'il empoisonna à sa table. S'étant ainsi assuré de la puissance du poison, et voulant se défaire des chefs et des guerriers qui lui portaient ombrage et mettaient obstacle à

<sup>1</sup> Voyages aux Montagnes Rocheuses, page 299.

son ambition, il les invita à un repas ; puis, il mêla de l'arsenic à leur bouillon ; et lorsqu'on eut fini de manger, il se leva et harangua ainsi ses convives.

» — Les *Manitous* m'ont remis une grande partie de leur puissance divine ; je tiens dans mes mains la vie et la mort de mes ennemis ; vous tous qui m'êtes opposés, vous ne verrez pas le soleil de demain.

» Et en effet, ils expirèrent tous dans la nuit, après les plus atroces douleurs. L'*Oiseau noir* devint le tyran le plus redouté de sa tribu et des nations voisines, grâce à ce pouvoir secret d'ôter la vie à tous ses ennemis. Il finit par être dévoré de remords, et mourut désespéré ; son tombeau, élevé sur le sommet de la colline que vous voyez, est un objet d'horreur pour les gens du pays et pour les étrangers<sup>1</sup>.

» Vous pouvez juger, continua le Canadien en s'adressant toujours à la jeune fille, combien étaient atroces les sentiments et les usages de cette peuplade ; vous avez eu, du reste, un exemple de la barbarie de celles qui lui ressemblent, dans les cruautés dont la malheureuse *Dacothé* a été victime. Eh bien ! depuis que le vieux Cacique a accueilli le missionnaire catholique, et qu'à son exemple, toute la tribu s'est montrée docile aux divins enseignements, le baptême a effacé cette férocité native ; la douceur, l'honnêteté, la franchise, la piété règnent seules chez ce peuple métamorphosé ; et il est impossible de le reconnaître pour cette tribu qui se repaissait de chair humaine et se plaisait dans la perfidie. Le missionnaire n'a qu'à leur dire : « Ne faites pas cela, parce que cela est contre la loi du Grand-Esprit, » et ils ne le font pas, leurs biens et leur vie en dépendissent-ils. Ils obéissent aux paroles de leur pasteur, comme de jeunes enfants aux ordres de leur mère. Leur piété est si ardente que, lorsqu'ils se voient gravement malades, ils veulent se faire porter à l'église par leurs fils ou leurs frères pour y entendre la messe, et demandent

<sup>1</sup>) Voyages aux Montagnes Rocheuses, page 271.

avec tant de larmes au prêtre de le leur permettre, qu'il lui faut souvent y consentir de peur de les faire mourir de douleur par un refus. Nous lui avons entendu dire plus d'une fois à lui-même, qu'il ne pensait pas que ses ouailles bénies eussent commis sciemment un seul péché mortel, dans le cours d'une année entière. Et il ne faut pas croire que la dévotion amollisse ces hommes si pieux ; vous verrez, au contraire, combien ils sont braves et déterminés. »

Tandis que le bon Canadien racontait toutes ces choses, et que les deux jeunes esquimaux l'écoutaient avidement, on vit apparaître les premiers cavaliers de la troupe attendue, puis bientôt, et par groupes, tous les autres chasseurs ; le dernier de ces groupes contenait le *missionnaire*, monté sur un cheval plein de feu ; à son arrivée, les Indiens poussèrent un cri de joie et mirent pied à terre. Le généreux prêtre avait environ trente-six ans ; son regard était vif et serein ; mais les fatigues, les privations et les souffrances imposées par son saint ministère sous un climat si rude, avaient pâli et amaigri son visage. Il portait en bandoulière un large tube, renfermant une belle image de la Madone avec l'enfant Jésus dans ses bras. Il ouvrit ce tube, en tira cette image roulée sur elle-même, la déplia, et la suspendit à une longue lance qu'il planta dans la terre. A cette vue, les Indiens tombèrent à genoux, et, se croisant les bras sur la poitrine, inclinèrent la tête jusqu'à terre ; puis se redressant, ils s'écrièrent tous d'une voix : *Vive Marie !*

Alors le missionnaire entonna les Litanies de la sainte Vierge ; cette prière achevée, il éleva en l'air le crucifix qui lui pendait sur la poitrine, bénit la foule, et s'écria :

— Que le Dieu tout-puissant, dont la miséricorde et la munificence pourvoient aux besoins des poissons de la mer, des oiseaux de l'air, des animaux de la terre, vous accorde une chasse abondante où vous trouviez votre nourriture, celle de vos vieux parents, de vos femmes et de vos enfants ! Que les anges gardiens vous conduisent, et vous gardent des

bisons furieux, des fondrières profondes, des marais perfides ! Remontez à cheval ; je vous suivrai.

Ces paroles firent éclater de nouvelles acclamations. Les Indiens sautèrent sur leurs chevaux, ardents et légers, et se dispersèrent au galop, à un signal donné par le *Cacique*. De nombreux troupeaux de bisons<sup>1</sup> paissent dans ces immenses prairies ; les chasseurs les enveloppent en faisant de grands détours, et les forcent à se rassembler. Alors chacun choisit le sien, l'ajuste, et il est rare que son coup de fusil ne l'abatte pas. Au bruit des détonations, les bisons s'effraient et s'enfuient précipitamment en poussant d'horribles mugissements, et faisant voler sous leurs pas les touffes d'herbes et les mottes de terre. Les Indiens les pressent de toutes parts, les poursuivent sans relâche, les tuent à coups de fusil. Les pauvres bêtes épouvantées se jettent du haut du rivage dans le fleuve ou la rivière, et commencent à nager, mais des chasseurs apostés les tirent à mesure qu'elles sortent de l'eau. La colère des bisons blessés est très-redoutable ; devenus furieux, ils se précipitent sur leurs ennemis, éventrent les chevaux et quelquefois les cavaliers qu'ils déchirent de leurs cornes, foulent aux pieds, et frappent de leurs museaux. Les chasseurs accourent à l'aide les uns des autres ; et souvent le bison n'a pas encore atteint celui sur lequel il s'est lancé, qu'il est tué d'une balle, ou percé à coups de pique et de baïonnette.

Deux ou trois cents cavaliers peuvent mettre à mort en un jour plus d'un millier de ces animaux. Les autres Indiens, répandus dans la prairie ou retirés sous les arbres, s'empressent de venir les dépouiller, les vider, les dépecer. Ils remarquent par qui chaque bison a été tué, et réservent au chasseur la peau et les quartiers de l'animal, ne gardant pour eux que le foie, le cœur et les parties avoisinantes. Il y a tel

(1) On sait que le bison est un bœuf sauvage de l'espèce des buffles, dont il se distingue par une bosse couverte de longs poils, ce qui lui donne un aspect en même temps disgracieux et terrible.

Indien qui abat en un jour quinze ou dix-huit bisons. Chacun de ceux qui s'emploient aux soins dont nous venons de parler, est pourvu des instruments d'acier ou de silex nécessaires pour écorcher la bête et en racler le cuir en dedans, pour la couper en morceaux, pour diviser la chair avant de la faire sécher, de la fumer ou de la saler. Tout est travail, animation; ce sont des allées et venues, des courses, des feux pour bouillir, griller, rôtir... enfin des repas perpétuels. Au banquet du soir, parmi les tribus chrétiennes, la *Robe noire* prend sa place en bénissant les prémices de la chasse; et on lui sert le morceau le plus délicat, c'est-à-dire, ordinairement, la tête bouillie d'un jeune bison qui tétait encore.

Les Canadiens, compagnons de Martin, n'ayant pas de chevaux, et ne pouvant par conséquent suivre les Indiens et se mêler à eux, observèrent d'abord la direction de la chasse, puis allèrent se mettre à l'affût aux endroits où les bisons devaient passer dans leur fuite. Héron et Martin étaient armés de leurs fusils, Hermine de son revolver à six coups; ils choisirent un poste favorable à l'entrée d'un petit bois et attendirent. Par bonheur, les sauvages avaient dressé non loin de là la tente de la *Robe noire* et du *Cacique*, et c'était dans le voisinage de cette tente que le souper devait être préparé. Le cœur d'Hermine palpitait d'émotion, et son impatience lui faisait prendre pour autant de siècles les moments qui la séparaient encore de celui où elle verrait le missionnaire, où elle lui parlerait et recevrait sa bénédiction.

Les bisons, poursuivis par les cavaliers et fuyant de tous les côtés, essayaient de se réfugier au milieu des arbres pour échapper au carnage; mais ils ne réussissaient qu'à donner dans les embuscades; nos voyageurs en tuèrent ainsi plusieurs. Comme Hermine s'abandonnait à ses pensées, elle entendit tout à coup, dans le bois, un bruit et des mugissements formidables; elle se retourne aussitôt et voit un bison

blessé, et furieux, se précipiter sur elle; sans se laisser intimidier, elle saute derrière un tronc d'arbre, vise le monstre à la tête, tire, et l'atteint à l'œil gauche; sa douleur et sa rage redoublant alors, il se jette sur l'arbre en rugissant et le frappe de ses cornes. Hermine saisit ce moment, lâche un second coup, puis un troisième, en tirant au flanc; la balle traverse le cœur, et l'animal tombe lourdement.

L'intrépide enfant, après cet exploit, rechargea son revolver, et, laissant sa proie étendue par terre, retourna à son poste. Bientôt elle vit arriver, d'une course folle, un tout jeune bison, effaré, la queue en l'air; il accourait pour se réfugier au plus épais du bois; mais avant qu'il y fût entré, Hermine l'avait abattu. Quelques instants après, une troupe d'Indiens vint à passer; à la vue du jeune animal, ils montrèrent une grande joie, et apercevant à peu de distance un Canadien, ils le prièrent, dans leur langue, d'obtenir d'Hermine qu'elle leur cédât la tête du petit bison pour en faire hommage à la *Robe noire*. Le Canadien traduisit le message en français, et Hermine, enchantée, voulut couper elle-même ce morceau recherché et le remettre, de sa main, aux Indiens, pour le missionnaire.

## XVII. — JULIE.

Lorsque le soleil qui, dans ces régions, ne se couche jamais au mois de juin, fut descendu jusqu'à raser de son disque lumineux la ligne de l'horizon, les Indiens sonnèrent le rappel, et, se réunissant en plusieurs groupes, ils revinrent à la tente du chef et du missionnaire. Martin, Héron, Hermine et les Canadiens, étant les moins éloignés, arrivèrent les premiers; celui qui était à la tête de la petite troupe, entrant

seul chez le missionnaire, lui raconta l'histoire du Français et des deux jeunes Esquimaux, qu'il amenait de la *Bootie*, sur la mer Glaciale, à la résidence du lac de l'*Esclave*, pour les faire instruire dans la foi, et leur faire administrer le baptême.

Le prêtre de Dieu resta frappé d'admiration devant tant de ferveur, de courage et de persévérance chez deux jeunes sauvages ; il loua hautement le zèle de Martin, cet homme de guerre et de mer qui avait bravé les dangers et les fatigues d'un si long voyage, pour mettre le frère et la sœur sur la voie du salut. Dans l'élan de sa joie sainte, il courut à l'entrée de la tente appeler les trois voyageurs. Hermine et Héron, le cœur palpitant, la respiration oppressée, dans un trouble profond, attendaient au dehors, recueillis et la tête inclinée. En s'entendant appeler par leurs noms, ils s'approchèrent tout tremblants, et vinrent se jeter à genoux devant le missionnaire, en touchant la terre de leur front, et embrassant ses pieds qu'ils inondèrent de larmes.

Le missionnaire, se courbant avec bonté vers eux, les prit par la main et les releva ; il leur présenta le crucifix qui lui pendait sur la poitrine, et pleurant avec eux de leur émotion qu'il partageait, il leur dit :

— Mes enfants, baisez les plaies glorieuses de notre divin Rédempteur, qui les tient ouvertes pour vous y accueillir avec amour ; en elles est notre salut, notre espérance, notre force et notre joie.

Le frère et la sœur baisèrent l'image divine avec un respect et une tendresse infinis ; puis le missionnaire les introduisit sous la tente, avec Martin, qui parla en détail au bon prêtre de la jeune fille, et des précieux dons qui ennoblissaient son intelligence et son âme candide, sincère et courageuse.

Cependant, les troupes de chasseurs commençaient à arriver ; chacun d'eux, en témoignage de son habileté, portait suspendues à l'arçon de sa selle les queues de tous les bisons



qu'il avait tués ; on en voyait à quelques-uns jusqu'à six, huit et même dix. Le missionnaire avait pour tous un éloge et une parole d'amitié, et c'était la plus grande récompense que pussent désirer ces cœurs simples. Lorsqu'enfin revint le *Cacique*, celui-ci dit au prêtre :

— *Robe noire*, ta bénédiction nous a porté bonheur ; cette première journée assure notre subsistance pour un mois ; si tu bénis chaque matin notre chasse de ta puissante parole, la faim et la misère n'entreront pas dans nos cabanes. Viens, le souper de fête est prêt, et les chasseurs ne s'y assieront pas que tu n'aies récité la prière.

Le missionnaire présenta les étrangers au prince indien qui, pour montrer sa bienveillance, leur donna une grande poignée de main à la mode de son pays, en annonçant qu'à la fin du repas, il leur enverrait la pipe en signe d'amitié. On sortit de la tente, pour se rendre au lieu où le banquet était préparé ; le missionnaire prononça le *Bénédicté*, tous les assistants répondirent *Amen* et s'assirent ensuite, les jambes croisées, sur les peaux étendues à terre. L'assemblée était rangée en ovale allongé ; le *Cacique* et le missionnaire siégeaient en face l'un de l'autre, aux deux places d'honneur. Le cacique était entouré de ses plus illustres guerriers ; le missionnaire voulut placer à ses côtés Martin et Hermine, auprès de laquelle il fit asseoir Héron ; les Canadiens se mirent à droite et à gauche de Martin et du jeune Esquimau, avec lesquels ils pouvaient s'entretenir en français.

Lorsqu'on apporta devant le missionnaire la tête du jeune buffle, un des Indiens, qui avait vu l'animal frappé à mort par Hermine, cria, dans son langage, au missionnaire :

— *Robe noire*, ce mets délicat, tu ne le dois à aucun de nous, mais à la jeune étrangère assise à ton côté.

Tous alors regardant la jeune fille, poussèrent une acclamation joyeuse. Hermine baissa la tête en rougissant ; mais le bon prêtre l'ayant remerciée affectueusement en la félicitant de son heureuse chasse, elle lui sourit avec grâce, et lui dit :

— Le Grand-Esprit, à la grâce d'arriver jusqu'à toi, a voulu joindre la faveur, petite en elle-même, mais douce à mon cœur, d'avoir pu t'offrir un mets recherché. C'est pour moi une grande joie.

Vers la fin du repas, l'un des Canadiens raconta à haute voix, et en langue indienne, à tous les convives, quelques traits de l'histoire d'Hermine; ces fervents néophytes en furent frappés; ils admirèrent le courage de la jeune fille, et sa résolution sainte de se faire chrétienne. Bientôt le *Cacique* alluma la pipe, et, après en avoir tiré deux bouffées, il l'envoya à Martin et aux Canadiens, qui la firent à leur tour passer aux Indiens, comme une espèce de toast en l'honneur des convives étrangers. Enfin, le missionnaire se leva, et laissant tous les autres en cercle, il invita les deux Esquimaux, ainsi que Martin, à le suivre dans sa tente pour y prendre le thé, préparé par une femme indienne.

Arrivé là, il demanda à Hermine dans quel but elle était venue de si loin, aux prairies américaines.

— *Robe noire*, répondit la jeune fille, je suis venue pour que tu me baptises, au nom de ce Dieu que tu crois et que croit Martin.

— Nous croyons, reprit le prêtre, en Dieu, créateur et maître de toutes choses; en Jésus-Christ, son Fils, qui s'est fait homme, qui a souffert et est mort pour l'amour de nous, et qui viendra nous juger pour récompenser les bons et punir les méchants.

— C'est au nom de ce même Dieu que je veux être baptisée avec mon frère Héron.

Alors, le missionnaire, se tournant vers Martin, lui dit :

— Ami, tu vois que je suis en chasse avec mes sauvages; je ne retournerai à ma résidence qu'à la fin de la saison; mais cela ne sera point un obstacle; je te donnerai des lettres de recommandation pour le directeur de la factorerie qui se trouve à trois jours de marche d'ici. C'est un protestant converti, un homme capable et considéré, plein de sagesse et de fer-

veur. Il a une fille de l'âge d'Hermine, pieuse, douce, et d'un art infini dans l'enseignement de la doctrine religieuse aux Indiennes; elle a tout ce qu'il faut pour Hermine, et elle s'y attachera d'une amitié très-tendre. Vous trouverez de l'occupation dans la factorerie, où le jeune homme ne manquera pas non plus de catéchistes. J'écrirai plus tard au supérieur de notre mission, qui demeure au fort *Reliance* sur le lac de l'*Esclave*, et vous recevrez de lui des conseils et des renseignements pour le succès de notre entreprise.

Tout cela se passait un jeudi; ce fut chose édifiante, les jours suivants, que de voir avec quelle rigoureuse exactitude ces pieux sauvages observaient l'abstinence du vendredi et du samedi. Tandis que les hommes et les garçons déjà vigoureux poursuivaient les bisons à cheval, les femmes allaient par troupes à la recherche des œufs de cannes et d'oies, autour des mares, des étangs, des petits lacs qui arrosent çà et là ces plaines interminables. Les touffes de génévriers, de faux cornouillers, de myrtilles et d'osiers, qui bordent ces eaux, renferment à leurs pieds des milliers d'œufs, déposés par les bandes innombrables d'oiseaux qui s'y blottissent à leur passage, et les abandonnent ensuite pour continuer leur émigration; aussi les Indiennes savent-elles, par une longue expérience, qu'elles en trouveront autant, qu'elles en pourront rapporter, surtout les petites filles qui sont d'une extrême agilité, et se glissent dans les haies comme des roitelets. Revenues aux tentes, les femmes font cuire ces œufs de plusieurs manières différentes, et c'est là une nourriture substantielle. à laquelle on ajoute certaines racines farineuses, des herbes et des tubercules ressemblant à nos pommes de terre, et que l'on fait griller sur des charbons ardents. D'autres Indiennes vont pêcher au filet dans les étangs peuplés d'écrevisses, d'anguilles et autres poissons d'eau douce; dans les lacs et les fleuves, elles tuent des esturgeons à coups de harpon, et prennent à la nasse d'énormes carpes, des barbeaux et des brochets en abondance; mais là où les œufs

manquent, où il n'y a point d'eau courante ou dormante, les pieux sauvages vivent misérablement, les jours maigres, d'herbes, de racines, de l'écorce de certains arbustes, de sauterelles et d'escargots.

Le dimanche venu, Hermine jouit d'un spectacle nouveau, qui la transporta d'une joie ineffable; bon nombre d'Indiens avaient employé toute la journée du samedi à élever, sur un petit monticule, la chapelle destinée à la célébration de la sainte messe. Ils avaient commencé par faire une construction en troncs d'arbres croisés; puis ils en avaient rempli les intervalles avec les branches entrelacées du pin, de l'if et d'un peuplier que nous appelons *du Japon*, au feuillage épais et brillant. Le toit était recouvert d'écorces de cèdre, disposées comme les écailles d'un poisson; au sommet s'élevait une croix, assujettie dans l'entrecroisement des poutres. Cette église simple et rustique n'avait pas de porte et restait ouverte sur toute sa façade, de sorte que le célébrant était vu de loin par tous ceux qui ne pouvaient trouver place à l'intérieur. L'autel, dressé au fond de la chapelle, reposait sur une estrade de gazon; des guirlandes de fleurs du pays, aux couleurs éclatantes et variées, l'ornaient tout à l'entour; au milieu, était le crucifix, et, de chaque côté, on voyait quatre chandeliers.

De très-grand matin, tous les Indiens, sortis de leurs tentes, attendaient le missionnaire; celui-ci se rendit avec empressement à la chapelle, et s'étant prosterné devant l'autel, il commença la prière du matin, que chacun se mit à réciter à voix haute. Tout près de cet autel, se trouvaient agenouillées les femmes, parmi lesquelles était Hermine, respectueuse et recueillie; car, bien qu'elle ne comprit pas la langue dans laquelle se faisaient ces oraisons, elle admirait profondément la dévotion ardente qu'elle remarquait chez ses compagnes, et la ferveur de leurs prières.

Un grand nombre de chasseurs s'étaient confessés la veille au soir dans la tente du missionnaire, pour la communion du

jour ; les femmes vinrent, après l'oraison matinale, s'agenouiller devant le prêtre pour se confesser à leur tour ; mais ces vertueux néophytes vivent dans une telle pureté de conscience, que les missionnaires assurent ne trouver que rarement matière à absolution <sup>1</sup>. Hermine qui avait bien appris le catéchisme par cœur en *Bootie*, et savait ainsi la doctrine chrétienne, mais qui ne connaissait rien aux pratiques religieuses, était stupéfaite de voir ces pieuses femmes se frapper la poitrine, parler bas à l'oreille du prêtre, puis se relever avec recueillement ; elle ne savait ce que tout cela signifiait.

La confession terminée, le prêtre fut aidé dans les préparatifs de la messe, par deux enfants revêtus de robes rouges et de rochets. De chaque côté de l'autel, se tenait un groupe d'Indiens. La vue des ornements sacrés du célébrant, des vêtements éclatants des enfants de chœur, serrés à la taille d'une ceinture bleue par-dessus le rochet blanc, plongeait Hermine dans un tel ébahissement qu'elle n'osait respirer ; mais lorsqu'elle entendit le chant du *Gloria in Excelsis*, accompagné de deux cors et d'un petit harmonium, elle fut prise de tremblement et d'une émotion si violente, qu'elle eut peine à n'en pas laisser échapper l'expression à haute voix, dans l'élan impétueux de son cœur. Elle se contint cependant, mais elle était hors d'elle-même, et regardait tour à tour les chanteurs, le petit orgue et le prêtre. A l'élévation, tous les assistants se prosternèrent en se signant ; la jeune fille s'inclina aussi profondément ; puis, regardant en dessous, et voyant faire le signe de la croix, elle imita les autres, car elle connaissait bien ce signe que Martin lui avait enseigné à faire le soir avant de se coucher, et le matin en s'éveillant, de même qu'en sortant de la tente et dans tous les dangers qui pouvaient se présenter.

Le sentiment qui dominait dans le cœur d'Hermine, était

(1) Voir les relations de la *Propagation de la foi*.

celui de la grandeur sans bornes de Dieu ; elle se disait en elle-même :

— Oh ! Grand-Esprit des blancs, à quelle hauteur vous êtes élevé ! Daignez me regarder d'un œil de miséricorde, et m'admettre au nombre de vos servantes.

Héron, de son côté, n'était pas dans une moindre extase que sa sœur ; en voyant prosternés, le front contre terre, tous ces ardents chasseurs qu'il savait avoir été, trois ans auparavant, si orgueilleux et si féroces, il apprit que devant le Dieu du ciel, toute créature s'annihile, et toute grandeur s'abaisse. La communion acheva d'attendrir les deux catéchumènes par le recueillement, l'amour et l'humilité avec lesquels ces nouveaux chrétiens en approchaient. Hermine restait immobile, le regard fixe, la bouche ouverte, stupéfaite, ne comprenant rien à ce qui se passait en ce moment de mystère. Elle présentait cependant la grandeur et la sublimité de l'action qui s'accomplissait, en voyant tous les yeux baissés, tous les fronts inclinés, toutes les physionomies humbles, tous les gestes respectueux ; en voyant les hommes, après avoir reçu cette parcelle blanche, revenir les mains jointes ou croisées sur la poitrine, et les femmes retourner à leur place, le visage en feu, pleurant pour la plupart ; les uns et les autres, à quelque sexe qu'ils appartenissent, rayonnants d'une béatitude céleste.

— Qu'est-ce que cela peut être ? se demandait la jeune fille. Quelle nourriture est celle-là ? Pourquoi inonde-t-elle de tant de douceur ? Pourquoi s'en approche-t-on en tremblant, en pleurant, avec une avidité et une adoration inexprimables ? Oh ! ce ne peut être là qu'un mets descendu du ciel, envoyé par le Grand-Esprit aux chrétiens. De quelle saveur divine il doit être ! Quelle vertu singulière il doit contenir, et communiquer à ceux qui s'en nourrissent ! Hélas ! quand y participerai-je aussi ? Assurément, c'est la nourriture des baptisés, et lorsque j'aurai eu le bonheur d'être lavée par l'eau sainte, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, je serai aussi admise à cette table, je savourerai aussi ce

pain délicieux, je sentirai aussi la force qu'il inspire, le doux ravissement dont il remplit le cœur, la joie qu'il répand dans les yeux, sur le front, dans l'âme entière. Ah! que Martin se hâte donc! Qu'il me conduise à la *Robe noire*, qui demeure sur les bords du lac; chaque instant qui me sépare de celui où j'arriverai là pour y être baptisée, et nourrie comme les autres de ce pain, me semble avoir la longueur d'une année.

La jeune fille, pressée par sa ferveur, se parlait ainsi à elle-même; et en même temps, elle ne pouvait se rassasier de la vue des communians, et des marques de piété par lesquelles s'exprimait leur amour ardent et naïf.

La messe terminée, cette jeune élue ne pouvait s'arracher de la chapelle; c'est que le missionnaire avait suspendu au-dessus de l'autel, la grande image de Marie, et plus Hermine la regardait, plus elle se sentait dévouée d'un désir ineffable de jouir de cette vue céleste, d'aimer, d'honorer cette mère divine dont le regard était si doux, si encourageant. Jamais l'*Ave Maria* que Martin lui avait enseigné, n'était sorti de ses lèvres avec un amour aussi tendre et aussi joyeux; elle le répéta cent fois, en s'y complaisant de plus en plus; il lui semblait, lorsqu'elle disait: *Mariel* voir ce visage béni la regarder avec plus de sérénité, lui sourire plus affectueusement, l'attirer avec plus de tendresse. L'enfant divin faisait ses délices; elle aurait voulu s'élançer vers lui, le prendre dans ses bras, lui donner les noms les plus tendres. Puis tout à coup, elle baissait les yeux, s'estimant indigne de le contempler, parce qu'elle n'était pas encore baptisée. Martin vint enfin l'arracher à l'extase où elle restait plongée en l'engageant à se rendre auprès du missionnaire, qui avait invité les trois voyageurs à déjeuner dans sa tente.

Ils y trouvèrent le *Cacique* et plusieurs hommes puissants de sa tribu, vaillants guerriers et chasseurs adroits. Tandis que ces Indiens s'entretenaient avec les Canadiens qui savaient leur langue, Hermine causait en français avec le mis-

sionnaire, et lui disait que cette matinée avait été la plus heureuse de sa vie entière, mais qu'elle désirait vivement l'explication de beaucoup de choses, restées tout à fait obscures pour elle. Le prêtre répondit à quelques-unes de ses questions en peu de mots, et avec netteté, de manière à l'éclairer complètement ; quant aux autres, qui exigeaient de plus longs développements, il en ajourna la solution au fort *Reliance* où elle devait arriver en temps et lieu, et laissa ce soin au prêtre qui y résidait.

Tandis que la jeune catéchumène écoutait avidement les paroles du missionnaire, on vit entrer, dans la tente, une femme sauvage, avec un beau jeune homme d'environ vingt ans, indien comme elle. Allant droit au prêtre, elle lui dit :

— *Robe noire*, nos coureurs nous ont appris que tu avais passé près de nos cabanes, en accompagnant à la chasse les Indiens qui ont entendu ta parole, et appris de toi la prière du Grand-Esprit. Nous aussi, nous voulons t'écouter et recevoir le baptême.

Alors, se retournant vers le jeune homme, elle lui parla ainsi :

— Tu te crois de la nation des *Pieds noirs*, et tu n'en es point ; tu crois que je suis ta mère, et je ne la suis pas. Une femme fut capturée avec un jeune enfant, il y a déjà bien longtemps ; cet enfant, c'était toi. Ta mère mourut peu après ; je t'adoptai pour mon fils, et t'élevai comme tel ; tu m'as crue ta mère, et tu m'as aimée comme on aime sa mère ; tu as grandi chez les *Pieds noirs*, et tu es devenu si vaillant et si sage, que tous te voient avec bienveillance.

Le jeune homme la regardait avec stupéfaction ; elle, s'adressant au prince :

— Valeureux *Cacique*, lui dit-elle, tu es le père de ce brave jeune homme ; la prisonnière qui expira sous ma tente était ta femme, et voilà ton fils que je te rends, parce qu'il veut adorer ton Dieu.

Le prince laissait errer ses yeux de l'Indienne au fils qu'on



lui présentait, et se taisait; il était bien vrai que, vingt ans auparavant, il avait perdu, dans une embuscade des *Pieds noirs*, son épouse et son petit enfant... Tout à coup, il se rappelle que celui-ci avait, à la poitrine, la marque d'une brûlure; il s'élançe sur le jeune homme, ouvre ses vêtements, voit la cicatrice, et, lui jetant les bras autour du cou, l'étreint, l'embrasse, et lui crie : « Mon fils ! »

Le jeune Indien tout étourdi ne quittait point sa mère des yeux, tandis que le *Cacique* lui offrait son plus beau cheval, et le pressait de rester avec lui.

Il se voyait inopinément élevé au rang de fils de prince, devenu le premier parmi la jeunesse de sa nation, respecté des plus fameux guerriers, et chef un jour de la tribu. Par-dessus tout, la puissante voix du sang l'appelait vers son père; mais la reconnaissance et la tendresse le liaient à celle qui lui avait servi de mère. Enfin, prenant une résolution, il dit :

— Mon père, trouvez bon qu'avant de venir vivre avec vous, j'aie pris congé des amis de mon adolescence, et de la tribu qui m'a vu croître et m'a donné place parmi ses guerriers. D'ailleurs, un fils digne de votre grande ame doit se montrer reconnaissant; j'ai tenu cette femme pour ma mère, et je la tiendrai toujours pour telle; toutes les peines, toutes les inquiétudes, tous les soins maternels ont été son partage pendant mon enfance; je l'ai toujours chérie et respectée; je ne dois ni ne puis m'en séparer ainsi brusquement. Cependant, que la *Robe noire* me fasse chrétien; vous déciderez ensuite selon votre sagesse.

Tout le monde admira le bon sens et le noble cœur du jeune homme, et le missionnaire lui fit grande fête <sup>1</sup>.

Le lendemain, Martin prenant congé du prêtre et des Indiens, se dirigea, avec l'un des Canadiens, vers la factorerie où les voyageurs arrivèrent au bout de trois jours, et furent

(1) Voyage aux montagnes Rocheuses.

reçus par le directeur avec la plus amicale courtoisie. Julie, la fille de celui-ci, n'eut pas plutôt lu la lettre du missionnaire qui lui recommandait chaudement Hermine, qu'elle embrassa de tout son cœur la nouvelle venue, et voulut la loger dans une chambrette voisine de la sienne propre. Héron fut mis dans le quartier des chasseurs, le Canadien ayant fait au directeur les plus grands éloges de son habileté à tirer à la carabine. Martin fut bientôt jugé un homme précieux, par ces mille talents si nécessaires en ces lieux éloignés de toute civilisation ; on apprécia aussi son expérience, sa véracité, sa prévoyance, sa sagesse, sa connaissance des régions polaires qu'il avait fréquentées dans ses voyages sur les baleiniers, toutes choses qui le rendaient capable de donner les meilleurs et les plus utiles conseils.

Julie n'avait pas seize ans accomplis, à l'époque où elle s'était convertie au catholicisme avec son père ; à l'arrivée d'Hermine, elle en comptait un peu plus de dix-huit, c'est-à-dire qu'elle était du même âge que celle-ci. Native de l'île de Féroë, elle était endurcie aux froids les plus rigoureux, agile à la course, adroite à gravir les hauteurs rocheuses de cette île septentrionale pour y chercher les nids des tourterelles, des francolins, et même ceux des aigles et des vautours, qui les suspendent aux pointes les plus élevées ; sa taille était svelte, sa démarche vive et légère ; ses traits étaient doux et aimables, et l'on voyait briller sur son front une sérénité simple et modeste, qui était comme le reflet de sa belle ame, et invitait ceux qui la voyaient, amis ou étrangers, au respect et à l'affection. Tout son amour était partagé entre Dieu et son père ; celui-ci la chérissait d'une tendresse infinie ; il lui avait remis l'entière direction du ménage qu'elle conduisait avec autant d'activité que de douceur. Précieuse enfant ! Heureux le père qui possédait un tel trésor !

Mais le plus beau don de cette jeune fille privilégiée était une piété solide, et une charité sans bornes envers les pauvres Indiens qui, l'hiver surtout, viennent, des bords glacés du

*Coppermine* et du Grand-Poisson. solliciter quelque nourriture auprès des agents de la puissante *compagnie de la baie d'Hudson*. Julie était le bras droit du missionnaire, parce qu'elle avait appris la majeure partie des idiomes nombreux de ces tribus diverses, et pouvait ainsi enseigner la doctrine chrétienne aux sauvages que la grâce avait touchés et qui demandaient le baptême. Elle joignait à une patience incroyable, des manières si affectueuses et des moyens si ingénieux, que ces pauvres gens, à l'intelligence épaisse et rebelle, finissaient par retenir les vérités fondamentales de la religion, et les prières quotidiennes qui se récitaient en commun, le matin et le soir, dans la chapelle de la mission.

Il arrivait souvent que les Indiens, accourus pendant l'hiver à la factorerie sans autre but que d'y apaiser leur faim, y trouvaient par surcroît la nourriture surnaturelle qui rendait la vie à leur ame, et lui ouvrait les portes de la félicité éternelle. Le missionnaire était incessamment occupé, soit à l'église pour confesser, prêcher la parole sainte, donner la communion, bénir les mariages, baptiser; soit au chevet des malades, pour leur administrer le saint viatique, et près des agonisants pour les consoler et les aider à bien mourir; aussi lui était-il indispensable d'avoir des catéchistes pour l'instruction de ses néophytes. Julie lui était particulièrement utile auprès des jeunes filles pendant es longues nuits d'hiver, elle les rassemblait dans une grande salle basse où brûlait sans cesse un feu ardent; et là, elle leur enseignait le catéchisme. préparant les unes à recevoir le baptême, d'autres à se bien confesser. d'autres encore à faire leur première communion; et elle possédait un art infini pour inspirer à toutes ses élèves un désir ardent de se distinguer.

Hermine était venue dans la saison la plus favorable : l'été approchant, tous les sauvages étaient partis pour la pêche et la chasse; beaucoup de Canadiens s'étaient transportés aux lieux de rendez-vous fixés pour le commerce des peaux avec les Esquimaux et les Indiens les plus septentrionaux; quel-

ques-uns portaient des chargements de fourrures à la baie d'*Hudson*, ou charriaient les provisions d'hiver, du bord de la mer dans l'intérieur ; le plus grand nombre était allé chasser le renne, l'élan, le bison, le chevreuil, pour en saler la chair, en faire des conserves, ou la réduire à l'état de *pemmican*, et la garder ainsi en magasin. A cette époque de l'année, Julie avait donc le loisir de s'entretenir longuement avec Hermine, en qui elle trouvait si bonne volonté de s'instruire ; elle lui assignait un texte à apprendre par cœur, et lui expliquait ensuite les saintes doctrines que la jeune catéchumène écoutait avec ardeur.

L'intelligence d'Hermine, sa franchise, son désir brûlant de devenir chrétienne, sa droiture et sa simplicité, le courage et la fermeté de son grand cœur avaient inspiré pour elle à Julie une estime si haute et une amitié si vive, qu'elle ne pouvait souffrir de s'en séparer. En peu de jours, elle lui avait appris les oraisons du matin et du soir que la maîtresse et l'élève récitaient ensemble ; cette dernière était devenue habile à mille petits travaux domestiques auxquels Julie l'employait en toute sécurité. Après s'être acquittées des soins du ménage, les deux jeunes filles allaient souvent ensemble à la chasse ; dans cet exercice, Hermine déployait toute son adresse, sa promptitude et sa sagacité : non-seulement elle savait l'art de tendre lacs, rêts, trappes, trébuchets, pièges de toute espèce, de jeter la nasse et le filet ; mais, au grand étonnement de Julie, elle lançait le javelot, tirait de l'arc, et se servait du revolver avec un coup d'œil si juste et une main si ferme, qu'il était rare qu'elle n'atteignît pas sa proie ; elle tuait même quelquefois des oiseaux au vol.

Elles avaient aussi des visites à faire aux malades des environs, particulièrement à une pauvre veuve indienne, dont le corps était couvert de plaies et qui avait depuis longtemps perdu la vue. Ses trois fils avaient péri à la guerre ; et, dans ce moment où toute la tribu était occupée au loin, à la chasse du bison, la malheureuse était restée livrée, pour unique

ressource, à la garde d'une très-petite fille, sa nièce. Julie en prenait un soin tout spécial ; presque chaque jour, elle allait la nettoyer, l'arranger, lui porter de la nourriture ; à présent surtout qu'elle jouissait de la compagnie d'Hermine, elle n'y manquait plus une seule fois ; ou, si quelque empêchement lui survenait, elle n'avait qu'un mot à dire à son amie, et celle-ci la remplaçait bien volontiers.

L'exemple de la ferveur et de la charité de Julie avait tellement perfectionné l'ame d'Hermine, déjà bonne par nature, que, sous l'influence de l'esprit chrétien qui la pénétrait, elle s'élevait au-dessus d'elle-même, et aspirait chaque jour à faire un pas de plus dans la voie du bien, à ce point que Julie en était confondue, et qu'elle écrivait au missionnaire que l'ame de la jeune catéchumène lui paraissait favorisée d'une manière toute spéciale par la grâce divine. Hermine s'était donc mise à soigner la pauvre Indienne avec tant d'amour, que sans se laisser rebuter par d'horribles ulcères, elle lui rendait tous les soins d'une garde-malade, et ne la quittait jamais sans l'avoir pansée et changée de linge ; elle peignait ensuite et nettoyait l'enfant, puis elle préparait le dîner ; s'il n'y avait rien à mettre dans la marmite, elle courait à un ruisseau, assez voisin de la cabane, et, se mettant en embuscade sous un buisson, elle y restait bien longtemps, quelquefois, à attendre le passage d'une oie ou d'un canard ; et, l'oiseau tué, elle revenait chez l'Indienne en le plumant et le vidant sur le chemin, afin, de pouvoir, dès son arrivée, le mettre sans retard au feu.

Au dîner de famille, Julie voyait son amie réserver quelque friandise pour sa vieille protégée. Hermine avait appris cette pratique des chrétiens zélés, qui consiste à honorer, chaque samedi, la Madone par un peu d'abstinence volontaire ; aussi, dominant l'avidité naturelle aux Esquimaux, elle se privait ce jour-là, au déjeuner, de plus de la moitié de la nourriture qu'on lui présentait, destinant cette part à la pauvre aveugle. L'état de celle-ci venant à s'aggraver, Hermine

pria son amie de lui permettre de veiller la nuit auprès de la malade, et ne sachant pas la langue indienne, elle se fit écrire par Julie, avec l'explication en français, les mots les plus nécessaires à son service d'infirmière, bien qu'à la rigueur elle eût pu s'en passer; car le langage de la charité est si souple et si pénétrant qu'on le lit dans les yeux, dans les signes, dans les gestes, qu'il s'insinue au plus profond du cœur, et s'y fait entendre. La malade n'avait pas besoin de paroles; à son premier mouvement, Hermine accourait, prête à l'assister, à la soutenir sur sa couche, à lui rendre les soins délicats que l'amour seul inspire.

Enfin, un matin, voyant le mal augmenter de plus en plus, et reconnaissant que l'Indienne se mourait, elle réussit à se faire comprendre de la petite fille et l'envoya en toute hâte à la factorerie pour chercher Julie. En attendant l'arrivée de celle-ci, ne pouvant mieux faire, elle soutenait d'une main la tête de l'agonisante, et lui présentait de l'autre un crucifix, l'invitant, par ses regards et ses signes, à baiser la plaie du Sauveur. La mourante, qui était une fervente chrétienne, pleurait de tendresse à chaque baiser, Hermine pleurait avec elle, et s'inclinant sur le crucifix, elle l'embrassait aussi. Julie entra, et la noble sauvage lui dit, pleine d'anxiété :

— Amie, le Grand-Esprit t'a envoyée à temps, car tu connais la parole céleste, et moi qui ne suis point encore chrétienne, je l'ignore.

— Rassure-toi, Hermine, répondit la pieuse Julie; au lieu de la prière que tu ne sais pas, tu as présenté à baiser à la pauvre créature la plaie de celui dans le cœur duquel repose toute l'espérance des mourants; quiconque rend le dernier soupir sur cette plaie d'amour, doit espérer de jouir de son Dieu dans l'éternité.

---

## XVIII. — LE PLUS BEAU JOUR.

Hermine avait quitté depuis longtemps les grands vêtements à la mode de son pays ; elle portait, comme Julie, un juste-au-corps de drap bleu fourré de martre, avec deux grandes manches pendantes sur une ample robe, doublé de peau d'écureuil gris. Ce juste-au-corps était garni d'hermine au cou, aux manches et autour des basques ; la blancheur éblouissante de cet ornement produisait un très-joli effet sur l'étoffe bleue. Des attaches de cuir verni, avec des boutons de nacre, fermaient cette veste à la polonaise. Les pantalons fourrés de lapin blanc, étaient brodés d'une tresse de soie rouge, et les bottines en maroquin dépassaient la cheville.

Sous ce costume gracieux, Hermine paraissait fort agréable ; elle avait perdu cette teinte d'un jaune pâle que la graisse rance donne à l'épiderme des Esquimaux. Sur ses longs cheveux noirs et tressés, elle portait une toque de peau de loup cervier ; mais, pour aller à la chasse par les froids vigoureux, elle s'enveloppait de sa grande pelisse d'ours blanc à capuchon ; ainsi vêtue, elle conduisit Julie en traîneau avec une adresse, qui remplissait les Canadiens de surprise et d'admiration. Héron avait adopté le costume de chasseur, et pendant les quelques mois de cet été rapide, tout en se montrant assidu et diligent avec son catéchiste, il avait pu déployer ses talents. Sa leçon apprise par cœur, il se rendait avec les jeunes gens de la factorerie dans certaines gorges ou vallées resserrées, où il était rare que ne vint point à passer un chevreuil, un daim, un cerf ou un élan, et lorsqu'il avait déchargé une couple de fois sa carabine, il rapportait toujours à la maison quelque trophée de son adresse.

Dès le mois d'octobre, la neige avait commencé à couvrir ces plaines sans fin ; les Indiens revenaient par bandes, ramenant leurs chevaux chargés de *pemmican*, ou de viande desséchée à l'air ; d'autres fois, une partie des provisions était chargée sur des espèces de chariots tirés par les chevaux, et les femmes portaient le reste sur leur dos, sans compter l'enfant et les ustensiles de cuisine ; tandis que les hommes venaient tranquillement à cheval, ayant tout au plus, en croupe, un ou deux marmots. L'instruction d'Hermine était complète ; mais Julie, qui ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle, retardait le départ sous mille prétextes, et elle avait toujours les plus belles raisons du monde à opposer aux sollicitations de Martin ; celui-ci voyant l'hiver déjà rigoureux, brûlait d'impatience de voir baptiser ses catéchumènes, afin que, le printemps venu, ils pussent retourner en Bootie pour réjouir leur famille, et travailler de leur mieux au salut de leur peuplade.

Lorsqu'enfin le voyage fut décidé, Julie fit tous ses efforts pour obtenir de son père la permission d'accompagner Hermine ; mais celui-ci n'y voulut pas consentir ; sa fille lui était indispensable pour tout ce qu'il avait à faire, et il ne pouvait se passer d'elle pendant plusieurs jours en ce moment-là ; il s'engagea à l'en dédommager plus tard ; il fallut donc que Julie se contentât de conduire son amie le plus loin possible, et de lui faire promettre de revenir auprès d'elle, après avoir reçu le baptême, pour achever de se former à la pratique de la vie chrétienne ; puis, les deux jeunes filles se séparèrent en versant des larmes abondantes.

Martin était au comble du bonheur, en se voyant si près d'atteindre le but de tant de soins ; il combinait déjà les moyens d'assurer le retour des deux Esquimaux en Bootie ; plusieurs partis s'offraient à lui ; mais ce qui lui souriait le plus, c'était l'idée de les confier au père de Julie, dont les coureurs canadiens s'avançaient pour le commerce des peaux jusqu'à la péninsule d'Adelaïde, et jusqu'à l'embouchure du



fleuve *Buck*, et même de celui du *Grand-Poisson*. Martin s'était lié d'amitié avec ces agents, et les connaissant pour honnêtes et braves, il savait pouvoir leur confier Hermine comme une fille à son père. Ils étaient en relation avec les Esquimaux de l'île du *Roi-Guillaume*, de la terre de *Victoria* et de la *Bootie*, ce qui leur rendait facile de trouver une bonne escorte aux deux jeunes gens ; peut-être même *Alcyon* ou *Goëland* pourraient-ils en faire partie, le Martrier ayant toujours une grande provision de peaux de toute espèce, et surtout de phoque, de loutre, de cheval et de veau marin, qui s'achètent à haut prix dans les villes septentrionales de l'Europe, où l'on en fait usage pour l'armée.

Un jour que nos voyageurs, bien enveloppés de leurs pelisses, s'étaient engagés dans une longue chaîne de montagnes abruties et élevées, entre lesquelles l'aquilon rugissait avec un bruit assourdissant, ils virent, à une certaine distance, une masse qui leur parut informe, se précipiter du sommet d'une hauteur escarpée, et rouler avec fracas de roche en roche ; peu d'instant après, des bandes de loups affamés descendaient en courant par tous les passages qu'avaient faits les éboulements successifs, et venaient se jeter avec avidité sur leur proie abattue.

Cette proie était un énorme bison qui paissait sur la montagne, lorsque son mauvais sort l'avait fait tomber dans cette armée de loups. Ces animaux féroces se réunissent ainsi, l'hiver surtout : s'ils aperçoivent un bison, ils se forment autour de lui en cercle serré ; puis ils détachent trois coureurs pour lui donner la chasse. Le bœuf sauvage prend la fuite pour échapper à la dent de ses ennemis, et les loups de le poursuivre, en le harcelant, en s'acharnant après lui, en poussant des hurlements formidables ; la pauvre bête en est étourdie et ahurie. Les loups, lancés sur ses traces et sur ses flancs, bondissent autour de lui, se précipitant en avant, se retirant, revenant à la charge, et toujours hurlant d'une façon épouvantable, jusqu'à ce qu'enfin, ayant acculé leur

proie à l'extrémité d'une hauteur abrupte, ils l'assaillent en bataillon serré. Le bison éperdu cherche son salut en se précipitant de cette élévation. Mais sa masse énorme le perd ; il tombe et roule lourdement sur les pointes, les aspérités, les débris de roches, où il se déchire et se brise. Alors, par tous les âpres sentiers du terrain raviné, par les plus étroits débouchés, les loups se jettent sur lui, demi-mort, le saisissent d'abord aux jarrets, l'éventrent ensuite, et l'ayant ainsi mis en pièces, ils le dévorent.

Un peu plus loin, nos voyageurs durent quitter leur traîneau et agencer la barque de gutta-percha, pour descendre un fleuve rapide et profond qui n'était point encore glacé. Les deux rives fuyaient à leurs yeux ; elles étaient couvertes de cèdres et de sapins, dont les épais rameaux à la sombre verdure, en s'allongeant au-dessus des eaux et s'y reflétant, leur donnaient une couleur sévère. Lorsque la barque, suivant toujours le cours du fleuve, se fut engagée dans une gorgo étroite, formée par des montagnes rocheuses et taillées à pic, les navigateurs furent égayés par la vue des chevreuils et des daims bondissant sur les hauteurs, et se dérochant, avec une agilité merveilleuse, aux attaques des aigles et des vautours, qui leur donnent la chasse pour enlever les petits lorsqu'ils têtent encore leurs mères. Mais, arrivés à un coude formé par une montagne avancée, les voyageurs se trouvèrent sur des eaux agitées, bouillonnant au milieu de nombreux troncs de pins et de mélèzes, arrachés par les débordements et accumulés parmi les rochers qui sortaient du lit du fleuve. En ce moment critique, Martin, tout en maniant habilement le gouvernail, fit si bien manœuvrer Héron et Hermine avec leurs grands crocs, qu'ils sortirent tous sains et saufs de ce danger.

Ce mauvais pas franchi, ils avaient continué assez longtemps à descendre le fleuve, lorsqu'ils entendirent un bruit assourdissant, comme celui du tonnerre sortant du fond d'un abîme. Martin regarda de tous ses yeux, mais un grand récif

arrêtait la vue ; se tenant sur ses gardes et gouvernant avec précaution, il prend au large pour le tourner... Oh ! Dieu ! il se voit à peu de distance d'une énorme cataracte. Que faire ? Le courant rapide entraîne la nacelle ; il ne faut rien moins que la fermeté d'ame du baleinier, pour ne pas se laisser épouvanter ; il crie à Héron d'appuyer contre le rocher la pointe de son long croc, saisit celui d'Hermine, en enfonce le crochet dans une fente de ce même rocher, arrête ainsi la barque, et la force à rétrograder jusqu'au rivage. Une fois débarqués, les voyageurs démontèrent leur canot, remontèrent en traîneau, et faisant un détour pour descendre le revers de la montagne, ils arrivèrent au bas de la cataracte. Là, regardant l'élévation prodigieuse d'où les eaux se précipitaient, et l'abîme effroyable qui les engloutissait, et d'où nul être n'aurait pu ressortir vivant, ils rendirent grâces à Dieu et à la sainte Vierge de les avoir sauvés. Puis ils se rembarquèrent jusqu'à l'endroit d'où ils devaient se diriger en ligne directe vers le fort *Reliance* ; parvenus à ce point, ils remontèrent en traîneau.

Ils en étaient à leur dernière journée de marche. Sortis de la tente sous laquelle ils avaient passé la nuit, et pressant leurs chiens, ils avaient couru rapidement sur la glace. Vers midi, ils firent halte, par un froid excessif, et plantèrent de nouveau leur tente. Tandis qu'Hermine s'occupait d'allumer le feu, Héron et Martin partirent pour la chasse, dans l'espérance de rapporter de la viande fraîche dont on était privé depuis plusieurs jours. Hermine, après avoir allumé son feu et mis fondre de la neige dans une marmite, étant sortie par hasard à quelques pas, vit un jeune renne ou *caribu*, allant tranquillement, comme un animal qui ne soupçonne pas qu'il puisse être guetté. La jeune fille conçut un vif désir de le tuer pour surprendre les chasseurs, et en plaisanter avec eux ; elle rentra, prit son revolver et suivit à pas de loup les traces de la bête. Non loin de là, se trouvait un petit bois de sapins très-serrés ; le renne s'y était retiré, et Hermine y

perdit bientôt la piste, l'entrecroisement des branches n'ayant pas permis à la neige d'arriver jusqu'à terre. La jeune fille rôda longtemps dans ce bois, en quête de son gibier, mais ce fut en vain, et elle finit par le traverser et se trouver dans une vaste plaine couverte de neige récemment tombée.

Tandis que la jeune chasseresse poursuivait ainsi sa proie, elle crut apercevoir, au fond d'un vallon, une masse noire qu'elle prit pour un ours ou un jeune bison couché sur la neige; elle s'en approcha lentement, courbée en deux, et son pistolet armé, tout prêt à faire feu. A mesure qu'elle avançait, elle doutait de plus en plus de la nature de cet objet dont l'immobilité était absolue, et elle redoublait de précautions. Mais, lorsqu'elle fut assez près de cette masse pour en distinguer les détails, il lui sembla voir un groupe de deux hommes. Elle se hâte alors, et reconnaît un missionnaire, évanoui sur un guerrier indien, mort et baigné dans son propre sang. Aux pieds du prêtre, gisent un crucifix et une tasse de cuir verni. La jeune fille, dans sa longue expérience des accidents de ces climats glacés, prend aussitôt toute la neige que peuvent contenir ses deux mains et en frotte avec force le visage de la *Robe-noire*; elle ouvre ses vêtements, lui frictionne de même la poitrine et la remplit de neige; puis, elle revient à la figure, et ne s'arrête qu'en voyant une légère couleur reparaitre sur les joues, et la respiration commencer à revenir. Alors, prenant les mains de celui qu'elle vient de sauver, elle les enfonce tout entières dans la neige; elle le déchausse et en fait autant de ses pieds. La circulation du sang un peu rétablie, le prêtre ouvre les yeux et voit la charitable enfant, mais il ne peut encore parler. Hermine l'enveloppe de sa fourrure d'ours, dont elle dépouille ses épaules, le charge sur son dos avec toutes les précautions possibles, et reprend le chemin de la tente d'un pas aussi rapide que le lui permet son fardeau.

Ce missionnaire était précisément celui du fort *Reliance*,

sur le grand lac de l'*Esclave*, à qui elle était adressée pour recevoir le baptême. Le ministre de Dieu retournait en traîneau à sa résidence, après avoir, dans sa charité sainte, porté le viatique à un Indien, et l'avoir aidé à bien mourir, lorsque, à quelques milles du lac, il avait aperçu beaucoup de sang sur la neige. Il en avait conclu à quelque combat cruel entre les sauvages, à la suite duquel un blessé aurait cherché son salut dans la fuite. Cette longue traînée de sang pouvait le conduire jusqu'au guerrier peut-être mourant, et lui fournir l'occasion de parler de Dieu à ce malheureux, et de l'exciter à demander le sacrement de la vie éternelle.

Cette pensée ne fut pas plutôt conçue, que le saint homme voulut la mettre à exécution ; il descendit de son traîneau, en disant au métis chargé de conduire les chiens :

— La résidence est proche, tu peux t'y rendre; j'y retournerai bientôt.

Puis, ôtant sa pelisse pour que son agilité répondît mieux à l'ardeur de son zèle, il courut sur la trace sanglante du blessé, et trouva celui-ci près de la lisière du bois. Il voulait y pénétrer pour dépister ses ennemis ; mais, ayant à gravir une légère pente, la force lui avait manqué et il était tombé sur la neige. Le missionnaire commença par visiter la blessure, qui était au côté; tirant son mouchoir, il la banda de son mieux avec ce linge, puis il se mit à parler de Dieu au guerrier et à l'exciter à sauver son âme. Celui-ci, touché d'un rayon du Saint-Esprit, crut en Jésus-Christ, et le prêtre, remplissant sa tasse de neige, et la fondant de son souffle, baptisa le blessé.

La température était déjà d'une rigueur extrême; un tourbillon de vent étant survenu à l'improviste, elle devint tout à fait intolérable ; tandis que le missionnaire exhortait le mourant à tourner ses aspirations vers la beauté suprême, le froid le saisit au point d'engourdir tous ses membres. Cependant la charité, plus forte que toutes les intempéries, fut encore une fois victorieuse ; il ne cessa pas de faire baiser à l'Indien

les tendres plaies du crucifix, et de soutenir sa tête mourante jusqu'à son dernier soupir. Après lui avoir fermé les yeux, l'avoir béni et avoir dit sur lui un *requiem*, il voulut se relever ; mais ses articulations étaient tellement raidies, qu'au premier mouvement il tomba à demi gelé sur le cadavre, et perdit connaissance. Il eût expiré là, si la divine miséricorde qui le réservait pour le salut de tant d'autres âmes, n'eût envoyé, pour le sauver, la jeune chasseresse, qui croyait seulement poursuivre une proie. Celle-ci, après avoir, ainsi que nous l'avons vu, chargé le saint homme sur ses épaules, traversa la forêt de pins plus rapidement qu'on ne l'eût cru possible, et ne s'arrêta que sous la tente.

Son frère et Martin, revenus déjà depuis un certain temps, s'occupaient à dépouiller un daim qu'ils avaient tué : en voyant Hermine entrer toute haletante, et déposer doucement l'énorme fardeau qu'elle portait enveloppé dans sa pelisse, surtout en reconnaissant un homme et un prêtre dans ce fardeau, ils restèrent stupéfaits. Le missionnaire respirait à peine, et il était hors d'état de faire le moindre mouvement. Martin, retrouvant sa présence d'esprit, courut au traîneau, y prit une fiole de vieux vin de Madère, et lui en fit avaler un peu pour le ranimer ; il fit ensuite chauffer quelques linges, et lui en frottant, à plusieurs reprises, le visage, la poitrine, les pieds et les mains, il l'eût bientôt fait revenir à la vie.

Dès qu'il put articuler un mot, ce fut pour murmurer :

— O mon Dieu, je vous remercie !

Puis, regardant les trois voyageurs qui s'empressaient de lui rendre les soins les plus affectueux, il cherchait, tout attendri, à leur exprimer sa reconnaissance d'une voix faible et par des signes. Hermine qui pleurait de joie et de compassion, lui présenta son crucifix, qu'elle avait ramassé sur la neige ainsi que la tasse, en lui disant :

— *Robe noire*, voici ton Dieu, au nom duquel tu me béniras ; voici ta coupe qui te servira à me régénérer en Jésus-

Christ, comme tu as régénéré le guerrier sur lequel je t'ai trouvé demi-mort. Le Grand-Esprit m'a amenée à temps pour te conserver la vie, afin que tu pusses donner celle de l'ame à mon frère et à moi.

Ces paroles furent pour le cœur du zélé missionnaire une douce flamme qui en pénétra toutes les fibres, et l'inonda de chaleur, comme si l'existence avait coulé par torrent dans son sang.

— Dieu, s'écria-t-il d'une voix élevée, Dieu me réserve donc la consolation de te baptiser ! Oh ! Seigneur, toujours admirable dans tes desseins, reçois cette belle ame, je te la consacre, et te supplie de la maintenir jusqu'à la mort dans cette robe d'innocence, lavée de ton précieux sang, dont le baptême la revêtira.

A ces mots, Hermine se prosterna, et baisa avec amour les pieds du missionnaire.

Cependant on prit, dans la marmite qui renfermait deux grosses oies, déjà presque cuites, une écuelle de bouillon ; on y fit bouillir des morceaux de biscuit, en y ajoutant des jaunes d'œufs de canne, et l'on fit ainsi une soupe très-substantielle qui acheva de ranimer le pauvre prêtre épuisé ; celui-ci ne savait comment remercier ses hôtes de leurs soins charitables et de leurs attentions. Les jours sont, dans ces contrées, extrêmement courts à cette époque de l'année ; le soleil rasait l'horizon pendant trois ou quatre heures seulement ; aussi la nuit noire commençait-elle déjà ; le missionnaire n'en demanda pas moins en grâce qu'on le laissât retourner au Fort pour ne point inquiéter les siens. Alors Martin, se chargeant de conduire la *Robe noire* à la Résidence, dit aux deux jeunes esquimaux de passer la nuit sous la tente, et d'attendre qu'il revint les chercher le lendemain.

Héron apprêta lestement le traîneau en y attelant six chiens ; lorsqu'il rentra prévenir Martin que tout était prêt, il trouva le missionnaire lisant, avec beaucoup d'émotion, la lettre de Julie qu'Hermine venait de lui remettre. Dans cette

lettre, la jeune fille peignait au naturel les rares vertus de son amie ; les heureuses qualités de son cœur et de son esprit ; son généreux projet de revenir en Bootie pour y répandre à pleines mains la céleste semence, et y propager la parole divine que nulle bouche chrétienne n'avait jusque là fait entendre aux malheureuses populations de cette extrémité du monde.

« Peut-être, ajoutait Julie, peut-être le zèle, quelque ardent qu'il soit, des ministres du Christ, ne pourrait-il jamais les amener parmi ces déshérités, à travers des frimas éternels, un froid intolérable, sur une terre frappée de stérilité, hors de portée de toute communication avec les navires européens ? Peut-être aussi Dieu ouvrira-t-il quelque jour une route, longtemps inconnue, à l'un de ses élus, qui viendra, semblable à un ange, faire retentir ces glaces réputées infranchissables, du nom de Jésus, pour les briser et les dissoudre à ce nom sacré, en attendrissant les cœurs durs de leurs rares habitants ? Hermine d'ici là, sera l'heureuse messagère des apôtres de Dieu. »

— Eh quoi ! Français, s'écria le missionnaire en s'adressant à Martin, tu as abordé ces plages pour la pêche de la baleine ; les navigateurs anglais ont parcouru toutes ces mers dans le seul but d'en découvrir les passages, et les hommes de l'Évangile craindraient de s'avancer aussi loin pour sauver des âmes ! Le froid ne glace-t-il le sang que dans les veines des missionnaires ? Est-il donc impuissant sur les profanes ?

— Les hommes du siècle, répondit Martin, pénètrent sous les glaces du pôle comme les hérons et les grues, c'est-à-dire pourvus d'un plumage approprié au climat, et pour très-peu de temps ; mais les prêtres de Dieu seraient obligés d'y faire leur nid, ce qui est bien différent. Au reste, nous causerons de cela plus à notre aise à la Résidence.

Le prêtre et le Français partirent donc en traîneau, bien enveloppés de fourrures. Aidés par la blancheur de la neige,



et guidés par les étoiles, ils arrivèrent très-tard au Fort dont ils trouvèrent les habitants horriblement inquiets au sujet du missionnaire qu'ils croyaient gelé sur quelque plaine de glace. En l'apercevant, ils poussèrent de grands cris de joie; puis ils racontèrent comment, ne le voyant pas revenir, ils avaient envoyé des traîneaux dans plusieurs directions, et comment ceux qui les conduisaient avaient tiré de nombreux coups d'arquebuse pour indiquer leur présence, surtout aux alentours de l'Indien mort, qu'ils avaient ensuite rapporté au Fort pour lui donner la sépulture.

Le missionnaire fit connaître le grave accident qu'il avait éprouvé, et dit qu'il aurait expiré infailliblement avant que ses amis ne fussent arrivés jusqu'à lui, si Dieu ne lui eût envoyé un ange, sous la forme d'une jeune fille de la race des Esquimaux, qui, le trouvant à demi-mort, l'avait secouru avec la plus parfaite charité, puis chargé sur ses épaules, et porté, d'un pas rapide, jusque sous sa tente, où elle l'avait déposé et sauvé. A ce récit, les Indiens et les Canadiens, pleurant d'attendrissement, demandèrent la bienfaitrice qui leur avait rendu cet immense service, pour l'accabler de remerciements. Le prêtre leur promit qu'ils la verraient le lendemain, et il se retira enfin avec Martin dans son appartement, où déjà s'étaient rassemblés le capitaine, le médecin et les directeurs de la *compagnie d'Hudson*.

Lorsqu'à la première lueur du jour, le Français sortit de sa chambre pour aller chercher les deux jeunes Esquimaux, il trouva l'esplanade couverte de traîneaux, et les hommes les plus importants de la factorerie prêts à l'accompagner pour faire honneur à celle qui avait sauvé le saint homme, leur ami, leur père, l'objet de leur amour et de leur respect. Ils partirent donc tous ensemble, et trouvèrent, en arrivant, la tente ployée, et tout remis en ordre. Le capitaine ou directeur voulut qu'Hermine prît place sur son traîneau, orné comme pour une fête, et tiré par quatre cerfs magnifiques; après quoi, on reprit en toute hâte le chemin du Fort. On

n'eut pas plutôt atteint les bords du grand lac de l'*Esclave*, déjà en partie glacé, que l'on rencontra une longue file de traîneaux remplis d'Indiens qui, en apercevant les voyageurs, poussèrent de bruyantes et joyeuses acclamations ; puis, se laissant dépasser, ils se joignirent au cortège. Des sentinelles avaient été placées en observation sur la tour ; du plus loin qu'elles virent la troupe des arrivants, elles la saluèrent de plusieurs décharges d'artillerie et du carillon des cloches. La famille du directeur et les femmes des principaux habitants de la Résidence étaient déjà descendues au-devant du cortège, ayant à leur tête le missionnaire entouré de ses ouailles et de ses catéchistes. En un mot, l'entrée des voyageurs fut un véritable triomphe.

Hermine se vit fêtée par tous ; c'était à qui la comblerait de plus de soins et d'attentions. En peu de jours, elle se fit aimer autant qu'admirer par ses vertus ; elle devint la compagne et l'amie de toutes les jeunes personnes du Fort, particulièrement des filles du directeur chez qui elle recevait une hospitalité qu'on s'honorait de lui offrir. Le missionnaire s'occupait tous les jours de son instruction, et jouissait de la voir si désireuse et si empressée d'apprendre tout ce qui se rattache aux dogmes de notre foi, et à la pratique de la piété et des vertus chrétiennes. Elle recherchait les jeunes filles les plus distinguées par leur dévotion et leur modestie, et ne laissait échapper aucune occasion de se former aux devoirs imposés par la religion, accomplissant ces devoirs avec tant d'exactitude et d'ardeur, que les chrétiens les plus éprouvés s'en étonnaient eux-mêmes. De son côté, Héron était aussi très-soigneusement instruit par le missionnaire et les catéchistes, le bon prêtre ayant résolu de baptiser les deux jeunes gens le jour de la fête de Saint-Martin.

Au milieu des préparatifs de cette solennité, Julie fut amenée au Fort par son père, à l'occasion de la fête du directeur, qui se nommait Charles ; ce fut là pour Hermine une joie inexprimable. Pour comble de bonheur, son amie

lui proposa de la tenir sur les fonts de baptême, et de l'enmener ensuite à la factorerie pour y passer ensemble le reste de l'hiver. De plus, le comte, venu, du lac *Garry*, avec ses Canadiens, pour voir son ami le Français, non-seulement voulut assister à la sainte cérémonie, mais encore demanda en grâce au missionnaire la permission d'être le parrain de Héron.

Tout était prêt : l'église de la mission joyeusement parée, les blancs vêtements des deux catéchumènes préparés par Julie, et les filles du directeur ; les bandelettes de satin blanc destinées à ceindre les fronts oints du saint chrême, et à retomber en ondoyant ; les guirlandes de lis et de roses qui devaient orner la tête des nouveaux chrétiens... Mais au lieu de la coupe d'argent, dans laquelle on versait habituellement l'eau baptismale, on avait apprêté cette tasse de cuir qui avait servi au missionnaire pour régénérer en Jésus-Christ l'Indien mourant, et dont Hermine, après l'avoir ramassée sur la neige, lui avait dit : « *Robe Noire*, tu me baptiseras avec cela. » Et en effet, le 11 novembre 1860, avant la messe solennelle, au son des cantiques d'allégresse, Hermine reçut le baptême sous le nom de Julie, et son frère Héron sous celui de Martin.

### XIX. — CONCLUSION.

— Eh bien ! que fais-tu ? Voyons, ramène-nous Hermine à la maison paternelle, maintenant que la voilà chrétienne. Raconte-nous ses aventures ; dis-nous à qui Martin l'a confiée, quels présents elle a reçus de sa marraine ; si Julie l'a reconduite au moins jusqu'au lac *Pelly* ; si le passage du détroit de Simpson fut ou non dangereux ; comment il s'est

opéré ; avec qui les jeunes Esquimaux côtoyèrent l'île du *Roi-Guillaume* ; enfin si Hermine, de retour chez elle, a pu convertir les siens, et ce mauvais sorcier d'Angekok, et les autres Bootiens. Allons, courage, hâte-toi, nous mourons d'envie de savoir tout cela !

— Je ne voudrais vous voir mourir ni d'envie ni de chagrin ; calmez-vous ; je ne suis point prophète, et les nouvelles du baptême nous sont parvenues, il y a deux jours, dans les dépêches transmises par la poste de Liverpool <sup>1</sup>. Peut-être Hermine est-elle maintenant à la factorerie avec Julie, et se rendra-t-elle en Bootie sur la glace, avant le dégel ?

— En vérité ! C'est ainsi que tu nous laisses là, au moment le plus intéressant, alors que nous espérons tant de beaux et de touchants récits, pleins d'édification, des nobles et saints travaux qui allaient suivre ; tu nous as fait perdre notre temps pendant neuf mois <sup>2</sup> ; et voilà que tu abandonnes la maison en construction quand elle n'a ni toit, ni fenêtres, ni planchers, et qu'elle reste ouverte à tous les vents. Va, va, tu ne nous y prendras plus désormais ; il n'y a rien de pis que d'avoir affaire aux gens qui mettent la réputation sous leurs pieds ; on y perd toujours.

— Hélas ! épargnez-moi ; je n'ai pas l'ombre d'un tort. C'est cette malheureuse année 1861 qui, tandis que je m'avançais bien tranquillement, m'a fermé la porte au nez, et m'a dit d'un ton moqueur et tranchant : « On n'entre pas. » J'eus beau la supplier, elle ne voulut rien entendre. J'ai frappé, refrappé ; rien. J'ai fini par jouer au devin : je lui ai dit qu'autant sa sœur aînée avait été affreuse, autant elle serait belle, la plus belle de tout le dix-neuvième siècle ; que les couleurs de l'arche d'alliance brilleraient sur son front ; que de ses cheveux d'or pleuvrait le baume qui guérirait toutes les plaies de l'Italie ; enfin qu'elle serait plus douce

(1) Ceci est daté du 15 décembre 1860.

(2) Cet ouvrage a paru dans *La Civiltà*, publication périodique.

qu'un gâteau de miel. Ah ! bien oui ! Autant parler à un sourd ! Au lieu de m'ouvrir, elle a ajouté une grosse chaîne à sa porte. Et c'est pourtant moi que vous traitez en coupable !

— Passe encore d'avoir ainsi tronqué ton histoire ; mais pourquoi choisir un sujet à donner le scorbut ? Tu nous as transis jusqu'à la moelle des os, en nous faisant voyager dans ces régions polaires, où la glace a la dureté du rocher ?

— Permettez. Cette année, l'Italie était une fournaise ; les cerveaux, des brasiers ardents ; les cœurs étaient en combustion ; un souffle brûlant sortait des poitrines ; de la plume des littérateurs et des journalistes, jaillissaient le feu et la lave. Que fallait-il faire ? Devais-je attiser l'incendie, y jeter de l'huile, de la résine, de l'eau forte ? Je me souvins de ce grand axiome : *Contraria contrariis curantur, frigida calidis, calida frigidis* ; par cette température volcanique, je crus prudent d'avoir recours à la glace ; et je vous assure que quarante ou cinquante degrés Réaumur au-dessous de zéro, suffirent à peine à rafraîchir un sang ainsi enflammé.

— Toutes ces raisons-là sont autant de bulles de savon ; tu veux nous vaincre par des subtilités, mais tu n'y réussiras pas. Qu'importe que les cervelles enflammées se dissipent en fumée ? Faut-il, à cause de cela, geler au mois d'août, et claquer des dents comme dans le frisson de la fièvre ? La canicule ne suffirait pas à nous réchauffer, après tant de glace, de neige et de givre qui ont arrêté en nous la circulation du sang, interrompu dans notre cœur la *systole* et la *diastole*<sup>1</sup>, et pétrifié cet organe jusqu'à l'empêcher de battre.

— Une bien bonne chose pour ceux qui ne battent que trop ! Il n'y a pas de gelée assez rude pour calmer les palpitations dont le tourbillon des romans et des théâtres modernes agite le sein de beaucoup de demoiselles italiennes ; un marteau de forge ou de moulin à foulon frappe moins fort ; aussi,

(1) Contraction et dilatation.

bon nombre d'entre elles deviennent folles et font perdre la raison à bien d'autres.

— Et les hommes, est-ce donc de lait que leur cœur est gonflé ? Ne bat-il point aussi ?

— Celui des hommes bat dans leur tête, et c'est pourquoi nous voyons les folies épouvantables qui bouleversent l'Italie ; la presse et la littérature soufflées par la ruse et le calcul, exhalent des flammes qui pénètrent le cœur de la jeunesse, et lui montent au cerveau ; c'est alors qu'elle se lance dans les conspirations, les rébellions, les guerres parricides, si funestes à la patrie. N'est-ce pas cette ébullition des esprits qui a entraîné la fleur de la jeunesse italienne à aller inonder de sang les champs du *Varese*, de la Sicile et de la terre de Labour ? Pour apaiser un tel feu, c'est peu que les glaces de la baie de *Baffin* et du détroit de *Barrow*.

Les reproches que j'ai reçus ne se sont point bornés là ; il s'est trouvé des gens qui m'ont attaqué sur un autre point, en me criant :

— Il n'y a plus d'agrément chez toi ; dans tes autres récits nous rencontrons souvent quelques scènes intéressantes qui faisaient passer le temps gaiement ; même dans ta *Mathilde de Canosse* dont le sujet est des plus sévères, cette chanson bohémienne de *Svatiza* nous égayait un peu ; mais dans ta *Maison de glace*, qu'y trouve-t-on ? Des vents et des neiges, des ours blancs et noirs, des phoques et des veaux marins, des fourrures et des peaux, des repas de chair crue, de l'huile rance de baleine, des visages et des poitrines enduites de graisse ; voilà les agréments dont tu nous régales.

— Ah ! ça, parlons à cœur ouvert. Vous semble-t-il que les plaisanteries et les idées riantes ou gracieuses conviennent au temps actuel ? Pourrait-on seulement les supposer dans les jours que nous traversons ? Avons-nous joui, depuis le commencement de janvier jusqu'en décembre, d'une heure paisible ? Nous avons vu l'Italie méridionale envahie par des hordes d'aventuriers ; la Sicile bouleversée, le territoire de

l'Eglise trahissement violé, le royaume de Naples perdu avant d'être attaqué; des armées régulières faire la guerre au Pape, et ravir le trône à un jeune roi; des princes dépossédés, abandonnés, bannis ou fugitifs; des villes prises d'assaut, des forteresses assiégées, des batailles meurtrières; un héroïsme et une bassesse jusque-là sans exemple; des prêtres, des évêques, des cardinaux emprisonnés; le pillage des objets sacrés; les larmes des mères et des épouses; la cruauté envers les vaincus; l'oppression des bons, le triomphe des méchants; la Foi catholique tournée en dérision; des écoles protestantes ouvertes dans les cités et les villages d'Italie; un déluge de livres impies et funestes la menace d'un avenir plus affreux encore.... Et au milieu de tant de maux qui nous accablent de tous côtés, vous penseriez que l'on peut songer à se divertir? Pardonnez-moi, mais il faut que je vous le dise, vous auriez tort. Maintenant, à qui sera curieux de savoir pourquoi j'ai choisi un tel sujet, j'expliquerai nettement l'intention qui m'a guidé. *Dies mali sunt*; ce latin m'a dit à l'oreille :

— Il y a, de par le pays, de nombreux essaims de guêpes qui s'abattent sur le vin nouveau; il ne faut pas les irriter, mais les laisser bourdonner tout à leur aise, jusqu'à ce qu'elles se noient dans les cuves où elles abusent du régal qui les enivre, ou qu'un bon coup de vent les disperse.

Docile aux avertissements du *Dies mali sunt*, je me suis mis à écrire cette *Maison de glace*, sans aborder le labyrinthe des événements modernes. J'ai pensé que les voyages dans les régions boréales, et les découvertes qu'ils ont amenées étaient peu connues de la masse des lecteurs italiens, les relations en ayant été écrites récemment, et, pour la plupart, en anglais; elles sont cependant assez curieuses pour exciter l'appétit intellectuel, et plaire même à des palais quelque peu blasés par l'âcre saveur des trahisons, des terreurs, des agitations, des perfidies, des haines, des douleurs et des épouvantes, pain quotidien des Italiens malheureux.

J'ens encore une autre idée, plus noble et plus sainte, celle de me servir de la curiosité naturelle de mes lecteurs pour les conduire à une juste appréciation du zèle des prêtres catholiques qui, sous l'aiguillon de la charité du Christ et pour sauver les âmes rachetées de son sang, ont pénétré, à travers les glaces éternelles des contrées désolées de l'Amérique boréale, jusqu'à peu de distance du Cercle polaire. J'ai peint, bien qu'à traits rapides, leur audace, leur constance, leur générosité, leur héroïsme.

Enfin, j'ai voulu par ces exemples exciter, dans les cœurs catholiques, l'espérance que le nombre des élus aille toujours s'accroissant, malgré la guerre acharnée et déloyale qui se livre au Christ dans notre beau pays, pour arracher du sein de ce divin Sauveur les âmes régénérées dans son sang. Nous voyons les hommes apostoliques ne craindre ni les glaces du pôle, ni les ardeurs brûlantes de l'équateur, pour enrichir l'Eglise de nouveaux enfants; nous voyons ces peuples, si éloignés du monde civilisé, adorer le nom de Jésus dès qu'ils l'entendent annoncer, et, renonçant à leur sauvage cruauté, embrasser la douceur de la loi évangélique, et se glorifier de la croix. Ce sont eux qui s'élèveront de l'Orient et de l'Occident, du Sud et du Septentrion, pour la condamnation de ces chrétiens d'ancienne date, qui méprisent la Rédemption pour aspirer à un paganisme dont le premier effet sera de les plonger dans l'état sauvage.

FIN.



## TABLE.

---

I. L'hôte. . . . .	1
II. L'ours blanc. . . . .	23
III. Le passage du Nord-ouest . . . . .	41
IV. Le devin . . . . .	58
V. Le naufrage. . . . .	79
VI. Le capitaine Mac-Clintock . . . . .	94
VII. Les témérités de Parry et de Wrangel . . . . .	115
VIII. La mort de sir John Franklin . . . . .	135
IX. L'école . . . . .	148
X. Les missions poïaires . . . . .	166

XI. Les préparatifs. . . . .	186
XII. Les chagrins du départ . . . . .	207
III. Les premières étapes . . . . .	224
XIV. Les chasseurs Canadiens . . . . .	241
XV. La Vierge Dacothé. . . . .	257
XVI. La pêche et la chasse . . . . .	273
XVII. Julie. . . . .	291
XVIII. Le plus beau jour . . . . .	307
XIX. Conclusion . . . . .	319

FIN DE LA TABLE.









See  
L. S. M. A.

**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Echéance**

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library  
University of Ottawa**

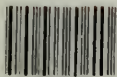
**Date due**

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

27-5-52

8-3-53





a39003



004226287b

CE PQ 4684

.B6M3 1863

COO BRESCIANI, A MAISON DE GL

ACC# 1245405

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	09	06	01	2